N° 608 34e Année. Tome CLXVII 15 Octobre 1923

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France...... *3 fr. 50* | *Étranger* .... *4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ. — PARIS (VI.)

RUDYARD KIPLING

Sa Majesté le Roi

Traduit par Louis FABULET

Un volume in-16 double couronne. Prix.......................... 7 fr.

Il a été tiré :

7 exemplaires sur Hollande, dont 3 hors commerce, numérotés à la presse de 1 à 7, à.. 40 fr.

49 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 8 à 56, à.. 30 fr.

330 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 57 à 386, à... 15 fr.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres

de

Laurent Tailhade

I

Poèmes Élégiaques

II

Poèmes Aristophanesques

Deux volumes in-8 écu. — Prix, chaque volume.................. 15 fr.

Il a été tiré de chacun de ces volumes :

39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à.. 40 fr.

165 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 40 à 204, à.... 25 fr.

BULLETIN FINANCIER

L'abandon par l'Allemagne de la résistance passive provoqua tout d'abord une baisse importante de la livre et du dollar, baisse qui s'étendit à la généralité de la cote, en commençant par celle des principales valeurs internationales. Puis, ainsi que le fait s'observe généralement, on voulut bien s'apercevoir que l'ère des difficultés n'en était pas pour cela terminée, que la situation du cabinet Stresemann manquait de stabilité, et sous l'influence de la reprise des devises appréciées, notre marché retrouva toute sa fermeté.

Nos Rentes n'ont que médiocrement profité de l'amélioration du franc, et perdent une légère fraction : 3 o/o Perpétuel 56,75 ex-coup. ; 5 o/o amortissable 90,30 ; 6 o/o 1920 87.55. Cette régression passagère est imputable en grande partie à l'émission des nouveaux Bons du Trésor 6 o/o, émission qui ne peut manquer de remporter un vif succès. En fonds étrangers, on continue à rechercher les Russes qui accomplissent de nouveaux progrès : Consolidé 4 o/o 26,60 ; 5 o/o 1906 31,45, 4 1/2 o/o 1909 23,30. Bonne tenue des fonds Ottomans, Japonais et Mexicains.

Nos établissements de crédit se ressentent de l'orientation favorable du marché : Crédit Lyonnais 1665 contre 1650 ex-coupon de 40 fr. ; Comptoir d'Escompte 989 ; Société Générale 734, Banque de Paris 1535. Amélioration assez sensible de nos chemins de fer, notamment du Nord à 1340. Reprise des actions Wagons-Lits à 854.

Avec la fin de la résistance passive, la perspective, pour les entreprises métallurgiques, de recevoir de plus abondantes fournitures de charbons allemands, redonne du ton aux valeurs intéressées : Schneider et Cie 2260 ; Fives-Lille 2500 ; Châtillon-Commentry 2175. De leur côté, nos valeurs de charbonnages ont retrouvé des cours plus rationnels et s'inscrivent en bien meilleures tendances : Lens reprend à 458 contre 440, Dourges à 715 venant de 675. Les valeurs de navigation sont un peu moins délaissées, la Transatlantique reprend à 174 et les Chargeurs Réunis progressent à 515. Des achats et des rachats de valeurs de produits chimiques concourent au redressement de nombreux titres dans ce groupe. On a recherché Kuhlmann à 685, l'Air Liquide à 564, Péchiney à 903, les Phosphates Tunisiens à 714. Verminck est résistant à 162 ainsi que Pathé-Cinéma à 666.

Au marché en Banque, la Royal Dutch se tasse à 22.300 et la Shell à 260. Valeurs minières soutenues : Mexico of el Oro 188 ; Estrellas 147 ; De Beers 975. Amélioration des valeurs de cuivre : Montecatini 157 ; Tharsis 280.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	**60** fr.	Un an	**75** fr.
Six mois	**32** »	Six mois	**40** »
Trois mois	**17** »	Trois mois	**21** »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris*. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier

WALT WHITMAN
PURITAIN

—

La poésie américaine, Bryant, Poe, John Gould Fletcher, H. D., Amy Lowell, Untermeyer, Robert Frost, n'ont avec Walt Whitman qu'un rapport lointain et qui n'est pas de poète à poètes. Sauf Carl Sandburg, l'école moderne que nous avons passée en revue dans nos chroniques du *Mercure de France* est une fille très émancipée de Whitman. Celui-ci n'était pas un précurseur : cette conclusion américaine, où vient de nous amener l'étude de la poésie moderne, nous invite au doute méthodique vis-à-vis de l'œuvre de Whitman. Celui-ci n'est-il donc pas le prophète annoncé ? Les *Brins d'herbe* (1) n'apportaient-ils pas le frémissement de l'avenir ?

Il convient d'adopter à leur égard une attitude simplement critique,comme si cette œuvre n'était qu'un monument littéraire. Elle n'est que cela. Ce qu'elle a d'éternel, elle le doit à sa qualité d'art, non point,comme on l'a cru, à sa « divinité ». Non, cette œuvre ne dépasse pas la critique, parce qu'elle ne dépasse pas la vie. Elle est du mysticisme, sans aucun doute, et en cela pouvait faire illusion. Mais le temps semble venu où, le recul aidant, une approche critique est la seule possible. Ce n'est pas en relisant les *Brins d'herbe* que ce sentiment nous est venu. Car c'est une œuvre qui déroute. Elle voile ses origines.

(1) Deux volumes, *Mercure de France*.

On l'a déracinée, n'en voulant garder que la fleur aux merveilleux pétales. Malgré soi, on subit le magnétisme de Whitman, surtout à travers les amitiés qui nous ont transmis jusqu'au son de sa voix. Mais il arrive qu'on lit Thoreau, Emerson, Hawthorne, Margaret Fuller. Il arrive même (le hasard est parfois cruel) qu'on lise Channing et les « divins ». Alors on s'aperçoit que le mysticisme de Whitman redescend sur terre. C'est un ange qui tient du démon. Ange, ils le sont tous, ou s'efforcent à l'être. Ils ne sont pas les ennemis du réel, mais au contraire essaient de le comprendre, de l'absorber, de le redonner sous une forme qui lui assure l'admiration des gens. Ils ne cessent pas d'être citoyens du ciel, d'y fréquenter Platon, Hegel, Swedenborg, mais ils sont ivres de réalité. Car ils veulent être surtout hommes de leur siècle, l'Amérique de 1840 exigeant qu'on vive dans le présent. Mais Emerson, Thoreau même, et Hawthorne, et Margaret Fuller ont la culture européenne, leur patrie d'origine. Ce sont des romantiques attardés. Ils ont le goût des ruines en un pays où l'on construit beaucoup. Ils ont le goût de la méditation en un siècle où l'on sermonne ferme. Ils ont essayé de ne pas se laisser dépasser par une civilisation fiévreuse. Et pourtant ils ont cru à leur mission de ralentir la hâte d'une nation inexpérimentée. Et Emerson pouvait écrire : « La métaphysique doit être perpétuellement renforcée par la vie. » Et Margaret Fuller en 1858 conseillait à un ami de ne « donner que deux ou trois heures par jour aux livres». «Vivre avec les hommes, mais penser avec les philosophes » était l'idéal de Parker. Le « Transcendantalisme (1) » est un

(1) Cette étiquette désigne le mouvement littéraire et social de 1830 dont les origines doivent être cherchées dans l'évolution religieuse des Etats-Unis d'Amérique. Le terme est emprunté, semble-t-il, à la philosophie allemande. Mais il est bien entendu qu'il a ici un sens particulier. Le transcendantalisme de la Nouvelle Angleterre marque le réveil de la conscience nationale. Le Romantisme européen l'a stimulé : au début du XIX° siècle les œuvres de la littérature allemande étaient rares en Nouvelle Angleterre ; en 1880 Harvard possède tout Kant, Lessing, Schlegel, etc... Gœthe a beaucoup agi sur Margaret Fuller, Emerson et Whitman lui-même. Margaret Fuller l'appelle « le grand apôtre de la culture individuelle ».

effort de conciliation entre le goût du rêve et la nécessité de prendre la vie au sérieux. Ce qui donne sa physionomie particulière à ce mouvement littéraire des États-Unis d'Amérique, c'est que les termes «rêve» et «réalité» ont un sens différent du sens européen, puisque, pour qu'il y ait « rêve », il faut une tradition et les États-Unis ont surtout une tradition puritaine; quant à la « réalité », elle est ici formidable, nature inviolée, humanité en voie d'organisation. L'abîme qui sépare ces deux choses est donc plus vaste et plus difficile à franchir. Il y faudra des ponts plus solides. Les *Brins d'herbe* ne seront qu'un essai parmi tant d'autres d'unir la rive du réel à la rive idéale. Ils sont de 1855, date extrême du transcendantalisme. (Les *Seconds Essais* d'Emerson sont de 1844 ; le Club transcendental est de 1836 ; Thoreau meurt en 1863.) Ils ont été élaborés et écrits au plus beau moment d'Emerson, d'Alcott, de Fuller, de Parker. Whitman s'est tenu à l'écart de leurs réunions, de leurs discussions, sa personnalité marquée ne lui permettant que la compagnie de la nature aux larges rumeurs, ou des individus « en masse ». Mais il ne s'en est isolé que par son corps. Son esprit a communié dans la même foi. Thoreau et Whitman ont rêvé d'une république libre. Ils ne différaient que sur les moyens de direction, le premier demandant appui à la nature, le second aux « camarades ».

Ce n'est pas sur un nouveau Sinaï que Whitman est allé chercher les tables de la nouvelle loi. Elles lui sont venues naturellement du milieu où il vécut. L'histoire en fournirait une preuve. Les écrits de Whitman antérieurs aux *Brins d'herbe* en sont une confirmation. La critique a plus de chance que l'amitié. Celle-ci n'a pas su arracher à Whitman la vérité de sa mission. Car «aimer ses amis», où semble se réduire le credo whitmanien, n'est pas un titre suffisant à la palme du prophète. Le critique a pu arracher à l'ombre des écrits révélateurs. Là où l'amitié a échoué par pieuse crainte, la critique peut réussir. Il y

fallait deux conditions : que le hasard des lectures faisant oublier les *Brins d'herbe* y ramenât cependant par les œuvres qui leur sont contemporaines ; et surtout que d'autres écrits, antérieurs et même postérieurs à ces poèmes, permissent de surprendre Whitman dans la simple sincérité de sa nature. Oublions donc le mysticisme de l'œuvre primordiale, qui a fait errer et suivons des sentiers plus modestes, mais plus sûrs (1).

§

Deux livres nous apportent des documents nouveaux d'importance capitale. En date le premier est l'œuvre de MM. Black et Cleveland Rodgers, au titre significatif : *Le Rassemblement des forces.* Il s'agit des forces spirituelles qui allaient, dans les rangs serrés des *Brins d'herbe* (1855), démanteler la vieille citadelle de la poésie. De 1846 à 1848, une éternité pour un ami du vagabondage, Walt Whitman fut l'éditeur d'un Journal « républicain » : *L'Aigle de Brooklyn.* C'est la période qui précède son voyage dans le sud des États-Unis, son séjour à la Nouvelle-Orléans, où ses biographes placent le seul roman d'amour de sa vie. C'est la période, par conséquent, où, parmi les besognes matérielles et la médiocrité de ses chroniques, notre jeune penseur mûrit son projet d'écrire une œuvre personnelle où s'épanchera son génie.

Black et Cleveland Rodgers sont pénétrés de l'importance des révélations fournies par cette collection d'essais, sociaux ou littéraires, anecdotes ou faits divers. A priori, il était intéressant de connaître les pensées de Whitman quelques années avant la publication des *Brins d'herbe.* Après lecture, il se trouve qu'en effet on tire de ces deux volumes des conclusions qui éclairent la portée

(1) Une biographie précise de Whitman dispenserait d'une critique. Mais elle n'existe pas. Emory Holloway la prépare, m'écrit-il, mais n'est pas sur le point de la terminer. Il est certain que, s'il est possible d'éclairer tous les points obscurs de la vie de Walt Whitman, nous comprendrons bien des choses. On sera étonné de voir que cette vie n'est pas un roman.

de ce qui devait être, dans l'esprit de son auteur, une œuvre utile. Les deux éditeurs sont encore des Whitmanites, si l'on veut bien comprendre sous ce vocable barbare l'ensemble, jadis très nombreux, des amis personnels, des disciples de Whitman, de tous ceux qui lisaient entre les lignes des *Brins d'herbe* une révélation nouvelle. Mais, — signe des temps, — ces Whitmanites ne se contentent plus des versets de 1855, enrichis lentement par les expériences du poète, et dont la masse constitue la vérité whitmanienne. Peut-être sans le vouloir, ils s'intéressent à des écrits que Whitman aurait voulu laisser dans une obscurité prudente. C'est inviter à la critique. Il a dû se trouver parmi les amis personnels de Whitman, dont un petit nombre vit encore, quelqu'un pour désapprouver la dite publication. Non point que la gloire du prophète en soit ternie à leurs yeux, ni qu'aux yeux du monde le poète en soit diminué. Mais il ne déplaisait point à Whitman lui-même et à ses amis que les événements et les écrits antérieurs à 1855 restassent légendaires : ils sont de la terre et les *Brins d'herbe* sont du ciel. Que peuvent avoir de commun ces chants de l'Idée et du Corps divinisé avec les actions et les articles de presse qui les ont précédés ?

La critique est impie. Whitman l'avait redoutée : « Je vous demande de ne pas fonder de théorie sur moi. » Puisque ses amis commencent, poursuivons, nous qui ne sommes qu'admirateurs. Nous avons un objet : comprendre mieux le Whitman, si formidable par instants, et par instants si médiocrement humain des *Brins d'herbe*.

§

« C'est la lutte pour conquérir les droits religieux, qui a donné aux hommes la conscience de leurs droits. C'est la résistance à l'usurpation religieuse qui a conduit les hommes à résister à l'oppression politique. C'est la discussion religieuse qui a élevé l'esprit de toutes les classes

sociales à la pensée libre et forte. » Ainsi s'exprime Channing, dans son tract sur *la Culture de soi-même*. Ce pasteur de Boston rattachait ainsi l'activité politique et sociale de son époque et de son milieu (Nouvelle-Angleterre de 1830) à la tradition puritaine. C'est qu'en effet l'Unitarianisme, dont il est le principal représentant, est un réveil du puritanisme primitif, celui des « Pèlerins » qui s'étaient embarqués sur le *Mayflower* pour tenter sur le sol vierge du Nouveau Monde une expérience, celle de la liberté sans épithète.

Whitman, éditeur du *Brooklyn Eagle*, participe à ce réveil national. En étudiant sa pensée dans le dédale de ses chroniques, on étudie la pensée de l'homme moyen, *the average man*, l'homme dont Channing exaltait la nature divine, le frère du Christ, le siège de la Conscience toute-puissante. Whitman, bien que vivant aux portes de New-York, participe à la politique rétrograde de la Nouvelle-Angleterre, où le « Parti Démocrate » a la majorité. Avec son parti, Whitman est isolé de la grande masse de la nation. Celle-ci, dans sa marche rapide, est déjà loin des premiers Etats, et la Nouvelle-Angleterre est, dans le présent américain, un peu de passé qui subsiste. Il est donc naturel de voir, répandu dans les articles de l'*Aigle de Brooklyn*, le scepticisme de Whitman touchant l'avenir matériel et social de son pays. D'un autre côté on s'étonne de voir le jeune éditeur faire de ce même avenir le but de l'évolution humaine. Enfin, pour compléter la contradiction, on se demande comment l'Amérique pourrait réaliser le dessein de Dieu sur terre si les hommes, suivant son conseil, retournaient à la nature sauvage, faisaient de leur vie une grand'route, et d'eux-mêmes des chemineaux. Evidemment Whitman n'a pas le sens des réalités. Il se prépare mal au rôle de prophète que ses disciples voudront, bon gré, mal gré, lui faire jouer. Au contraire, son attitude cadre avec l'attitude semi-critique, semi-

pragmatique, que les lettrés de la Nouvelle-Angleterre ont assumée.

L'attitude critique de Whitman se révèle d'abord dans son refus d'admettre l'accroissement de la richesse dans son pays. Au nom de quel principe ?

« Le désir immodéré de la richesse fait tomber les barrières de la moralité... Que les ouvriers s'en gardent bien...» écrit-il le 5 novembre 1854. Cette moralité, d'ailleurs, Whitman serait gêné d'en donner les lois. Mais la « moralité » est pour tous les transcendantalistes de ce moment un principe qui ne se discute pas et Channing le place « sur un trône » au milieu même de notre vie intérieure.

Il n'est pas jusqu'à la religion qui ne soit corrompue par l'accroissement de la richesse. L'inauguration de l'église de Grâce à New-York lui est occasion de regretter la simplicité et la foi primitives. Il retrouve la sévérité puritaine pour condamner le style du monument et l'introduction d'une musique trop fleurie.

« C'est un endroit où le monde et ses passions et ses faiblesses sont aussi manifestes qu'à la Bourse ou au Boulevard » (9 et 30 mars 1846).

Il a pour toutes les formes extérieures de l'adoration le mépris du puritain mystique qui ne fait monter vers Dieu que l'encens de sa pensée. Il va plus loin que ses contemporains en littérature. Channing admettait du moins que « la religion doit être dispensée selon l'esprit de l'époque », esprit qui demande des « formes ». Whitman les rejette toutes.

La seule qu'il admet, et celle-ci parce qu'elle nous vient de Dieu même, c'est la nature. Les articles de Whitman, recueillis dans l'*Aigle de Brooklyn*, indiquent à maintes reprises que, dans la nature, l'homme trouvera le seul temple qui convienne à la divinité. Adorer d'ailleurs, pour ce citoyen d'une démocratie naissante, signifie se réjouir. Les premiers puritains ont cru et répandu le

dogme que la nature humaine était dépravée, que le « courroux de Dieu nous tenait suspendus au-dessus du feu de l'enfer comme de vils insectes ». Mais cette croyance, partagée même par le doux et tendre Jonathan Edwards (1703-1758), n'est plus celle de la Nouvelle Angleterre de 1830. On croit à la bonté de Dieu comme à la bonté naturelle et Whitman ne conçoit pas d'autre culte que celui du continent américain, infini et inviolé. Il retrouve l'ivresse des premiers colons devant les forêts vierges et les prairies incultes. Sans doute le xviiie siècle européen lui suggère une terminologie particulière et Rousseau, que Whitman connaissait (*Brooklyn Eagle*, 11 juillet 1846), a dû préciser en lui une tendance naturelle à la rêverie; mais il faut rendre à Whitman ce qui lui appartient, c'est-à-dire une attitude traditionnelle de regarder et de vénérer la nature.

Elle reste ce qu'elle était pour les premiers colons :

Le seul paradis sur terre.

Un paradis à conquérir sans doute, car les éléments sont parfois hostiles et cruels les hivers en Nouvelle Angleterre ; mais un paradis tout de même où l'homme fatigué recouvrera ses forces et sa liberté. Whitman, éditeur du *Brooklyn Eagle*, fait des réjouissances en plein air, des bains de mer et des pique-niques un credo de son Economie politique. Whitman est un ancêtre de la croisade anglo-saxonne pour les libertés du samedi et du dimanche, et pour les trains d'excursions. Il conseille, à défaut d'express, la diligence (12 juillet 1847) et, à défaut de diligence, la marche à pied. La nature est une conquête de l'homme. Elle est infinie (au moins sur la terre américaine) et par conséquent divine. La démocratie du Nouveau Monde y trouvera son naturel divertissement. Çà et là perce l'ivresse personnelle d'avoir baigné son corps dans la mer immense, ou d'avoir longuement « humé l'air des bois » (23 juillet 1846). Mais

il convient de masquer son individualité. L'homme n'intéresse Whitman qu' « en masse ». Son « moi », faute sans doute d'avoir encore secoué une tradition rigoureuse, ne semble participer qu'à une expérience collective, réjouissance du 4 Juillet, inauguration d'un édifice public.

§

Whitman journaliste à la veille d'écrire, pour la publication, les immortels *Chants de moi-même,* s'isole dans une tradition puritaine dont le délivrera son génie. En attendant, il passe à côté du réel sans en comprendre la beauté, qui aurait fait de lui un artiste, et sans en voir la portée, qui aurait fait de lui un homme d'action. L'idéal le suffoque.

« L'idéal sans lequel la vie pratique est froide et sans armature » (1) (28 août 1847).

Jusqu'ici tout désigne Whitman pour être maître d'école, ou, tout au plus, conférencier au service d'une « Société pour la propagation des Goûters sur l'herbe ». Cette soif de propagande trouve matière à se satisfaire dans l'impérialisme naissant des Etats-Unis. Si Whitman sent, par instants, son génie parler plus fort que la tradition, il cherche un dérivatif dans l'ideé patriotique.

Patriote, Walt Whitman l'est à ce moment-là avec toute l'énergie inemployée de son imagination. Et je livre à la méditation des partisans d'un Whitman « internationaliste » la lecture des hymnes nationalistes disséminés dans le *Rassemblement des forces.* Je ne parle point de certaine *Ode par Walter Whitman* publiée le 2 juillet 1846 pour être chantée sur l'air de l'hymne américain le 4 Juillet suivant, à Fort Greene :

> O Dieu de Colombie, boucliers des hommes libres,

ce qui serait injuste. Je ne mentionne que pour mémoire

(1) *Systemless.*

cette déclaration qu'il fit (16 avril 1847) à propos de l'illumination de la façade de son Journal : « Il n'y a pas de plus admirable impulsion, dans l'âme humaine, que le patriotisme. » Je voudrais seulement avoir la place de traduire les déclamations du plus cruel nationalisme que lui ont arrachées la guerre contre le Mexique. « Oui ! Le Mexique doit être absolument châtié », « Le Mexique est un ennemi qui mérite une vigoureuse leçon », et celle où il affirme que la majorité mexicaine ne soupire qu'après l'instant où elle s'abritera « sous l'aile des aigles américaines ». Évidemment il entoure sa gourmandise d'une idéologie révolutionnaire, apprise d'une époque où elle ne manqua point de grandeur : « Nous désirons voir notre pays et sa loi s'étendre dans le seul but de voir tomber les chaînes qui enlèvent à l'homme la possibilité d'être heureux et bon » (6 juin 1846). Mais ce n'est pas ainsi que s'exprime l'amour des hommes par la bouche d'un citoyen du monde. Pourtant, objectera-t-on, les *Brins d'herbe* apporteront le « Salut au monde », et la main tendue au « camerado ». Sans doute. Mais il n'est pas inutile au critique impartial de réunir tous les documents, et les plus contradictoires. C'est même un devoir. D'ailleurs, en ce qui concerne Whitman, les divers témoignages de sa pensée ne sont contradictoires qu'en apparence.

On a beaucoup écrit sur la sublime expérience que fut pour le poète la guerre de Sécession. En attendant, la guerre avec le Mexique enivre Whitman : « Plus d'étoiles pour le Drapeau », s'écrie-t-il le 29 juin 1846.

Pour ce qui est d'une République du Rio-Grande, cette formation ne serait qu'un pas vers un nouveau groupe d'étoiles.

Le 7 juillet, il se révèle Américain américanisant : « Nous espérons que les États-Unis garderont l'emprise sur la Californie... » Et nous ne sommes pas peu surpris de le voir prendre à son compte les termes où se marque le mépris d'une nation riche et grisée de sa richesse :

Que vient faire le Mexique, misérable et incapable, avec sa superstition, sa parodie de la liberté, sa véritable tyrannie et sa prétention de peupler le Nouveau Monde d'une race noble ? C'est à nous de remplir cette *mission* (1).

Les victoires, auxquelles il participe de loin, lui font tourner la tête. « C'est dans l'intérêt de l'humanité que le pouvoir et le territoire de notre République doivent s'étendre aussi loin que possible. »

Il ajoutait immédiatement : « Nous ne voulons pas de province vassale comme les monarchies d'Europe... Les peuples sont nos égaux » (2 décembre 1847). Ce qu'il empruntait à l'Europe, et à une Europe déjà vieille, c'était sa rhétorique. Whitman jeune vivait beaucoup dans le passé.

Retenons que si, socialement, Walt Whitman est sceptique sur l'avenir de son peuple, politiquement il considère sa Mission avec le plus aveugle optimisme. L'Union des États d'Amérique est à ses yeux la sauvegarde de la liberté humaine (24 février 1847). Les incertitudes, les luttes, nées de la Démocratie, n'ébranlent pas sa foi. Il sait que « gouvernées par l'intelligence et le bon sens du peuple Américain, elles n'ont jamais apporté et ne peuvent jamais apporter du mal » (20 avril 1847). S'il y a des passages obscurs dans les *Brins d'herbe*, ce ne peut être ceux, très nombreux, où cette griserie nationale ressort comme une source intarissable.

Il était naturel que cet Impérialisme demandât à la littérature une arme de combat.

Rien chez le jeune Walt ne révèle l'artiste, tout décèle le polémiste. Il est reconnaissant à la vieille Europe d'avoir donné des hommes tels que Shakespeare et Rousseau et Scott, mais il les accuse d'être des *tories*, c'est-à-dire des empêchements à la marche de l'humanité. Le caractère d'éternité de l'art lui échappe. Edgar Poe ne reçoit de lui qu'un éloge froidement mesuré. Son idéal ?

(1) Souligné par moi.

Le voici, précieux aveu en date du 22 septembre 1846 :

L'âge des armes a passé... la plume a tout pouvoir... A cette heure, en quelque endroit de la terre, peut-être le délicat grattement d'une plume sur le papier, tel le grignotement de petites souris, travaille à ébranler, dans une convulsion qui se produira tôt ou tard, le monde politique et social.

A cette date Walt Whitman commençait-il l'œuvre dont il ne savait pas bien ce qu'elle serait du point de vue artistique, mais dont il voulait qu'elle fût une arme de guerre ?

Il semble, en tous les cas, certain qu'il ne songeait nullement à une œuvre poétique. C'est dans son jugement des œuvres d'art, dans son idéal de la littérature dramatique (8 février 1847), dans ses goûts musicaux (8 septembre 1847) que se révèle le tempérament puritain de Walt Whitman. Le puritain est ennemi de la beauté qui lui cache son véritable dieu. Whitman, dans les *Brins d'herbe*, malgré lui, et sous la pression de sentiments inconnus encore à l'époque où nous le regardons vivre, sera amené de force à créer une beauté que désapprouvera toujours sa nature puritaine.

On se demande quels gains les expériences que nous le voyons traverser ont apportés à Whitman. Elles ont fait de lui un homme « pieux », dans le sens de la tradition la plus ancienne. Cette piété ne pouvait manquer de passer, sous une forme déguisée, dans les *Brins d'herbe* de 1855, qui ne seront encore qu'une coulée nouvelle de son arme de combat. Mais il est évident que cette même tradition qui prépare les bases de l'œuvre future l'éloigne de son génie, dont la voix parfois a dû s'élever et le troubler dans son optimisme sermonneur.

Pourtant, à mesure que l'Amérique vivante s'éloignait de lui comme un navire s'éloigne de la côte, Whitman se prenait à penser à lui-même, à ceux que la vie a toujours mécontentés, aux exilés, aux parias, et il décou-

vrait qu'il n'était pas seul aux lieux où il avait cru être seul. Il était un liseur de métier, puisqu'il était chargé de rendre compte aux lecteurs de son journal de tous les livres parus à ce moment. (Il est même difficile de distinguer l'éloge sincère de la critique indulgente sous la plume impersonnelle de Whitman.) Si ses occupations de journaliste lui rapportèrent un gain, il est probable que ce fut par l'intermédiaire de ses lectures. Les livres sont une expérience allégée, spiritualisée. Whitman était plus à son aise en leur compagnie qu'en la compagnie des hommes. De fait, son adolescence, exempte d'aventure sentimentale (1), selon toute probabilité, est nourrie de l'idéalisme que les littératures de tout pays et de tout âge ont déposé dans les écrits. Il aura beau jeu à prétendre, dans les *Brins d'herbe*, qu'il n'est pas un amateur de livres et qu'il abhorre l'air des bibliothèques. Il s'est nourri de leur suc et il leur doit beaucoup.

Quelle influence Emerson et les transcendantalistes ont-ils exercée sur Whitman ? Mais avait-il besoin de cette influence, lui qui recevait des temps primitifs de l'Amérique la même tradition? Il trouva chez eux des frères de pensée et, parmi eux, Emerson dut lui paraître le plus grand, puisque c'est à lui que notre poète adressa le premier exemplaire de ses *Chants*. Emerson put préciser en Whitman la tendance à voir le monde avec les yeux de l'âme, ce qui était bien une façon d'avouer son impuissance à le regarder avec les yeux du corps. Déjà Channing, leur ancêtre commun, avait dit :

C'est l'Esprit, après tout, qui fait tout le travail du monde.

Et déjà Whitman avait, un jour, songé à ces hommes silencieux :

Seulement occupés des trésors enfermés en leur âme.

Or, le 15 décembre 1847, n'avoue-t-il pas, dans un élan significatif, que :

(1) Je ne dis pas d'aventure sexuelle.

Chacun reconnaîtra que le paragraphe suivant d'Emerson est aussi véritable qu'il est beau :

« Lorsque l'acte de réflexion surgit dans l'esprit, lorsque nous nous regardons à la lueur de la pensée, nous découvrons que notre vie a des racines dans la beauté. Derrière nous, tandis que nous allons, toutes les choses prennent des formes charmantes, tels les nuages au lointain... Même le cadavre qui est resté dans la chambre a ajouté un ornement solennel à la maison. L'Ame se refuse à reconnaître soit la difformité, soit la peine. »

Cette spiritualisation de l'expérience, très significative du transcendantalisme, est le fait de Walt Whitman. Emerson précisera seulement cette tendance qu'il portait en lui. Et comme Emerson par ses conférences, Thoreau par son exemple, Margaret Fuller par son action et sa parole, Hawthorne par ses histoires, Walt Whitman prêcha à l'Amérique un évangile qui, à son insu, devait devenir, sous sa plume puritaine (les transcendantalistes étaient des puritains), un évangile de beauté. Walt Whitman, comme Emerson, est un fruit de la Nouvelle-Angleterre. Or la Nouvelle-Angleterre, communauté religieuse, c'est déjà le passé de l'Amérique. Aujourd'hui encore, si l'on visite Boston après Chicago, on constate qu'il y a là deux formes de vie et d'esprit différentes. Les *Brins d'herbe* veulent être aussi bien de la « Prairie » que des prés de l'Est américain. Si cette œuvre dépasse le moment où elle fut écrite, c'est que Whitman portait en lui sans le savoir les germes d'un lyrisme éternel (1). C'est donc par ce qu'il n'a pas voulu que Whitman appartient à la littérature. Par ce qu'il a voulu Whitman appartient à l'histoire et là il n'est qu'une force médiocre, jadis négligeable et aujourd'hui oubliée. A voir comment il traite le réel, nous venons de nous rendre compte que c'est seulement pour qui veut comprendre l'idéologie des *Brins d'herbe* que le Whitman publiciste est intéressant. Whitman, le jeune éditeur de l'*Aigle de Brooklyn*, Whitman,

(1) Ce lyrisme seul était donc susceptible d'avoir des imitateurs. Carl Sandburg en a compris l'essentiel et s'est laissé influencer par lui. Je ne vois pas que les autres, les meilleurs, y aient puisé grand chose.

qui part pour ce voyage dans le sud où ses biographes ont tant amoncelé de poésie, Whitman, qui peut-être se sent assez fort pour renouveler le monde, Whitman vit en réalité dans un passé déjà mort en Europe, et qui se meurt dans son propre pays.

§

Dans *Poésie et Prose inédites de Walt Whitman* publiées par Emory Holloway (1), nous avons un ouvrage de grande portée, le premier qui n'ait d'autre but que la vérité historique et psychologique. La longue introduction, biographique et critique, est une remarquable tentative d'expliquer naturellement la genèse et la croissance des *Brins d'herbe*. Pour Emory Holloway, il y a continuité entre les premiers écrits de Whitman, pour si médiocres qu'ils soient, et le chef-d'œuvre de 1855. Holloway donne des références nombreuses, cite toujours les sources et, sauf la ponctuation et les erreurs typographiques, livre au public ces documents whitmaniens tels qu'il les a découverts. La portée de cette publication n'a échappé qu'à peu de critiques. Il en est qui l'ont attribuée à la piété du disciple, tant il est vrai qu'il est difficile de regarder la vérité en face. Pour nous, les poèmes et les proses sentimentales qu'Emory Holloway a publiés sont venus confirmer les conclusions où nous avait déjà conduit l'œuvre de Whitman même. Certains points s'en sont trouvés éclaircis, notamment la question sexuelle que les *Brins d'herbe* ne pouvaient manquer de poser. Les documents publiés par Holloway sont de deux sortes : articles de presse, poèmes, nouvelles, destinés par Whitman à la publication, mais volontairement rejetés par lui, et carnets de notes personnelles, où Whitman se révèle à nous dans l'inquiétude, l'impatience, l'excès d'un génie qui n'eut point toujours la sérénité du sage.

(1) *The Uncollected Poetry and Prose of Walt Whitman*, by Emory Holloway, 2 vol. Doubleday Page and C°.

Whitman était donc un réaliste manqué (1). Il appartient, sinon en fait, au moins en droit, à cette minorité de la Nouvelle-Angleterre qui, se sentant dépassée par une nation graduellement élargie et enrichie, cherche à réagir. Mais « réagir » n'est pas « agir » et nous voyons l'un après l'autre nos philosophes contraints de rompre les attaches avec une réalité ennemie et s'épuiser dans l'isolement qu'ils ont redouté. Thoreau vivant pendant deux années dans l'absolue solitude de « Walden » est le plus logique des transcendantalistes. La communauté d'Alcott à vingt milles de Concord (1843) ne résista pas au froid. Emerson n'ose plus avouer qu'il fait partie de « ces enfants » et volontiers attaque « ceux qui s'adonnent à la pensée critique et solitaire ». En 1861, n'étant lui-même qu'un « penseur», la foule lui montre bien qu'il n'y a rien de commun entre une Amérique active et un philosophe : il ne put se faire écouter d'elle. Le Transcendantalisme se disperse. Ce qu'il y avait en lui de romantisme a eu le dessus. Le « sentiment » réprimé a eu sa vengeance. L'œuvre qu'il laisse est grande. Il a sans doute sauvé les trésors de pensée cachés en Nouvelle-Angleterre et qui, désormais, rayonneront sur la totalité du pays. Mais, en ce qui concerne Whitman, il n'a déposé en sa conscience qu'un poids mort. Les *Brins d'herbe* le traîneront à jamais. La poésie heureusement y a des coups d'ailes qui le laissent souvent bien loin sur terre. Encore faut-il savoir exactement de quoi sa masse est faite. Et c'est pourquoi, après le *Rassemblement des forces*, les deux volumes de Holloway sont les bienvenus.

Ils contiennent des textes qui s'étendent sur l'existence entière de Walt Whitman. Ainsi se trouvent plongés dans l'élan vital les *Brins d'herbe* qu'on ne comprenait plus isolés. Les textes d'avant 1855 nous montrent un jeune vagabond sans emprise sur le réel. La flânerie est le plus

(1) L'étude des premiers documents ne fait que compléter l'étude du *Rassemblement des forces*.

clair de sa méthode. Il s'y adonne, dans tous les domaines, avec délices.

Tous les vieux philosophes sont des flâneurs... Je me suis quelquefois amusé à m'imaginer une nation de flâneurs. Songez-y ! Tout un royaume flâneur !... Quiétude, repos... Le soleil est l'élément naturel du flâneur... Après cela, venez parler de pays commerçants, et d'industrie nationale... J'ai idée que nous les flâneurs devrions nous organiser...

Voilà un jeune philosophe qui se prépare mal à être citoyen de la République Américaine. Ces mots troublants paraissaient le 28 novembre 1840 dans le *Long Island Democrat*. Il ne voit du peuple qui travaille sous ses yeux qu'une masse confuse. Entre lui et les hommes le rêve tisse déjà un voile irisé qui lui cache le visage réel des gens et des choses.

La foule d'ouvriers, de banquiers qui passent tous les soirs l'eau sur le Bac de Brooklyn s'agite devant lui « comme une humanité fantomatique, telle qu'on la voit en rêve » et sa hâte l'étonne et lui semble « comique ». Ainsi pense le voyageur qui arrive d'une petite ville d'Europe dans le Nouveau Monde. Ainsi pense le provincial que rien n'attache à la cité laborieuse que la curiosité. Whitman reste badaud, alors que l'action était le seul moyen pour lui de communier réellement et profondément avec son pays. De sa personnalité d'alors, nul document vivant ne nous est resté. Quelques témoins, encore de ce monde, ne se souviennent que d'un « grand garçon, gauche, débraillé, et en rien remarquable ». Il parlait peu, vivait beaucoup seul, et aimait le changement. On trouvera dans l'Introduction de Emory Holloway quelques intéressantes indications sur le Whitman des environs de 1840. « C'était un jeune homme tranquille, triste, évidemment en désaccord avec son entourage. » *Out of tune with his surroundings!* C'est bien là un trait qui correspond à l'impression qui nous vient de ses écrits. Ce n'est pas ainsi que Whitman travailla à passer à la postérité.

Il a fait lui-même sa biographie avec les couleurs que la gloire d'après 1855 le força d'employer. Il essaya d'agir. Maître d'école, il apporta dans son métier des idées, des rêves ; il aima l'auréole qu'il imaginait autour de la tête des éducateurs Américains. Journaliste, il put un instant croire que la polémique, le fait divers, le conte moral, faisaient de lui non pas un vulgaire écrivain, mais un homme d'action. On a vu comment il entendait la sociologie et le nationalisme. Son optimisme lui fut règle de vie. Il prit les échecs du bon côté. Le mal qu'il constatait, le « péché » comme disait son puritanisme, se brisait sur la barrière de son flegme. Il ne permit jamais à la vie de gâcher son idéal. Quand il ne put faire autrement, son idéal admit, pour les transmuer en joies, les misères de sa vie. Il portait un masque. Il est certain que nous ne saurons jamais quelles aventures ce vagabond rencontra sur ses chemins. S'il eut des amourettes, si la passion fit saigner son cœur, s'il eut des extases, s'il pleura de vraies larmes, c'est ce que nous ignorerons vraisemblablement toujours. Les *Brins d'herbe* seront une révélation ou ne seront rien, et les disciples d'en faire une vérité révélée. Il est plus sage de bien marquer que Whitman replié en lui-même, incapable, malgré ses efforts, d'étreindre le réel, n'en peint, quand il se mêle d'écrire, qu'une esquisse décolorée. Fonder une « morale », une « religion », une « sociologie », sur l'œuvre de Whitman, considérer les *Brins d'herbe* comme un évangile, c'est vouloir perdre de vue les réalités (1).

Les poèmes qu'Emory Holloway a retrouvés sont écrits en mètres réguliers et leur diction est celle des Longfellow et des Whittier, avec, par aventure, quelque épithète qui prédit le Whitman de 1855 (Les étoiles solennelles. Mon

(1) Voir dans Holloway, 2e vol. p. 241, une page où Whitman indique encore qu'il désire « s'arrêter sur la route » où l'Amérique, « foule fiévreuse », marche vers ce qui ne lui semble pas être un idéal : je crois bien, une société qui s'organise doit avant toute chose tenir compte des « faits ». Il appartient aux artistes d'en faire du rêve, mais Whitman en a détourné ses yeux de propos délibéré. Il n'en pourra rien faire puisqu'il les ignorera ; pire que cela ; il les connaîtra mal.

âme est ivre de joie.) Ici encore Whitman a essayé ses forces. Et ici encore il a échoué. Pas plus qu'homme d'action, il n'était poète. (Il était plus que cela et le fit bien voir.) Pas plus que la matière humaine, la matière poétique ne convenait à son tempérament. Il comprenait d'autant moins les écrivains qu'ils étaient plus artistes, et Poe et Keats n'ont reçu de lui que d'injustes éloges. Emory Holloway, avec une remarquable habileté critique, étudie ces quelques poèmes à la lumière des *Brins d'herbe* et y lit l'acheminement du poète vers l'œuvre de génie. Il montre comment Walt Whitman s'est progressivement libéré d'une tradition et est arrivé naturellement à la forme nouvelle des poèmes de 1855. Emory Holloway a pris à tâche de mettre dans la multiplicité des écrits de Whitman une unité profonde.

Avec ces poèmes médiocres, nous approchons du cœur intime qui, bientôt, ne mettra plus de « formes » à se montrer. Les deux thèmes qui vont aller de pair, qui n'en feront qu'un dans les *Brins d'herbe*, apparaissent déjà : l'amour sans écho, et la mort :

O puissances du Destin !
Quand je serai délivré de ces liens charnels,
Quand j'irai sur les chemins de ma seconde vie,
Que je trouve ne fût-ce qu'un seul cœur à aimer,
Comme je voudrais aimer :
Car c'est en vain qu'en ce monde d'en bas
Nous cherchons l'amour. Rien que la douleur
N'est mêlé à notre voyage terrestre ;
Aussi le cœur doit-il regarder là-haut,
Ou mourir en un morne désespoir.

Cet aveu, datant de mai 1840, Whitman le refera en d'autres termes dans les chants de 1855. Il est intéressant de noter que, s'il y a continuité psychologique dans l'œuvre de notre poète-penseur, là, peut-être, faudra-t-il revenir pour l'éclairer. Sur ce point, les documents nouveaux publiés par Emory Holloway sont d'une valeur exceptionnelle.

§

Ces documents se composent de neuf carnets de poche qu'Emory Holloway reproduit exactement avec les nombreux blancs qu'ils contiennent, et en respectant la ponctuation absente. Ils vont de 1847 à 1870 et par conséquent couvrent la période la plus importante de sa vie, celle où l'éditeur de l'*Aigle de Brooklyn* devient l'auteur des *Brins d'herbe* et celui-ci le prophète de Camden. Après 1870, sa vie est pour ainsi dire terminée. La gloire commence, Whitman n'écrit plus ses pensers intimes. Une foule de disciples recueille ses paroles. Le prophète n'a plus le droit d'avoir une âme secrète. Il ne s'appartient plus. La postérité l'a déjà fait sien. C'est de 1847 à 1870 que Whitman devait avoir beaucoup à se dire à lui-même. Nous possédons heureusement ce qu'il voulait être seul à savoir. Ce n'est point curiosité vaine ou malsaine. Mais seulement en connaissant ce qu'il n'a point laissé passer dans les *Brins d'herbe* comprendra-t-on le sens essentiellement humain, uniquement humain de cette œuvre.

Les premiers carnets ne nous arrêteront pas aujourd'hui. Ils sont intéressants du point de vue formel, car les idées qu'ils contiennent, en leur désordre, ne sont que celles de la Préface de 1855, c'est-à-dire celles mêmes des Poèmes. Du point de vue purement typographique, les trois premiers carnets qui vont de 1847 à 1848 offrent déjà l'aspect des pages des *Brins d'herbe*. Plus qu'à toute autre chose, l'œuvre de 1855 ressemble à des carnets de notes, mis en ordre sans doute, mais dont l'auteur a respecté la primitive spontanéité. Walt Whitman a transcrit, par paragraphes, par lignes, de longueur très inégales, le chaos de ses pensées et de ses émotions au hasard des incidents de la route. Il n'a pas tardé à s'apercevoir que le beau désordre de ses feuillets intimes était plus conforme à son âme que les proses régulières de l'*Aigle de Brooklyn*. Et les livrant au public, en 1855, il lui a

livré un des poèmes les plus beaux de l'humanité (1). Il a rencontré la beauté aux lieux où il ne la cherchait pas. Son ambition était d'écrire, certes, ainsi que nous l'avons dit. Mais, comme Margaret Fuller, il pensait que « la recherche du beau ne devait jamais dépasser les limites des devoirs sociaux et personnels ». Tous ces lettrés de la Nouvelle-Angleterre appartiennent au passé puritain et Whitman, plus que les autres peut-être, s'est défié de la beauté. Sa mission, cherchons-la dans ses nouvelles sentimentales et moralisatrices, dans ses articles de presse, dans sa vie politique. Dans ses carnets intimes, qui deviendront la masse palpitante des *Brins d'herbe*, reconnaissons la beauté exclusive. Il s'y mêle les échos de sa mission, sans doute. Mais nous avons essayé, en les précisant d'avance, de les isoler, de ne plus les percevoir même dans le murmure secret que la beauté y fait entendre.

Cette beauté exige une longue analyse et nous ne voulons point la tenter aujourd'hui, si ce n'est pour en préciser un élément que la publication d'Emory Holloway vient confirmer. Il s'agit de l'élément de désharmonie qui donne à ce poème de l'âme le frisson de l'inquiétude. Un Whitman sûr de lui, campé comme un athlète pour une lutte dont l'issue doit être la victoire, un Whitman profondément optimiste n'aurait pas écrit les *Chants de moi-même*, ni *Calamus*, ses plus beaux chants. Quand il clame sa foi, c'est qu'il doute. En cela réside sa grandeur. Il y a dans son œuvre un germe de défaite et de mort et ce n'est point une chose surprenante que la mort soit l'amie la plus constante du poète et le visage qui lui apporte les plus douces extases. Faut-il citer ?

Joies de la pensée de la Mort...
Beau toucher de la Mort...
O mort, sois mon dieu !
O saine et sainte mort...
Viens, aimable et apaisante mort !

(1) Nous étudierons plus tard la forme des *Brins d'herbe* à la lumière de ces Carnets intimes.

Tout le poème *Hors du berceau...* est un chant de mort et vaut une analyse, fut-elle brève, car en ces lignes est contenue la vérité de Whitman. Tout est Amour, dit-il. Seul je suis privé d'amour. En face de la vaine agitation de la mer, son destin apparaît au poète : il sera le chantre de l'amour qui n'est point partagé. Or (voici un point important qu'il faudrait prouver par d'autres citations), l'amour est le seul moyen de connaissance. Dans une lueur d'amour, l'homme peut saisir le flux de la vie, aussi vaste, aussi tumultueux que l'océan. L'intelligence, les livres, les lois humaines, on sait dans quel mépris Whitman les tient, parce que, nécessaires à la société, ces conventions sont inefficaces à la connaissance transcendante. Comme l'oreille se lasse de la rumeur des flots, Whitman, exilé de la vie qui n'a pas d'amour à lui rendre, se réfugie dans l'apaisement de la mort. Les jours n'ont fait qu'apporter des preuves. Des roses de son amour dont les hommes n'ont pas voulu, Whitman a fait un autel. Il a élu la Mort sa compagne de voyage. Elle a été vraiment sa seule amie et, près de son lit d'invalide, seule, elle a pu surprendre le secret de son âme.

Que demandait donc Whitman à l'amour pour que l'amour n'ait pu le satisfaire ? Ecartons d'abord une confusion : il ne s'agit pas de l'acte d'amour physique par lequel se perpétue l'homme. Celui-là, par un scrupule de puritain libéré, Whitman l'a chanté, fort mal d'ailleurs, ne l'ayant entouré d'aucun de ces charmes dont les artistes entourent les actes les plus communs de la vie. Il ne s'agit pas davantage de l'amour romantique et l'on sait en quels termes de dédain Whitman a condamné l'aventure byronienne. Il ne s'agit pas non plus de l'Amour-charité, qui bénéficie d'une majuscule. Whitman avait trop d'orgueil pour être chrétien, et s'il aimait le criminel et le méchant, c'était pour d'autres motifs que ceux du christianisme. L'amour qu'il chantait n'était pas non plus celui que certains transcendantalistes mettaient à la

base de leur philosophie (1), sympathie prête à englober toutes les idées, toutes les formes de la vie. On sait bien ce qu'il n'était pas. Il est plus difficile de dire ce qu'il était.

Il en existe des analyses fort subtiles. Écartons celles qui, relevant de la pathologie, n'expliquent rien du point de vue critique. Les autres se complètent l'une l'autre. Aucune, semble-t-il, ne remarque que l'amour, comme l'entend Whitman, est, ainsi que nous venons de le dire, l'acte de connaissance. Il le nomme quelque part « principe vital », c'est-à-dire la force qui pousse et la conscience qui juge la vie, ou, plutôt, cette « expérience » qui tout à la fois est acte et pensée. Whitman, de tous les transcendantalistes, est le seul « pragmatique ». Il fait la liaison entre Emerson et William James. Car c'est jusqu'à une époque récente qu'il faut arriver pour que le problème entrevu par les écrivains-philosophes de l'Amérique de 1840 soit abordé de front et qu'une véritable solution en soit tentée. Nous dépassons ici l'objet de notre étude. En revenant aux carnets de Whitman, nous rentrerons dans ses limites.

Amour-connaissance, l'accouplement même des deux mots indique la désharmonie qu'ils comportent. Car Whitman s'est évidemment trompé dans sa recherche d'un « principe vital ». Nous l'avons vu s'isoler de la vie en une Amérique trop vivante pour lui. Jusque vers 1848, il n'a demandé à la « grand'route » que ses brises, ses parfums, une libération. Le « vieux vagabond » qui était en lui découvre à ce moment-là un principe positif de vie qu'il érige en Loi universelle. Son « puritanisme » s'élargit en mysticisme, évolution logique pour celui qui, comme Whitman, veut réellement communier en Dieu. Y va-t-il trouver la paix du sage ? Ce but de toute philosophie est-il celui vers quoi vont les « Camarades » ? C'est ici que les *Carnets intimes* du poète-guideur d'hommes

(1) Emerson par exemple. C'est un trait essentiellement américain.

dénoncent son inconséquence. D'ailleurs déjà les *Brins d'herbe* ne laissaient aucun doute. Pourtant on pouvait considérer qu'en vers le poète dramatise toujours un peu. Mais voici l'effusion spontanée :

Il est impératif que j'empêche et que j'écarte cette incessante et énorme Perturbation (1).

D'autres aveux concernent des personnes. Puis il esquisse le « Superbe et Calme Caractère » :

Les émotions sont complètes en lui-même, que son amour ou son amitié soient ou non retournées (1)....

Whitman (nous sommes en 1868-1870) prend la résolution de s'isoler encore plus complètement de la vie réelle. Les lectures qu'il faisait d'Epictète jadis lui reviennent en mémoire et il se promet de l'imiter :

Il ne loue personne...
Il ne blâme personne...
Ne parle jamais de lui...

Il s'observe avec l'attention d'un ennemi ou d'un espion et considère ses désirs comme des traîtres.

Voilà donc la belle sérénité du sage. Oui, dans ses yeux les amis ne lisent que joie et calme. Au fond du cœur son rêve défait bat en retraite. Dès 1870 commence la dernière phase de la vie de Whitman, et qu'on peut regarder comme l'échec de sa philosophie. La guerre de Sécession en fut une éphémère et splendide confirmation. Mais la guerre passe et l'humanité a besoin d'une vérité qui reste. Le sursaut de la Nouvelle-Angleterre n'a pas duré. Chez Whitman il a élevé le cœur humain à une telle hauteur que le retour a été plus long, mais aussi plus douloureux. Thoreau, Emerson, Parker, n'ont pas dû souffrir le quart de la souffrance de Whitman, car ils n'avaient donné que leur cœur. Celui-ci avait donné tout son être, corps et esprit, et seule la Mort pouvait lui apporter cet apaisement qu'il avait en vain cherché sur terre.

Whitman a marché dans la vie comme un homme

(1) En grosses lettres dans le manuscrit.

égaré va au travers des pénombres d'une forêt vers la lumière. Ses expériences successives ne furent que des « petites morts » qui lui donnèrent le goût de la grande mort, celle qui délivre :

> Comme un navire sur les eaux naviguant,
> Le voyage de l'âme — non point la vie seule,
> La Mort, mainte mort, je veux chanter.

Il lui est permis de croire que l'« amour résoudra les problèmes de la liberté » ; que « l'attachement passionné de l'homme pour l'homme, lorsqu'il sera profondément développé, cultivé et reconnu, sera l'espoir et le salut des États-Unis ». N'ayant produit que désharmonie en lui-même, que pouvons-nous espérer de ce principe de vie ? N'ayant apporté au « prophète » que les « peines de l'enfer », qu'un combat perpétuel, il nous est bien permis, à nous, de ne voir dans l'institution des « camarades » qu'une erreur.

§

Cette erreur a produit sous la plume de Whitman de la beauté. Et cette beauté, justement parce qu'elle comporte le germe de la douleur et de la mort, est parmi les plus grandes. Ce que nous enlevons au « prophète », nous le donnons à l'artiste. Il est probable que nous allons à l'encontre des intentions de Whitman. Mais c'est justement parce qu'il s'ignorait qu'il fut poète. Il fut le poète puritain d'une génération puritaine. Parce qu'il rapportait de ses courses en forêt des senteurs sauvages, les autres ne l'ont pas reconnu. Mais, en vérité, il leur ressemblait en esprit. Ils furent tous des réalistes manqués qu'une tradition rigoureuse tenait à l'écart du beau. L'art n'y perdit point cependant : tant d'idéalisme contraint fatalement à la beauté.

Ce devait être la tâche des générations actuelles de se détacher de la tradition religieuse pour ne plus chercher dans la réalité que de belles images.

JEAN CATEL.

LES ENSEIGNEMENTS
DE LA GUERRE NAVALE
ET LES RAISONS TECHNIQUES DE LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON

—

Les raisons invoquées en public pour convoquer la conférence sur la limitation des armements navals à Washington, puis pour prendre les décisions précisées dans les traités qui la conclurent, sont bien connues : raisons humanitaires, dans la note de l'époque, raisons financières, raisons politiques, toutes ont joué, toutes ont été évoquées. Je ne veux pas ici les discuter, ni rechercher si toutes étaient de bonne foi. Je voudrais seulement indiquer quelques-unes des raisons techniques navales qui furent évidemment à la base des discussions secrètes que tinrent les amirautés et les gouvernements de chaque nation intéressée pour déterminer l'attitude à prendre en face de chaque problème posé. Ces raisons dérivent forcément des enseignements que les diverses marines ont cru devoir tirer des expériences de la dernière guerre. Bien entendu, elles n'ont pas été avouées, mais par une lecture attentive, on peut en découvrir une partie dans les discussions de la presse technique des divers pays, avant et après la conférence.

Acceptée pour de hautes raisons politiques, dans l'espoir de soulagements à des charges financières accablantes, la Conférence s'ouvrit par une déclaration très nette de M. Hughes, ministre d'Etat des Etats-Unis, qui servit de base aux discussions futures et peut nous

aider dans l'exposé et la recherche des raisons techniques. Cette déclaration peut se résumer ainsi :

1° Suppression de tous les programmes de construction des grands navires de bataille (des capital ships, comme disent les Anglais), que ces programmes soient en cours ou en projet.

2° Détermination d'un tonnage total à ne pas dépasser par chacune des puissances contractantes, pour chaque classe de navires utilisés à la guerre.

3° Détermination de la limite de déplacement des grands navires de bataille à 35.000 tonnes.

4° Suppression d'un certain nombre de navires assez anciens pour ramener les tonnages totaux des diverses flottes de guerre aux environs des chiffres proposés pour l'avenir.

5° Pas de construction de grand navire de bataille d'ici dix ans.

6° Pas de limitations dans le nombre et les dimensions des appareils aériens.

7° « En conséquence de certaines conditions extraordinaires et affectant la force actuelle des marines de guerre française et italienne, les Etats-Unis d'Amérique ne considèrent pas nécessaire, à ce stage de la conférence, de discuter le tonnage alloué à ces puissances, mais proposent de réserver cette détermination à une considération ultérieure de la Conférence. »

Si j'ai cité tout au long ce paragraphe, c'est parce qu'il intéresse particulièrement la France, c'est aussi parce que cette manière cavalière de traiter l'Italie et notre patrie comme des puissances secondaires est fondée *sur une raison inéluctable* de politique mondiale souvent mal comprise en France : *dans les questions de politique on est contraint de régler son ton, ou du moins l'on est écouté selon ses moyens de puissance réels ou supposés ; or les moyens de puissance dans la politique mondiale sont basés sur les forces navales, seules capables aujourd'hui*

d'assurer une action au delà des Océans et sur les Océans.

Nous n'avons donc pas pu parler assez haut, ni surtout nous faire entendre à Washington, et nous en avons ressenti une humiliation explicable. Mais si l'on veut que cette humiliation ne se renouvelle pas, il ne suffira pas de faire des discours enflammés, où l'on accumule le droit, la logique, il faudra créer et entretenir les moyens de puissance nécessaires... quand nos finances le permettront.

La France et l'Italie, donc éliminées des discussions préliminaires, M. Hughes proposait d'adopter les chiffres donnés ci-dessous pour déterminer le tonnage des différentes classes de navires des trois grandes puissances navales.

	Etats-Unis	Angleterre	Japon
	—	—	—
Capital ships................	500.000	500.000	300.000
Bâtiments légers de surface...	450.000	450.000	270.000
Sous-marins	90.000	90.000	70.000
Porteurs d'avions............	80.000	80.000	48.000

Après de longues discussions, dans le détail desquelles je ne puis entrer ici et qui ont été longuement exposées sous leurs divers côtés, on en arriva à conclure le traité sur la limitation des armements navals et le traité (résolutions Root) pour la protection sur mer en temps de guerre des neutres et non combattants et pour prévenir l'emploi dans la guerre des gaz nocifs et des produits chimiques.

En ce qui concerne le sujet traité ici, on peut résumer ces deux actes comme suit :

a) Limites des tonnages totaux des grands navires de bataille et des porteurs d'avions possédés par chacune des puissances contractantes. Réglementation conséquente des programmes de construction jusqu'en 1942, si la durée du traité est prolongée par tacite reconduction (1).

(1) Voir page suivante le tableau donnant les chiffres des tonnages totaux.

b) Pas de limites des tonnages totaux ni pour les navires légers de surface et de combat (croiseurs, chefs de flottilles, torpilleurs, etc.) ni pour les sous-marins.

c) Limite du tonnage individuel et du calibre maximum des pièces pour chacune des classes :

	Tonnes.	Calibre maximum.
Grands navires de bataille...........	35.000	406 mm.
Navires légers de surface et de combat.	10.000	203 mm.
Sous-marins	(pas de limite.)	
Porteurs d'avions..................	27.000	203 mm.
(Moins de 10 pièces d'un calibre > 152 mm.)		

d) Restriction de l'emploi des navires submersibles ; plus de guerre au commerce par le moyen de ces navires.

e) Visite préliminaire à la saisie de tout navire marchand ; attaque de ces derniers seulement après refus de se soumettre à la visite ou à la saisie ; destruction d'un navire marchand admise seulement quand l'équipage et les passagers sont mis en sûreté.

f) Pas d'installations nouvelles de fortifications ou de bases navales dans les possessions insulaires britanniques américaines et japonaises du Pacifique, sauf le long des côtes des territoires principaux, et aux îles Hawaï.

g) Durée du traité sur les armements navals jusqu'en 1936.

Les limites des tonnages totaux des diverses classes de navires sont indiquées dans le tableau ci-après, à comparer avec le tableau des propositions américaines.

	Etats-Unis	Angleterre	Japon	France ou Italie
Grands navires de bataille	525.000	525.000	315.000	175.000
Bâtiments légers de surface et de combat	pas de limite prévue			
Sous-marins	pas de limite prévue			
Porteurs d'avions..	135.000	135.000	81.000	60.000

Ayant ainsi rappelé les propositions américaines et

les résultats de la Conférence, cherchons les raisons des unes et des autres.

§

Les raisons techniques générales des propositions américaines

Les traités ayant suivi la guerre de 1914-1918 avaient assez profondément modifié la situation politique dans le Pacifique. Les rivalités du Japon, des Etats-Unis d'Amérique et de l'Empire Britannique semblaient en avoir reçu une nouvelle vitalité. Les acquisitions territoriales du Japon et de l'Empire Britannique, en modifiant les situations stratégiques relatives, provoquaient aux Etats-Unis des inquiétudes pour leurs possessions de l'archipel asiatique, inquiétudes encore augmentées par la constatation de l'impuissance pratique d'une grande flotte de navires de combat à agir loin de ses bases. En s'installant aux Marshall, aux Carolines, aux Mariannes, les Japonais menaçaient de flanc les longues routes entre les bases des Etats-Unis et les Philippines. L'Amirauté américaine n'y voyait d'autres remèdes que l'augmentation de la flotte, la fortification et la création de bases dans le Pacifique, et l'aviation, dont elle était alors si engouée. Les Japonais y répondaient par des augmentations parallèles, une course aux armements allait s'ensuivre. C'était fatalement une source de guerres futures, c'était certainement une occasion de dépenses insupportables.

Mais ces raisons financières, déterminantes et inéluctables pour les hommes de gouvernement, n'arrêtent pas en général les experts navals responsables de la défense par mer des possessions nationales. D'autres préoccupations troublaient l'Amirauté américaine et lui faisaient craindre d'être distancée dans cette course aux armements et la principale de ces préoccupations venait de ce que l'accroissement du tonnage des grands navires

de bataille, accroissement rendu nécessaire par les enseignements de la guerre (1), *n'allait plus permettre le passage de ces navires par le canal de Panama.* La flotte américaine allait se trouver à nouveau divisée en deux tronçons et ne plus pouvoir profiter de cette merveilleuse voie stratégique : le poids de son influence risquait de n'avoir plus que la moitié de sa valeur possible dans un Océan ou dans l'autre.

Certes, à coups de dollars, de beaucoup de dollars (et on y pense), on pouvait modifier et reconstruire le canal, mais c'était une affaire d'au moins dix ans : il fallait aviser et au plus vite. Construire plus petit que les autres puissances paraissait déraisonnable : on venait de voir que les cuirassés du type antérieur au dreadnought à cause de leur infériorité en armement et en protection ne pouvaient être mis en ligne avec les navires plus grands et plus forts d'un type dérivé du dreadnought.

Une autre préoccupation hantait aussi les cerveaux des chefs responsables de la marine des Etats-Unis. Si la flotte de leur pays s'accroissait encore matériellement, il devenait impossible de recruter et de maintenir un personnel suffisamment nombreux de sous-officiers et de marins spécialistes entraînés. Les grands navires de bataille sont devenus si compliqués, si hérissés d'engins spéciaux très délicats, et qui doivent fonctionner en parfaite coordination, qu'ils ne peuvent acquérir toute leur valeur de combat qu'après une certaine période d'entraînement (2 à 3 mois au minimum). Ces organes compliqués se détériorent, se dérèglent quand ils restent quelque temps sans fonctionner et leur remise au point est longue et délicate. Ces considérations entraînent à garder les navires principaux en état d'armement complet. C'eût été certainement impossible si les programmes prévus s'exécutaient.

L'Amirauté américaine allait donc chercher à faire

(1) Voir plus loin : la question des grands navires de bataille.

adopter une limite des armements navals : en proposant l'égalisation des flottes anglaise et américaine, on satisferait l'opinion maritime britannique pour le moment excitée par le principe du « One Power Standard (1) » ; étant donnée la distance qui les séparait, il serait impossible à l'une de ces flottes égales d'agir offensivement avec violence et efficacité contre l'autre, dans les propres eaux de celle-ci. La prépondérance resterait donc assurée à la marine des Etats-Unis dans les eaux américaines, à la marine anglaise dans les eaux européennes.

Cette situation excluait évidemment une participation active de la politique américaine en Europe et dans l'Asie occidentale, ce qui n'était pas pour déplaire à l'opinion publique américaine, ni à l'opinion publique anglaise.

§

Les raisons techniques générales de l'acceptation de principe britannique et japonaise.

D'abord et avant tout, les Anglais l'acceptèrent pour des raisons financières. Le nouveau type du grand navire de bataille que lui faisaient prévoir ses ingénieurs, et devant lequel les plus puissants navires d'avant-guerre n'auraient été que des impuissants, allait coûter 5, 6 peut-être 800 millions. Pour que l'Angleterre maintînt sa position, sur le pied, modeste pour elle, du One Power Standard, c'étaient, en plus des 4 grands navires prévus, 8 ou 12 de plus à construire en cinq ans (2), c'étaient au moins 20 ou 25 milliards à dépenser en ce laps de temps, en dehors du budget ordinaire et prévu, et sans compter les dépenses nécessaires à l'utilisation de ces navires géants : mise en état des ports et bases répandus sur

(1) Les Anglais ont toujours eu des formules simples de ralliement pour l'opinion publique ; parce qu'elle se croyait impuissante à faire mieux pour des raisons financières, l'Amirauté réclamait alors une flotte au moins égale à la flotte la plus puissante du monde.

(2) *Naval and Military Record*, 14 déc. 1921.

toute la surface du globe et qui forment les anneaux nécessaires des chaînes réunissant l'Angleterre et ses possessions ou Dominions. Là encore des dizaines d'autres milliards étaient à dépenser rapidement, très rapidement. Et là, comme les Etats-Unis au canal de Panama, l'Amirauté anglaise se heurtait à des difficultés matérielles et hydrographiques qui ne pouvaient être surmontées qu'au prix d'efforts de plusieurs années : les ports et chantiers de la métropole étaient souvent dans des eaux trop étroites et insuffisamment profondes pour les mastodontes à prévoir. Et puis surtout dans la Méditerranée, sur cette voie de communication avec les Indes, avec le Levant, avec les sources de pétrole (Roumanie, Caucase, Mossoul, Perse, Birmanie) aujourd'hui absolument indispensables à la marine britannique, sur cette voie, dis-je, il y a un port qu'il est impossible de mettre en état de recevoir ces grands navires de 50 ou 60.000 tonnes. Etroit boyau entre de hautes falaises rocheuses couronnées de maisons, Malte ne peut être agrandi : des voix autorisées avaient déjà émis un doute sur la possibilité de son utilisation par des navires de 40.000 tonnes comme le *Hood*. Or Malte est le seul point d'appui britannique sur la longue route entre Gibraltar et l'Egypte ; l'Angleterre ne peut en trouver d'autres. Les rivages et les îles qui pourraient l'intéresser sont la possession de la France, de l'Italie, de l'Espagne et aucune de ces nations ne paraît disposée à se laisser « portugaliser », ou à aliéner de ses territoires.

L'Amirauté anglaise acceptait donc aussi avec joie la proposition de limiter à 35.000 tonnes la dimension maxima du grand navire de bataille.

Les Japonais n'avaient pas les mêmes raisons techniques : leurs ports sont vastes, profonds, mais les raisons financières étaient chez eux impérieuses. Ils se sentaient impuissants à lutter contre les Américains à coups de yen contre dollars, et puis, à la manière orientale, ils con-

sentaient volontiers à entrer en négociations, espérant toujours y gagner quelque avantage.

§

Les raisons techniques de la discussion des divers points de la note Hughes et des traités.

La classification proposée ne souleva pas de grandes objections, elle répondait suffisamment aux sentiments des experts.

On se préoccupa seulement de définir les limites de ces diverses classes, afin d'éviter qu'elles n'empiètent l'une sur l'autre ; et en tenant compte des procédés coutumiers de la construction navale, on y parvint en réglementant les tonnages et les armements maxima.

§

La question des grands navires de bataille.

La méditation et l'étude des expériences de la guerre de 1914-1918 ont montré que le grand navire de bataille existant ne répondait plus aux conditions que, depuis un temps immémorial, on avait consciemment ou inconsciemment exigées de lui, savoir : *le grand navire de bataille proprement dit doit pouvoir résister avec succès à toutes les attaques des navires d'une autre espèce que la sienne et être capable de détruire rapidement et sûrement ces navires si par hasard, audace ou erreur, ceux-ci se trouvent momentanément à portée de ses armes.*

Au cours des âges, pour n'avoir plus rempli ces qualités par l'arrivée à maturité d'une nouvelle espèce de navires, avaient disparu successivement les genres de navires connus sous la dénomination de trirèmes, de quinquérèmes, de liburnes, de dromons, de galères, de galions, de vaisseaux à voile, de vaisseaux à vapeur, de frégates cuirassées, de navires cuirassés dits predreadnoughts.

Allait-on voir aussi disparaître prochainement le type de grand navire de bataille actuel, le superdreadnought ? Certains le pensaient (et le pensent encore).

Les progrès des mines sous-marines, de la torpille lancée par les navires de surface et surtout par les sous-marins, les progrès et les espérances d'avenir des appareils aériens avaient enlevé au superdreadnought une partie des facultés nécessaires au grand navire de bataille : dans des circonstances possibles à réaliser très fréquemment, ce superdreadnought pouvait être attaqué, contraint à la fuite, mis hors de combat ou détruit par des navires ou engins de combat d'une autre espèce que la sienne. Pendant la guerre de 1914-1918, le superdreadnought avait dû éviter les régions où il craignait de rencontrer des mines et des sous-marins, il avait dû se dérober devant des attaques de torpilleurs; on pensait, à Washington, qu'il allait avoir prochainement à se dérober devant les attaques des appareils aériens en progrès constant.

Sans doute avait-on réussi, et espérait-on pouvoir réussir encore, à lui rendre une partie de sa liberté d'action, une partie de sa puissance de destruction, ainsi compromises, en le faisant accompagner et escorter par de petits navires spéciaux chargés d'écarter les sous-marins et par des avions chargés de repousser les appareils aériens adverses en les combattant et les mettant en fuite. Mais la nécessité même de ces escortes lui enlève son autonomie, l'empêche de faire jouer toutes ses qualités : le grand navire est contraint de se régler sur les possibilités de mouvement et d'opérations de ses escorteurs, possibilités très différentes des siennes en présence des intempéries, en fonction des « rayons d'action » ; les communications entre navires (ou avions) sont toujours très insuffisantes, très précaires, sujettes à mille troubles dus aux éléments, aux appareils délicats, à l'organisation difficile, aux actions de l'adversaire ; la protection assu-

rée risque d'être fréquemment insuffisante : d'abord elle est de peu d'action contre les mines, ensuite le nombre des escorteurs peut n'être pas assez élevé et laisser des créneaux où des sous-marins agiles et bien commandés peuvent trouver occasion d'agir ; le nombre et la force des avions d'escorte ont de grandes chances d'être insuffisants pour repousser l'attaque d'escadrilles aériennes ennemies agissant en masse. La solution est donc très imparfaite : le groupe constitué par le superdreadnought et ses escorteurs ne paraît pas non plus satisfaire aux conditions jusqu'alors demandées pour le grand navire de bataille.

Il convient d'ajouter que les engins qui ont enlevé au superdreadnought ces qualités nécessaires satisfont encore moins aux conditions exigées, la situation est très particulière et assez déroutante, d'où les opinions si diverses qui agitent toutes les marines.

Pour en sortir, le moyen le plus traditionnel et le plus radical était de rendre le superdreadnought (modifié) invulnérable à l'action des engins nouveaux... Il fallait donc, ou lui assurer une protection efficace contre les explosions sous-marines (mines, torpilles) et contre les bombes des appareils aériens, ou lui fournir les moyens de détruire rapidement et sûrement, avant qu'ils ne pussent agir, les torpilleurs, sous-marins et appareils aériens qui viendraient l'attaquer peut-être en grand nombre.

La solution de cette deuxième alternative (insuffisante d'ailleurs contre les mines) paraissait impossible à réaliser avec les moyens et les engins du moment ; on n'entrevoyait même pas d'inventions pratiques permettant de l'espérer dans un avenir prochain.

On cherchait donc la solution de la première alternative. Pendant la guerre de 1914-1918 des superdreadnoughts avaient pu résister, non sans être à peu près mis hors de combat, à l'action des torpilles et des mines.

Quelques navires très particulièrement protégés contre les explosions sous-marines avaient pu continuer à combattre après l'atteinte d'une torpille ou d'une mine (assez faibles, il est vrai) comme par exemple le *Seydlitz* à la bataille du Jutland, ou des monitors anglais sur les côtes de Flandre. La solution était donc peut-être possible.

Mais sa réalisation, d'ailleurs imparfaite, entraînait une augmentation de tonnage assez considérable, si l'on voulait conserver aux grands navires de bataille les autres éléments de puissance, défensive et offensive, dont ils disposaient déjà.

Or on avait encore senti, pendant la guerre, l'avantage de les augmenter.Le perfectionnement des pièces de gros calibre (343 à 380 mm.) alors utilisées avait permis des destructions de grands navires de bataille à de fortes distances (15 à 16.000 mètres) ; on songeait à faire mieux encore, et les études techniques et les essais des artilleurs permettaient de réaliser la construction courante de pièces de plus en plus grosses : pièces de 406, 453, 500 et même 530 mm. (Krupp et Beardmore). Comme le nombre de ces pièces portées par le même navire, pour des questions de réglage de tir, ne pouvait descendre au-dessous de 6, ou mieux de 8, il en résultait la nécessité d'une nouvelle et double augmentation de tonnage, pour porter ces pièces plus grosses et pour mieux se protéger contre les coups de pièces semblables.

L'importance de la vitesse dans la poursuite et sur le champ de bataille avait été reconnue d'une façon éclatante : on la voulait la plus grande possible. Or, pour aller plus vite, il faut des appareils moteurs plus puissants et beaucoup plus de combustible. Il fallait encore aller vite constamment pour rendre difficiles les attaques des sous-marins. D'où nécessité d'une autre augmentation de tonnage.

Enfin les grandes puissances navales étant séparées par des distances considérables, il fallait songer à aug-

menter le rayon d'action des navires de guerre. D'où encore une augmentation de tonnage.

Les architectes navals s'étaient mis à l'œuvre et des solutions avaient été proposées et chiffrées : on envisageait la construction de grands navires de bataille déplaçant 60.000 tonnes, et il était évident qu'il faudrait aller à 70 ou 80.000 tonnes. A 10.000 francs la tonne, ces navires coûteraient de 600 à 800 millions de francs ! Au point de vue financier on courait au désastre ; et au point de vue technique on n'était pas certain d'une solution durable devant les perfectionnements et les inventions en évolution et en progrès continuels.

Tels étaient, *grosso modo,* les impressions que les enseignements de la guerre devaient laisser, à propos des grands navires de bataille, dans les cerveaux des experts navals réunis à Washington. Je dis *grosso modo,* parce que, bien entendu, nombre de ces experts n'avaient pu, ou su, méditer sur des renseignements exacts, précis des actions de la guerre, soit parce qu'ils n'avaient pu avoir ces renseignements, soit par influence d'autres habitudes d'esprit. Mais au fond tous subissaient plus ou moins l'ambiance de ces impressions qui paraissaient bien être les impressions moyennes de ces marins éprouvés, de ces hommes pratiques et ayant réalisé *in vivo* la plupart des expériences de la guerre, de ceux qui, depuis deux siècles, donnent le ton et la mode en matière navale : j'entends les marins anglais.

J'ai déjà dit les raisons très spéciales (dimensions du canal de Panama, des ports anglais et de Malte) qui imposaient aux Anglais et aux Américains des limites au tonnage des grands navires de bataille. Les Japonais les acceptèrent, peut-être à contre-cœur, si, ce qui est probable, ils se rendaient compte du vrai motif poussant les experts navals américains : ils comptaient d'ailleurs obtenir d'autres compensations aussi importantes à leurs yeux. Les Français et les Italiens, non admis à la discus-

sion, et mis simplement en face des décisions prises, ne pouvaient qu'acquiescer : ils n'avaient encore jamais construit de navires de guerre aussi grands et de longtemps l'état de leurs finances leur interdisait d'y penser, ils n'avaient peut-être pas étudié le problème à fond.

La limite de 35.000 tonnes une fois admise, il paraissait (et il paraît encore) impossible de réaliser le navire de bataille idéal, avec les moyens actuels. Il fallait consentir à des sacrifices sur tels ou tels éléments de puissance offensive ou défensive, et les solutions qu'adopteraient les diverses nations pouvaient donner à l'une des avantages sur l'autre : ce n'était pas l'affaire des participants à la discussion, on voulait une égalisation. On proposa donc de limiter aussi un des éléments de puissance, le seul facile à constater et à délimiter : le calibre de l'artillerie. On décida donc que le grand navire de bataille ne pourrait porter de canons de calibre supérieur au calibre alors le plus gros en service sur mer : le 406 mm. (16 pouces).

Le grand navire de bataille défini à Washington reste donc dépendant des escortes qu'on avait dû lui prévoir. Il ne réalise sans doute plus les conditions exigées de lui jusqu'en 1914. Mais comme je l'ai déjà dit, il n'a pas été remplacé et ne paraît pas d'ici quelque temps (1) pouvoir être remplacé entièrement par les engins très spéciaux qui ont ébranlé son empire. Aujourd'hui le groupe formé par le grand navire de bataille de 35.000 tonnes et ses escorteurs paraît devoir remplir encore suffisamment une certaine partie des fonctions assignées dans les guerres du passé au grand navire de bataille, au navire de ligne.

Le tonnage individuel du grand navire de bataille une fois déterminé, on passa à la détermination du tonnage total des navires de ce genre que pouvait posséder chaque nation.

(1) L'avenir est imprévisible ; mais on peut croire que de nouvelles inventions, de nouveaux perfectionnements, viendront modifier, d'ici quelques années, toutes les conditions de la guerre sur la mer, sous la mer et dans les airs qui dominent celle-ci.

J'ai dit les raisons qui avaient déterminé Anglais, Américains et Japonais. Les Français protestèrent vivement, certains ont dit maladroitement, contre les chiffres qu'on leur offrait. Je ne sais et ne puis juger cette matière que d'autres ont exposée non sans passion.

Mais je puis faire remarquer qu'en imposant l'égalisation de la marine française avec la marine italienne, on accordait à cette dernière une prépondérance matérielle certaine en Méditerranée : cela résulte évidemment de la situation géographique de la France à cheval sur deux mers et dépendante de ses colonies importantes dispersées dans le monde entier.

Pour les raisons indiquées ci-dessus, les Italiens ne pouvaient qu'approuver rapidement et sans discussion cette solution inespérée.

Si l'on s'en tenait pour mesurer la puissance d'une marine aux règles et coutumes d'avant-guerre qui ne considéraient que les dreadnoughts et superdreadnoughts, on constaterait que, matériellement parlant, le traité de Washington laisse la marine britannique trois fois plus forte que la plus forte marine européenne : ce serait la consécration d'une hégémonie dans les mers d'Europe, dont les effets se sont déjà fait sentir. (Règlement des affaires turques.)

Les sous-marins et les avions ayant considérablement modifié les conditions de la guerre sur mer, ces règles et coutumes n'ont plus la même valeur, et, surtout ne l'auront plus, et cette hégémonie pourra sans doute être atténuée, si l'on peut et l'on sait utiliser les nouveaux engins.

Avant de terminer ces quelques considérations sur le grand navire de bataille, je ferai remarquer que les Anglais firent rejeter la proposition de ne pas construire de navires de ce genre pendant dix ans. Les ateliers, appareils et installations pour construire certaines parties de ces navires (cuirasses, gros canons, affûts, tou-

relles) sont très particuliers, très coûteux, très lents à créer ; le personnel spécialisé nécessaire pour leur bon fonctionnement doit être maintenu en haleine. Dès l'ouverture de la conférence, le premier délégué anglais Balfour protesta contre la demande américaine, il obtint gain de cause facilement : cela paraissait une question surtout financière, elle est pourtant aussi militaire et sa solution assurera à l'Angleterre, non sans frais, une flotte de grands navires de bataille vraiment construits suivant les derniers perfectionnements.

§

La question des bâtiments légers de surface et de combat.

La guerre de 1914-1918 a rappelé l'importance du rôle auxiliaire joué par ces navires à des marines par trop aveuglées par l'éclat de la force et de la majesté acquises par le grand navire de bataille représenté par le super-dreadnought.

Appuyés par l'action morale ou effective plus où moins lointaine des flottes des grands navires de bataille, les bâtiments légers de surface et de combat ont toujours eu à remplir *cette multitude de besognes secondaires indispensables à l'utilisation de la mer en temps de guerre, et où le nombre et la vitesse jouent un plus grand rôle que la force* : protection de la navigation commerciale, des transports militaires, blocus, actions de surprise, reconnaissances, éclairages, transmissions d'ordres et de renseignements. Il fallait y ajouter, depuis le dernier quart du XIXe siècle, une action militaire de surprise contre les grands navires de bataille, soit pendant la confusion et l'embarras d'une bataille, soit à la faveur de la nuit, par l'emploi de la torpille automobile parcourant, depuis 1910 environ, de grandes distances (5 à 12.000 mètres).

Examinons ce que la guerre nous a appris sur la

façon dont les bâtiments légers de surface ont pu remplir ces diverses fonctions.

La protection de la navigation commerciale fut grandement facilitée aux Alliés par les conditions géographiques très particulières de la dernière guerre sur mer. Les navires de guerre ennemis avaient leurs principales et uniques bases au fond des culs-de-sac formés par la mer du Nord et la mer Adriatique. Aux sorties relativement étroites de ces mers veillaient de fortes lignes de croisière, relativement éloignées des bases ennemies, soutenues presque immédiatement par le gros des forces de bataille, d'une supériorité écrasante : elles furent à peine inquiétées, même par les sous-marins, peut-être parce que les Allemands ne sentirent pas le besoin de le faire. Les rares croiseurs allemands en station lointaine n'avaient pas de bases solides, ni de refuge assuré ; trois seulement pratiquèrent un peu, et dans des conditions très précaires, la guerre au commerce, ils y obtinrent quelques succès, par suite de l'abandon par les Anglais de la pratique millénaire des convois, pourtant nécessaires tant qu'il faut redouter la rencontre d'un navire de guerre ennemi perdu sur la surface immense et déserte des Océans. Les autres croiseurs allemands ne pensèrent qu'à s'échapper et y réussirent quelque temps, jusqu'à ce qu'une maladresse et une malchance les eussent jetés dans les bras de l'ennemi. Mais pour faire disparaître de la surface des mers ces ennemis si peu actifs, si dénués de tout, si faibles (2 croiseurs cuirassés, 7 croiseurs légers, 2 ou 3 croiseurs auxiliaires), les Anglais durent employer des forces très nombreuses (4 croiseurs de bataille, 6 cuirassés, 10 croiseurs cuirassés, 22 croiseurs légers, une vingtaine de croiseurs auxiliaires), et cela dura plus de 4 mois, malgré l'aide apportée par les nombreux points d'appui, la possession de câbles, le sens des autres alliés, malgré les accidents survenus à 2 sur 3 des croiseurs légers en chasse. Après la disparition des croiseurs allemands, le commerce ne fut

plus inquiété par des navires de surface, si l'on excepte 3 ou 4 corsaires peu armés, peu rapides, opérant furtivement et dans des conditions déplorables.

Mais il fut inquiété et même menacé tout à fait gravement par les sous-marins. Du jour où les Allemands se décidèrent et réussirent à employer les sous-marins contre les navires de commerce dans des régions limitées sans doute, mais s'agrandissant avec les années jusqu'à englober les mers commandant les approches de l'Europe, la protection du commerce devint de plus en plus difficile : la chasse d'un ennemi pouvant presque instantanément disparaître et faire perdre sa trace était presque impossible. On ne put obtenir de résultats qu'en multipliant le nombre des navires employés à leur chasse, de façon à les surprendre en surface, à faible distance, par temps de petite visibilité. Profitant de la nécessité absolue que les sous-marins ont de garder leur coque intérieure parfaitement intacte pour pouvoir plonger, on a pu réaliser cette multiplication par l'emploi de navires de toute nature (navires de pêche à vapeur, remorqueurs, yachts) munis de faibles canons, suffisants au début contre l'artillerie plus faible encore des premiers sous-marins allemands. Plus tard on essaya d'agir par un bombardement intense, à l'aide de grenades sous-marines (1), des surfaces où l'on supposait un sous-marin reconnu précédemment à quelques indices (2) ; mais pour effectuer ces bombardements, il fallait des navires agiles et manœuvrants qu'on ne trouve que rarement dans la marine de commerce : les torpilleurs remplissaient assez bien ce rôle, mais ils étaient peu nombreux, on construisit alors nombre de navires spéciaux plus petits, souvent trop sensibles aux violences de la mer.

(1) Masses d'explosifs puissants, éclatant sous mer à des profondeurs déterminées, et que les Anglais désignent par le nom plus expressif de depth charges.

(2) Comme il me faudra reparler de ces sujets un peu plus loin, à propos de la question des sous-marins, on trouvera à cet endroit quelques détails qui se compléteront avec ceux donnés ici.

En grandissant avec les années de la guerre, les sous-marins allemands devinrent de plus en plus résistants à la toute petite artillerie (47 mm., 57 mm., 65 mm.) dont étaient armés beaucoup de leurs chasseurs, et purent porter eux-mêmes une artillerie suffisante (jusqu'à 2 canons de 150 mm. et 2 de 88 mm.) pour combattre en surface avec succès les plus faibles de ces chasseurs. Il allait devenir nécessaire de remplacer ceux-ci par des navires plus puissants et difficiles à trouver en nombre suffisant dans la marine de commerce. Mais les croiseurs submersibles allemands eurent à peine le temps de faire leur apparition sur le théâtre des opérations (1).

La longue durée de la guerre, la lente évolution des sous-marins,le temps nécessaire aux Allemands pour les construire, les hésitations du haut commandement allemand dans les façons d'exercer la guerre au commerce, ont laissé à la formidable puissance industrielle et à la considérable flotte de commerce à la disposition des Alliés et des Américains le répit suffisant pour constituer ou construire la flotte de petits navires alors capables de contrecarrer l'action des sous marins. Sans compter les appareils aériens qui arrivèrent peu à peu à se nombrer par milliers, il a fallu,dans les deux dernières années de la guerre,environ 5.000 navires de toute nature pour cette besogne, et les sous-marins allemands n'étaient en moyenne que 150 (de 125 à 157), dont seulement 50 à 60 étaient en opérations. Il ne peut évidemment être question d'avoir un pareil nombre de forts chasseurs de sous-marins dans les marines militaires, il faudra avoir le temps et les moyens de les trouver dans les marines de commerce et de les rendre capables de l'action nécessaire. D'après ce que j'ai dit, il sera d'ailleurs de plus en plus difficile de trouver les navires convenables dans les

(1) Les sous-marins commerciaux transformés et dénommés croiseurs submersibles ont sans doute commencé à opérer depuis mai 1917, mais ce n'étaient que des navires de guerre imparfaits et se ressentant de leur conception commerciale.

marines de commerce ou de plaisance. Le problème de la protection des navires de commerce par la chasse au sous-marin n'est pas résolu ; il n'avait d'ailleurs pas été résolu suffisamment pendant la guerre : on arrivait à peine à détruire autant de sous-marins que les Allemands en construisaient.

C'est par une meilleure organisation qui diminua le rendement des sous-marins allemands (1), en leur faisant les attaques par le moyen de leurs petits canons presque impossibles, en les forçant à des attaques difficiles par des torpilles peu nombreuses, que les Alliés parvinrent à réduire les pertes et à durer ; cette organisation consistait en la formation de toute la navigation commerciale en convois escortés par de nombreux navires armés et par des appareils aériens ; ces convois étaient très largement déroutés devant les zones où un sous-marin avait été reconnu, grâce à une formidable et remarquable organisation de surveillance et de transmission de signaux de T. S. F. Les Allemands n'ont pas su, ou n'ont pas pu, trouver une méthode fructueuse d'attaque de ces convois, comme, par exemple, par des sous-marins opérant en groupes des attaques simultanées.

La protection des transports militaires ne fut qu'un cas particulier de la protection des navires de commerce, cependant, dès le début, on n'oublia pas les leçons du passé et on sut les former en convois protégés contre les navires de surface.

Les *blocus* et les patrouillages à petite vitesse sur des routes fixes furent reconnus impossibles en présence des sous-marins : c'est une des fonctions des bâtiments légers qui leur est ôtée jusqu'à nouvel ordre et ceci modifiera, d'une façon imprévue, les conditions millénaires de la

(1) Ce phénomène est très visible sur les statistiques publiées par le ministère de la Marine. On y voit, à partir du début de la mise en service des convois (mai 1917), les chiffres du tonnage coulé diminuer progressivement avec le perfectionnement de l'organisation, bien que le nombre des sous-marins ennemis en opération reste à peu près le même

guerre sur mer. En 1914-1918, par suite des conditions géographiques très particulières que j'ai signalées, ce défaut ne s'est pas fait sentir : il est probable qu'il n'en sera pas ainsi dans les guerres de l'avenir ; le sous-marin pourra peut-être y remédier en *partie*.

Les *actions par surprise* furent assez rares (1) : les côtes allemandes, couvertes de bancs de sable très dangereux par les modifications inconnues et variables du balisage, s'y prêtaient mal, d'autre part les forces alliées étaient d'une supériorité trop écrasante pour que les Allemands ou les Autrichiens en risquent. Dans les rencontres qu'elles provoquèrent, on reconnut l'importance de l'artillerie sur les navires légers.

Les *services de reconnaissance* furent aussi très gênés par l'action des sous-marins. Comme ils doivent être exécutés en forces suffisantes, seuls, les Alliés les pratiquèrent. L'importance de l'artillerie sur les navires légers de surface y fut encore très apparente.

Dans *les services d'éclairage*, les croiseurs, et même les torpilleurs, montrèrent l'insuffisance de leur supériorité de vitesse sur celle des grands navires de bataille : par suite de la portée excessive de l'artillerie, l'éclairage doit être porté très loin par rapport au gros des forces, et il est impossible d'en changer rapidement l'orientation par rapport à celui-ci, lorsque fatalement cela devient nécessaire. Quand ils seront devenus assez sûrs, les appareils aériens, par leur grande vitesse et leur grand rayon de vision, pourront remédier heureusement à cette autre défaillance des bâtiments légers.

Les *transmissions d'ordres et de renseignements* se sont faits surtout par les moyens incomparablement plus rapides de la T. S. F., mais celle-ci, même chiffrée, n'est pas

(1) Elles se sont en somme bornées à des rencontres fortuites de navires en expédition de dragage de mines, de mouillage de filets, à quelques bombardements sans grand résultat, à quelques attaques sur les lignes de navires de garde contre les sous-marins dans le canal d'Otrante et le Pas-de-Calais, et à l'expédition très puissamment montée, courageusement exécutée, mais peu effective, de l'embouteillage de Zeebrugge.

discrète. Aussi, surtout dans les deux dernières années de la guerre, utilisait-on beaucoup les transmissions optiques à grande distance et les navires légers ont rendu là de bons services.

L'*attaque des grands navires de bataille par la torpille des navires légers de surface* a produit surtout des effets moraux, importants quelquefois. Elle s'est montrée difficile et rare précisément parce qu'elle doit être menée dans des conditions de désordre (nuit, bataille), et parce qu'elle exige des qualités *tout à fait* exceptionnelles de sang-froid, de courage et d'habileté manœuvrière chez les capitaines. Ses résultats matériels ont été excessivement faibles (1), étant donné le très grand nombre de navires de surface dits torpilleurs utilisés pendant la guerre.

Enfin les torpilleurs furent appelés à une *besogne imprévue pour eux : fournir aux grands navires de bataille une escorte rendant dangereuse aux sous-marins l'attaque de ceux-ci.* A la fin de la guerre, on admettait qu'il fallait à peu près deux « destroyers » (grands torpilleurs) par grand navire pour assurer la protection de ceux-ci naviguant en groupe, et pourtant les Allemands n'ont pour ainsi dire pas recherché l'attaque des escadres ennemies avec leurs sous-marins d'ailleurs mal manœuvrables et peu rapides en plongée.

La *consommation excessive de combustible* aux allures vives, nécessitées par l'existence des sous-marins, a fait ressortir d'une façon éclatante l'insuffisance très grande des approvisionnements de combustible embarqués sur les navires légers de surface, et en particulier sur les torpilleurs qui ne pouvaient qu'à peine parcourir aux vitesses voulues la si étroite mer du Nord.

A Washington donc, tenant compte des considérations ci-dessus, et voulant d'autre part éviter que, sous le nom de croiseurs, on ne construisît de véritables grands na-

(1) On ne peut guère compter que des succès de nuit : deux vieux cuirassés le *Goliath* coulé aux Dardanelles et le *Pommern* dans les attaques de nuit après la bataille du Jutland ; un dreadnought, le *Szent Istvan*.

vires de bataille, on fixa la limite du tonnage individuel du navire léger de surface et de combat à 10.000 tonnes, et le calibre maximum de ses pièces à 203 mm. C'étaient des chiffres un peu supérieurs à ceux réalisés sur les derniers croiseurs construits, on pensait que, dans l'état actuel de la science des constructions navales, ils allaient permettre de réaliser les desiderata constatés pour le plus grand type des navires légers de surface et de combat. Sans doute ils ne permettront pas à ces navires de résister aux explosions sous-marines de mines et de torpilles, et il faudra les faire escorter par des navires plus petits, avec les inconvénients signalés pour les grands navires de bataille. On espère que les torpilleurs se protégeront seuls par leur mobilité et leur faible tirant d'eau, mais ce n'est qu'une espérance, que les nouveaux moyens de mise de feu des mines et des torpilles pourront peut-être réduire (pistolet magnétique par exemple).

Mais le point important de la discussion était la limite du tonnage total. Les Anglais y firent une vive opposition : ils voulaient pouvoir se défendre contre le danger sous-marin qui leur paraissait capital, et ils ne pensaient y arriver que par le nombre. D'autre part, ils n'avaient pas oublié les difficultés qu'ils avaient eu à chasser des mers les croiseurs allemands au début de la guerre, et leur histoire, qu'ils savent, leur rappelait les difficultés toujours éprouvées dans la chasse aux navires de guerre pratiquant la course, difficultés encore aggravées aujourd'hui par la quasi impossibilité des blocus, là encore ç'avait toujours été une affaire de nombre. Enfin les divers éléments de l'empire britannique sont très dispersés sur toute la surface du globe, séparés par d'immenses océans, les navires de commerce anglais font les trois-quarts des transports mondiaux, l'indispensable pétrole ne peut être amené que par de grands navires de surface, et de loin, et aussi la nourriture même des habitants de l'Angleterre et de l'Ecosse. Il leur faut à tout

prix maintenir libres d'immenses lignes de communication, et pour cela il faut un nombre considérable de navires légers de surface et de combat, pensent leurs experts qui voient aussi en ces navires les adversaires des croiseurs submersibles si redoutables au commerce. L'intransigeance britannique fut grande et triompha, soutenue par les Japonais, puissance insulaire dont l'existence dépend aussi des lignes de communication, et peut-être par les Français, qui ont aussi un besoin urgent de communications assurées avec leurs colonies et qui voyaient dans la non-limitation du nombre des croiseurs un moyen de remédier à la fatale égalisation proposée de leur marine avec celle des Italiens.

§

La question des sous-marins.

Etant la première dans laquelle le sous-marin fut utilisé, la guerre de 1914-1918 a fourni une ample moisson de renseignements sur les possibilités de cette arme nouvelle, elle en a orienté et activé l'évolution et déterminé l'emploi stratégique et tactique.

D'abord elle a montré que s'ils étaient munis de *robustes* moteurs de surface (pour le moment des Diésel), les sous-marins étaient susceptibles de fournir des croisières de longue durée. Cette durée même est très supérieure à la durée des croisières de navires de surface par suite de la facilité d'emmagasinement d'un très gros approvisionnement de pétrole et surtout par suite de la facilité qu'a le sous-marin de se soustraire à l'attaque de ses adversaires par la plongée et non pas par une fuite en vitesse, grosse mangeuse de combustible.

Ensuite elle a confirmé la difficulté de la destruction d'un sous-marin en plongée, surtout en plongée profonde, par suite de la quasi-impossibilité de la localisation de ce sous-marin par ses adversaires. Une fois le sous-ma-

rin entièrement disparu sous la mer, rien ne décèle sa présence à l'œil. Grâce à des appareils compliqués, délicats, exigeant pour leur utilisation des conditions de manœuvre très particulières et très gênantes pour la poursuite et l'attaque de l'adversaire sous-marin en mouvement de direction inconnue et variable, on peut recueillir des indices phoniques ou électro-magnétiques du voisinage d'un sous-marin. Mais ces indices sont très vagues, très imprécis, très irréguliers, impossibles à recueillir dans de fréquentes circonstances, presque toujours inutilisables à l'instant même (ce qui est nécessaire pour une action sur but mobile), et ne permettent pas de suivre avec certitude la trace d'un sous-marin déjà reconnu. Si l'on a pu enregistrer trois ou quatre succès dans la dernière guerre, le nombre des tentatives infructueuses a été tel que le pourcentage pratique de succès, d'ailleurs impossible à fixer exactement, a été excessivement faible : en admettant l'ordre de 1 pour 1.000, on est peut-être encore au-dessus de la réalité. Malgré les progrès possibles dans cette voie, progrès qui seront sans doute suivis de progrès dans la défense du sous-marin contre ces attaques, ce dernier semble encore impossible à localiser d'une façon suffisamment pratique pour être attaqué avec des chances de succès convenables quand il est complètement immergé.

La destruction par poursuite du sous-marin immergé a beaucoup ressemblé à ce jeu de fête populaire, où un homme, les yeux bandés, cherche à casser une bouteille à grands coups de bâton qu'il assène à tort et à travers tout autour de lui.

La destruction du sous-marin par surprise en surface a donné de meilleurs résultats et surtout celle par emploi de moyens défensifs très étendus (barrages de mines, filets) rendus possibles par les conditions hydrographiques, devant les ports et dans les passages resserrés où devaient passer les sous-marins allemands sortant du

fond de ces mers étroites et de faible ouverture qu'étaient la mer du Nord et l'Adriatique. Dans les deux dernières années de la guerre, par cette accumulation de moyens, permise par la formidable puissance industrielle des Alliés et de l'Amérique, on arrivait ainsi à détruire autant de sous-marins que les Allemands en construisaient.

Comme d'autre part les difficultés de l'attaque étaient accrues par la formation de la navigation en convois escortés, le tonnage des navires coulés avait diminué et était devenu inférieur au tonnage des navires construits par les nombreux chantiers navals, encouragés par les hauts prix. La menace des sous-marins au commerce avait donc pu être jugulée, mais dans des circonstances assez exceptionnelles (1).

Si le sous-marin s'était révélé un redoutable destructeur des navires de commerce, il n'avait que très médiocrement rempli une des fonctions qu'on lui avait assignées avant la guerre : je veux parler de son rôle de destructeur de navires de guerre. Cela tient d'abord à ce que, selon une expression pittoresque, le sous-marin *en plongée* est à demi-aveugle et à demi-paralytique. En

(1) Comme justification de ces dires, on peut consulter la statistique très soigneusement établie et publiée par les services de renseignements du ministère de la Marine et donnant les causes de la destruction de tout sous-marin allemand.

Je reproduis ci-dessous en les groupant en catégories A, B, C, D, les renseignements en question.

Sous-marins détruits 174
dont :

A. — *Par moyens défensifs indirects ou accidentellement* .. 83
savoir 28 par mines.
— 3 par filets.
— 40 par causes inconnues.
— 12 par accidents.

B. — *En surface* 45
savoir 22 par des sous-marins alliés.
— 11 par bateaux-pièges.
— 10 par canon.
— 2 par appareils aériens.

C. — *En plongée avec vue certaine du périscope* 16
savoir 16 par abordage.

D. — *En plongée, presque toujours après vue du périscope ou du sillage des torpilles* 30
savoir 27 par grenades.
— 3 par remorque explosible.

effet, quand il veut voir en plongée, il ne peut le faire que par l'intermédiaire du périscope, tube optique qu'il sort d'environ un mètre au-dessus de la surface agitée des eaux qui le recouvrent à tout instant ; en plongée il ne peut actuellement demander son mouvement qu'à des moteurs électriques alimentés par l'énergie médiocre et courte de lourds accumulateurs : sa vitesse est donc très faible, 5 à 6 nœuds (10 à 12 kilomètres) en moyenne. Vis-à-vis des 20, et même 25 nœuds que peuvent prendre les navires de guerre de surface dans les parages à sous-marins, c'est bien peu pour arriver à se mettre dans la position très particulière encore nécessaire au lancement à distance d'une torpille qui doit, en ne marchant elle-même que 30 ou 35 nœuds, atteindre un but si rapidement mobile dans une direction variable et difficile à déterminer. La prise de cette position est rendue encore beaucoup plus délicate et plus dangereuse quand le grand navire but est entouré de petits navires rapides et légers, susceptibles de se précipiter en vitesse pour aborder ou grenader le sous-marin dont le périscope a été aperçu. Elle exige des capitaines de sous-marins un coup d'œil et une habileté manœuvrière exceptionnelles, aidés par un sang-froid et un courage à toute épreuve, par une audace un peu folle. Le capitaine étant seul à voir dans son périscope, personne ne peut connaître la façon dont l'attaque est exécutée ; la crainte de perdre honneur et réputation, l'entraînement par l'exemple de voisins se jetant en avant, la peur des critiques n'agit donc pas ici et ce serait mal connaître la nature humaine que de croire dans ces conditions, même chez des hommes aussi vaillamment habitués à tant risquer leur existence, que les défaillances n'existent pas. Et ceci peut expliquer bien des choses, ne serait-ce que les succès toujours obtenus par les mêmes.

Aussi les résultats obtenus contre les navires de guerre ont-ils été médiocres. La plupart des succès ont été réali-

sés sur des navires marchant à petite vitesse soit par ignorance au début de la guerre, soit pour pratiquer des bombardements, des débarquements en des parages où l'on ne soupçonnait pas de sous-marins. Il faut aussi reconnaître que les Allemands n'ont pour ainsi dire pas cherché (sauf avec la maladresse des débutants au commencement de la guerre) à utiliser leurs sous-marins contre les grands navires de guerre et que les sous-marins alliés n'ont pour ainsi dire jamais eu de gibier à chasser, les grands navires allemands et autrichiens restant presque toujours dans leurs ports. Les difficultés de manœuvre et de vision signalées ne pouvaient guère être vaincues que par des actions méthodiques, des procédés déterminés par de nombreuses expériences qui n'ont pas été faites. Il fallait aussi pouvoir faire agir les sous-marins en groupes, en liaison entre eux et les autres navires amis, et cela ne va pas non plus sans de très grandes difficultés de communications et de connaissance de positions réciproques et géographiques. Il est dommage, pour les sous-mariniers, qu'à la guerre on n'ait pas fait d'expériences en ce sens, parce qu'aux expériences du temps de paix, il manque toujours bien des choses : remarquons seulement que les armes ne sont pas chargées, que le matériel et le personnel ne sont guère fatigués, que bien des choses sont réglées d'avance, que l'imprévu ne joue pas son rôle, etc.

Si le sous-marin n'avait pas obtenu des résultats matériels importants contre les grands navires de guerre, il avait pourtant obtenu de grands résultats moraux et pratiques : il l'avait forcé à courir très vite, à s'entourer d'escortes, il l'avait chassé de plusieurs parages, il avait empêché des bombardements et des débarquements. Des enthousiastes vont jusqu'à dire qu'il empêche les grands navires de guerre de « faire quelque chose » (patrouille, visite de navires, blocus, bombardement, débarquement), que ceux-ci doivent se contenter d'un rapide « dash out

and back », c'est-à-dire d'une course précipitée les ramenant bien vite dans leurs abris. Enfin la guerre au commerce, quand elle fut menée sans pitié, comme au début de 1917, avait failli faire perdre la guerre aux Alliés, c'était au moins l'opinion régnant alors en Angleterre dans les milieux les plus autorisés (voir Amiral Sims, *The victory at sea*).

Tels étaient, dans leurs grandes lignes, les principaux enseignements, en face desquels les experts navals se trouvaient lors de la conférence de Washington.

Encore tout émus de la crainte qu'ils avaient éprouvée en sentant leur Empire trembler sur ses bases maritimes, redoutant de se trouver un jour en face de difficultés analogues, dans des conditions géographiques et hydrographiques moins bonnes, avec des moyens et des ressources plus faibles (le monde entier leur avait prêté appui en 1917-1918), les Anglais essayèrent dès le début de la conférence de faire proclamer « *l'abolition totale et définitive du sous-marin* », comme une arme propre à ne mener la guerre au commerce que sous une forme en horreur aux lois de l'humanité.

Mais les experts navals des autres puissances n'avaient pas les mêmes raisons. Ils ne voulaient pas la suppression d'une arme qui avait bouleversé et menaçait de bouleverser davantage encore les conditions de la guerre sur mer, en réduisant la primauté du grand navire de bataille; d'une arme qui rendait très difficiles les opérations contre les côtes et les débarquements ; d'une arme qui paraissait donc devoir momentanément donner au plus faible et au moins riche des moyens de se défendre ; d'une arme enfin, mais on ne le disait pas, on le pensait sans doute, qui pouvait encore permettre d'atteindre dans les sources de sa fortune et de son existence un empire qui tendrait à établir politiquement et économiquement son hégémonie mondiale.

Les Japonais, les Italiens, les Américains soutinrent

les Français qu'on laissa partir en avant et encourir ainsi le mécontentement des Anglais. Je n'ai pas l'intention, ni les moyens, de faire l'histoire de la conférence, mais je rappellerai la violence des incidents que les Anglais suscitèrent (affaire Lee-Castex), l'appel que le premier délégué anglais Balfour fit au monde civilisé : « J'ai pleine confiance que ces débats (sur les sous-marins) retentiront plus loin que les limites de cette pièce, plus loin même que les limites de nos sessions publiques », et aussi la déclaration que fit enregistrer la délégation anglaise :

La délégation britannique désire formellement que l'on enregistre son opinion que l'emploi des sous-marins, de peu de valeur pour des buts offensifs, conduit inévitablement à des actes qui ne sont pas compatibles avec les lois de la guerre et les prescriptions de l'humanité ; et la délégation désire qu'une action concertée soit entreprise par toutes les nations en ce qui concerne leur maintien, leur grandeur et leur emploi.

Rien n'y fit : la délégation américaine affirma que la possession d'une grande quantité de sous-marins pouvait permettre aux Etats-Unis de protéger leurs possessions lointaines ; la délégation japonaise affirma que les sous-marins étaient nécessaires pour des buts défensifs ; la délégation italienne exprima les mêmes opinions et que les sous-marins pouvaient protéger des lignes de communications ; la délégation française exprima toutes les opinions ci-dessus. Personne, bien entendu, ne parla des buts offensifs contre le commerce ; mais plusieurs y pensaient peut-être.

Aucune limite ne fut donc fixée, ni au tonnage individuel des sous-marins, ni au tonnage total des flottes de sous-marins que pouvaient posséder les diverses nations.

Les Anglais alors cherchèrent à écarter le péril si redouté en réduisant l'action des sous-marins contre le commerce. S'appuyant sur l'opinion publique excitée par la détestation des pratiques des sous-marins allemands, sur une vigoureuse campagne de presse, ils réussirent à

faire nommer une commission présidée par M. Root qui proposa et fit adopter le traité dit résolutions Root, dans lequel les puissances signataires reconnaissaient « l'impossibilité pratique d'utiliser les sous-marins, comme destructeurs de commerce, sans violer » les lois de l'humanité et acceptaient comme « les liant entre elles » cette prohibition qui devait être proposée à toutes les autres nations.

L'Angleterre semble donc être arrivée à l'une de ses fins.

Les sous-marins ne pourront-ils donc plus menacer les lignes de communication maritimes ? ne pourront-ils donc plus mener une guerre efficace au commerce ? Cela dépend évidemment de l'interprétation qui pourra être donnée aux résolutions Root selon l'état de l'opinion mondiale.

Les résolutions Root interdisent également l'emploi des gaz nocifs dans la guerre : or, les auteurs et promoteurs de ces résolutions, les Américains et les Anglais, poursuivent ouvertement, et quelquefois avec fracas, des études et des expériences relatives à l'emploi de gaz nocifs de diverses natures. Si les résolutions Root ne sont pas mieux appliquées en ce qui concerne les sous-marins, elles resteront lettre morte.

Dans ces résolutions, il n'est pas question des « zones interdites » par lesquelles les Allemands avaient essayé de justifier juridiquement leur conduite. Un tel oubli, si peu après 1918, ne peut être que volontaire. D'autre part, de l'avis d'amiraux anglais eux-mêmes (R. admiral S. S. Hall), la formation de la navigation en convois indique de la part de ceux-ci une intention de résistance, qui justifie « l'attaque sans préavis, même à la torpille ».

Enfin il est aussi contraire aux lois de l'humanité de bombarder de nuit par avions une ville remplie de non-combattants sans défense, de tout sexe et de tout âge, que de couler un navire dans une zone définie comme dange-

reuse (1) : la première manière de faire a pourtant été admise, dans la guerre de 1914-1918, toutes les fois que l'adversaire pouvait y trouver un intérêt militaire, si réduit fût-il.

Il est donc aujourd'hui impossible de prévoir quelles pourront être les applications pratiques des résolutions Root. Elles dépendront sans doute de la force des belligérants vis-à-vis de leurs adversaires et des neutres lésés, car il est bien probable, hélas ! que, dans l'avenir comme dans le passé, la force primera le droit et la justice.

§

La question des porteurs d'avions.

Si l'aviation maritime a bien joué un rôle dans la guerre de 1914-1918, ce rôle n'a été que d'assez faible importance et presque entièrement confiné aux opérations côtières (2). C'est à peine si les Anglais, et les Allemands tout à la fin de la guerre, commençaient à utiliser, et dans des conditions très précaires en haute mer, des avions de reconnaissance et de conduite de tir. Cependant les zeppelins, impossibles à garder aujourd'hui en présence des avions, avaient montré en 1915-1917 l'importance des appareils aériens pour l'éclairage et les reconnaissances sur mer.

Dès la fin de la guerre, et surtout depuis la guerre, les progrès de l'aviation maritime ont été tels que l'on peut envisager l'emploi pratique très prochain d'avions, ou même hydravions, dans les rôles d'éclairage, de recon-

(1) Je ne discute la question qu'aux points de vue technique et pratique ; au point de vue moral, elle est jugée définitivement, comme les bombardements par avions d'ailleurs ; mais on peut malheureusement se douter de l'inefficacité pratique de ce jugement.

(2) Les Allemands n'ont utilisé qu'un petit avion, le *Wolfchen*. avec leur corsaire le *Wolf*. S'ils avaient lancé sur les mers des porteurs de 15 ou 20 avions, protégés par des sous-marins contre les croiseurs de surface, et si ces avions rayonnant à 100 ou 150 milles, autour de leurs porteurs, avaient, suivant les pratiques des sous-marins, détruit tout navire de commerce rencontré, les Alliés auraient subi des pertes importantes avant d'avoir pu ou su réagir contre cette surprise. Mais ce n'est qu'une hypothèse, peut-être irréalisable avant 1918. Pourtant il y eut le *Wolfchen*.

naissance, de direction de tir, de bombardement de navires en marche, de lancement de torpilles automobiles, de jet d'appareils fumigènes, etc.

L'avion maritime et l'hydravion vont devenir de vrais engins de combat. Sans doute ce ne sont que des promesses : la navigation aérienne est à l'état embryonnaire, et il est bien difficile de prévoir comment évoluera l'embryon.

A Washington, les experts navals étaient donc beaucoup plus influencés par les imaginations des conséquences à déduire des essais d'après-guerre, dontils avaient eu connaissance (et qui n'étaient pas toujours les mêmes), que par les enseignements mêmes de la guerre. Les Américains, qui venaient de faire beaucoup d'expériences, pensaient que les appareils aériens devaient jouer un grand rôle dans la guerre future, puisque, dans la proposition Hughes, ils insistaient pour qu'on n'en limite ni la taille, ni le nombre. Les Anglais avaient aussi fait des essais importants de lancement de torpilles, de jets de fumigènes et de bombardement, ils essayaient de les tenir secrets, mais des nouvelles en avaient transpiré dans les débats parlementaires : ils croyaient aussi à un avenir, mais assez éloigné, de l'aviation. Par manque d'argent, et aussi par inertie de leur désuète organisation maritime, les Français, si forts pourtant en aviation militaire, étaient terriblement en retard en matière d'aviation navale ; leur opinion pouvait n'être pas à la page.

La question étant assez confuse, pas très mûre, l'accord se fit sans grands débats apparents.

On fixa la limite du tonnage individuel du porteur d'avions à 27.000 tonnes, parce que le porteur d'avions doit offrir une grande plate-forme d'envol et d'atterrissage. On limita le calibre et le nombre de ses canons pour éviter qu'il ne devînt un vrai navire de combat.

La délimitation du tonnage total fut aussi acceptée :

il est d'ailleurs relativement facile de transformer des grands navires de commerce en porteurs d'avions.

Ensuite on espérait avoir bientôt des avions autonomes pour les mers étroites.

§

Les fortifications du Pacifique.

Laissant de côté les points de vue politique, économique et militaire de cette si grave question, j'en dirai seulement deux mots du point de vue maritime.

Les enseignements que la guerre a fournis ne sont pas applicables immédiatement aux vastes étendues du Pacifique. Avec, naturellement, beaucoup de risques d'erreur, il faut ajouter nombre de commentaires, d'hypothèses supplémentaires et de déductions aux faits d'expérience réalisés dans des mers si étroites et si petites par rapport aux vastes étendues d'eau qui séparent l'Amérique de l'Asie et de l'Australie.

Le passage des croiseurs de von Spee à travers ces mers vides d'ennemis n'a rien appris, sinon que le Pacifique est très grand, très désert, et que ses îles sont très isolées du reste du monde.

Mais la guerre a fait ressortir l'insuffisance du souffle du grand navire de bataille, et même de bien des croiseurs d'avant-guerre, pour des opérations actives au travers des Océans ; les torpilleurs sont beaucoup plus handicapés, leur souffle était à peine suffisant pour la guerre dans la mer du Nord.

Les marches rapides, nécessaires en présence des sous-marins, provoquent des consommations formidables de combustible, si bien qu'à la fin de la dernière guerre on admettait qu'une grande flotte, avec tout son train obligatoire d'escortes, ne pouvait rester plus de trois jours à la mer sans renouveler son combustible. Trois jours à vitesse d'avance de 15 à 16 nœuds, c'est un parcours de

11 à 1200 milles (2.000 à 2.200 kilomètres). Mettons que ces chiffres, admis dans les revues techniques anglaises, soient un peu faibles, et susceptibles d'amélioration dans certaines conditions, admettons des parcours de 1.500 à 1.800 milles. Que sont ces distances dans l'immense Pacifique ?

La guerre a rappelé à tous ceux qui l'avaient oublié (et Dieu sait s'ils étaient nombreux, et s'ils sont encore prêts à oublier dans leurs élucubrations théoriques), que les navires de guerre modernes ont besoin de réparations, de fréquentes réparations indispensables, que nombre de ces réparations exigent des approvisionnements particuliers, des ateliers et des outils spéciaux pas toujours possibles à installer sur des navires-ateliers, qu'un nombre encore assez grand de ces réparations exigent la mise au sec de la carène des navires. Il est donc impossible de mener une guerre de plusieurs mois sans avoir des ateliers provisoires flottants ou non, pour les petites réparations, des chantiers plus importants pour les réparations plus graves, des bassins de radoub ou des docks flottants, de dimensions appropriées, des approvisionnements de combustibles, munitions, pièces de rechange, matières premières et matières consommables ; le tout réparti dans des bases facilement accessibles, bien protégées et convenablement situées pour les opérations projetées. Ces bases n'existent pas et ne seraient pas faciles à créer suffisamment rapprochées sur les longues routes qui séparent l'Amérique de l'Asie ou de l'Australie.

Il semblait donc aux experts qu'avec le matériel actuel, il était impossible à l'une des grandes flottes de *surface* du Pacifique d'aller combattre l'autre dans le voisinage de ses côtes. Chacune des puissances intéressées chercha donc à maintenir cet état de choses, en empêchant les autres de réduire cette impossibilité, si c'était réalisable, d'où l'interdiction d'élever des fortifi-

cations, de préparer des bases, sauf le long des côtes des territoires principaux.

Cet accord paraît admettre l'hégémonie navale des Etats-Unis le long des côtes américaines, avec avant-postes aux îles Hawaï, celle des Japonais dans toutes les mers côtières de l'Asie Orientale (1), celle *possible* des Britanniques dans les eaux d'Australasie et d'Insulinde, mais il ne semble pas écarter les causes d'un conflit.

Afin de s'y préparer et de protéger les Indes, leur commerce avec la Chine, les colonies hollandaises et l'Australie, les Anglais se sont mis à l'œuvre pour créer une très forte base navale à Singapore. Et plus tard, quand les grands Commonwealths en seront capables matérielle-

(1) L'épouvantable cataclysme qui a dévasté la région de Tokyo a pu faire croire un moment à un changement possible de la situation politique et navale dans le Pacifique.

Il n'en est sans doute rien ou du moins fort peu de chose. Les premières nouvelles parlant de plusieurs millions de morts, de la destruction totale de Tokyo, de Yokohama et du grand port militaire de Yokosuka ont fait place à des nouvelles plus rassurantes. Un communiqué officiel semble réduire à 100.000 au plus le nombre des morts : c'est déjà épouvantable et justifie le mouvement de solidarité envers notre allié lointain. Les dégâts matériels d'abord signalés sont sans doute à réduire dans de grosses proportions (une dépêche fait croire que le quart des usines de la région de Tokyo a été affecté par la catastrophe), et le fait que les conduites d'eau de Tokyo et de Yokohama ont pu être réparées dès le troisième ou quatrième jour laisse espérer que les dégâts causés aux cales de lancement, bassins de radoub et chantiers navals de l'arsenal de Yokosuka sont aussi de faible importance et pourront rapidement être effacés par l'activité bien connue des Japonais.

L'arsenal de Yokosuka, bien que très important, n'est d'ailleurs pas le seul arsenal du Japon qui possède à Kure, à Sasebo, de grands chantiers navals d'Etat et de grosses bases maritimes. A Kobe, à Nagasaki existent aussi de très forts chantiers de constructions navales, appartenant à des Compagnies privées. Aucune de ces localités n'a été atteinte par le cataclysme.

La destruction signalée probable de l'école des mécaniciens, de l'école de l'artillerie navale et du dépôt des équipages est très regrettable, mais n'affecte que bien peu la puissance navale japonaise.

La situation politico-navale dans le Pacifique va donc rester inchangée.

Il n'en eût pas été de même si ce cataclysme avait affecté la région de Panama, fertile aussi en tremblements de terre. Les grands barrages de Gatun retiennent de telles masses d'eau que leur rupture pourrait rendre le canal à écluses inutilisable pendant de longs mois. Les forces navales américaines seraient ainsi séparées à nouveau en deux tronçons difficiles et longs à réunir et une telle situation ôterait aux Etats-Unis une part de leur influence navale, et par suite politique, non seulement dans le Pacifique, mais encore dans l'Atlantique.

Aux Etats-Unis, on n'a pas manqué de se préoccuper d'une semblable possibilité et l'on a étudié et projeté de modifier le canal de Panama, en en faisant un canal au niveau de la mer. On a même songé à le doubler par un canal passant dans une autre région, au Nicaragua par exemple. Le cataclysme du Japon va sans doute activer ces études et ces projets, que retarde certainement les sommes immenses qu'exigeait leur réalisation, et ce sera sans doute une de ses conséquences lointaines et un peu imprévues, du moins en France.

ment et moralement, des bases seront établies sur le continent austral et les grandes îles voisines : la flotte britannique pourra *alors* assurer la protection de ces vastes et riches territoires trop monopolisés et pas assez exploités par une population insuffisamment nombreuse, contre les convoitises d'une main d'œuvre asiatique sobre, habile, travailleuse et avide d'expansion.

§

En laissant subsister les sous-marins et les appareils aériens, en ne limitant ni leur nombre, ni leur dimension, en arrêtant le développement du grand navire de bataille, la Conférence de Washington a laissé aussi subsister le bouleversement des conditions de la guerre sur mer. Le règne du superdreadnought, même un peu amélioré, approche sans doute de sa fin; en tout cas, ses fondements en sont ébranlés, et il peut être combattu par les nouveaux engins si l'on sait les utiliser, si l'on sait et si l'on peut en construire en quantité suffisante.

En commençant dès maintenant, grâce à des économies possibles sur les organismes fossiles et parasites dont le passé a laissé la marine encombrée, et en agissant vigoureusement et méthodiquement quand sa situation financière le permettra, il faudra que la France sache le faire, si elle veut continuer à vivre. Car elle ne peut plus vivre sans ses colonies d'outre-mer et sans dire son mot dans les questions de politique mondiale, ce que, faute de moyens d'appuyer ses paroles, elle n'a pu faire à Washington.

ANDRÉ COGNIET.

LA FLAMME STÉRILE

LUI

Toi ! c'est bien toi !
Toi, toujours désirée et longtemps attendue,...
toi !

ELLE

Me voici, que tu n'espérais plus.
Me voici, palpitante, éperdue,
victorieuse enfin des vœux irrésolus
où notre âme inquiète hésite à se connaître,
et docile à ces forces de toute la terre
qui me portent, fervente et légère,
vers ton cri de surprise ingénue.
Que nos regards se prennent comme deux mains nues,
ami,
et que l'âme se donne à l'âme, et la pénètre,
et que naisse entre nous une haute clarté.
Tu m'as crue étrangère, esprit désenchanté...
Et moi, jusqu'en la plus tendre fleur de mon être,
jusqu'en mon plus secret émoi,
j'étais à toi.

LUI

Vivé-je un rêve ? ou si, dans ce jeu de ténèbres,
une illusion vient de naître ?

Sang de la vérité, comme d'une blessure
tu jaillis de mon cœur déchiré par la joie !
A tes pieds, mon amie, à genoux, laisse-moi

baiser tes mains si belles, si pures,
et sois remerciée en cette heure inouïe
parmi les roses de l'amour épanouies.
Mes plus fières ardeurs je les sens qui affluent
presque sans parole à mes lèvres,
et se pressent sans fin pour fêter ta venue,
comme des veines de la terre
monte la sève, —
et cette vie et cette ivresse de lumière
quand la forêt s'éveille aux pas grandis de la lumière,
et baise les pieds nus du printemps sur la terre.

ELLE

Je t'aime.
Oh délice de te le dire en un murmure,
ce mot qui fait trembler ma voix
et qui émeut en ses entrailles la nature, —
ce mot qui retentit jusqu'en l'âme du monde
et me laisse à mon tour, tu le vois,
à tes pieds, pantelante, blessée,
faible sous la clarté soudaine qui m'inonde,
appuyant sur mon front cette main caressée,
et prête à défaillir d'une extase profonde
où le songe déjà se conjugue à la mort.

Ah ! que ne puis-je enfin sur ce cœur noble et fort
m'abandonner, vaincue et captive, sans crainte,
m'évanouir en la douceur de ton étreinte,
m'endormir comme dans la mort...

LUI

Je voudrais te vêtir de mes caresses... te tisser
toute une robe de baisers.
Tes mains, ma bien-aimée, et leur souple fraîcheur
se mêlent aux iris comme leurs blanches sœurs.
Ta voix est claire autant qu'une source,

et quelle fontaine suave est ta bouche
où se grise un désir délirant de colombes !...
Toute la mer est dans tes yeux;
si limpides que sous leurs ondes
je me perds, étonné d'un abîme sans fond ;
et la courbe immense des cieux
où planent les secrets de Dieu
n'est pas plus pure que ton front.

ELLE

Vois qu'il est grave, mon sourire,
et quelle tristesse en ma joie !
Ah ! que le sort est lourd, dont le fardeau me ploie,
et que ma peine me déchire !

Non, ne caresse pas ainsi ma chevelure.
Ne cherche pas sur mes flancs, sur mon sein,
la langueur ; écarte tes mains
des nœuds de mes molles ceintures.
Je suis toute reclose, et tu ne verras pas
la défaillance de mes roses.
Cesse de presser mes genoux ;
et... non! je ne veux pas que tu dénoues
la tendre courbe de mes deux bras,
si doux en leur faible défense.
Mon bien-aimé, je t'en prie à genoux.

Pourtant... Quelle pitié, quelle pitié de ton amour,
et de cette rancœur immense
dont se creuse à ton front la révolte farouche,
et de ces doigts crispés ou lâches tour à tour,
et de ce pli qui tord amèrement ta bouche...
Non ! surtout ne crois pas à quelque jeu frivole,
ou que, perfidement, ma cruauté s'enchante
à décevoir un cœur qu'elle appelle et désole.

Mais vois, mon bien-aimé, la vérité vivante
de mes yeux plongés dans tes yeux,
et frémis de toucher le fond de ma détresse.

Oh chant suave, oh chant noble et religieux
de l'amour déroulant ses hymnes de caresses !

Ah ! pourquoi mon sentier n'a-t-il croisé ta route
jadis, quand vierge et libre encore
je t'attendais, désir timide qui s'ignore,
de toute mon âme aux écoutes !
Fière et naïve, en tes mains aimées
j'aurais glissé ma main :
j'aurais été pareille à la gerbe de roses
qui s'offre au détour d'un jardin,
et toi, d'un geste franc qui ordonne et qui ose,
tu aurais emporté la moisson parfumée.

Inutiles regrets du jour qui pouvait être
et qui n'est pas venu.
Hélas ! avant d'aimer, avant même de naître,
mon amour s'était méconnu,
et je suis la chose d'un maître.

Te conterai-je, ami, l'adolescente enfant
encore de tout éblouie,
lorsqu'aux bras étrangers elle s'est réveillée,
et que toute sa chair fut un effroi tremblant,
et que toute la vie en elle ensoleillée
ne fut qu'une ombre évanouie ?
Qu'ai-je dit ?... Laisse-moi ! parlé par surprise.
Laisse-moi ! je mentais... (ah ! cet effort me brise !)
Il fut tendre ; je sais qu'il m'aime ; je le veux,
pour étrangler ma voix de ce collier d'aveux
ou te crier que je fus sienne, et qu'il m'a prise
quand toute je me suis donnée...

Et maintenant, comment puis-je être pardonnée ?

Oh honte de mon front de femme, que je penche
lentement jusqu'à tes genoux,
et révoltes de ma pudeur, et trouble étrange
qui fait se heurter mes genoux...
Oui, détourne de moi tes yeux où la souffrance
vient de tracer un cercle noir.
Mais quel mal en ma chair me dit sa véhémence,
qui ne t'ai point gardé mon juvénile espoir !

Ami, tout mon secret délice t'appartient.
Il n'est rien en mon cœur qui ne cherche le tien.
Mais que la volupté ne dérobe à la terre
que ta neige, silence, et tes ombres, mystère ;
mais donne que mon sein ignore la morsure
du désir,
et ma lèvre, à jamais la souillure
de mentir...
et ces mains dans tes mains, qu'elles demeurent pures.

Va ! gardons héroïque une foi dure et fière
qui dédie à nos fronts un baiser de lumière.
L'amour est cet élan de tout l'être exalté :
il meurt s'il ne peut croire en sa propre beauté.

LUI

L'amour ne peut mentir : lui seul est vérité ;
c'est lui, l'héroïque lumière !
Il est la force et la douceur,
et l'élan sacré des ferveurs
est la plus haute des prières.

Tu m'écoutes, sans un geste,
rigide en ta volonté...

Mais ta voix a tremblé, mais ton regard atteste
un rêve frémissant que tu croyais dompté.

Quelle ligne ondulante se joue
de ton col à ce tendre abandon de l'épaule !
Elle est flexible comme le saule ;
elle épouse le sein, les bras qu'elle dénoue,
et tout ce corps palpitant et doux
est une innombrable caresse...

Ma bien-aimée, abandonne-toi !
Laisse flotter, laisse bondir ta chevelure ;
laisse-moi cacher sous tes boucles
mon souffle qui veut ton ivresse,
mes lèvres qui veulent tes lèvres...
J'irai chercher parmi la touffe de tes boucles
ton baiser comme une brûlure, —
et que les aveux de nos bouches
soient deux flammes qui se pénètrent.
Ma bien-aimée, abandonne-toi !

ELLE

Je ne peux pas.
Au nom de ma détresse, au nom de cet effroi
qui soulève mon sein, ami, épargne-moi !
J'aurais pour me défendre une force farouche, —
mais, ô mon bien-aimé, pourquoi,
si ma plainte t'émeut, si mon émoi te touche?...

LUI

Oh glaciale déraison
qui te laisse raidie et comme détachée
de mes bras refermés sur une illusion !

Roses, roses d'amour, nuptiale jonchée

que mes doigts avaient effeuillée...
Ivre vin de jeunesse et de joie que ma bouche
aspirait, quand l'amour en a brisé la coupe !
Tu viens, m'offrant les fruits pourpres d'une corbeille
lourde des voluptés que mûrit le soleil, —
et ton geste m'arrache leur pulpe vermeille !
Tu me montres la mer sans fin, l'azur vivant
des vagues, les grands mâts inclinés sous le vent
et l'horizon berçant de mobiles mirages :
palmes, coraux, récifs roses des flots riants.
Dans la rade, les hauts navires appareillent
vers les Thulés, les îles d'or, les orients,...
et je reste sur le rivage.

Oh révoltes de mon espoir ! oh sourdes rages !
et cette rancœur comme un flux qui se gonfle
en mon cœur, et se dresse et retombe
et rejaillit comme l'écume sur le sable...
Haine de cet humain mensonge,
haine de ces liens tortueux qui entravent
la libre vérité de vie, et cet instinct
qui veut, et cette impétueuse force
qui bondit et qui frappe le sol,
superbe comme un étalon dans sa force
et pure comme les prémices du matin !

J'étais las ; j'étais seul ; amèrement fermé
à cette extase d'être aimé.
Et pourtant j'espérais : j'espérais ta venue,
sourire d'or, grand vol vermeil, grâce ingénue,
ô rayonnant visage de l'Amour
penché sur ma misère nue.
Et te voici. Tu m'as parlé. Tu me dévoiles
un front harmonieux comme l'âme du jour...
Mais déjà l'ombre règne, et le chœur des étoiles
chante l'extase enfuie et la clarté perdue.

ELLE

Elle est venue, ami, riche de sa tendresse,
la toujours espérée et longtemps attendue.
Ah ! que je voudrais dans tes bras
reposer ma tête si lourde, et ce corps las,
et toute cette angoisse affreuse qui me presse :
appuyer sur ton sein ma joue, et parler bas,
et qu'enfin le silence éclose en ta caresse...
Je ne peux pas. Je ne peux pas.
Un autre m'a menée, et je reste incertaine
au seuil de la souffrance où butteraient ses pas.

LUI

Il souffrirait ? Qu'importe qu'il souffre ! je t'aime.

ELLE

Ce bouquet de clartés, comme il se fanerait !
Quelle joie peut fleurir, dont la racine plonge
dans la glaise de la douleur ?

LUI

Propos de femme ! voile à tous vents qui se gonfle.
Il me faut donc vous fuir (un homme souffrirait !),
ivresse, enchantements divins, douces ardeurs...
Espoir au vol doré, léger comme l'abeille,
charmes adolescents du matin qui s'éveille,
un fantôme sans chair vous a sacrifiés.
Et le baiser de vie au baiser de mensonge
s'immole, et le stérile aveuglement triomphe
de toute ta splendeur, amour humilié !

Souffrir... mais qui ne souffre ? et pour quelle pitié ?

ELLE

Il est faible. Il est triste ; et son unique asile,

son havre unique de bonheur
est l'illusion de ce cœur
hélas ! que je connais si tendrement fragile...

LUI

Et cet élan sacré du sang et de la chair,
appel des dieux, transports mouvants comme la mer,
pour quel vœu chimérique et pour quelle folie
faut-il donc que je les oublie !

ELLE

Cruauté du désir, quels sanglots te désarment ?
Tout mon être le sent, tout mon être le crie,
l'amour ment à l'Amour s'il se nourrit de larmes.

LUI

Ton doute le blasphème en sa divinité.
L'Amour, verbe de vie, unique vérité,
n'a d'autre loi que sa beauté.

ELLE

Mais cette vérité sublime de l'Amour
c'est de semer par gerbes d'or épanouies
des miracles de fleurs sur les routes humaines ;
c'est d'ouvrir les parvis retentissants du jour
à notre surprise éblouie ;
c'est de laver le sel des larmes, quand la haine
étonne la candeur d'un regard virginal.

LUI

Il est le prisme pur qui garde en son cristal
une illusion créatrice.

ELLE

Le don d'amour est un souriant sacrifice.

Son hymne est un chant de ferveur.
Il se nie à l'instant où le cri de douleur
éteint la voix révélatrice.

Je suis le seul joyau dans la maison du pauvre,
la rose où le regard d'un malade se pose, —
et tu voudrais... Ami, t'ai-je en vain supplié ?
J'aurais pitié de toi, si tu n'avais pitié.

LUI

Si je n'avais pitié...
Par quel pouvoir étrange
ces mots éveillent-ils en mon cœur je ne sais
quelle langueur en deuil, et quels bois de cyprès
où tomberaient des larmes d'ange ?

Mais tu pleures, ma bien-aimée ?... ah ! je voudrais
tarir de mes baisers cette amère rosée
et dans mes humbles bras d'amant
bercer, bercer, longuement, savamment,
comme une mère son enfant,
cette grâce si faible et cette âme brisée.
Oui, j'ai compris; moi seul, ici, je trahirais
l'Amour avec sa sœur céleste, la Pitié.
Ton cœur trop généreux serait crucifié ;
tu pleurerais encore, et celui qui te tient
saurait quelles fureurs percent la chair jalouse.
Tu souffrirais... Va donc ; baisse ton front d'épouse.
Va ! ne me parle plus d'aimer ; ne me dis rien ;
mais laisse-moi pleurer l'extase évanouie.

Joie ! surhumaine joie, te voici donc enfuie !
noble songe au visage d'or,
tu te dissipes en fumée...
Toi qui m'as enrichi d'un décevant trésor,

ne me crains plus, ma bien-aimée :
la volonté grandit des forces qu'elle dompte.
Mais l'Amour est l'émule irrité de la Mort
quand son mystérieux élan vers la beauté
consumant sa ferveur aride,
est ce vol fulgurant d'une flamme qui monte
et se dévore en sa clarté
dans le rayonnement du vide.

Que la flamme exalte ses feux !
L'orgueil des murs impérieux,
au souffle igné qui les calcine
s'ouvre à l'immensité des cieux :
je sais des palais en ruines
qu'habite le soleil de Dieu.

Ainsi, dans mon cœur dévasté,
le don prodigieux que tu m'as apporté
retentit comme éclate l'éclair !
et j'écoute le cri de ma chair
répondre à la flamme sublime.
Lève les yeux : la force, en mon mal désolé,
se roidit ; mais je suis comme un chêne ébranlé
par la foudre qui l'illumine.

Laisse-moi seul, ma bien-aimée ; éloigne-toi.
Va ! préserve en ton sein la splendeur qui te brûle,
et je contemplerai s'évanouir en moi
ton message embrasé, pareil au crépuscule
dont la pourpre s'épuise et se fond dans la nuit.
Va ! tout bonheur est mort et tout espoir détruit.

ELLE

Frère tout est divin. J'attends ; j'espère encore.
Ce que l'âme a lié jamais ne se délie :

L'amour éveille, après les neiges de la mort,
un printemps qu'il fleurit de sa grâce ravie ;
pour un destin futur, je suis la Fiancée.
La terre nous verra, les mains entrelacées,
gravir les cimes d'or d'une nouvelle vie.

Mais viens ici, mon bien-aimé, chair de ma chair.
Sur ton front douloureux où pèse la pensée
reçois de ton amante un unique baiser.
Je le donne parmi mes larmes, triste et fière,
et jamais sur ce front ne pourra s'épuiser
la caresse idéale où je fus tout entière.
Adieu !

LUI

Laisse mes lèvres sur la fraîcheur de tes mains
se poser comme un vol adorant de colombes.
Tu t'effaces, clarté qui dorais mon chemin.
Aurore qui naissais, tu pâlis et succombes
sans avoir accompli ton frémissant mystère
Hélas ! sans toi, toute la terre
n'est plus que solitude, amertume et silence.

ELLE

Frère, notre destin héroïque commence.
Tu ne seras point seul. Ta sœur, ta fiancée
laissera près de toi sa tendresse blessée
et son mirage sans mensonge.
Je renaîtrai nouvelle en la nuit constellée
de cette ombre où je me replonge.
Adieu ! je t'ai donné mon âme irrévélée ;
adieu ! tu me verras plus belle dans tes songes.

ALBERT MOCKEL.

LA POESIE D'ANDRÉ SPIRE

—

L'initiative originale de la littérature moderne est d'avoir décidément rapproché la poésie de la réalité, de l'avoir fait, par conséquent, travailler dans les données de la prose.

A vrai dire, cela avait toujours eu lieu, mais non sans quelque hiérarchie. C'est ce qui distinguait ceux que l'on appelait autrefois les *poetae minores*, les petits poètes, des grands.

Il n'en est plus ainsi. C'est même, peut-être, l'inverse. Depuis Hugo, génial vulgarisateur, par le lyrisme, de soucis immédiats, depuis Baudelaire surtout, les plus grands poètes se sont attachés à capter la vie courante sans la paraphraser, à la capter en son essence, son instabilité, sa vaste inquiétude.

La ressemblance et aussi la différence entre un poète comme François Coppée et un comme Jules Laforgue est que le premier n'a pas dépassé la surface des choses qu'il s'est contenté, le plus souvent, de dépeindre, tandis que l'autre, en même temps qu'il les dépeignait, allait plus à fond dans leur réalité, dans leur « réalisme », en saisissait les ricochets, les vibrations, les résonances secrètes, au moment même.

On peut dire que, désormais, la poésie et la prose se sont réconciliées et avec une aisance dont les théoriciens classiques seraient bien surpris.

Des transformations techniques importantes en ont résulté. Grâce à l'admirable ensemble de recherches et

d'adaptations que l'on a appelé le « symbolisme », on a réussi, afin d'assouplir la poésie à l'empreinte, toute vive, des contacts instantanés, la libération de la métrique, de la prosodie, de toute la charpente et la construction lyrique.

Aujourd'hui, nous voyons des poètes aller aussi loin que possible dans cette voie et se flatter de décalquer de si près, par halètements, entrecoupements et volubiles figures amalgamées, la consistance trépidante de la vie actuelle que le lyrisme, chez eux, n'est plus, parfois, qu'un composé schématique d'allusions auditives visuelles, métaphoriques, sorte de graphique agité de la minute débordante qui point, puis disparaît.

§

Dans l'avide effort d'expression du retentissement des choses réelles, quelle place occupe la poésie d'André Spire ?

Certaines œuvres, même de cet ordre, ont toujours l'air de demeurer, par rapport au mouvement de la vie, accotées à une estrade, sur le côté. Elles ne frayent pas avec la rue. Ce n'est pas le cas. La rue perce l'œuvre d'André Spire, la transperce. Et non la vieille rue, à lit de vieux pavé, bordée de maisons qui font lever le nez aux touristes : la rue d'aujourd'hui, si pleinement d'aplomb sur nous, si accolée à notre coutume que les yeux ni l'âme n'ont rien à y glaner d'extérieur à eux-mêmes et la ressentent, sans curiosité, tout entière, en leur profondeur, comme une fatalité.

En ce sens, la couleur moderne de l'œuvre d'André Spire apparaît continuelle, triomphante. Et l'on voit, tout de suite, quelle est sa situation vis-à-vis de la tradition stricte, de celle qui, développant, en maintes répliques, les découvertes classiques et les découvertes romantiques, ne donne plus guère lieu qu'à un art de

musée. André Spire est nettement en dehors. Il a horreur de cet art-là. Et, j'imagine, il doit faire horreur à ceux qui le représentent.

Je pense même que parmi les œuvres se tenant toutes sur le devant de l'époque, dans la crue lumière de chaque jour, peu ont un caractère aussi rude. Elle en semble investie d'une sorte de mission véhémente. Elle attaque, elle secoue la dure, la plate, la merveilleuse vie moderne, afin d'extraire, de sa sincérité la plus directe, un chant qui lui confère, soudain, le calme, la noblesse.

Mais si, du côté de la tradition, on découvre assez facilement à qui Spire ne se relie pas, il est infiniment moins commode de déterminer à qui, dans l'art moderne, il se relie. On l'a relié à beaucoup de groupes. On l'a même, assez longtemps, inféodé à l'un d'eux. C'était bien inutile.

Pour ma part, je serais fort en peine de garantir ses ressemblances et de prophétiser si, un jour, il sera mis en tête, au milieu, ou en queue d'un de ces mouvements du langage que la pédante histoire appelle écoles littéraires.

Le long de la rue, l'histoire se plaît à disposer des sièges curules. Mais l'œuvre d'André Spire va et vient sans cesse à travers la chaussée de la rue. Comment arriver à la faire asseoir dans un de ces fauteuils de marbre ? Spire sera-t-il associé à tel ou tel des systèmes techniques dont les noms, pareils à ceux de froides planètes, planent au-dessus de nos têtes ? Ou sera-t-il jugé plus digne de s'en aller tout seul, tout nu, privé de tout surnom, au gré des temps ?

Que nous apprennent ses fréquentations ? Je ne sais quels sont ses rapports avec les chefs de ces écoles. En a-t-il même aucun ?

Que nous dit son visage ? Que nous enseigne sa vie ? Il est un homme de la rue moderne. Son visage est moderne. Il a des yeux mordants et doux de furet. Des

éveils terribles le dressent tout entier comme un limier. Mais, souvent, il s'abandonne, soufi lassé qui voudrait cultiver Dieu dans ses harems. Il est fréquemment iconoclaste ; fréquemment il est idolâtre. Par ailleurs, c'est un juriste, un administrateur et le plus raisonnablement hardi des citoyens français. Pendant la guerre, à Nancy, sous le canon, il s'improvisa industriel. Curieuse école ! Sa farouche rêverie n'y a pas succombé.

Mais tout cela n'est point spécialement « littéraire » ni « poétique » et ne nous renseigne guère sur ses parentés.

Comparé aux poètes qui ont fait du « réalisme », de la même manière que les romanciers « réalistes », c'est-à-dire par descriptions textuelles, tout à plat, par scènes photographiées, par tableaux fidèlement brossés du haut en bas, Spire n'est pas un « réaliste ». Il flambe la réalité. Il la transmue, sur le champ, en haleine enflammée.

Se rapproche-t-il davantage des plus récents poètes, de ceux qui, comme j'ai dit, entreprennent de cristalliser, au passage, la matière confuse et bouillonnante d'un seul instant de réalité ? Il paraît, auprès d'eux, aussi sobre, aussi lointain que pouvait le paraître Vigny auprès d'Hugo.

Ce qu'on peut discerner de plus clair, c'est que Spire a obéi à la grande impulsion « symboliste » comme beaucoup. Voici plus de dix ans, je l'ai rencontré à *la Phalange* qui devint, vers 1900 et quelques, un des plus vifs centres d'expansion de la « science du langage », telle que les symbolistes l'avaient fondée, affirmée, affermie, en face des productions purement livresques, de manière à la rendre capable de tirer, des remous du monde moderne, des traductions neuves de l'émotion éternelle. Spire témoigna pour Jean Royère, gardien et conseil de ce foyer, de la fidélité et de la gratitude que lui ont montrées et lui conservent tous ceux qui ont la conscience de ne pas vouloir oublier leur propre histoire.

Seulement, dans la haute descendance baudelairienne,

duquel des maîtres du symbolisme est-il le plus voisin?

Spire a des sécheresses transies, des contractions violentes sur la vieille rythmique et une espèce d'effroi de tout écho légendaire ; son verbe est abrupt et dépouillé, austère, plein d'orages clos, ce qui l'éloigne singulièrement de la splendeur féerique propre à beaucoup d'œuvres symbolistes...

§

Le premier de ses livres, la *Cité présente*, va nous fournir, tout de suite, sur lui, des indications marquant bien, dès d'abord, la distance entre lui et, décidément, tout le monde.

Il débute par un poème dans lequel, comme la plupart des hommes de sa génération, il tend ardemment vers la Cité promise des bras crédules :

Je t'ai vue, toute proche, noble cité promise.
Tu flamboyais entre les lignes de mes livres ;
Mes rêves habitaient tes palais de musique ;
Tes jeunes filles passaient en se tenant la main.

Puis, brusquement, au lieu de se livrer à son élan, il se ressaisit, il a un haut-le-corps :

Je t'ai vue t'abîmer derrière la montagne
Et, tout à coup, je fus entouré de rayons.
Aurais-tu donc voulu ranimer la ferveur
De tes derniers servants prêts à désespérer
En envoyant vers eux tes dernières lumières
Transfigurer la poussière de leur sentier ?
Ou n'est-ce pas plutôt que ton éclat menteur,
Cité promise, cité de rêve, cité mirage
Nous cachait la splendeur de la cité présente !

Voilà la clé. Voilà le sentiment d'âpre rétraction qui dominera toute l'œuvre.

Le présent : Spire va s'attacher à lui, le circonscrire, l'envelopper, le conquérir.

Certes, en son jeune âge, à l'heure du départ de son inspiration, il n'échappe pas aux pièges du cœur et de

la culture. Il cède à la coquetterie littéraire. Ce livre en est empli, à propos des premiers émerveillements et des premières passions inéluctables. Cependant, on ne tarde pas à y faire une nouvelle observation qui confirme la première : c'est comme à ces jeux de sentiment il est emprunté, souvent gauche et de peu d'invention.

Ce n'est point un diagnostic désobligeant. Là éclatent, s'imposent, précisément, le vœu secret et l'originalité de son talent.

Tandis que les jeunes poètes s'attardent à une rhétorique parée, déjà il la dénude; tandis qu'ils se prêtent et s'abandonnent aux molles ondes de l'élégie, il les froisse et les brise ; tandis qu'ils se laissent séduire par les formes de l'ancienne beauté, il les écarte et les renie. Ils abusent du « pléonasme ». Lui s'inflige la « syncope ».

Quel bonheur qu'il n'ait pas su être habile ! Il aurait égaré son indépendance ; il aurait eu besoin de la rechercher plus longtemps. Il aurait risqué d'altérer le sens sombre et méfiant du présent qui sera l'objet de ses plaintes et de son enthousiasme.

Aussi, sur la fin du livre, lorsqu'au sortir de ces madrigaux sans confiance, de ces essais de joie sans effusions, il s'ébroue, il se rebelle en quelques poèmes qui soufflent et qui halètent : *La Tristesse du Compagnon, Elévations, l'Humilité des Rousses*, combien on est indulgent à sa candide faconde ! On lui pardonne. On respire. Car on comprend ce que veut dire cette exaspération inefficace, ce qu'elle prépare, de quelle tâche difficile elle est le prélude.

§

En effet, dès le second livre, ces courts excès, ces tâtonnements de mélancolie déjà trop perspicace, ces bouffées de révolte, par contraste trop bruyantes, s'effacent, se dissipent.

Versets, c'est l'entrée décisive, sans autre foi qu'une

espèce de désolé devoir, dans la célébration aride du présent, tourmenté d'ombres et de replis.

Je voudrais que l'on se persuade bien du caractère vraiment extraordinaire de cette aspiration lyrique : le présent. C'est-à-dire ce que les hommes connaissent le moins, ce que, distraits, les poètes, ordinairement, refusent de voir, et avec quoi, dédaigneux, ils refusent de traiter. Et voici qu'un poète s'en empare, ne le quitte pas, y heurte et blesse son âme, en est possédé jusqu'à ne plus avoir, ni derrière, les douces tristesses, ni devant, les espoirs fiévreux communs au commun des hommes.

Qu'est-ce que cette chose trop présente, ce haillon de temps, ce lambeau d'espace, ce morceau de vie incertaine que l'on a, un instant, un seul, et coup sur coup, collé à soi : le présent ? Méprisable, tant il est fugitif, insurmontable, tant il s'ajuste à nous, quoique nous n'en ayons conscience qu'en deçà ou au delà, Spire a réussi à nous le rendre visible, sensible, réel et cher, à lui donner une voix pour que nous l'entendions, à nous donner une voix pour que nous lui répondions, à le rendre rayonnant, à l'exhausser et le fixer désespérément...

Est-ce une voix heureuse, la voix du présent ? Elle ne peut l'être en aucun temps. Et dans notre temps, chaque gorgée de présent n'est-elle pas plus trouble encore et plus amère ?

C'est par un cri de sarcasme que s'ouvre : *Versets ! Et vous riez ! Et vous riez !*

Ils m'ont dit,
Ebrouant leurs petites narines fougueuses :
« Chantons la vie ».

Le Peuple vient, le peuple va,
Achète, vend et puis s'en va.

Le peuple grouille dans les rues,
Le soir, son travail fini.

Les garçons agacent les filles,
Les vieux se saoûlent dans les bars.

Les beaux messieurs sont en voiture
Avec leurs petits et leurs dames.

Qu'allez-vous faire, qu'allez-vous faire ?

Le peuple vient, le peuple va,
Boit des amers et puis s'en va.

Les garçons agacent les filles,
Les phonographes nasillent.

Et vous riez ! Et vous riez !

En vérité, nous pressentons qu'un nouvel Enfer va se dérouler devant nous. Terrible épreuve : que tout ce qui traverse une tête humaine, l'embellit et, fougueusement, l'emporte, passe devant nous sous la fenêtre exacte, étroite, de ce microscope acharné à l'arrêter, à le retenir, dans son globule de feu grossissant. Les grandes pensées, les grands rêves ; le peuple et son bonheur ; les religions, leur abnégation, leur abdication devant la raison ; les majestueux souvenirs que l'art conserve et auréole ; les délices de la nature, sa paix, sa sagesse ; les joies d'amour, leurs satiétés et leurs réveils et leur deuil riant dans les pieuses ruines de l'âge ; les horreurs de la mort et ce qu'elle dépose d'inassouvi dans la mémoire ; les plaisirs de la vie présente, tout est là, tout s'y rassemble, réduit, sous l'objectif impitoyable, à une succession de points, à une succession de brûlures. A-t-on le temps de les sentir ? En peut-on tirer une lumière, une clairvoyance ? Cruelles redites monotones.

Clartés sur clartés, sans durée.

Alors se composent, poème après poème, et le rythme intérieur et le rythme extérieur de l'émotion d'André Spire.

On pourrait croire que le trait essentiel en soit la minutie, la prédilection pour des détails infimes choyés dans leur frêle et fugace isolement. C'est une conception. Mais chez Spire, au contraire,les détails fuient, s'échevellent. Ils sont toujours tellement fades, étant sans recul ! Ils viennent se ranger, côte à côte, pauvres et infir-

mes. La palpitation du poème ne vient pas d'eux ; elle est produite par les grands mouvements obscurs, impérissables qui les apportent et les remportent. Vagues chaque fois plus chargées, chaque fois plus pesantes, qui s'écroulent sur le crible des mots serrés. De strophe en strophe, le présent se gorge de choses déracinées, tremblantes du frisson des immenses essors d'où elles ont surgi, des immenses essors où elles vont replonger. Que de hâte et que d'inertie !

Mes amis m'ont dit :
Nous avons trop vécu dans nos bibliothèques.
Le peuple veut savoir.

Le peuple s'est sauvé devant mes leçons.
Le peuple m'a dit : Je suis malade.
Le peuple m'a dit : Je meurs de sommeil.
Le peuple m'a montré son estomac creux.
Le peuple m'a dit : Enfant, que peux-tu ?
Tu es seul.
Et je regardai derrière mon épaule.

(En mission.)

Le présent est un point stable et tranquille. Mais sur lui s'égouttent tant de tumultes qui veulent l'animer et, au moment où ils l'animent, le détruisent !

En entendant cette note
Pourquoi nos yeux se sont mouillés ?

En entendant cette note,
Pourquoi nos corps se sont penchés ?

En entendant cette note,
Pourquoi nos lèvres se mêlèrent ?

Obsédé par ce négligeable rien irréductible, André Spire éprouve,à la fois, la tentation et l'effroi des réalités massives, monumentales, sur lesquelles le chatoiement du présent a moins de prise : la mer, les montagnes, les forêts, les temples des dieux, les prières qu'on leur adresse. Ces forces brutales, il les admire et les méprise. Elles sont le refuge,la consolation ; elles sont le renoncement. A peine est-il dans leur repos qu'il songe à ce qu'il a lais-

sé, qu'il recourt à son enquête insatiable à même les possessions misérables de chaque minute du monde fluide.

— Chanteur, que me veux-tu dans la nuit ?
— Chante.
— Mais les villes sont pleines de larmes et de cris ;
Un cercle de bras tendus m'enserre.
— Chante.
— Je ne sais pas chanter les révoltes des hommes.
— Chante tes chants les plus joyeux.

(L'Oiseau.)

Dès qu'une nouveauté paraît, il la recueille, il la caresse. Le présent se fane : on doit le renouveler sans cesse. Un des premiers, Spire a chanté les sports. Son œil épie, son cœur aime ce que la mode fait fleurir, chaque saison, sur les femmes. Se dévouer au présent, c'est se vouer à l'absence. Le présent dépérit. Le goût du présent oblige à un déplacement sans fin.

Jardins, jardins, comme j'aimerais
Vos calmes ordonnances,
Si, derrière vos arbres taillés, je ne sentais
Comme une absence, une éternelle absence,

Si, sans cesse, vos fleurs ne me disaient : « Va-t'en ».
Il y a un désert au pied d'une montagne.
Cherche, sans l'y trouver, une voix qui te parle,
Au milieu des épines, dans un buisson ardent.

Ainsi, chaque poème et, dans chaque poème, chaque strophe, et, dans chaque strophe, chaque vers entasse sur le précédent un fragile amas de vains trésors. La douleur s'en nourrit par saccades accumulées, comme quand le ressac, s'alimentant de son propre recul, assiège inlassablement le bord d'un abîme.

§

Phonétiquement, métriquement, comment cette inspiration convulsée trouve-t-elle sa transcription ?

L'aspect général de la poésie d'André Spire est à peu près unique. Aurait-on une hésitation sur la particularité

de sa mission poétique, sur la qualité de l'émoi caché en son chant, que la physionomie de ses vers mettrait sur la voie, ou, du moins, conduirait à lui attribuer, dans les lettres, une solitude quasi infranchissable.

Sa substance verbale est rugueuse. Il la malaxe sans l'affiner. Il n'y introduit aucun miroitement. Il ne la veut ni plantureuse, ni onctueuse, ni à facettes, ni à façons. Le vers qu'il y taille n'est pas fait pour des escalades lyriques. Il lui arrive d'en faire. Mais ça ne monte pas verticalement ; ça monte horizontalement, si je puis dire. Ça crée des étages horizontaux pareils à ceux qu'une sarcleuse, en raflant une moisson, déploie sur une plaine. L'effet en est strict, positif, sans douceur, sans escarpements trompeurs.

Les mesures sont réglées de façon à atteindre, par endroits, aux vastes trajectoires de l'alexandrin, mais à ras de terre, en quelque sorte. Le son est mat, rasant, tout près du centre de résonance ; il est plus brut que le son habituel.

En outre, ce qui accentue cet effet, la rime est tombée. Elle n'est, cependant, pas amputée systématiquement, ainsi que le pratiquent beaucoup de poètes, aujourd'hui. Elle est comme en ruines, comme rongée. Dans sa course, la rapidité du présent l'a usée. Elle réapparaît, parfois, au moins une fois par poème, souvent plusieurs fois et presque toujours une fois à la fin, mais au hasard et de telle sorte qu'on en distingue et ressente l'usure, c'est-à-dire plutôt à l'état d'assonance que de rime.

Les strophes sont quelquefois construites symétriquement et bien équarries. Le plus souvent, non. Parties sur de longs vers, elles s'effondrent, au milieu, sur un vers inachevé, inarticulé, en porte à faux. Ou le contraire. Parties sur des vers courts, elles ont, au centre ou sur le bord, une longue lézarde par laquelle s'engouffre le souffle d'un alexandrin.

En puis-je dire davantage ? Démonter complètement

le mécanisme auquel nous devons une expression si ample et si étouffée, est difficile. Spire le fera un jour. Il nous a promis de nous l'expliquer.

La musique, née de ces cahots, de ces changements de sonorités, de ces dislocations de cadences, serre le cœur, inquiète, cause de l'oppression pendant qu'au-dessus on entend encore le vent infini, dans l'espace libre. Chant large et fêlé. On dirait que le bruit du vers n'a pas où se retourner, sous le ciel immense. Cette voix humaine est infatigable et rampante, au gré d'une attitude lyrique qui rappelle, au même moment, celle du prêtre humilié et celle du chasseur qui, implacable, se couche sur sa proie pour la vaincre.

§

Devant la ténacité de cette poésie sans pitié qui entrave les complaintes du temps, de cette poétique sans abandon qui dépèce les mots et les rythmes, on est enclin à se demander : « Mais enfin, est-il possible de tenir longtemps cette gageure ? Est-ce que le lyrisme peut conserver un équilibre sur cette réalité inexistante, le présent, sans risquer de choir dans le réalisme le plus acerbe ou dans quelque factice filet sauveur où il marchera à pas raides et soufflés ? »

§

Les œuvres suivantes ont répondu. Elles ont répondu par un étonnant partage, par de prodigieux effets de souplesse, par une sorte d'habitude et de virtuosité de l'instable, qui suit le présent, pas à pas, sans le perdre, sans s'y pétrifier, dans ses hauts et dans ses bas. C'est ce qu'André Spire appelle : *Vers les Routes absurdes*. C'est le sens profond qu'il convient de prêter à ces mots.

Poèmes qui se distribuent les phases de ce chemin tourmenté, afin de permettre à chacune de s'exprimer avec plus de calme, c'est-à-dire de perfection.

Le livre y prend une couleur singulière. Chaque poème y semble plus heureux que dans *Versets*. Son trouble est fait d'un enchaînement de contrariétés reposées. Oui, plus calmement, chaque poème ou voyage, ou persifle, ou aime la paix de la campagne avec ses promenades et ses chasses, ou suit les saisons, ou observe amèrement les passe-temps et les passions des hommes. Les divergences s'exercent chacune pour son compte et se rejoignent sans trop de heurt.

Le poète s'est donc fait une raison ? Une raison Quelle figure il donne à la raison !

> Le secret, le secret !
> Vois-tu combien nous sommes à t'attendre ?
> Nous quittons nos villages, nos femmes et nos livres !
>
> Ces têtes dans ces mains
> Ces lèvres froides, pâles,
> C'est pour toi,
> Pour toi qui ne veux pas venir !

Ce secret-là n'est qu'une tentation de plus, rêve par la trouée duquel son destin échapperait à lui-même. Tout, alors, serait consommé. Le présent ne serait plus couché sous sa poitrine, dompté, perpétuellement agonisant.

Mais il détient un autre secret, venu d'un terroir qui nourrit les profondeurs de son âme, qui lui fournit l'énergie de prolonger son anxiété lucide.

Chaque poète, au fond de lui, puise à la sève d'un terroir. Le terroir de Spire, le terroir juif, un des plus vastes du monde et que les vicissitudes de l'histoire ont étendu sur l'univers, recèle un don de permanence invincible. La variété des peuples l'investit et le pénètre ; en en recevant la pression et s'y assouplissant, il se réfugie sur le petit fait que supporte la minute qui passe. Voilà par où Spire a appris et enraciné en lui le sentiment de « la présence dans l'éternelle absence », le sentiment du présent le plus bref abîmé et surnageant au milieu de l'éternité.

Vous qui avez des certitudes,
Vous, âmes simples, gros bons sens,
Ames puériles, âmes grossières,
Venez, venez à mon secours !

Sortez de vos taudis, de vos ateliers, de vos loges,
De vos musées sociaux et de vos bourses du travail.
Venez avec vos poings, vos gros discours et vos gros gestes,
Venez, venez défendre,
Contre tous ces beaux fronts, contre les mains que j'aime
La grande déesse menacée.

Ah ! sous la route plus paisible que son art a su se tracer, la fièvre séjourne toujours. Elle est liée à sa perspicacité obstinée. Elle monte du présent comme, en certains pays, de la terre. Des accidents, des accès il n'est point exempt. Ne succombera-t-il pas, le poète téméraire ? Ne succombera-t-il pas à la moquerie désabusée qui fera ricaner sa fièvre, ou à l'extase volontaire qui l'endolorira ? En lisant la *Grande Danse macabre des hommes et des femmes*, on redoute l'une ; en lisant l'invective au *Moine*, on craint l'autre.

J'ai entendu soutenir quelquefois que c'est dommage : qu'André Spire, avec un peu de bonne volonté, un peu de cette complaisance ou de cette illumination dont nous avons vu plusieurs exemples, dans la poésie, depuis une vingtaine d'années, serait devenu un excellent poète catholique.

Quelle illusion ! Spire reste fort et résolu, dans sa détresse, parce qu'il possède un secret. Non point celui dont il a fait le titre de son quatrième recueil.

Non seulement André Spire a défendu en lui les facultés du terroir juif ; il a encore combattu à visage découvert pour sa sauvegarde. En échange, il y a trouvé le pouvoir de porter au lyrisme et de maintenir à ses sommets une vue de la vie qui, en Occident, a toujours subi de languides oscillations. Le terrible regard des Écritures plane par lui au-dessus des langueurs et des char-

mes de la France, au-dessus de ses délices, au-dessus de ses souvenirs et de ses tombeaux.

C'est ainsi que de la *Cité Présente*, à *Versets*, à *Vers les Routes absurdes*, à *Secret*, à *Tentations*, à son dernier livre : *Fournisseurs*, la prédestination lyrique ne fléchit pas. C'est la même morsure; c'est le même crucifiement, à même le sol journalier en travers de la réalité insaisissable.

§

La puissance du terroir juif, Spire, en a, en quelque sorte, fait l'offrande solennelle à l'Occident, dans : *Samaël*.

Telle qu'il la présente, la légende du Paradis, avec la tentation du serpent, et la muraille du monde s'ouvrant devant le naïf ennui des premiers hommes, n'a plus de rigidité liturgique. Elle se donne à tous les peuples; elle se donne aux chrétiens. Elle prend et interprète ce qui leur est propre. Elle montre à quel point elle est à eux aussi et peut se moduler pour leur plaire. Dans *Samaël*, le terroir juif semble en appeler aux races qui se méfient de lui. Qu'elles lui confient leurs inquiétudes! Il en éprouvera les risques et les alternatives et conclura avec elles un pacte jusqu'ici inconnu.

Ce pacte, toute l'œuvre de Spire en est l'emblème et l'exemple. Chacun de ses poèmes est une manifestation de cette alliance.

Spire a bien écrit des *Poèmes Juifs*. Mais, lorsqu'après les avoir publiés dans : *Versets*, il les a ensuite réunis à part, il s'est trouvé que des poèmes, qui n'étaient pas juifs avant, le sont devenus après ou inversement. Tant il est vrai qu'aucun n'est spécialement juif et que tous le sont.

Le terroir juif n'est pas une spécialité dans cette œuvre. Sans doute, quelques personnes bien intentionnées vou-

draient que l'on puisse dire et elles disent qu'André Spire est exclusivement un poète juif.

Ne leur en déplaise, ce n'est pas possible et ce n'est pas vrai.

Si André Spire a introduit dans le lyrisme français un accent qui, appliqué au monde moderne, n'y était pas auparavant, s'il a pu lui assurer tant d'ampleur et d'intégrité, c'est parce que sans déroger, sans faiblir, il a mis toute la sincérité et la loyauté de son âme juive au service du plus haut langage français.

HENRI HERTZ.

DANS LES COULISSES DE LA GUERRE

NOTES D'UN CHEF DE LA SURETÉ D'UNE ARMÉE

—

I

L'espionnage allemand avant la guerre.

Au cours des années qui ont précédé la guerre, les Allemands avaient organisé en France et en Belgique un service d'espionnage comprenant un personnel mobile et des agents à poste fixe.

Les premiers rayonnaient sur tout le territoire, à la recherche de renseignements urgents et de grande envergure.

Citons comme exemple d'espion,à la solde de l'Allemagne, ce Schwartz-Alphonse-Paoli, fils d'espion, et Français.

Le ministre de la Guerre du Reich voulait-il savoir si, dans un conflit armé, la France bénéficierait de la neutralité de telle puissance voisine ou, le cas échéant, combien de troupes elle enverrait à la frontière ? Un Schwartz se procurait, au besoin dérobait, les plans de mobilisation des chemins de fer d'une gare régulatrice importante.

Les agents à poste fixe étaient, en majeure partie, recrutés parmi les étrangers résidant en France : nationaux allemands, sujets suisses, hollandais, scandinaves, etc., exerçant des professions diverses. Ce personnel était domicilié dans les villes de garnison, les ports militaires et les centres stratégiques. Il était chargé de renseigner

l'état-major allemand sur les déplacements de troupes, les numéros des unités, les effectifs, les noms des chefs ; sur les fabriques nouvelles d'armes à feu, sur les explosifs, les progrès en aviation, en aérostation, sur la marine.

Les renseignements parvenaient en Allemagne sous la forme d'une honnête facture, voire même d'une lettre banale à un parent ou ami. Enfin, des chefs de groupe s'informaient au domicile des agents.

Il serait fastidieux d'énoncer tous les « trucs » employés pour la transmission ; ceux-ci variaient, en principe, avec chaque agent.

Survint la collision de 1914.

Les Allemands comptaient bien se servir de leurs intelligences du temps de paix. Les camps de concentration, où furent internés les sujets des puissances ennemies et les suspects de toutes nationalités, les restrictions sur la circulation coupèrent net à la racine le service d'espionnage si minutieusement préparé. Le petit rectangle de papier, appelé sauf-conduit, et, un peu plus tard, le carnet rouge pour les étrangers, gênèrent considérablement les agents des empires centraux. Le commerce et les transactions souffrirent malheureusement de ce régime.

II

La circulation aux armées.

Vouloir pénétrer dans la zone dite « avancée » était tout un problème. La demande, légalisée par le maire ou le commissaire de police, à laquelle était jointe une photographie, était adressée au bureau de la circulation de l'armée. Les motifs exposés paraissaient toujours valables. Il fallait discerner s'il y avait ou non « tirage de carotte ».

Les familles des blessés jouissaient d'un régime de faveur. Un coup de téléphone à l'ambulance : « Un tel, est-il en traitement chez vous ? — Oui. » Accordé.

La photographie représentait-elle une jeune et jolie femme ? Oh ! Oh ! Que veut-elle aller faire chez son cousin le boulanger ? Hum !

Au téléphone :

— Allo... Major de cantonnement ?

— Lui-même.

— Assurez-vous si le boulanger Pierre a une parente domiciliée à Paris qui...

— Un instant, je vous transmets la réponse... Allo...

— J'écoute.

— Le mari de cette dame est au repos ici et loge chez le boulanger...

Refusé, c'est-à-dire pas de suite accordé.

Un haut personnage politique téléphona un jour pour obtenir, en faveur d'une dame de X... un sauf-conduit à l'effet de l'autoriser à se rendre dans un lopin de terre que cette personne possédait près de R...

Horreur ! Les fiches de la sûreté de l'armée portaient : « Suspecte pour... alliée à la famille allemande de... dont elle reçoit des nouvelles par la Suisse. »

— Allo... Impossible, monsieur le...

— ?

— Cela ne peut être dit au téléphone.

Un journaliste demandait-il un sauf-conduit pour visiter certain secteur du front ? L'officier chargé de la circulation poussait une exclamation : « Un journaliste ! *Vade retro...* » Ce même officier sortait, visitait certains bureaux et revenait avec une fin de non-recevoir. Cette hostilité n'allait pas à la personne, mais à la qualité du correspondant. Celui-ci, ayant beaucoup vu, raconterait trop de choses dans son journal.

Nombreux ceux ou celles, celles surtout, qui passèrent au travers des mailles du filet.

Un infirmier d'ambulance du front prit un imprimé sur lequel il mit son nom comme blessé grave, posa le cachet du médecin-chef, signa et envoya le papier à sa

femme. Cette pièce dispensait des formalités interminables à remplir pour l'obtention du sauf-conduit. Le titulaire n'était soumis qu'aux visas en cours de route.

Quelques jours après, l'épouse du militaire se présentait au poste de sortie à la gare de Bar-le-Duc et soumettait, au commissaire spécial chargé de vérifier l'identité des voyageurs, son « Sésame, ouvre-toi ».

— Allo... Ambulance 25 ?

— Oui.

— Dans quel état se trouve le soldat Paul, de la salle2?

— Mais il n'est pas malade, c'est l'infirmier.

— Tous nos regrets, madame, il faut repartir par le premier train. Veuillez vous asseoir dans la salle d'attente.

Dans le cas de suspicion d'espionnage,le voyageur était autorisé à poursuivre son chemin. Par hasard, il y avait toujours, à la sortie de la gare, quelques poilus baguenaudant... Sur un léger signe, l'un d'eux se détachait et prenait en filature le « suspect ».

L'on trouva des femmes vêtues d'effets militaires dans les camions automobiles se dirigeant vers le front. L'une d'elles réussit à aller jusqu'à la tranchée de première ligne pour... voir son fils. D'autres s'y rendirent pour des motifs moins avouables.

, Une jeune femme vécut, cheveux coupés, déguisée en chasseur à pied, dans les cantonnements avec son mari.

Il y eut la note comique. Un major de cantonnement, âgé de 65 ans, exerçant ses fonctions dans une localité située non loin des lignes, alla quérir au loin une jeunesse qu'il conduisit en automobile à son logement. Le lendemain, un commissaire de police de la sûreté de l'armée se présentait chez l'officier supérieur. Pan! Pan, à la porte. Un silence, puis, à l'intérieur, un bruit de chaises déplacées, une porte qui s'ouvre et se referme ; léger entrebâillement de l'huis. La tête du major de cantonnement apparaît, soupçonneuse.

— Qu'est-ce qu'il... Oh ! pardon, mon géné...

Disons tout de suite que la coiffure du commissaire avait quelque analogie avec le képi des intendants généraux, d'où la confusion.

Présentations.

— Mon c..., j'ai à remplir une mission assez délicate...

— Asseyez-vous, asseyez-vous.

— Est-il exact, mon c... qu'il y ait ici, chez vous, M[lle] X..., venue dans la nuit du lundi au mardi en voiture automobile ?

Vives dénégations de la tête, accompagnées de multiples non, non, non... jamais de la vie.

— Cependant l'information est précise et je viens d'en obtenir confirmation par le propriétaire de l'immeuble. Je n'insiste pas et je rendrai compte au chef d'état-major de l'armée.

— Attendez... attendez... c'est bien ennuyeux... je... elle était souffrante, n'est-ce pas, alors... tenez, elle est couchée, je ne suis occupé qu'à lui préparer des tisanes.

Une porte s'ouvre. Couchée dans un lit bien douillet, la belle respirait péniblement, haletait, gonflait la poitrine.

Sur la table de nuit, reposaient une théière froide, une tasse vide et un citron coupé en deux. Dans la précipitation, le sucre et la cuiller avaient été oubliés...

— Mademoiselle, il faut vous lever et partir immédiatement.

Furieuse, l'enfant se dresse d'un bond et, pointant du doigt, fixant des yeux le galant officier, lui crie :

« C'est de votre faute aussi ; vous n'aviez qu'à me laisser où j'étais... »

Ces quelques mots furent suivis d'un déluge d'imprécations.

Navré, le malheureux ne savait où se mettre. La demoiselle, fille dévoyée d'un capitaine en retraite, alla goûter les douceurs de l'été chez des parents demeurant dans un

village perdu du département de... Cette solution était encore préférable au centre de triage.

Dirigé quelques jours après sur une formation sanitaire, le vieillard superbe fut... réformé.

III

Suspects.

Un commissaire spécial, chef d'un service de sûreté d'armée, avait le mot « suspect » en horreur.

— Un suspect ! encore un suspect ! s'écriait-il, en levant les bras au ciel. Qu'a-t-il fait celui-là ?

Cet adjectif fut prononcé ou écrit des centaines de milliers de fois pendant la guerre.

La suspicion se manifesta sous toutes les formes.

Dans la zone avancée ou réservée, un habitant du pays se rendait-il au village voisin sans sauf-conduit...suspect; allait-il, le soir, à heure fixe, avec une lanterne à la main, traire ses vaches...suspect ; avait-il, la nuit, commis l'imprudence de ne pas voiler ses fenêtres ; se montrait-il trop curieux en interrogeant, sans malice, les troupes de passage ou en cantonnement ; la cheminée de sa maison fumait-elle chaque matin à sept heures ; sa femme étendait-elle sur l'herbe du linge en un dessin sans nom... suspect. Une femme était-elle de mœurs faciles... suspecte. Dans une famille, cherchait-on la compagnie des officiers pour se créer des relations, bavarder et boire une coupe de champagne...suspecte. Aviez-vous la malchance d'être de filiation étrangère antédiluvienne... suspect.

Pendant la seconde bataille de la Marne, un ancien camelot, malade et vivant seul, peu communicatif, résidait dans une localité, siège d'un état-major d'armée. Il fut dénoncé par un habitant du pays comme suspect. Chaque soir, disait-il, vers dix heures, l'homme se rendait, en longeant les buissons, dans un bois voisin, situé sur une éminence. Le noctambule rentrait par la même

voie une demi-heure plus tard. Suivi par des détectives amateurs, il avait été chaque fois perdu de vue. N'allait-il pas à un rendez-vous d'espions pour communiquer des renseignements ? On était à un peu plus de six kilomètres de la ligne de combat. Généralement, notre homme se trouvait dehors au moment du passage d'avions ennemis de bombardement ; la localité avait été copieusement arrosée de bombes et d'obus de gros calibre.

Des agents du C. E. furent placés le long de son itiné- raire présumé ; le bois fut gardé.

Dix heures du soir. Dans le bois. Un bruit de feuilles sèches qui crissent, puis une forme humaine s'arrête à proximité d'un fourré. Un agent se trouve tout près, bien placé pour voir et entendre. Après quelques gestes des mains à la ceinture, l'homme s'accroupit. Ce que huma le guetteur, chacun le devine... Sans se presser, le « suspect » se redressa, mit de l'ordre dans sa toilette et rentra chez lui. La séance se renouvela plusieurs soirées consécutives. Mathématiquement, à la même heure, l'ancien camelot revenait au bois pour y satisfaire un besoin naturel, sans se soucier des avions et des bombes.

En règle générale, un individu classé « suspect » était dirigé sur un centre de triage et mis provisoirement dans l'impossibilité de nuire. Selon la gravité des faits qui lui étaient reprochés, on lui fixait une résidence à l'intérieur ou bien il était envoyé dans un camp de concentration.

IV

L'espionnage allemand pendant la guerre.

La source des informations en France étant tarie, les Allemands durent improviser. Ils envoyèrent chez nous des émissaires chargés de réorganiser le service défunt. Ils y réussirent parfois, en engageant sous leur bannière quelques Bolo et des Mata-Hari. L'ennemi utilisa des rapatriés.

Une fille X..., âgée de 18 ans, originaire d'une commune de la Meuse, suivit à Rastadt un cours complet de méthodes allemandes d'espionnage. Suffisamment stylée, elle fut envoyée en France pour y mettre en pratique ses connaissances acquises au delà du Rhin. On l'arrêta, au début de l'année 1917, dans une localité située au sud de Verdun.

Assez accorte, bonne dans un hôtel par où passaient chaque jour des centaines d'officiers et hommes de troupe, se liant très facilement, maîtresse d'un officier supérieur, marraine de plusieurs autres, elle pouvait être dangereuse si le côté faible de la chair ne lui eût quelque peu fait oublier la mission de confiance dont l'avaient investie les Germains ?

La fille X... devait se borner à transmettre aux Allemands les numéros des unités en ligne et en arrière du front Reims-Verdun, les mouvements de troupes et, si possible, les emplacements de batteries et les abris bétonnés pour mitrailleuses.

Les renseignements devaient être adressés à un soldat français, supposé prisonnier de guerre interné au camp de Rastadt. Le texte de la documentation devait figurer en écriture à l'encre sympathique entre les lignes et sur les pages blanches d'une lettre ordinaire.

La X... prétendit être un agent du capitaine Estève, arrêté pendant qu'elle était en prison préventive, et fusillé dans la suite pour espionnage au profit des Allemands. Apprenant l'arrestation de ce traître de marque, elle pleura dans son cachot trois heures durant.

Y..., dite la Grande Jeanne, vivait dans un petite ville des Vosges où l'invasion la surprit en 1914. Maîtresse de plusieurs sous-officiers boches, elle fut tout d'abord une indicatrice attitrée de la Kommandanture du lieu. Dressée aux mystères de l'espionnage par le policier Peters, elle se rendit en France, viâ Strasbourg, où elle fit un stage complémentaire, et la Suisse. On la vit à Paris, à Épinal

et aux environs de Saint-Dié. Elle prit des notes. Sa mission terminée, l'espionne put repasser la frontière sans être inquiétée et rendre compte de son voyage au capitaine Bodenheimer, chef du S. R. de Strasbourg.

Peu de temps après son retour, l'ennemi prononça une vive attaque locale sur le Ban de Sapt.

Pour prix de sa trahison, la Grande Jeanne reçut quelques centaines de marks. Un conseil de guerre français la condamna aux travaux forcés à perpétuité.

Le service des renseignements allemands embaucha des individus appartenant à des puissances neutres ou alliées à la France.

Z..., sujet italien, marchand de primeurs, domicilié à Strasbourg, était en relations étroites avec le commissaire de police Ruprecht, attaché à la direction de police de cette ville. Cet individu effectua quatre voyages en Suisse ; il se rendit en France et en Italie. A son retour, Bodenheimer apprécia comme il convient les renseignements rapportés.

V..., autre sujet italien. Celui-ci visita la Suisse à diverses reprises, mais il se vit refuser tout passeport pour la France. Quelques-uns de ses rapports, signés du pseudonyme de « Rocco », lui furent payés mille huit cents marks.

Ces exemples suffisent à démontrer que l'ennemi ne négligeait aucune occasion de s'assurer tous les concours dont il pouvait disposer.

Les procédés de transmission des renseignements furent nombreux :

Les annonces anodines dans les journaux. Exemple : « M. Paul et sa famille d'Épernay demandent nouvelles de Mme Pierre, de Varennes, rapatriée 25 octobre. Écrire 34, rue de l'*I...* à Paris. »

Lisez : « Le 34e *d'infanterie au complet avec armes et bagages a quitté Epernay le 25 courant* se dirigeant vers *Sainte-Menehould* (pour Varennes). »

Ces combinaisons furent découvertes, d'où le visa du commissaire de police exigé dans la suite pour toute annonce parue dans les journaux et les publications périodiques.

Pour franchir la frontière, l'espion recélait les documents secrets, rédigés sur papier fin et résistant, dans des boutons de pardessus, dans des linges de toilette, au milieu de sous adroitement maquillés, au fond de porte-plumes réservoir, etc... Certains même écrivirent sur la plante des pieds un abrégé de leurs rapports ; on lut de ceux-ci sur la peau du dos d'une femme ; l'écriture était masquée par une couche épaisse de poudre de riz.

Les visites à la frontière donnèrent lieu à des scènes drôlatiques. L'on raconta qu'une jeune actrice française, retour de Suisse, s'était, en cours de route, trouvée dans la nécessité de s'asseoir sur le siège de certain lieu discret... Pour éviter quelque contact microbien, elle avait placé, entre le meuble du wagon et sa personne, un papier sur lequel étaient tracées des lettres écrites avec une encre communicative. Le miroir était on ne peut mieux. On y lisait une fine écriture renversée. De là à soupçonner la jolie personne d'espionnage, il n'y avait qu'un pas. Il va sans dire que sa bonne foi fut rapidement contrôlée.

Les blancs d'un journal (articles censurés) se garnissaient d'écritures à l'encre invisible. Ce produit chimique, difficilement transportable sans attirer l'attention, fut remplacé par des savons, par des flacons de parfumerie à marques bien françaises. Il suffisait de diluer dans un peu d'eau quelques parcelles de savon pour obtenir le liquide recherché.

Ces substitutions connues, les Boches eurent recours à des chaussettes, à des mouchoirs qui, imbibés d'eau et pressurés, produisaient une encre sympathique.

Empressons-nous d'ajouter que, dans une guerre où les éléments combattants sont essentiellement mobiles,

un renseignement militaire n'a de valeur que s'il est transmis avec rapidité.

La T. S. F. privée étant supprimée, sans possibilité de faire fonctionner un poste émetteur, la télégraphie et la lettre furent le plus généralement employés pour la transmission des renseignements.

Pour qu'un télégramme eût des chances d'aller rejoindre son destinataire à l'étranger, l'expéditeur devait montrer patte blanche et faire valoir une raison impérieuse.

Le recrutement des espions est relativement facile, le choix importe surtout. Le phénomène qui fait agir un candidat est d'ordre divers : l'espion travaille par pur patriotisme, c'est l'oiseau rare, le métier étant trop dangereux ; il y a celui que guide l'intérêt, cas le plus fréquent ; le snob, qui veut faire du mélodrame; l'amoureux, pas bien à craindre.

Au moment de la reprise de l'Alsace-Lorraine, le premier individu qui se présenta dans un bureau de C. E., pour y proposer ses services, fut un Allemand. Mis à l'essai, il dénonça un spartakiste qui avait réussi à passer de Bade en France, déguisé en employé de chemin de fer. L'homme récolta quelques années de prison. Quant à l'espion, il se fit ensuite tirer l'oreille. L'on apprit qu'une maîtresse laissée à Strasbourg lui tenait bien plus à cœur que tous les spartakistes de la Prusse. Il fut prié de repasser la frontière.

Pendant la période des opérations, l'espion n'avait pas à se rompre la cervelle pour recueillir de précieux renseignements. Il lui suffisait de s'asseoir dans un café de l'arrière-front, où fourmillaient des officiers et hommes de troupe au repos dans la région. Les théories, les menaces de punitions, rien ne fit taire les bavards. En peu de temps, le fantassin fixait son entourage sur le secteur occupé par son unité ; vous connaissiez le numéro de la division qui avait fait la relève. Les artilleurs indiquaient

l'emplacement de leur batterie ; ceux du génie expliquaient la construction des ouvrages d'art, des sapes et des voies ferrées ; l'infirmier savait le chiffre des blessés évacués sur son ambulance à la suite de telle affaire.

Cette expansion avait pour causes la détente provoquée par le retour des lignes et la rencontre de camarades perdus de vue, dans la fournaise.

— Tiens ! Ah par exemple! Comment va ? Où êtes-vous en ce moment ?

— Devant Auberive. Et vous ?

— Nos batteries sont dans le bois en T.

— Et ce vieux Machin du 943e, où est-il ?

— A gauche, à la ferme des Marquises.

— Cette attaque du 6, ça a marché ?

— Oui, mais dur, très dur : dix morts et vingt-cinq blessés au bataillon. Les Boches, par exemple, ont pris quelque chose...

Et la conversation continuait sur ce ton, à moins qu'un quatre ou cinq galons n'entrât dans la salle de consommation, auquel cas, par réflexe, les bouches devenaient muettes.

V

La police secrète de campagne aux armées allemandes.

A l'instar des armées alliées, les armées allemandes avaient un service de sûreté appelé « Police secrète de campagne ».

Au commencement de la guerre, cette organisation suivit le G. Q. G. allemand à Luxembourg ; à la fin de septembre 1914, le service fut transféré à Charleville. Jusqu'en mars 1915, les bureaux furent installés dans l'établissement Holvec, près de la gare ; ils émigrèrent ensuite dans une maison particulière, avenue de Mézières.

Cette police avait à sa tête le conseiller de police Bauer, major de réserve dans l'armée allemande. Fils d'un direc-

teur de gymnase à Munich, il avait fait ses études dans cette ville et était devenu officier dans les troupes bavaroises. Démissionnaire, il vint en Alsace-Lorraine en l'année 1887.

Bauer exerça les fonctions de commissaire de police à Metz et au poste frontière de Noirant. Plus tard, on le nomma conseiller de police pour le ministère d'Alsace-Lorraine, à Strasbourg. Dès le début de la campagne, il fut chargé de la direction de la police secrète de campagne sur le front occidental, avec le titre de « Polizei-Praesident » et la qualification d' «Excellence ».

Physiquement, le président de police était de taille au-dessous de la moyenne, bedonnant ; il portait tant l'uniforme militaire que le costume civil d'une façon singulièrement disgracieuse ; une forte moustache tombante et hirsute lui donnait un faux air de phoque, qu'accentuait encore une dent qui transparaissait sous un perpétuel rictus.

La sous-direction du service secret allemand appartenait au commissaire Wolter, originaire de Brandebourg, officier de police à Berlin.

Ces deux chefs avaient sous leurs ordres cinq commissaires de police adjoints et trente inspecteurs.

Parmi ces derniers, Funck, de célèbre mémoire à Charleville, avait été, avant la guerre, l'« ordonnance » à Paris de l'attaché militaire allemand Sch... ; l'inspecteur Longfils séjourna en France comme « musicien ». Schlaf et Henker exercèrent la profession de garçon de café dans notre pays et en Angleterre.

Signalons, en passant, qu'un commissaire de police du C. E. allemand, Alsacien-Lorrain d'origine, passait, secrètement, à quelques personnes de Charleville des journaux de France ; ceux-ci faisaient le tour d'un cercle d'amis et les nouvelles circulaient adroitement à la barbe des Boches.

Bauer avait encore à son service une nommée Marie-

Louise Garnier, plus spécialement chargée de la fouille des rapatriées et des femmes « suspectes ». Cette femme se rendit en France au cours des hostilités pour y accomplir des missions d'espionnage. Après la signature de l'armistice, Marie-Louise Garnier, originaire de Mulhouse, se réfugia à F..., en Allemagne.

Les rapatriées furent une cause d'inquiétude pour la police allemande. Bauer demanda à plusieurs reprises de faire cesser les envois en France non occupée, faisant valoir qu'il y avait là une source de renseignements à tirer, dont les alliés ne manqueraient pas de faire usage. Le haut commandement militaire n'accepta pas cette manière de voir, en raison des difficultés croissantes du ravitaillement; il fallut se contenter des fouilles de corps et des quarantaines.

Bauer voyait des espions partout, et les rapports qu'il transmettait aux conseils de guerre, pour servir de base à l'accusation, étaient marqués au coin d'une fantaisie échevelée.

Si, toutefois, la police secrète ne put empêcher le départ des rapatriés, elle mêla à la foule des émigrants des hommes et des femmes dressés en vue de l'espionnage à leur profit.

La police de sûreté était complétée par des gendarmes. Enfin, dans la plupart des localités, il y avait un chef de culture, généralement simple soldat, sorte d'individu tout-puissant, terreur des habitants de la campagne.

Les chefs des commandantures correspondaient à nos majors de zone, lesquels avaient, à l'arrière-front, un certain nombre de localités placées sous leur surveillance.

Les commandantures, plus que nos majors de zone, s'occupaient activement de police du contre-espionnage; elles disposaient de gendarmes et parfois d'inspecteurs détachés des armées.

En février 1917, le G. Q. G. allemand se transporta à Greuznach. Bauer demeura à Charleville avec son per-

sonnel et il ne quitta cette ville qu'en mars 1918, pour suivre, à Spa, Hindenbourg et son quartier général.

La police secrète allemande avait des attributions identiques à celles des services français et alliés qui lui étaient opposés. Elle disposait, en outre, d'un nombreux personnel de traîtres appelés « agents » qui lui préparaient la besogne. Sans eux, les services allemands étaient incapables de travailler utilement.

Le payement aux dénonciateurs variait selon la valeur des renseignements fournis :

En principe, pour la dénonciation d'une organisation d'espionnage, le traître recevait de 250 à 800 marks ;

Pour avoir livré un soldat français ou allié caché dans la région : 60 marks ;

Pour signaler les dépôts d'armes et de munitions : 50 marks ;

La découverte du propriétaire d'un journal français rapportait 20 marks, etc...

Enfin, les « agents » recevaient gratuitement des vivres prélevés sur les saisies opérées chez les « fraudeurs ».

L'une des missions de la police secrète au G. Q. G. était de protéger la personne du Kaiser. Ce n'était pas une petite affaire. A Charleville, l'empereur logeait à la villa Corneau, place de la Gare. Nuit et jour des patrouilles circulaient dans les quartiers avoisinant la demeure ; des agents étaient postés dans tous les coins à proximité du logement du monarque. Lorsque Guillaume II faisait une promenade à pied, ce qui, du reste, lui arrivait rarement, les rues et les carrefours étaient gardés sur son passage. De temps à autre, la police secrète, aidée de pionniers, perquisitionnait dans les maisons avoisinant celle habitée par l'empereur. Ces visites avaient pour but de s'assurer si des matières explosibles n'y avaient pas été déposées pour attenter à la vie de Sa Majesté.

Le Kaiser avait à sa disposition immédiate une police

spéciale appelée « police politique », composée d'un commissaire de police et de trois inspecteurs. Ce personnel était attaché à sa personne dès le temps de paix. Avant le lever et après le coucher de l'empereur, les agents de la police politique visitaient la maison et ses abords immédiats. En outre, chaque semaine, le directeur de la police secrète remettait au premier aide de camp de l'empereur, von Plassen, un rapport sur les mesures de précaution prises pour assurer la sécurité du Maître.

La police politique suivait Guillaume II dans tous ses déplacements, tant vers le front qu'en Russie, en Autriche, en Bulgarie et en Turquie. Elle l'accompagna même lorsque, le 9 novembre 1918, il quitta Spa pour gagner la Hollande.

Bauer était *persona grata* auprès de son souverain qui l'invitait fréquemment à sa table. Guillaume II se renseignait alors verbalement sur tout ce qui intéressait l'espionnage allié.

VI

Le C. E. dans les armées d'opération.

Il y eut, au début de la campagne, des hésitations dans l'organisation et la mise au point de certains services. Les espions purent opérer sans courir de grands risques. Des chefs ne se rendirent pas un compte exact de la gravité de leurs fonctions.

Il nous souvient qu'au cours de l'année 19..., un fil télégraphique unique à haute tension reliait directement une grande administration d'Etat à l'une de nos plus puissantes stations de T. S. F. établie sur la côte. Les messages secrets étaient parfois transmis en clair.

Quoi de plus simple, pour un initié, que de brancher sur le fil un appareil d'écoute et d'enregistrer les télégrammes sans qu'il en résultât la moindre perturbation à la réception ? Les postes de la côte transmettaient en

chiffres, alors qu'à quelques minutes près, le même message était envoyé en clair par la station de..., voisine des précédentes.

Les Allemands, outre qu'ils apprenaient ainsi notre code secret, connaissaient, par nos soins, les ordres aux navires en mer, les sorties, etc...

Voici, par exemple, un message transmis dans ces conditions : « Notre agent de... signale qu'un sous-marin allemand a quitté le port de... à six heures du matin... »

Il ne restait aux Allemands qu'à rechercher et à découvrir cet agent.

Fort heureusement que la guerre sous-marine n'était encore qu'à l'état embryonnaire, sans quoi les pertes sur mer eussent été cruelles.

Comme bien l'on pense, ces constatations jetèrent la consternation dans certains milieux. Le code secret, en vigueur depuis huit jours, fut immédiatement changé ; des Branly remplacèrent les appareils désuets.

Ceci nous amène à dire qu'en temps de paix, il serait désirable d'initier aux dangers de l'espionnage non seulement les futurs officiers, mais aussi les hommes de troupe.

VII

Le 2e Bureau.

Les armées d'opérations se garantissaient des agents de l'Allemagne, d'une part en collaboration avec la Sûreté Générale et le 2e Bureau du Ministère de la Guerre, par l'intermédiaire du 2e Bureau du G. Q. G. ; de l'autre, par leurs propres moyens.

Chaque armée possédait son 2e Bureau, organisme complexe, réunissant le S. R., la cartographie, l'ordre de bataille, la section d'information, le contrôle postal, la circulation, le chiffre, etc...

Le 2e Bureau, tout comme le 3e, chargé des opérations, était le tombeau des secrets. Hormis les cadres qui en

faisaient partie, nul, sauf le général et son chef d'état-major, ne savait exactement quels travaux y étaient en cours.

Ce bureau avait dans ses attributions la recherche de la force de l'armée adverse, sa capacité de résistance, ses moyens de défense et ses intentions.

Les agents secrets ne concouraient pas seuls à assumer cette tâche. Y prenaient part activement : l'aviation d'observation, qui se rendait au loin dans les lignes ennemies pour surveiller les mouvements de troupes et la marche des convois ; l'aérostation, qui avait un œil ouvert sur les arrières immédiats du front ennemi ; l'avion-photographe, qui prenait les clichés des défenses adverses ; les postes d'écoutes en première ligne. Les écouteurs, munis de microphones, enregistraient tout ce qui se disait dans la tranchée voisine ; la T. S. F., qui recueillait les messages de l'ennemi ; l'interrogatoire des prisonniers, des déserteurs, des rapatriés, etc...

Les déserteurs racontaient généralement tout ce qu'ils savaient. Des Alsaciens-Lorrains qui passèrent les lignes eurent le soin, avant de fuir l'armée abhorrée, de noter de mémoire un ensemble de renseignements qu'ils communiquèrent aussitôt arrivés dans les tranchées françaises.

Une désertion originale et dramatique fut celle d'un pilote aviateur qui se posa dans nos lignes au plus fort de la bataille de Verdun. Par un temps superbe, les spectateurs purent voir l'avion allemand, pris en chasse par l'un des nôtres. L'ennemi, tout en zigzaguant pour éviter la balle fatale, paraissait chercher un point d'atterrissage. Tout à coup, une forme allongée se détacha de l'appareil, tournoya quelques instants, puis piqua comme un plomb vers la terre.

Que s'était-il passé ?

L'avion avait à bord le pilote, simple soldat, et un officier observateur. Le pilote était venu au-dessus des

positions françaises dans l'intention de se rendre. A un moment donné, le soldat, taillé en hercule, avait manifesté à l'observateur son désir d'atterrir. L'officier s'y était opposé. Un court pugilat avait eu lieu dans les airs. Ayant eu le dessous, l'observateur avait été basculé par-dessus bord.

Le corps de l'officier fut retrouvé en bouillie. Quant au pilote, il en fut quitte pour quelques ecchymoses sur le visage.

Penchés sur leur table de travail, les officiers du 2e Bureau compulsaient de nombreux documents sur l'ennemi: recherche et emplacement des unités en ligne ou en réserve devant le front de l'armée ; emplacement de batteries, de canons contre-avions, de dépôts de munitions, de parcs d'aviation et d'aérostation ; compilation des comptes rendus sur telle bataille, sur tel coup de main, etc...

Quelle joie aussi, dès qu'une trouvaille intéressante surgissait des monceaux de papiers.

Un soir de la seconde année de guerre, la haute silhouette du capitaine X..., chef d'un 2e Bureau, entra en coup de vent, une carte en mains, dans les locaux occupés par ses subordonnés.

— Euréka ! s'écria-t-il, le visage épanoui. Il y a huit jours que je le cherchais.

Chacun se regarda, bouche bée, attentif. Cet officier, habituellement peu communicatif, bien que d'une amabilité parfaite, travaillait plus qu'il ne parlait.

Euréka ! Qu'avait donc trouvé le chef du 2e Bureau? L'emplacement tout frais construit d'une pièce boche à longue portée, destinée à bombarder Dunkerque. Un agent secret lui avait transmis le « tuyau », vérifié par des recoupements, confirmé par un prisonnier de guerre habilement interrogé, le tout complété par un cliché photographique pris d'un avion.

Vite un message à l'artillerie.

Le lendemain, l'emplacement n'existait plus, nos obus l'avaient réduit en miettes. La pièce monstre, signalée vers Liége, arrivait par voie ferrée ; elle dut rebrousser chemin.

Les habitants de Dunkerque surent-ils jamais par quel hasard ils purent dormir tranquilles pendant quelques semaines ou crurent-ils le Boche à court de munitions ?

Le 2e Bureau d'une armée eut comme collaborateur le lieutenant-colonel (1) prince héritier Louis de Monaco, alors chef d'escadron de chasseurs d'Afrique. Cet officier supérieur se rendait fréquemment en mission sur la ligne de bataille. Le ciel y était certes moins pur que dans la petite principauté, assise sur les côtes ensoleillées de la Méditerranée. Le futur successeur du prince Albert (2) continuait la tradition de ses ancêtres, lesquels, depuis plus de huit cents ans, ne ménagèrent pas, dans les moments difficiles, leur appui à la France.

VIII

Le S. R. et la police spéciale aux armées
Les mutineries de 1917

La Ve armée eut longtemps son quartier général à Jonchery-sur-Vesle, coquet village, actuellement en ruines, situé à l'ouest et à quelques kilomètres de Reims.

Le capitaine X... et son successeur, le capitaine Z..., tinrent avec une haute compétence la manivelle de ce mécanisme appelé le S. R.

Au S. R. était rattaché un service spécial composé de commissaires et d'inspecteurs de la Sûreté générale. Ces fonctionnaires étaient chargés du C. E. dans la zone de l'armée, du refoulement des indésirables sur les centres de triage ; ils procédaient au recrutement et à l'instruction des agents à envoyer dans les lignes ennemies, etc.

(1) Colonel, puis général.
(2) Le prince Albert de Monaco est décédé en 1922.

Ils furent les Sherlock Holmes du front ; aujourd'hui, en tenue bourgeoise, demain vêtus d'effets militaires. Selon leur aptitude, l'âge et le tempérament, ils se camouflaient en joyeux soldats de l'active, en fringants officiers de cavalerie, en bons pépères... On les vit partout et nulle part : en ligne, cyclistes de liaison, élèves ou instructeurs dans certains centres ; dans les cantonnements au milieu des troupes ; sous les obus au plus fort des batailles ; ils voyageaient en pékins pour servir de cavalier occulte à quelque belle personne par trop assidue dans les grands express, etc...

Quoi que l'on ait dit des séditions partielles de quelques unités, l'origine en remonte à l'échec de l'offensive d'avril 1917.

La préparation de cette bataille était connue de tout le monde ; elle était attendue avec impatience par les combattants qui voyaient en elle la fin du cauchemar. On leur avait ressassé que nous passerions, que l'artillerie préparerait le terrain, nivellerait tout. Les soldats étaient persuadés qu'ils partiraient des tranchées l'arme à la bretelle. Ils avaient foi en une victoire rapide et peu dangereuse.

Cette conception de fin de guerre ne venait pas des chefs militaires. Tous ces bruits étranges circulaient dans la population civile, intimement liée avec le combattant ; celui-ci s'en faisait l'écho.

Aussi extraordinaire que cela paraisse, c'est souvent par la rumeur publique que des officiers d'état-major apprenaient des faits jalousement gardés secrets par les bureaux compétents. Les permissionnaires de Paris, notamment, étaient, à leur retour, assaillis de demandes.

— Que dit-on à Paris ?

— Le bruit court que...

Et cela était vrai parfois. Il y avait donc des fuites quelque part.

C'est ainsi que des gens ayant dit la vérité faillirent

être poursuivis pour propagation de fausses nouvelles !

La désillusion amena le revirement que l'on sait, lequel se traduisit par des gestes de colère.

A Paris, les abords des gares étaient infestés de racoleuses et d'individus louches vendant des *Bonnet Rouge* et des drogues destinées à créer une fièvre factice ou l'abcès au genou. Bonne aubaine pour le mauvais soldat : cela le conduisait à l'hôpital et en convalescence.

Ce scandale dura trop longtemps.

Le lieutenant-colonel de C..., chef d'un 2e Bureau d'une armée, déclara un jour : « Il faut que cela cesse, je vais aller voir mon ami... X, ministre de..., pour lui signaler le danger. »

Nous ignorons si cette visite au ministre contribua pour une part à la répression nécessaire. Toujours est-il que, quelques jours après, les journaux nous apprenaient avec satisfaction que des rafles étaient opérées aux abords des gares et des stations du métropolitain.

Le soldat partant en permission était relativement calme. A son retour vers le front, les oreilles lui tintaient des sottises entendues au pays sur l'échec de l'offensive d'avril. Le porte-monnaie bien garni, il s'enivrait avec du mauvais « pinard » que lui vendaient les innombrables mercantis rencontrés tout le long de la route.

Les gares régulatrices étaient à l'abandon; pas d'abri, pas de foyer convenable où le permissionnaire pût se reposer. Si des hommes dormaient au pied des talus de chemins de fer, d'autres erraient à l'aventure dans le village. Des groupes se formaient pour écouter pérorer quelque mauvaise tête ou entendre des chansons antipatriotiques.

Les têtes brûlées avaient beau jeu. L'entraînement aidant, tel qui chez lui aurait pleuré en cassant un verre, brisait les portières des wagons, injuriait les employés de chemin de fer, maugréait contre ses chefs.

Les malins prenaient d'assaut les compartiments de

première classe. Deux loustics mirent dans une voiture un écriteau portant la mention : « Compartiment mortuaire » ; ils tirèrent les rideaux et purent dormir tranquillement de Paris à Nancy, lieu où ils furent expulsés.

Il faut reconnaître que toutes les mesures n'avaient pas été prises dans les unités pour veiller au bien-être du soldat. L'ordinaire fut parfois négligé. Au cantonnement, il fallait user du système D. De jeunes officiers s'affichaient avec des femmes, alors que le poilu était sevré d'affection. Tous ces menus faits rendaient le soldat nerveux et irritable.

Par quelques circulaires accompagnées d'actes énergiques, le général commandant en chef remit de l'ordre dans les affaires. Les meneurs, et il y en eut des plus dangereux, furent mis dans l'impossibilité de nuire.

Il est à remarquer que les mutineries ne se produisirent pas parmi les troupes en première ligne. Le combattant avait le sentiment du devoir ; il criait bien haut : « Tant que nous serons là, le Boche ne passera pas. » Et il ne passa pas, il ne tenta même pas une offensive, ce qui prouve qu'il n'était pas en mesure de déclencher une action ou que son service de renseignements était défectueux.

La campagne défaitiste, si l'on veut employer ce terme, n'eut qu'une faible action sur les hommes en tant que combattants. L'effervescence, qui se manifesta dans certaines unités, eût immédiatement cessé si l'Allemand avait tenté une offensive ; les meneurs n'auraient nullement été suivis.

La guerre de tranchées devenait une obsession. Ce fut de bonne politique que de changer de temps à autre de secteur les divisions. L'imprévu, le nouveau, reposèrent l'esprit et chassèrent cette sensation agaçante de toujours voir devant soi le même créneau, la même tranchée adverse.

Il fut utile de fuir l'ennui des camps et d'envoyer les

troupes au repos dans les villes et les villages habités. Il fut sage de laisser parvenir dans les tranchées des journaux de toutes nuances. Il fut impolitique de jeter trop de fleurs aux hommes qui se battaient, de leur « bourrer le crâne » d'articles écrits en style dithyrambique et sur le ton du patriotisme en délire.

Les films cinématographiques ne furent pas toujours choisis au goût du jour ; il eût fallu les projeter selon l'état d'esprit du moment. Lorsque les cerveaux étaient en ébullition, un film montra des poilus, des paysans, des ouvriers, des femmes ayant plusieurs marmots accrochés à leurs jupes, se pressant, se bousculant devant des guichets pour y souscrire à un emprunt. Tous les tableaux furent sifflés par une assemblée exclusivement composée de soldats. Le dernier reproduisit sur l'écran l'effigie du maréchal Joffre. Aux sifflets, succédèrent des bravos, des « vive Joffre », unanimes et nourris.

Le poilu avait besoin de rire. Charlot lui plaisait ; il fallait lui montrer Charlot. La *Madelon* le rendait bon enfant ; il n'aimait pas qu'on lui montrât des poupées qu'il ne pouvait toucher du doigt.

JEAN T...

(*A suivre.*)

LA LITTÉRATURE PANGERMANISTE D'APRÈS-GUERRE

—

On eût pu croire que la guerre, la débâcle de 1918 et la révolution auraient porté un coup sensible au mouvement pangermaniste et que de longtemps cette malsaine littérature, qui fit les délices des Allemands d'avant 1914 et se développa avec exubérance pendant la guerre, ne pourrait plus germer, ni prospérer dans une Allemagne transformée par la défaite et le changement de régime.

Malheureusement il n'en est rien, et un coup d'œil dans les étalages des libraires d'outre-Rhin ou dans les catalogues, que l'on distribue jusque dans les villages alsaciens, suffit à nous convaincre que l'Allemagne d'hier n'a pas désarmé et que, si elle a dû abdiquer le pouvoir, elle ne désespère pas de le reconquérir. Non seulement cette Allemagne incorrigible, que nous ne nous lasserons pas de stigmatiser, refuse de reconnaître les erreurs du passé, mais encore elle maintient à son programme toutes les revendications qui, naguère, rendirent l'Allemagne odieuse au monde entier.

C'est ainsi que de Suisse on nous transmet le prospectus d'une publication « monumentale » entreprise par une maison de Leipzig à la gloire de la « culture » de langue allemande. Elle s'intitule pompeusement: *Un siècle de poésie et de pensée allemandes.* Au-dessous d'une hideuse illustration on lit en grosses lettres sur la réclame :

Que tout professeur suisse de l'enseignement supérieur, sans

exception, apporte en sa qualité d'éducateur de la jeunesse académique sa pierre à la reconstruction de la langue allemande menacée !

La circulaire est accompagnée d'un questionnaire à remplir qui s'achève par la phrase suivante à l'adresse des maîtres et des écrivains helvètes d'idiome germanique :

Vous aussi comptez au nombre des écrivains et des penseurs de langue allemande, qui ont leur place marquée dans une œuvre capitale.

Le fameux ouvrage *Was wir verloren haben* : (Ce que nous avons perdu), consacré aux régions désannexées de l'Est et de l'Ouest, est un volume luxueusement édité et illustré, qui porte en guise de moto l'exhortation suivante de Hindenburg : « *La chose ne sera pas réglée par des considérations mélancoliques. Ce qui était allemand doit redevenir allemand. Imprègne-toi de cela, ô jeunesse allemande !* »

La « Ligue pour la protection de la culture allemande » qui se distingua par son ardente campagne contre le danger bolchéviste, et qui avait enrôlé sous ses drapeaux le fougueux nationaliste D[r] Statdler (1), accusé récemment d'avoir trahi des secrets d'Etat, s'est spécialisée dans l'édition de brochures revanchardes et gallophobes. Cette ligue a même organisé une exposition de graphiques et de tableaux qui, à grand renfort d'enluminures, montrent à l'Allemagne les conséquences du Traité de Versailles.

Parmi la douzaine d'opuscules lancés par ce Bund, il sied d'en signaler un : *l'Allemagne et le Traité de paix*, que son prix de revient modique (en 1922 il ne coûtait que quatre marks) met à la portée de toutes les bourses. Ce pamphlet constitue à vrai dire la légende de l'exposition patronnée par la Ligue, puisqu'il s'applique à démontrer que l'Allemagne a été dupée par les quatorze

(1) Cf. mon ouvrage sur *la Contre-révolution allemande*.

points de Wilson, qu'elle n'est pas responsable de la guerre, que la paix de Versailles est inexécutable et surtout que la France est le pays militariste par excellence.

Voici une circulaire envoyée en Alsace par la maison d'édition pangermaniste bien connue J.-F.Lehmann, de Munich. Elle recommande aux Alsaciens, *nota bene*, une série d'ouvrages ayant trait à la dernière guerre et qui paraissent sous les titres les plus frappants : *Invaincus sur mer, Invaincus sur terre* (1). Sans doute aurons-nous prochainement dans cette série un volume intitulé : *Invaincus dans les airs*. Ces ouvrages comprennent des chapitres rédigés par divers auteurs choisis naturellement parmi les généraux les plus populaires : Hindenburg,Ludendorff, Litzmann, Bernhardi, Liman von Sanders, etc., et même l'amiral prince Henri de Prusse, qui pourtant n'exerça aucun commandement effectif pendant la guerre et qui, après l'armistice, à l'instar du Kronprinz Rupprecht de Bavière, déserta à l'étranger sous la protection du drapeau rouge révolutionnaire.

Voici un volume consacré à Mackensen, «lequel, affirme l'éditeur, fut traité d'une façon scandaleuse par la prétendue nation chevaleresque ». Dans un autre ouvrage, le général von Bernhardi, l'élucubrateur des doctrines nocives sur la conduite de la guerre, raconte *la lutte des héros allemands*, n'omettant pas d'y relater copieusement ses « victoires » sur les fronts de l'Ouest et de l'Est, tout en rejetant sur Bethmann-Hollweg et Falkenhayn la responsabilité de l'écroulement militaire allemand.

A quoi bon énumérer tous les ouvrages de la circulaire. Mentionnons toutefois que, d'après une notice, la maison Lehmann vend le volume, selon le pays, 4.80 florins hollandais, 9 francs suisses ou 1,50 dollar.

Où l'on voit que le patriotisme de Herr Lehmann n'exclut pas le sens pratique des affaires !

(1) D'après une statistique récemment parue dans la *Boersenblatt*, organe des libraires, ce dernier volume a obtenu l'an dernier le plus fort tirage de tous les livres allemands.

L'éditeur Lehmann est très expert en cette matière, mais parfois il manque d'opportunité. N'est-ce pas lui qui, deux mois avant l'armistice, publia encore un plantureux programme d'annexions, s'étendant au monde entier, bien entendu sans aucune consultation des peuples intéressés ?

Tant il y a que la propagande nationaliste et antifrançaise continue à pousser son ivraie malsaine dans l'humus de la défaite et à empoisonner l'esprit des jeunes générations.

§

Ce serait folie que de vouloir énumérer tous les livres, toutes les brochures qui, depuis l'armistice, ont été publiés contre le Traité de Versailles, contre les Alliés et surtout contre la France. Néanmoins, toute cette littérature qui foisonne peut être distribuée en un certain nombre de compartiments, dont les cloisons ne sont pas étanches, car un rayon empiète facilement sur l'autre.

Déjà, pendant la guerre, les Allemands s'étaient efforcés de rejeter sur les Alliés, et avant tout sur la Russie, les responsabilités du cataclysme. Actuellement on s'en prend à la France dont on a propension à faire le bouc émissaire de tous les maux de l'Europe. Les publications savantes et populaires, les éditions diplomatiques et les brochures de vulgarisation se chevauchent. Citons, parmi les ouvrages les plus connus, celui du général comte Montgelas, naguère féru de pacifisme, devenu aujourd'hui l'un des zélateurs du culte nationaliste, *La question de la culpabilité*, et aussi la *Responsabilité de la guerre mondiale*, par A. Gebhardt.

A cette sorte de littérature se rattache celle qui a pour but de disculper l'Allemagne des crimes de la guerre ; l'ouvrage le plus répandu de cette catégorie est indubitablement celui d'Otto von Stülpnagel : *La vérité sur les*

crimes de guerre allemands, qui coûtait naguère encore le prix dérisoire de trois marks, témoignage de la richesse des organes de propagande allemande.

Le système de von Stülpnagel pour justifier les horreurs commises par ses compatriotes est pour le moins bizarre : il consiste à nous opposer en deux colonnes des crimes analogues perpétrés par les Alliés : 1° dans des guerres antérieures ; 2° dans la guerre mondiale. C'est en vertu du même principe offensif que le *Deutsches Tageblatt*, feuille ultra-nationaliste, a publié deux contre-listes allemandes de criminels de guerre français et anglais. La première liste comprend les noms de quatre cents officiers, sous-officiers et soldats français, la deuxième celle d'un aussi grand nombre de militaires anglais de tous grades. Ces listes ont été soi-disant composées d'après des pièces authentiques provenant de dépositions, produites sous serment, de prisonniers de guerre recueillis dans les camps de concentration.

J'ai eu un aperçu de l'exubérance de la production pamphlétaire contre le Traité de Versailles à l'exposition intitulée « l'Allemagne et le Traité de paix » à laquelle je faisais allusion. Toute une bibliothèque empilée ou étalée dans le vestibule offrait aux visiteurs ses indigestes élucubrations. Mentionnons parmi les ouvrages les plus connus : *le Traité de Versailles*, par Max Lohan, les *Exigences de Paris*, par le Dr Ernst Hamburger, le *Manque de charbon et de matières premières*, du même auteur. *Que signifie Spa ? Paix de violence et reconstruction*, par le Dr August Müller, etc.

Mais cette littérature, qui s'emploie à prouver que le traité est inexécutable, est loin d'atteindre au diapason de fureur que nous rencontrons dans les ouvrages qui combattent la France et qui, systématiquement, s'évertuent à nous discréditer aux yeux du monde entier ; soit qu'ils s'en prennent à « l'ignominie noire », soit qu'ils traitent de la Haute-Silésie, de Dantzig, soit encore qu'ils

flétrissent l'occupation de la Rhénanie ou qu'ils vilipendent notre pénétration dans le bassin de la Sarre. Le film, les conférences, les expositions, le pamphlet, le roman, tout est mis à contribution pour nous dénigrer, nous diffamer, nous ravaler aux yeux du monde entier.

J'ai sous les yeux plusieurs ouvrages de ce genre : *la Tyrannie des Français en Haute-Silésie*, par le Dr Ernst Sonntag, *la Rapacité des Français à l'égard des terres allemandes* (et leur politique anti-allemande des siècles antérieurs), par Valentin von Bismarck, *les Noirs sur le Rhin*, un problème mondial, édité à Heidelberg par la « *Pfalzzentrale* » sous la responsabilité du professeur docteur chevalier von Eberlein, etc.

Dans sa brochure aux allures historiques, dont la couverture est encadrée des couleurs de la monarchie : noir-blanc-rouge, le Dr Sonntag, reprenant le mot célèbre de Zola, accuse les personnalités les plus éminentes de l'Entente d'avoir provoqué la guerre :

J'accuse ! s'écrie-t-il avec emphase, comme provocateurs et criminels de la guerre, parmi les Français : Delcassé, Clemenceau, Millerand, Briand, Viviani et leurs soutiens ; parmi les Anglais : Grey, Bonar Law, Lord Landsdowne, Asquith, Churhill, Lord Haldane, Lloyd George et leurs comparses ; parmi les Italiens : Sonnino et ses comparses ; parmi les Américains l'hypocrite universel Woodrow Wilson et ses acolytes ; parmi les Russes : Iswolski, le grand-duc Nicolaï Nicolaiewitch, Stolypine, Sassanof, Suchemlinof et leurs comparses ; parmi les Tchèques : le Dr Karl Kramarsch et ses manœuvres américains.

Quant au professeur von Eberlein, il s'applique à réfuter page par page la brochure de défense française, la *Campagne contre les troupes noires*, qui a paru chez G. Maréchal et Cie à Mayence. Il sied de relever que, dans sa préface, l'auteur réprouve les exagérations et les faux bruits qui sont exploités dans leur propagande par les *organisations irresponsables et leurs orateurs ambulants, leurs « Wanderredner »*, qui sont les plus dangereux pré-

dicateurs de la revanche et qui, salariés par les associations nationalistes, parcourent l'Allemagne du Rhin à la Vistule, de la mer du Nord aux Alpes de Bavière.

Mais, de tous ces pamphlets, c'est incontestablement celui de Heinrich Distler, *les souffrances allemandes sur le Rhin*, qui emporte la palme autant par les outrages qu'il contient, par ses calomnies, que par la véhémence du ton. Dès la préface nous nous sentons immergés dans une atmosphère de haine féroce, implacable. Le *leitmotiv* du livre, le voici, tel que l'auteur prétend l'avoir puisé dans une vieille chronique :

Lorsque sonnèrent les cloches, partout dans l'île de Sicile on assaillit les Français avec une telle cruauté que non seulement les soldats, mais encore leurs femmes et leurs enfants,furent bestialement abattus. Même les Siciliennes de naissance qui avaient eu des rapports avec les Français furent poignardées pour effacer toute trace de sang français (1).

L'auteur se délecte visiblement à l'idée de nouvelles Vêpres siciliennes, et cette phrase : « Lorsque sonnèrent les cloches... etc., » revient encore comme un écho à la fin de sa préface. Tout le livre en est inspiré ; les Français y sont traités couramment de fauves, de bêtes rapaces, de sadiques et de vampires.

Telles sont quelques-unes des aberrations où conduit la campagne contre le Traité et sa conséquence, l'occupation, et surtout la culture systématique de la haine, la haine absurde et inique de tout ce qui est français, comme si les Allemands n'étaient pas eux-mêmes responsables au premier chef de leur triste situation.

Il n'est que juste d'ajouter que les milieux pacifistes et démocratiques s'efforcent de contre-battre ces tendances en publiant de leur côté force brochures et ouvrages qui permettent d'espérer en l'avenir ; témoin les éditions

(1) Cf. le traitement honteux et barbare qui a été infligé aux femmes silésiennes coupables ou soupçonnées d'avoir entretenu des relations avec les troupes d'occupation, après le départ de celles-ci.

de la Ligue de la Nouvelle Patrie *(Bund neues Vaterland)* et de « la Paix par le Droit » dont l'organe hebdomadaire la *Menschheit* (l'Humanité) livre, avec des moyens limités, le plus rude et le plus courageux des combats.

§

Nous ne croyons pas que depuis le *Gott strafe England* de Lissauer, le fameux hymne de haine contre l'Angleterre qui, au début de la guerre « joyeuse », jouit d'un prestige extraordinaire en Allemagne, la littérature germanique ait produit rien de comparable au poème qu'une feuille wurtembergeoise, les *Boeblinger Boten*, ont publié.

Du moins l'hymne de Lissauer était dû à la psychologie de guerre, c'était un produit de circonstance, l'aboutissement naturel d'un formidable mouvement national contre l'Angleterre qui venait d'entrer en lice à nos flancs, tandis que le lied d'Erich Zander, — tel est le nom de l'auteur, — n'a été écrit qu'en 1920, deux ans après l'armistice. Cette fois l'ennemi abhorré n'est plus l'Angleterre, ce n'est pas davantage la France, comme on pourrait à bon droit s'y attendre, c'est la Pologne, la Pologne qui a tronçonné la Prusse de l'Est, désannexé la Posnanie et pris pied en Silésie.

Le texte en est tellement édifiant, il atteste une telle décadence de la mentalité que nous le soumettons intégralement à nos lecteurs :

Que Dieu aide la cause allemande des justes. Qu'il ne permette pas
Que des hommes allemands soient asservis par les Polonais ;
Qu'il nous donne la force de briser la puissance de la Pologne,
De nous venger férocement dans le sang et dans le fer,
Qu'il leur envoie la maladie, que leur pays soit ravagé par la peste,
Que des fruits vénéneux croissent dans leurs champs ;
Que le diable emporte aux enfers
La couvée des Polonais sales et répugnants.
Si Posen et la Silésie deviennent polonais,
Que Dieu fasse alors crever *(sic)*
Dans le giron de la mère, les enfants, tels des bêtes.
Que Dieu paralyse pieds et mains des Polonais.

Les estropie, les aveugle,
Les frappe de surdité, et de démence ; femmes et enfants, pêle-mêle.
Que toute la Pologne, villages et villes, retentisse
Non pas de jubilations, mais de gémissements et de lamentations ;
Puisse ainsi Dieu rafraîchir la vengeance allemande.
Ensuite Tout-Puissant déverse tes éclairs (sur la Pologne) ;
Que soient réduites en cendres à l'ardeur du brasier
Les mines et les usines ; que brûlent ou se noient
En tas hommes, femmes et enfants,
Que leur semence soit foulée par nos pieds,
Puissions-nous massacrer avec volupté grands et petits,
Tremper notre poignard dans leurs entrailles,
Que toute la terre de Pologne, convertie en fournaise,
Soit couverte de cendre et de fumée.
Il existe un Dieu qui venge et qui exécute,
Et c'est ce Dieu qui anéantira l'engeance polonaise.
Un cœur allemand ne se laisse pas amollir ;
Que triomphe non pas la paix, mais la haine entre les deux pays
Et si une fois je m'équipe pour la lutte mortelle
Même expirant je m'écrierai :

Faites de la Pologne un désert !

Tel est le produit de la folie furieuse, du *furor teutonicus* d'un pangermaniste échevelé au lendemain de la paix de Versailles. Certes ce chant relève beaucoup plus de la pathologie que de la littérature ; néanmoins il nous explique, en quelque manière, le farouche obstructionnisme qui règne dans certains milieux allemands, — justement les plus riches et les plus puissants, — contre l'exécution du Traité de Versailles, ce constant mauvais vouloir contre lequel nous nous insurgeons.

Le poème de Zander n'est que l'œuvre d'un individu, mais à côté de lui pousse toute une forêt de divagations aussi malsaines et tellement touffue que dernièrement on a pu en tirer un florilège, le florilège de la haine.

C'est dans un journal de l'Allemagne méridionale, la *Breisgauer Zeitung*, que nous découvrons un autre fleuron de cette campagne de haine. Cette gazette fort répandue vient de publier le couplet suivant qui suinte la haine de notre pays :

Le jour viendra où jaillira
La flamme de la vengeance allemande !
Malheur à toi, France !
Alors la terreur et l'horreur te saisiront.
Tu n'oublieras plus jamais l'heure,
Où tu assisteras à la vengeance allemande,
Qui te broiera pour toujours.
Tremble, France!

Par surcroît, ce sont les journaux du genre de la *Breisgauer Zeitung* qui nous font un grief continuel de pratiquer une politique de garanties et de sûretés vis-à-vis de l'Allemagne et nous reprochent violemment de vouloir mettre nos frontières à l'abri d'une nouvelle invasion germanique.

§

Le florilège de la haine ne devrait pas se contenter de collectionner les spécimens les plus caractéristiques du néo-lyrisme pangermaniste ; pour être complet, il devrait englober des extraits du théâtre et du roman, ainsi que des analyses des films chauvins qui foisonnent outre-Rhin.

En effet, pour mieux atteindre la masse, pour éveiller dans l'âme populaire des impressions d'autant plus vivaces que les images sont outrées, la propagande pangermaniste a maintenant recours au roman. N'est-ce pas là le moyen approprié pour assurer la plus large diffusion aux sentiments de haine des nationalistes et à leur désir de vengeance ?

De tous ces romans, celui qui a obtenu le plus franc succès, — puisqu'il s'est vendu à plusieurs dizaines de mille exemplaires, — s'intitule *Tartarin sur le Rhin*, par Allemand Daudet (*sic*). Il est édité par la maison Dom, de Berlin.

Si l'auteur n'a pas eu le courage de signer de son nom les inepties et les calomnies dont l'ouvrage est hérissé, il a eu l'audace d'usurper le nom de l'écrivain que nous considérons à juste titre comme l'une des gloires de notre

littérature. Est-ce licite, surtout dans un livre qui nous traîne dans la boue et qui n'est qu'une misérable parodie de notre immortel *Tartarin* ?...

Le volume est présenté élégamment, dans un format poche très commode, avec une couverture de toile enluminée de la silhouette de Tartarin en uniforme d'officier, le ventre rebondi, contemplant d'un air à la fois extatique et impérieux le Rhin qui coule à ses pieds et sur l'autre rive, la droite, un village qu'il s'apprête à conquérir, surplombé par un burg d'allure romantique.

Ce village, c'est *Drachenheim*, c'est-à-dire « repaire de dragons ». Quant à notre héros, ce n'est pas Tartarin, le grand Tartarin, c'est Tartarin II, jaloux des exploits de son père, dont il possède le « courage », le goût des aventures et l'énergie de fer. Pendant la guerre, il a eu l'occasion de manifester sa vaillance en chassant les Allemands de leurs propriétés et en les faisant interner dans des camps de concentration. Puis il a donné la mesure de son intrépidité en traquant les espions. La paix venue, on l'appelle sur le Rhin, où la France a une nouvelle mission à remplir. Il se met en route, une grenade dans la main gauche, un revolver dans la droite.

Le voici auprès des « fils de la gloire », — c'est nous, — qui confisque un appartement pour ses besoins particuliers, reléguant la famille dans la cave. Il rencontre à Mayence le capitaine Dulac qui sait conjuguer adroitement les prérogatives de sa charge avec certaines affaires plus ou moins délicates.

Le général donne l'ordre à Tartarin de s'emparer de Drachenheim, ce paisible village que nous l'avons surpris en train de contempler. A la tête de deux compagnies d'infanterie, d'une compagnie de tirailleurs sénégalais, d'une section de cavalerie et d'un auto blindé, Tartarin, sous une pluie battante, trempé jusqu'aux os, fait une piteuse entrée dans Drachenheim où il épie en vain les ennemis. On lui offre une maison assez loin du cantonne-

ment de ses troupes, notre héros refuse, car il appréhende une agression.

Hommes et femmes de Drachenheim ! dit-il, dans sa proclamation emphatique, le vœu que vous nourrissiez depuis des années est exaucé ; les armées de la grande République française sont entrées dans vos murs. Nous venons pour vous rendre libres et heureux, aussi libres et heureux que vous le fûtes chaque fois que les Français vinrent à vous. Pensez au grand roi Louis XIV, pensez à l'immortel Napoléon ! Faites-vous raconter combien heureux vos aïeux furent sous eux !...

La proclamation continue longtemps sur ce ton ampoulé, mais à la grande déception de Tartarin elle n'a aucun écho. Tout au long de deux cents pages l'auteur raconte les prouesses de Tartarin qui voit partout des conspirateurs et qui, sur l'ordre du général en chef, s'évertue à faire de la propagande française par tous les moyens, finalement en allant à l'église et en obligeant tous ses officiers à en faire autant.

Naturellement « l'ignominie noire » a sa place indiquée dans ce livre où l'on relate sans fard les forfaits d'un nègre que sa victime est incapable de reconnaître parmi les deux cents hommes de la compagnie. Ils sont tous aussi noirs l'un que l'autre !

La visite du général, un goinfre, devant qui vingt hôtes de la maison de détention, auxquels on a promis la liberté, hurlent « hourra » à tue-tête, l'arrivée des « dames de France », — ce sont les épouses des officiers,— sont des passages particulièrement ignobles. Voici comment l'auteur narre leur voyage en Allemagne occupée :

Même les enfants, jusqu'aux nourrissons, éprouvaient les sentiments du vainqueur et se conduisaient de façon correspondante. Les garçons brisèrent les vitres des compartiments ou coupèrent dans les coussins rouges quelques lambeaux qu'ils emportèrent comme trophées. Les petits faisaient leurs ordures dans le corridor. Le water-closet suscita un intérêt particulier. Beaucoup de mères n'avaient jamais vu une installation aussi curieuse, sans doute d'origine anglaise. La mécanique fut tirée

sans interruption, jusqu'à ce qu'elle fût cassée. Chacun prenait part avec joie à ces manœuvres. Il n'y avait que les conducteurs allemands qui ronchonnaient : « Voilà vingt ans que je suis en service, mais je n'ai encore jamais vu pareille saleté ! Les femmes sont encore pires que les enfants. Regardez donc cette vieille qui crache par terre ! » Les dignes matrones avaient déjà un petit lac entre leurs pieds. Ainsi s'étalait la conscience de leur victoire.

Tout le livre est taillé sur ce patron. Quand donc des femmes d'officiers français se sont-elles comportées de cette façon ? Où l'auteur a-t-il été chercher de tels modèles ?...

Naturellement Tartarin est victime d'une aventurière rouée qui se fait passer pour Polonaise, le trompe impudemment et, un beau jour, s'enfuit avec la caisse et un certain baron qui avait la prétention de se faire nommer « président de la République rhénane » et dont Tartarin soutenait les projets. Le baron n'était, lui aussi, qu'un chevalier d'industrie !...

Toutes les illusions de Tartarin vont-elles s'effondrer ? Que non ! Ce serait mal le connaître : il a tôt fait de se reprendre :

Ces coquins ! hurle-t-il. Ces coquins ! Ils se sont trompés. Ils ont cru bafouer la France confiante, mais la France ne se laisse pas duper par les Allemands ! L'Allemagne payera les pots cassés. Chaque pfennig sera inscrit au compte des réparations.

Et Tartarin finit par se bercer du doux espoir d'être nommé lui-même un jour président de la République rhénane.

Tel est ce livre qui voudrait être spirituel et qui ne réussit qu'à être odieux. Plat décalque de notre Tartarin national, il marque l'étiage où a sombré la propagande pangermaniste.

§

Certes les malfaiteurs qui excitent ainsi le peuple allemand, en cultivant systématiquement tous les germes d'une revanche, impossible en ce moment, problémati-

que à l'avenir, ne sont qu'une minorité ; mais cette minorité est agissante et pour soutenir sa campagne elle dispose de ressources illimitées.

Que ne peut-on opposer à leur littérature haineuse une propagande pacifiste aussi activeet aussi bien armée? Pourquoi les démocrates, les pacifistes, les socialistes, bref, tous les partisans de la République et du désarmement moral, n'y répliquent-ils pas du tac au tac, ne serait-ce que pour nous prouver la sincérité de leurs sentiments ?

A cela il y a plusieurs raisons dont la première est péremptoire : le Traité de Paix de Versailles, — il faudrait être bien naïf pour supposer le contraire,— est fort impopulaire en Allemagne. Sinon tous les partis, du moins la population, dans son écrasante majorité, y voit la cause de sa détresse et de tous les maux qui, depuis 1920, se sont abattus sur le pays. Par surcroît la France est considérée comme l'ennemie acharnée, irréductible de l'Allemagne, dont elle veut la destruction. C'est elle qui a inspiré le pacte de Versailles et c'est elle qui en exige la féroce application jusqu'à ce que l'Allemagne ait exhalé son dernier souffle.

D'autre part, les moyens financiers des partis de gauche, eussent-ils la volonté de réagir énergiquement contre la campagne nationaliste et ultra-nationaliste, sont loin d'atteindre à ceux dont disposent leurs adversaires, lesquels, grâce à l'apport des grands industriels, sont autant dire inépuisables.

Enfin, troisième raison, et non la moindre : la littérature de gauche, pour autant qu'il y en a,—et c'est une littérature qui a trait beaucoup plus aux questions économiques et sociales, à la nouvelle organisation politique de l'Allemagne qu'aux brûlants problèmes de politique extérieure,— est à vrai dire presque invisible. J'ai enregistré à cet endroit quelques observations qui ont fait ma religion.

J'entre dans une librairie bien achalandée de la Leipzigerstrasse, à Berlin, pour acheter une brochure pacifiste : « Avez-vous le dernier ouvrage de Hellmut von Gerlach (1) ? — Non, nous ne connaissons pas cet ouvrage », me répond sèchement le commis, avec une nuance de dédain. Je renouvelle l'expérience dans une deuxième, dans une troisième librairie, dans d'innombrables librairies, chaque fois que j'ai l'occasion d'y aller : le résultat est toujours le même. La littérature pacifiste et socialiste demeure introuvable.

J'examine curieusement les étalages des libraires, en quête des œuvres de Foerster, de Nicolaï, du prince Lichnowsky, du baron Eckartstein, du comte Kessler, des éditions de la *Ligue de la Nouvelle Patrie*, baptisée depuis peu *Ligue allemande des Droits de l'homme*, en vain ! Je ne découvre partout que des romans, des relations de la guerre écrites par les généraux du kaiser et surtout, ô surtout, une débauche de volumes et d'opuscules concernant le Traité de Versailles, la politique d'oppression de la France et l' « ignominie noire ».

A Francfort je renouvelle l'expérience ; je désire me procurer un petit livre, *Deux années d'assassinats*, qui fit sensation il y a quelques mois en Allemagne. L'auteur, E.-E. Gumbel, y dénonce sans égard tous les assassinats commis depuis la révolution, établissant un parallèle saisissant entre ceux qui furent exécutés au détriment de la droite et ceux qui le furent aux dépens de la gauche. La statistique est édifiante : 318 assassinats politiques au compte de la droite, qui n'enregistre que 31 années et trois mois de détention et une condamnation à la forteresse perpétuelle, et seulement 16 assassinats au compte de la gauche, sanctionnés par 8 condamnations à mort, 239 années de détention et une année de réclusion !

(1) Président de la Société de la paix allemande, directeur de la démocratique et pacifiste *Welt am Montag*, l'un des plus vaillants pionniers de la démocratie allemande.

Dans plusieurs librairies je réclame ce livre qui a donné lieu à de véhémentes polémiques dans toute la presse allemande et aussi à l'étranger ; tant les vendeurs que les propriétaires font la sourde oreille : ils n'en ont jamais entendu parler, ils en ignorent absolument l'existence et le nom de l'auteur leur est totalement inconnu. Enfin un libraire, moins revêche que ses confrères, veut bien m'avertir que je perds mon temps à courir les librairies à la recherche de cet ouvrage ou d'autres du même genre. « Un libraire qui se respecte, me confie-t-il, ne débite pas ce genre de littérature. Si vous tenez absolument à vous procurer ce livre, il faut que vous vous adressiez à la librairie communiste qui loge au *Kaiserpassage* », appellation bien mal choisie pour des émules de Lénine.

Je n'y fais qu'un bond ; j'y suis reçu par un commis aux cheveux crépus, noir de jais, un enfant de Sem de pure race, qui finit pas me découvrir un dernier exemplaire du livre de Gumbel. Plein de confiance, ranimé, je lui demande alors la nouvelle brochure du leader social-démocrate Scheidemann. Il m'aurait presque bouté dehors, tant son indignation et aussi son mépris étaient grands : « Une librairie communiste, me réplique-t-il, atrabilaire, ne tient pas les ouvrages des socialdémocrates. Nous n'avons que de la littérature communiste. » Et d'un geste grandiose, il étreint les opuscules qui grouillent sur toutes les tables, sur les casiers, qui jaillissent en piles serrées sous les chaises et remplissent les encoignures. Je m'enfuis apeuré...

J'ai éprouvé les plus grosses difficultés à me procurer le livre fameux de Mathias Erzberger : *Souvenirs de la Guerre mondiale*, et encore ai-je dû me contenter d'un exemplaire dépareillé, alors que les éditions nationalistes tirent à cent mille exemplaires et se trouvent chez tous les marchands.

Le grand obstacle, constate la *Menschheit* de Stuttgart, à la diffusion des idées pacifistes et républicaines,

émane de l'ostracisme des libraires qui, par système, boycottent toute la production de gauche. Il en résulte que tous les grands partis ont leur maison d'édition attachée au journal ; tel est le cas du Parti social démocrate, du Parti communiste, de la Société de la paix, cette dernière ayant même deux maisons d'édition : l'une à Berlin et l'autre à Stuttgart.

Mais la difficulté ne consiste pas à imprimer les livres, l'essentiel est de les bien lancer, de les répandre par milliers d'exemplaires dans tout le pays. Et c'est ici que défaille l'organisation des partis foncièrement républicains et progressistes. Devant la ligue des libraires nationalistes, ils sont impuissants. Tandis qu'en France les ouvrages de Caillaux voisinent aux devantures des libraires, avec ceux de Léon Daudet, ceux de Barrès avec ceux de Romain Rolland ou de Barbusse, en Allemagne toute cohabitation d'adversaires politiques demeure rigoureusement prohibée, et cela en raison d'un mot d'ordre, ou plutôt d'un veto des chefs de file.

C'est dans ce boycottage de la littérature de gauche qu'il faut voir, à mon avis, l'une des raisons de la stagnation de la mentalité allemande, de son ignorance complète des causes réelles de la guerre, et de la responsabilité de l'Allemagne ; c'est aussi grâce à cette pernicieuse complicité des libraires que les Allemands persistent à ajouter foi à la légende du « coup de poignard dans le dos » et qu'ils croient leur armée invaincue. Bref, si la brume de mensonges qui enveloppe l'Allemagne et l'empêche d'avoir une claire vision de sa situation, obstruant tout essor vers la démocratie, au lieu de s'atténuer, reste aussi impénétrable que pendant la guerre, ce sont les libraires qui, pour une large part, en sont responsables.

Pendant que le livre déjà cité de Gumbel tire péniblement à dix mille exemplaires, sait-on quels résultats extraordinaires a obtenus la propagande nationaliste dans le lancement de ses ouvrages ? Je prends au hasard

dans ma bibliothèque quelques *Hetzwerke* (Livres tendancieux) que je me suis procurés dernièrement. L'ouvrage qui s'intitule: *Les souffrances allemandes sur le Rhin*, et dont la couverture s'adorne de deux mains croisées dans un geste suppliant, a été tiré à cent mille exemplaires coûtant à l'époque cinquante pfennigs, environ un centime ; le libelle de Joseph Lang, l'*Ignominie noire*, en est au 125e mille ; le gros ouvrage, *la vérité sur les crimes de guerre allemands* en est à son quatrième tirage. Certains de la « Ligue pour la protection de la culture allemande » ont atteint des tirages incroyables, entre autres le guide à travers l'exposition « l'Allemagne et le Traité de paix », qui constitue le bréviaire de tous les pangermanistes.

Ces tirages nous semblent d'autant plus fantastiques qu'en France les pamphlets n'ont qu'une force d'expansion limitée et que les ouvrages d'un caractère politique ne sont guère lus par les masses. Ils caractérisent essentiellement les méthodes de propagande et la puissance des moyens dont disposent nos adversaires.

§

Ils caractérisent aussi bien l'union de tous les adversaires acharnés du Traité de Versailles et, par ricochet, de la France, de ceux qui veulent échapper par tous les moyens au juste fardeau des réparations : hobereaux et bourgeois, capitaines d'industrie et gentilshommes de finance, en un mot toute la classe possédante.

Il ne faut pas se lasser de répéter aux Allemands qu'ils ne peuvent espérer de leur mauvais vouloir aucune amélioration de leur sort et que des mandataires du genre du Dr Cuno ou de Hugo Stinnes leur nuisent beaucoup plus qu'ils ne les servent.

Ce n'est pas au moyen de subtilités, de sophismes, de stratagèmes, voire de menaces, ce n'est pas en alimen-

tant la propagande insensée dont nous n'avons fait qu'esquisser l'un des côtés (1), que l'Allemagne obtiendra des allégements à sa triste condition, c'est seulement par sa transformation en une république pacifique, vouée aux œuvres de la paix et non pas au culte du dieu déchu Wotan.

AMBROISE GOT.

(1) Combien de milliards a coûté à l'Allemagne l'organisation de la résistance dite passive et de la *Ruhrhilfe* ?

LE PÉCHÉ DE LA VIERGE[1]

—

VIII

Dans sa béatitude il ne soupçonnait même point qu'à une lieue et demie seulement de distance, à cause de lui, la petite ville fût en ébullition.

Lorsqu'à toute allure elle partit en quête du médecin qui avait quelquefois soigné Mme de Lagrange, — quoiqu'elle fût riche, ce n'était pas, selon toute vraisemblance, sa clientèle qui l'enrichirait, car elle n'était pour ainsi dire jamais malade, — on peut bien penser que, malgré ses angoisses, la Nannette était trop fière d'avoir à annoncer cette nouvelle pour ne la point semer partout sur son passage. Il suffisait d'ailleurs qu'on la vît se hâter, et presque courir, pour qu'on devinât qu'il y avait du nouveau chez Mme de Lagrange. Certes, il faisait chaud, et tous les volets étaient fermés au nez et à la barbe du soleil dont les rayons se brisaient sur le bois peint en gris et sur les pierres des murs ; mais les portes restaient entr'ouvertes ; mais les ménagères continuaient d'ouvrir l'œil, et le bon, de prêter l'oreille, et la bonne, pour enregistrer impartialement toutes les allées et venues. Ce n'était pas de l'espionnage, ni même une surveillance occulte ou manifeste : cela faisait partie des habitudes de la petite ville depuis que le monde est monde. Pour Mme Dumas, de savoir que Mme Durand avait passé à dix heures un quart pour aller cueillir du persil dans son jardin d'où elle était revenue à onze heures moins vingt, ce n'était ni moins nécessaire, ni moins naturel que de respirer ; et,

(1) Voyez *Mercure de France* nos 604 à 607.

pour Mme Durand, de savoir que Mme Dumas était allée à la boucherie à onze heures moins cinq pour y rester à bavarder près d'une demi-heure, ce n'était ni moins naturel, ni moins nécessaire que de vendre des chapeaux, puisque telle était sa profession. Il serait très inexact de dire qu'une moitié de la petite ville fût occupée à surveiller l'autre. Non pas ! Mais la totalité de ses habitants étaient accoutumés à vivre de telle sorte que les trois-quarts de leur existence s'écoulaient au grand jour, et que le reste n'en était même pas à l'abri des confidences naïves ni des indiscrétions intéressées.

La Nannette s'en allait par un chemin qui presque immédiatement aboutit à la place. Elle répétait comme une litanie : «C'est ma bonne dame qui vient de tomber d'une « congexion. » Elle s'arrêtait un instant, et repartait. Sur la place, elle ne se tut pas davantage. Comme elle s'engageait dans la rue du Pont-des-Canes, elle tomba, non pas d'une « congexion », mais sur Mme Frossard qui, son ombrelle grande ouverte, s'en allait probablement faire quelques achats à l'épicerie de Charles Paillet où elle avait coutume de se fournir. Comme beaucoup de bourgeoises, jeunes ou âgées, elle préférait s'en occuper elle-même. Ce n'était pas qu'elles soupçonnassent leurs bonnes, pour la plupart assez vieilles et qui faisaient presque partie des familles, de les voler, mais c'était pour elles un divertissement et, en ce qui concerne le choix des denrées, on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. Si la Nannette avait eu le loisir d'y penser, elle eût juré que Mme Frossard n'allait pas à la boucherie, car c'était aujourd'hui vendredi; et, ce jour-là, les personnes pieuses, non seulement ne mangeaient pas de viande, mais, plus catholiques encore que notre sainte mère l'Église, elles eussent considéré comme un péché d'en acheter ; et, comme il y avait très peu de ménages où, même contre le gré du mari, la femme ne respectât la tradition du jour maigre, les bouchers

auraient pu, sans grands inconvénients, fermer boutique tous les vendredis, mais ils se seraient ennuyés. A Mme Frossard comme à tout le monde la Nannette dit :

— C'est ma bonne dame qui vient de tomber d'une « congexion ». Je vais chercher le médecin.

Pas plus pour Mme Frossard que pour d'autres, elle ne précisait que son garçon en fût la cause.

— Ce n'est pas possible ! dit Mme Frossard incrédule, comme si elle avait supposé que le coup de soleil eût été pour la Nannette elle-même.

— Ah ! que si, allez, madame ! C'est malheureusement bien vrai.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un pour la garder et la soigner en votre absence ?

— Mais, madame, dit la Nannette, ça vient d'arriver voici trois minutes. (Elle ne faisait pas le décompte de ses haltes courtes, mais répétées, devant les portes.) En tout cas, j'y ai laissé mon garçon.

— Il est donc revenu ? demanda Mme Frossard.

— Mais oui, madame ! Il n'était pas parti, vous savez.

Or cela lui remit en mémoire que, deux heures auparavant, elle l'avait vu dans la cuisine de Mlle Balandreau; en même temps, elle se rappela les projets qu'elle avait faits. Elle baissa les yeux comme quelqu'un qui se sent coupable et s'en fut très vite. Elle revint plus vite encore, marchant à côté du médecin qui se hâtait. Lorsqu'ils arrivèrent ensemble, ils ne trouvèrent plus dans la chambre que la vieille dame étendue sur son lit.

— Et votre garçon ? lui demanda le Dr Vincent à qui elle avait raconté l'accident.

Elle était si bouleversée qu'elle répondit ce qui lui passa par la tête.

— Oh ! lui, soigner les malades, ça n'est pas son fort. Il a dû partir tout de suite après moi.

Et elle prenait, en même temps, tout ce qui traînait encore d'argent sur le guéridon pour le déposer sur un des

rayons du placard, sans même remarquer que tous les billets de banque eussent disparu. Cependant le Dr Vincent examinait longuement Mme de Lagrange.

— Nannette, dit-il, vous ferez bien d'aller tout de suite chercher M. le curé.

Elle n'attendit pas d'en savoir plus long. Elle dut repasser devant la maison de Mlle Constance. Peut-être son garçon y était-il déjà retourné? Et elle revint avec M. le curé comme elle était revenue avec le médecin, mais tout de suite le curé Moyne l'avait interrogée, ayant d'être perspicace certains motifs que n'avait pas le Dr Vincent.

— Enfin, Nannette, comment cela s'est-il produit ?

Elle n'osa point le lui dissimuler, tant il lui semblait que M. le curé dût lire au plus profond de son cœur. Et, rouge de confusion, elle lui raconta tout, depuis la rencontre de Mme Frossard avant la messe jusqu'à l'apparition du gars sur le seuil de la chambre. Mais il lui eût fallu plus d'une heure pour la relation de tous ces événements si le curé Moyne ne l'avait fréquemment interrompue en lui disant : « Bon ! C'est bon, Nannette. Et ensuite ? » Avec les jalons qu'il l'obligeait à poser simplement de distance en distance, il reconnaissait la nature et les accidents du terrain. Pour ce qu'elle avait vu chez Mlle Constance, il lui fit jurer « sur les saints Évangiles » qu'elle garderait le silence. Elle le promit avec toute la sincérité dont elle était capable. Ils arrivaient à la maison qu'elle touchait, grâce au curé Moyne, à la fin de son récit.

— Quand je suis revenue avec M. le médecin, disait-elle, mon garçon n'y était plus.

— Et vous comptiez de l'argent avec elle ? lui demanda le curé Moyne.

— Oui, M. le curé ! Tenez, il était là, sur le guéridon. Je l'ai remis dans le placard.

Il serra la main du Dr Vincent qu'il avait l'habitude de rencontrer au chevet des malades, dans les familles

bien pensantes. L'autre, le Dr Mignon, était médecin des républicains ; à la vérité, il le rencontrait à peu près aussi souvent, car, au moment de la mort, il n'y avait pas d'idées qui tinssent devant l'effroi de l'au-delà, et il n'y avait à peu près pas d'exemple qu'un moribond ou ses proches eussent refusé les suprêmes secours de la religion. Mais enfin, entre le médecin clérical et l'autre, il y avait cette différence que le premier allait tous les dimanches à la messe de huit heures et faisait ses pâques, tandis que le second ne fréquentait pas du tout l'église. Le curé Moyne, qui n'était pas un sectaire, causait aussi volontiers avec le Dr Mignon qu'avec le Dr Vincent, mais il s'entretenait plus longtemps et plus familièrement avec ce dernier, qui lui dit :

— J'ai envoyé la Nannette vous prévenir, pour le cas où vous jugeriez bon d'administrer tout de suite la malade. Il n'y a pas urgence. D'ailleurs elle est perdue.

Le curé Moyne avait vu, lui aussi, assez de ces cas, et il avait de suffisantes notions de médecine élémentaire pour ne point songer à discuter le diagnostic du Dr Vincent qui parlait d'hémiplégie droite. Il se recueillit pour prier, tandis que la Nannette, qui avait tout entendu, pleurait.

— Cet argent, dit le curé Moyne, où l'avez-vous mis ?

— Ici, répondit-elle en s'essuyant les yeux.

Il vit le tas d'or et regarda le papier jauni.

— Votre fils est-il ici, dans sa chambre ? demanda le curé Moyne.

— Je vais voir, Monsieur le curé.

Elle sortit, et revint en disant : Il n'y est pas.

— Je m'en doutais, dit le curé Moyne. Il en a volé la plus grande partie, et il court à l'heure qu'il est.

— Mon garçon aurait volé ! s'écria-t-elle.

Moins robuste, elle n'eût pas résisté à ces émotions successives. Elle s'assit, assommée, la source de ses larmes soudain tarie, et elle regardait autour d'elle, hébétée, en

se balançant sur sa chaise, tandis que le curé Moyne résumait au Dr Vincent l'histoire qu'elle n'avait fait, bien malgré elle, que lui esquisser, mais il se garda de prononcer le nom de Mlle Constance.

— Mais il faut le dénoncer tout de suite à la gendarmerie ! dit le Dr Vincent, pour qu'on le recherche et qu'on l'arrête.

— Oh ! Monsieur le médecin, ne faites pas ça ! implora la Nannette. J'en mourrais de honte et de chagrin.

— Pour moi, dit le curé Moyne, j'estime qu'il vaut mieux que nous n'ébruitions point l'affaire. Mme de Lagrange ne souffrira point de ce vol, puisqu'elle ne s'en relèvera pas, ni ses héritiers, puisqu'on ne lui en connaît pas. Même en admettant l'impossible, c'est-à-dire qu'elle recouvre la santé, ses rentes lui suffiraient largement pour vivre. Nous garderons donc le secret, n'est-ce pas docteur ? Vous, Nannette, vous ferez de même.

— Oh ! Monsieur le curé, je vous le jure ! dit-elle.

— Et dites-vous bien que c'est une chance inespérée pour vous d'être débarrassée de... il allait prononcer : de ce vaurien, mais il songea qu'il avait affaire à une pauvre femme durement éprouvée, et il acheva : de votre garçon qui ne pouvait vous amener que des ennuis.

— Ainsi, dit-elle, d'une voix blanche, vous croyez qu'il est parti avec l'argent, Monsieur le Curé ?

— J'en mettrais ma main au feu, répondit le docteur Vincent à la place du curé Moyne.

— Ah ! Que je suis malheureuse ! Mon garçon que je ne reverrai plus, et ma bonne dame qui va mourir ! Je vais rester toute seule sur la terre.

Car elle tenait à lui d'instinct, plus qu'elle ne croyait elle-même. Elle s'était réhabituée à sa présence, et sans doute eût-elle reporté à une date encore plus lointaine de se décider à lui dire qu'elle ne pouvait plus l'aider à vivre. Mais il s'agissait moins d'elle que de la malade qu'il fallait continuer de soigner.

— Je vais passer chez les Sœurs, dit le curé Moyne.

Et déjà il songeait à opérer le sauvetage de Constance, de même que le Dr Vincent s'occupait, sinon de tirer d'affaire, de soulager Mme de Lagrange. Vers onze heures, il sonna à la grille, contrairement à ses habitudes ; mais, n'ayant point la certitude absolue que le gars fût parti, il voulait laisser à Constance le temps de réfléchir, si le gars était près d'elle, de se reprendre, et de le recevoir ou de lui fermer sa porte. Et il fallait aussi que ce fût un jour bien extraordinaire pour que, dans la même matinée, la vieille sonnette se fît entendre deux fois à quelques heures d'intervalle.

C'était Constance qui avait poussé le gars à sortir, sous ce prétexte qu'il allât voir ce qui se passait chez Mme de Lagrange, en réalité pour être seule quelques minutes ou plus longtemps. Depuis la veille où elle avait été submergée et vaincue par la houle de ses instincts, pas un instant elle n'avait eu licence de s'isoler pour réfléchir, alors qu'en elle au moins trois personnages différents exigeaient de voir clair.

D'abord, la fille de M. et de Mme Balandreau. C'étaient eux qui, par leur travail et leur esprit d'économie, avaient organisé cette maison dont elle ne se considérait que comme une usufruitière qui devrait, un jour, leur rendre des comptes : tout ce qu'elle renfermait leur appartenait bien plus qu'à elle. Ils étaient morts ? Non pas ! Constance avait l'impression très nette que, d'un point déterminé dans l'espace, ils continuaient de surveiller ses pensées et ses actes, et qu'ils auraient souffert de voir s'installer chez eux des étrangers tels que la Nannette et son fils.

Ensuite, la vieille fille soucieuse de sauvegarder sa tranquillité et son indépendance, et de conserver ses chères habitudes. Personne de la petite ville n'aurait pu trouver le moindre prétexte à lui chercher noise; elle ne dépendait de personne, et toujours l'emploi de son

temps avait été si minutieusement réglé que, même depuis la mort de sa mère, jamais elle n'avait eu le temps de s'ennuyer.

Enfin, la dévote assidue à tous les offices de la semaine aussi bien que du dimanche, membre de toutes les associations pieuses, et dont les sentiments sur le ciel et l'enfer n'avaient point varié depuis son enfance. Si, au cours de quelques heures de fièvre, elle avait pu s'abstraire de l'image des châtiments terribles réservés aux pécheurs, elle l'avait eue trop lontemps devant les yeux pour que ses lignes dures et ses teintes crues ne s'y fussent pas en quelque sorte incrustées. Aussitôt disparu son complice, une folle envie la prit d'aller verrouiller la grille pour qu'il ne pût pas rentrer : un reste de lâcheté, de peur et de complaisance en sa faute la retint, mais elle se réfugia dans sa chambre où le lit béant lui rappela ce qu'elle n'était pas loin de vouloir oublier. Sa chambre qui n'était pas encore faite à dix heures et demie ! Elle en souffrit dans son âme de ménagère soigneuse, mais n'eut pas le courage de se mettre à la besogne. Elle ferma hermétiquement ses volets pour être dans une demi-obscurité et s'assit dans un fauteuil dur, les mains sur les genoux. En vain réfléchit-elle : elle ne savait quel parti prendre. Elle s'était trop engagée avec cet homme, et même avec sa mère, pour pouvoir désormais leur annoncer qu'elle avait changé d'avis. Si déjà la Nannette avait dit à Mme de Lagrange : « Je m'en vais », il était trop tard pour que Constance lui fît savoir qu'elle n'avait pas besoin de ses services, et puis probablement son fils ferait du scandale. Se retourner vers son protecteur spirituel, le curé Moyne ? Elle n'y voulait même pas songer, tant elle s'estimait criminelle d'être retombée quelques heures seulement après l'aveu de sa première chute. Elle se considérait comme n'ayant plus d'amies ; dès la veille elle s'en était aperçue. L'accès de l'église lui serait virtuellement interdit, car, vivant au su de tous en concubinage, elle n'oserait pas y entrer.

Lorsqu'elle entendit la sonnette, elle se précipita vers sa fenêtre, entr'ouvrit ses volets et vit le curé Moyne. Si grande que redevînt sa honte, elle poussa un soupir de soulagement : elle aimait mieux affronter la colère probable du représentant de Dieu que de rester dans cette incertitude; n'attendant pas qu'il montât, elle descendit à sa rencontre, pensant le trouver dans l'ombre du corridor, où elle serait un peu moins gênée. Hélas ! En pleine lumière elle dut aller lui ouvrir la grille, car il ne voulait pas entrer malgré elle, à supposer que le gars fût dans la maison.

— Vous êtes seule, Constance ? lui demanda-t-il.

— Oui, Monsieur le curé. Si vous voulez bien entrer...

Ce fut au tour du curé Moyne de pousser un soupir de soulagement : il ne pouvait plus douter que le gars n'eût volé et, surtout, ne fût parti. Ils s'assirent au salon, elle tournant le dos à la lumière pour que sa confusion fût moins visible.

— Je ne vous ai pas vue ce matin à la messe, dit-il. Vous étiez souffrante ?

Elle tomba à ses genoux en disant :

— Monsieur le curé, écoutez-moi en confession.

Il la bénit, et elle recommença, mais avec une ferveur et une impression de délivrance qu'elle n'avait pas ressenties la veille, à la chapelle. Le curé Moyne ne s'y trompa point. Quant elle eut terminé :

— Réjouissez-vous ! lui dit-il. Vous ne le verrez plus.

— Ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle.

Il crut qu'elle le regrettait.

— Comment ! Je vous croyais délivrée de la tentation ?

— Ce n'est pas cela, Monsieur le curé. Je voulais dire que je n'ose pas espérer que ce soit vrai.

Il résuma l'accident survenu à Mme de Lagrange, le vol, et la disparition du gars.

— Oh ! oh ! dit-elle avec des sanglots, c'est moi qui suis la cause de tout! Sans moi, notre chère dame n'aurait pas

eu cette attaque. Oh ! Monsieur le curé, comme je suis coupable, n'est-ce pas ?

Il eut la délicatesse de ne point l'accabler. Il professait cette doctrine que, pour les pauvres êtres faillibles que nous sommes, la religion ne doit pas être une menace, mais une consolation ; il estimait, peut-être à tort selon l'enseignement officiel de l'Église, que, même pour les pécheurs qui meurent en état d'impénitence finale, Dieu a des trésors, que nous sommes incapables de connaître, de mansuétude et de pardon inépuisables ; à plus forte raison, lorsqu'il s'agissait d'une âme pure et que ne retenait pas longtemps l'attrait des plaisirs défendus, s'efforçait-il de la ramener dans la voie du salut par toute la douceur dont il était susceptible : plus que toutes les paraboles des Évangiles, il aimait celle de la brebis perdue.

— Peut-être, ma chère Constance ! répondit-il. Peut-être ; mais le sort de chacun de nous est entre les mains de Dieu. Sans doute l'heure de notre vieille amie avait-elle sonné. D'ailleurs elle n'est pas morte.

Il se refusa à ajouter que ce fût tout comme.

— Oh ! Monsieur le curé, dit Constance, je cours la soigner. Je ne la quitterai pas, je veux me racheter !

— Calmez-vous, fit-il. Ne brusquons pas les événements.

Et il lui traça une ligne de conduite.

— Il s'agit pour vous, dit-il, de refaire votre vie, non pas sur de nouvelles bases, mais en conformité avec ce qu'elle était avant votre égarement. Constance, vous devez vous marier.

— Oh ! protesta-t-elle en rougissant. Après ce qui...

— Laissons cela, dit-il en faisant un geste brusque. Je vous dis que vous devez vous marier.

— Mais, Monsieur le curé, personne ne voudra de moi !

— J'en fais mon affaire. Vous avez refusé à Mme Frossard. Etes-vous toujours dans les mêmes dispositions ?

Ce refus remontait à moins de quarante-huit heures et tant de choses s'étaient passées depuis ! Et la première faute qui l'avait précédé ! Aujourd'hui Constance n'ignorait plus rien. Elle se tut et le curé Moyne interpréta son silence comme un acquiescement à ses projets.

— C'est bien dit-il. De votre faute personne n'a la preuve formelle. Mis à part cet homme et vous, je suis le seul qui en ait connaissance. Il est parti. Vous vous taisez. Moi, parce que je ne l'ai apprise qu'au confessionnal, il m'est interdit d'agir autrement que si je l'ignorais. Le bruit s'en est répandu sans doute. Dès hier soir Mlle Laure est venue m'en parler en se rendant au cimetière. Je lui ai répondu : « Moi, je ne sais rien. Pour vous, ne vous hâtez pas de jeter la pierre. Attendez ! »

Elle l'interrompit :

— Mais, Monsieur le curé, il y a sa mère !

— Elle ne parlera point. Elle me l'a promis. Et puis elle a tout intérêt à se taire.

— Mais... et elle hésitait de plus en plus, il y a aussi une autre personne.

— Et qui donc ? demanda-t-il très intrigué.

— Un homme de la Croix-Châtin, Pitois, qui est venu voir, ce matin, si je voulais le prendre à la place de.... de lui, vous comprenez ? Quand Pitois est entré sans avoir sonné, j'étais... ah ! Monsieur le curé, j'étais assise sur... Et il m'a vue !

Le curé Moyne parut très contrarié. Renseigné sur tous ses paroissiens sans exception, il n'ignorait pas que Pitois ne fût, comme on dit, « plus bête que méchant » ; mais, parce qu'il ne pratiquait aucun de ses devoirs religieux, il s'était sans doute hâté de répandre la nouvelle pour faire rire ces hommes qui prétendaient souvent, sans preuves à l'appui, qu'en cachette les dévotes en faisaient de belles !

— C'est ennuyeux ! fit-il. Enfin j'arrangerai cela, s'il en est encore temps, mais il faut que je me hâte. Il va

bien vous falloir quelqu'un, n'est-ce pas, pour vos gros travaux ? Elle fit signe que oui. En attendant restez chez vous. Je vous demande seulement d'aller dire au presbytère qu'on ne m'attende pas pour se mettre à table ; et pas un mot de plus.

Et il partit pour la Croix-Châtin. Mais que cette démarche était donc délicate! Que Pitois eût parlé ou non, le curé Moyne connaissait trop la petite ville, lui aussi, pour ne pas savoir que si on le voyait entrer chez les Pitois, les commentaires iraient leur train. Jamais il n'avait eu affaire à sa femme plus qu'à lui. Tout ce qu'il put imaginer ce fut de s'arrêter chez Mme Frossard et de l'y faire convoquer par le domestique de cette dernière. Mme Frossard ne fut pas peu surprise de le voir à cette heure : jamais il ne lui rendait visite qu'au cours de l'après-midi. Elle-même d'ailleurs venait seulement de rentrer. Elle crut qu'il voulait lui parler de Mme de Lagrange.

— Eh ! bien, Monsieur le curé, dit-elle, je sors de chez notre vieille amie. Elle n'avait pas encore repris connaissance. Elle est perdue, n'est-ce pas ? Il est vrai qu'à son âge...

— Oui, répondit-il. Le Dr Vincent ne conserve pas grand espoir. Mais, dites-moi, Madame, verriez-vous un inconvénient à envoyer votre domestique dire à Pitois que je l'attends ici ?

— Aucun, Monsiedr le curé, puisque tel est votre désir. Excusez-moi donc de vous laisser seul un instant.

Lorsqu'elle revint, il lui dit sans la moindre hésitation :

— Madame, Constance a réfléchi. Elle ne demande pas mieux que de se marier avec Gaétan.

Mme Frossard crut rêver. Quels que fussent son souci des convenances et le respect qu'elle avait pour le curé doyen, elle eut un rire sarcastique et un peu agressif.

— Ah ! merci bien ! dit-elle. Constance est vraiment trop bonne ; mais nous n'avons pas coutume ici d'accepter les restes des autres, et quels autres ! Et nous serions

plus que ridicules, j'ose le dire, après tous les bruits qui circulent ici depuis hier.

Mme Frossard y était bien pour quelque chose, mais qui pourrait lui en faire reproche tant sa déception avait été subite et grande ? Et tout à l'heure, aussi bien dans la chambre de la malade qu'au dehors, elle avait pu recueillir des bribes de conversations qui établissaient un lien mystérieux entre la conduite de Mlle Balandreau et l'attaque de la vieille dame. Comme on n'en savait point la cause déterminante, on n'en était que plus autorisé à recourir aux hypothèses les moins vraisemblables. Le curé Moyne devait s'attendre à cette réponse, puisqu'immédiatement il riposta :

— Chère madame, j'ai toujours eu beaucoup d'estime pour vous, je vous l'ai dit quelques fois, parce que vous ne prêtez pas l'oreille aux racontars qui circulent ici à propos de tout et de rien.

— Certes, Monsieur le curé ; mais, quand j'y suis personnellement intéressée, je me hâte de vérifier s'ils méritent créance. Or, dans le cas de Constance, j'ai plus que lieu de craindre qu'il en soit ainsi.

— Moi, je ne puis rien vous dire. Je ne sais rien.

Il fit cette restriction mentale : je n'ai rien appris en dehors du confessionnal.

— Moi, répondit Mme Frossard, je puis vous dire et je sais que Constance n'a retiré sa parole, ou plutôt ne m'a avertie qu'elle ne voulait plus se marier, que parce qu'elle avait eu des relations coupables avec cet homme dont mon fils avait eu la naïveté de faire son ami.

— Mais qu'en savez-vous, madame ?

— Je n'en saurais rien si, hier, vers neuf heures et demie du soir, Gaétan n'avait vu cet homme entrer chez elle.

Le curé Moyne encaissa le coup sans sourciller, bien que cette révélation lui fût très amère.

— Mais cela même ne prouve rien ! dit-il.

— C'est très bien. Je consens à l'admettre. Rien ne s'est

encore passé entre eux deux ; mais qui vous dit qu'une fois mariée avec mon fils, elle...

— Madame, s'écria-t-il, soyez sans inquiétude sur ce point.

Hélas ! Il lui était interdit de révéler à Mme Frossard à la suite de quelles circonstances le gars était descendu chez Mme de Lagrange et avait pris la fuite après avoir volé.

— Oh ! Monsieur le curé, dispensez-moi d'insister.

Elle en fut en effet dispensée par l'arrivée de Pitois avec qui elle le laissa dans le salon. Pitois tortillait sa casquette entre ses doigts, très ému de se trouver pour la première fois de sa vie dans cette pièce qu'il n'avait jamais vue que du dehors, en passant sur la route, et en face du doyen à qui il n'avait pas encore eu l'occasion d'adresser la parole. Même les hommes qui ne fréquentaient pas l'église avaient alors, dans les petites villes, une certaine admiration pour les prêtres, qu'ils considéraient comme de grands savants, très au-dessus d'eux et qui avaient le bras long. En vain les sectaires s'ingéniaient-ils à leur prouver que le clergé avait perdu toute influence, qu'il n'était plus rien dans l'État puisque les séminaristes venaient enfin d'être soumis à la loi commune, forcés qu'ils étaient de passer, eux aussi, sur la bascule et sous la toise des conseils de révision : nos journaliers n'en constataient pas moins que la petite noblesse et la bourgeoisie locale restaient aux ordres des curés, et qu'avec une bonne recommandation de M. de Grandpré, de Mme Touchaleaume ou de M. Chartron influencés par le curé Moyne, des gars pouvaient entrer « dans les chemins de fer » avec de fabuleux appointements fixes de cent francs par mois et la retraite assurée, ou devenir cantonniers à l'alléchant tarif de sept cent vingt francs par an, ou, sans prétendre à d'aussi hauts postes, trouver du travail à cinq sous de l'heure chez les familles bien pensantes.

— Mon cher Pitois, assoyez-vous donc un instant, lui dit le curé Moyne.

— Oh ! pardon ! Je resterai bien debout, Monsieur le curé! répondit-il à peu près comme tout à l'heure la Nannette.

— Vous êtes allé ce matin, je crois, chez Mlle Balandreau ?

Pitois cligna des yeux. Si naïf qu'il fût, il n'était pas dépourvu d'instinctive perspicacité.

— C'est-à-dire, Monsieur le curé, que le Jean de la Nannette m'avait dit hier au soir qu'elle aurait peut-être du travail pour moi. Alors, j'y suis allé, mais elle avait changé d'avis.

— Vous l'avez vue elle-même, en personne ?

— Ma foi, oui, Monsieur le curé, et le Jean avec elle.

— Et... vous l'avez raconté à quelqu'un ? A... votre femme, peut-être ?

— Oh ! Monsieur le curé, pas si bête ! répondit Pitois très fier de lui.

— Pitois, vous me promettez de garder cela pour vous? Ce n'est pas que ce soit d'une bien grande importance...

— C'est juré, Monsieur le curé! dit-il encore à peu près comme la Nannette. Il ne jura point « sur les saints évangiles », mais « foi de Pitois » !

— Eh ! bien, dit le curé Moyne, vous retournerez voir Mlle Balandreau, de ma part, cette après-midi, vers deux heures, et vous deviendrez son homme de confiance.

— De confiance, oui, Monsieur le curé! On peut le dire.

— Mais, au fait, comment avez-vous expliqué à votre femme et dans le quartier son refus de ce matin ?

— Monsieur le curé, j'ai dit que, pour l'instant, elle n'avait besoin de personne. Voyez-vous, Monsieur le curé, j'avais comme qui dirait dans l'idée que tout ça finirait par s'arranger.

— C'est très bien, mon brave Pitois. Vous pouvez compter sur moi. C'est surtout dans les bois que vous travaillez ?

— Oui, Monsieur le curé, dans les bois, quand il y a de l'ouvrage. Et c'est dur, allez !

— Bon ! Bon ! Nous vous trouverons des occupations sur place.

Un autre que le curé Moyne eût peut-être poursuivi : « Mais on ne vous voit pas souvent à l'église, il me semble ? » Lui s'en garda bien, ayant horreur d'exercer des pressions de ce genre sur l'esprit de ses paroissiens.

Par discrétion, pour ne pas surprendre un seul écho de l'entretien, Mme Frossard se tenait à une suffisante distance. Au bruit que fit en s'ouvrant la porte du salon, elle accourut et reconduisit Pitois que suivait d'assez près le curé Moyne. Lorsqu'elle se retrouva seule avec lui, dans ce corridor que possèdent les vieilles maison, bourgeoises et qui sert d'antichambre à plusieurs piècess elle voulut reprendre la conversation interrompue, car elle avait réfléchi.

— Enfin, dit-elle, Monsieur le curé, répondez-moi franchement : estimez-vous que Constance soit encore digne de mon fils ?

Ici encore il se trouvait en face d'une mère, non pas éplorée comme la Nannette, mais inquiète. Sinon, il n'eût pas hésité à lui dire : « Eh ! madame, et vous, estimez-vous que votre fils soit digne de Constance, pécheresse ou non ? Vous savez bien qu'il ne jouit pas ici d'une excellente réputation, et vous savez aussi que c'est on ne peut plus justifié. » Mais, jusque chez des mères de famille pieuses, il avait trop de fois constaté de ces complaisances pour les frasques de leurs fils alors qu'elles s'épouvantaient du plus petit écart des filles. Pour lui, il attachait exactement la même importance aux fautes commises par celles-ci et par ceux-là. Aussi n'hésita-t-il pas à répondre :

— Oui, madame !

La virginité physique lui semblait être d'un prix médiocre. En son âme et conscience, il préférait une jeune

fille fautive, mais qui se repentait de sa chute, à une jeune femme qui, intacte le jour de ses noces, mord ensuite, à pleine bouche, au fruit défendu. Il demeure toutefois entendu que, conformément à la doctrine dont il avait le dépôt, il préférait celles qui observaient la loi divine avant comme après le mariage ; mais il s'était assis trop de fois au tribunal de la pénitence pour ne point savoir qu'elles étaient excessivement rares. La seconde et toute récente confession de Constance l'avait édifié : il ne lui était plus permis de douter de son repentir, et, en ce sens, il pouvait en toute certitude répondre à Mme Frossard comme il venait de faire.

— Vous m'étonnez beaucoup, Monsieur le curé, dit-elle ; mais je n'oserais pas mettre en doute une seule de vos paroles, surtout sur un sujet aussi grave.

— Nous en reparlerons quand vous voudrez, dit-il, car voici l'angelus qui sonne.

Pour toute la petite ville, c'était l'heure sacrée, non point parce que l'annonçait la plus petite des trois cloches de l'église, mais parce qu'en toute saison elle coupait la journée en deux parties sensiblement égales. Ce n'était pas comme dans les grandes villes où l'équilibre n'existe pas entre la matinée, souvent écourtée, et l'après-midi exagérément étirée. Ici Paul Lemoine aurait pu chanter avec humour, si l'idée lui en était venue : « Midi, chrétiens, c'est l'heure solennelle... » Car, jusque dans les maisons où l'on n'était pas assez pieux pour réciter l'angelus même à voix basse, tout le monde se mettait à table pendant qu'il sonnait ; et l'on considérait comme des êtres prodigieusement singuliers, presque comme des artistes et des viveurs, ceux qui déjeunaient plus tôt ou plus tard. Bien qu'il eût envoyé Constance prévenir au presbytère, le curé Moyne se hâta. En passant, il trouva moyen de s'arrêter un instant chez elle pour lui dire :

— Tout est arrangé, du moins en ce qui me concerne. Vous pourrez aller chez Mme de Lagrange si vous y tenez.

— Si j'y tiens, Monsieur le curé !... Oh ! merci, merci ! Je pars tout de suite.

Elle n'avait pas faim, à la suite de tous ces événements.

— Mais n'y restez pas trop longtemps, dit-il. Pitois doit venir ici à deux heures. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas ? de vous conseiller de lui donner la succession de... de Lagarde.

— Certainement, Monsieur le curé, répondit-elle.

Il n'était pas encore arrivé au presbytère qu'elle descendait déjà vers la maison de celle qu'elle considérait comme sa victime. Il y avait dehors ce grand silence qui, chaque jour, durait comme celui de l'Apocalypse « environ une demi-heure » après la sonnerie de l'angelus et les douze coups qu'en même temps tintait l'horloge de l'Hôtel de Ville. Il était exceptionnel qu'on vît alors quelqu'un par les rues et par les chemins, et le passage de Constance n'eût point manqué de faire sensation si le chemin qu'elle suivait avait été bordé de maisons. Personne ne la vit, et pourtant à cette même heure tout le monde parlait d'elle en même temps que de Mme de Lagrange : on ne séparait pas leurs deux noms, entre lesquels le gars, dont on ignorait la fuite, servait de trait d'union. Chez les républicains, on affirmait qu'elle avait fauté avec lui, chez les cléricaux, qu'il n'y avait rien de moins certain, et les vieilles demoiselles qui mangeaient seules avaient fort affaire de se débarrasser de leurs doutes et de leurs craintes. La femme de Joindot gardait pour elle la visite du gars. Pitois se refusait à dire pourquoi le curé Moyne l'avait fait venir chez Mme Frossard, mais chez eux aussi il était question de Constance, du gars et de la vieille dame, et cela seul suffirait à démontrer que, lorsque nous avons des sifflements dans l'oreille, ce n'est pas nécessairement qu'on parle de nous, car le gars, à distance, et Constance, tout près, fussent devenus sourds.

Quant à Mme de Lagrange, peut-être n'entendrait-elle plus jamais les vains bruits de la terre.

Et Constance marchait le plus doucement possible, comme si elle avait été déjà dans la chambre de la malade, en réalité parce qu'elle continuait à avoir honte d'elle-même. Elle ne se sentait réhabilitée ni par sa confession, ni par le repentir qui ne lui était enfin venu, pensait-elle, que par un effet de la grâce divine. Elle ne s'en allait pas le front haut, appréhendant de revoir la Nannette après ce qui s'était passé entre elles quatre heures auparavant ; mais elle s'imposait ce sacrifice en pénitence, bien insuffisante, de son péché.

Mme de Lagrange était toujours étendue sur son lit, immobile comme une morte, la tête entourée de compresses d'eau froide que la Nannette renouvelait. De onze heures à midi, il y avait eu plusieurs visites; on s'en apercevait à ce que les chaises, la table et le guéridon n'étaient plus à leurs places habituelles. Lorsqu'elle vit entrer Constance, la Nannette fut encore plus gênée qu'elle, si toutefois la chose était possible. Elle crut que Constance venait lui faire des reproches et, sans rien dire, se jeta à ses genoux.

— Ah ! mademoiselle, dit-elle à voix basse, mais avec une ferveur sans pareille, je vous demande bien pardon !

— Pardon de quoi, ma pauvre Nannette ? dit Constance. C'est moi qui suis responsable de tout.

Elle ne croyait pas si bien dire, ne pouvant deviner que les premières inquiétudes de Mme de Lagrange n'eussent été éveillées que par sa faute. Elle s'approcha du lit et se mit à prier de tout son cœur, suppliant Dieu d'accepter sa vie, s'il lui fallait une expiation, en échange de celle de la malade innocente. L'image lui revint de sa mère pareillement étendue sur son lit de souffrance, puis de mort, et elle pleura longtemps en pensant à sa mère, qu'elle se reprochait d'avoir trahie, à elle-même qu'elle se reprochait d'avoir souillée, à Mme de Lagrange, qu'elle se reprochait

d'avoir tuée. Elle ne faisait pas un geste. Elle restait immobile. Ses larmes ne se dénonçaient que par de légers reniflements qui troublaient seuls le silence de cette chambre quasi mortuaire. Enfin elle prit son mouchoir, s'essuya les yeux et se retourna vers la Nannette qui la regardait.

— Assoyez-vous donc, mademoiselle! lui dit-elle en lui offrant, à son tour, une chaise que Constance ne refusa point. C'est un bien grand malheur pour moi, allez! Le jour d'aujourd'hui, je m'en souviendrai jusqu'à la fin de ma vie.

Car elle était persuadée d'avoir encore de nombreuses années devant elle. Cependant le gars vidait successivement ses deux bouteilles à l'auberge de Rincieux.

— N'y pensez plus, ma pauvre Nannette ! dit Constance.

— Mais ça n'est pas possible, mademoiselle ! Quand je songe qu'il a volé !..

Soudain elle se rappela la promesse qu'elle avait faite au curé Moyne.

— Est-ce que vous le saviez, au moins, mademoiselle ? demanda-t-elle, angoissée.

— M. le curé m'a tout raconté, mais, dit-elle en désignant Mme de Lagrange, elle n'en saura rien, elle.

— Vous croyez ? fit la Nannette qui se rattachait à toutes les brindilles d'espoir.

Elles continuèrent de parler à voix si basse que, lorsqu'elles se turent tout à fait, à peine le silence en fit-il la remarque, mais il avait encore à mettre bon ordre au bourdonnement de deux grosses mouches qui se refusaient à croire en la pénombre. Quelque chose leur disait qu'au dehors c'était la pleine lumière d'une commençante après-midi d'été, et d'être emprisonnées ici, elles pestaient à leur façon. Peut-être eurent-elles honte de leur grossièreté; peut-être le silence finit-il par les impressionner en leur montrant son visage grave à demi caché par un voile qui ressemblait à un suaire. Elles se turent à

leur tour, et ce fut comme si la chambre n'avait plus été habitée que par la mort.

Vers une heure et demie arriva « la chère mère ». On appelait ainsi la supérieure des cinq Sœurs de la Charité, de Nevers, qui s'occupaient du pensionnat, de l'école libre des filles, de la salle d'asile et de l'hospice, et dont chacune avait son « nom en religion ». Leur supérieure avait aussi le sien, mais la petite ville ne s'en occupait pas: pour les jeunes filles, pour leurs parents, pour les dévotes, pour bien d'autres encore, elle était «la chère mère». Même les farouches républicains avaient de l'estime et presque du respect pour elle. Elle employait ses loisirs à visiter les pauvres, les affligés et les malades, et passait pour être une « femme de tête ». Constance, qui la connaissait depuis sa treizième année, la considérait un peu comme sa seconde mère. Elle tressaillit en la voyant : que la chère mère ne fût pas au courant de sa faute lui paraissait chose impossible. Elle s'approcha du lit selon le rite en usage, fit un grand signe de croix et se mit en prières. Constance ne put supporter le doute où la laissait cette attitude : la chère mère l'avait-elle vue ou non ? Elle préféra partir, en marchant sur la pointe des pieds.

Dehors, elle retrouva cette grande chaleur qui justifiait la sieste pour ceux qui en avaient le temps et les moyens ; et l'on aurait pu croire que la petite ville ne fût habitée que par des rentiers, tant le silence était universel. Évidemment, les coqs ne cessaient pas, pour si peu, de chanter. Il y en avait plusieurs dans le quartier qui, de l'aube au crépuscule, plus splendidement vêtus que des émirs orientaux, avec leurs sérails respectifs, rôdaient, comme les nomades des déserts en quête d'un endroit où se fixer pour quelque temps, et ils jalonnaient leur route de leurs cris aigus. Dès qu'ils avaient trouvé l'oasis désirée, à l'abri des rayons du soleil, leurs épouses se couchaient pour dormir ; eux, comme pour se défier, s'interpellaient de loin, insoucieux de troubler le demi-sommeil

de ces chères dames. Mais les hommes ne faisaient aucun bruit, car la petite ville n'eût pas été elle-même si elle avait possédé la moindre industrie nécessitant l'emploi de la moindre machine, et ce n'était pas l'intensité du mouvement commercial qui, dans la grand'rue ni sur la place, créait la moindre agitation.

Lorsque Constance rentra chez elle, elle eut une impression de fraîcheur et de délivrance. De toutes les dévotes, c'était elle, assurément, dont l'esprit de dévouement et de pitié était le plus spontané, s'intéressant comme elle faisait à toutes les souffrances et à toutes les maladies d'autrui; mais elle aurait été un ange si l'égoïsme naturel à tout être vivant n'avait jamais repris le dessus, et, sans oublier Mme de Lagrange, elle pensait à elle-même. Dans sa cuisine exposée au nord et qui faisait la nique au soleil, elle déjeuna sommairement, mais d'assez bon appétit. De se marier, comme le curé Moyne lui en avait presque donné l'ordre, ne l'attirait ni ne l'effrayait particulièrement. Par la pensée elle revit Gaétan et le trouva distingué. Elle n'éprouvait pour lui aucun sentiment d'affection, que ce fût amitié ou amour, mais rien non plus ne l'invitait à se détourner de lui. Elle ne se découvrait aucune vocation impérieuse de mère de famille, mais elle ne se révoltait pas à cette idée comme elle eût fait quelques mois plus tôt ; et de cela aussi elle se remettait à la volonté de Dieu auprès de qui elle était rentrée en grâce par l'intermédiaire du curé Moyne. Il fallait, en attendant, qu'elle fît disparaître tout ce qui pouvait, de l'extérieur, lui rappeler sa faute, et elle s'en fut ouvrir toute grande la fenêtre de sa chambre où, depuis des années en cette saison, le soleil n'avait pas pénétré à cette heure. Le dos tourné pour ne rien voir, de ses mains redevenues fiévreuses, elle arracha les couvertures qu'elle déposa sur la barre d'appui, et les draps qu'elle mit au sale. Alors, pour la troisième fois de la journée, la sonnette se fit entendre : c'était Pitois, qui pourtant n'avait plus à craindre de voir se

renouveler la mésaventure de ce matin ; mais il ignorait comme tout le monde que le gars eût disparu, et surtout il tenait à montrer que, livré à sa propre inspiration, il savait pratiquer les manières en usage dans la bonne société. Elle descendit. Une minute après, il était informé qu'elle l'attachait à son service pour tous les gros travaux qu'il y avait à exécuter chez elle.

— J'ai bien regretté ce matin, lui dit-elle, que vous vous soyez dérangé pour rien.

— Allez, mademoiselle ! Moi, je ne me suis pas tourmenté. Comme je disais tout à l'heure à M. le curé, j'avais dans l'idée que tout ça finirait par s'arranger.

Elle lui montra le hangar, le bûcher, le jardin et l'endroit où étaient rangés les différents outils dont se servait M. Balandreau lorsque, pour se distraire, il travaillait avec Lagarde. Elle ne pouvait pas dire un mot que Pitois n'opinât du chef : dès son entrée en fonctions, il tenait à produire sur elle une impression foudroyante et définitive. Il aurait désormais le pied à l'étrier. Le curé Moyne et Mlle Constance lui procureraient d'autres clients. Le jour arriverait vite où, comme Lagarde, il ne saurait plus où donner des bras ni de la tête, et, comme Lagarde encore, il atteindrait sans doute au terme de sa vie avec un capital de quelques centaines de francs péniblement économisés à l'insu de sa femme qui aimait la bonne vie ; mais ce ne sont pas là choses auxquelles on pense environ sa trentième année.

Constance n'avait fait que cette timide allusion au spectacle qui,dans la cuisine, s'était offert à lui. Comme elle se préparait à remonter dans sa chambre après lui avoir dit que, s'il disposait de son après-midi, — mais certainement, mademoiselle ! — il pouvait l'employer à reprendre où l'autre les avait laissés les travaux du jardin, il eut l'initiative d'affirmer :

— Et puis, mademoiselle, vous savez ! Pour ce matin, vous pouvez être tranquille, foi de Pitois !

Elle rougit et disparut. A trois heures, elle avait tout remis en ordre et se disposait à fermer ses volets lorsqu'elle vit monter en courant, nu-tête sous le soleil, la Nannette qui s'arrêta quelques secondes devant la grille pour crier :

— Madame est au plus mal. Je vais chercher Monsieur le curé pour qu'il l'administre.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Constance fut prête à sortir . Autour de Mme de Lagrange, étaient réunies la plupart de ses sœurs en N. S. J.-C., vieilles et jeunes dames, vieilles et jeunes filles qui la connaissaient depuis plus d'un demi-siècle ou depuis quelques années seulement. La chère mère était encore auprès du lit, non loin du Dr Vincent qui, les bras croisés, regardait la mourante. L'entrée de Constance passa inaperçue, sauf de Mme Frossard qui, venant elle-même d'arriver, se trouvait à côté de la porte, et elle tendit la main à Constance qui en fut aussi surprise qu'étonnée.

On peut bien penser que, tout le long du déjeuner, elle avait discuté avec son fils les propositions du curé Moyne.

Gaétan n'était pas encore remis de l'algarade du café, qui, au surplus, ne remontait même pas à vingt-quatre heures. Cet individu de basse extraction qu'il avait honoré de son amitié, le recevant à la maison où il lui offrait du tabac, des cigares et des petits verres, il lui gardait un chien de sa chienne et se promettait d'en tirer vengeance ; dans sa colère, il allait jusqu'à soupçonner Constance d'y être pour quelque chose, d'autant plus qu'il avait vu, de ses yeux vu, quoiqu'en pleine nuit, grâce au clair de lune, le gars entrer chez elle. Aussi tout d'abord ne voulut-il entendre parler de rien ; il fut même grossier avec sa mère, ce qui ne lui était jamais arrivé jusqu'à ce jour. « Fiche-moi la paix ! » lui dit-il. Elle ne s'en formalisa point, car elle comprenait ses rancœurs et son dépit : c'était par

pure fanfaronnade qu'il avait récemment déclaré ne plus trop savoir s'il tenait à se marier ; depuis le commencement de l'hiver, il n'avait pas changé d'avis et, sans être amoureux fou de Constance, il songeait toujours à l'épouser. C'est pourquoi, lorsque sa mère lui rapporta les dernières paroles si formelles du curé Moyne affirmant que Constance était toujours digne de lui, il se contenta de se taire et ce silence suffit à Mme Frossard.

Suivi de la Nannette, le curé Moyne n'arriva que quelques minutes après Constance. Comme il y avait urgence, il n'avait point revêtu le surplis avec l'étole violette et n'était point précédé du sacristain ou d'un enfant de chœur. Il ne fit qu'une onction sur les yeux en disant : *Per istam sanctam unctionem et suam piissimam misericordiam, indulgeat tibi Dominus quidquid deliquisti per sensus : visum, auditum, gustum, odoratum et tactum.* Tout le monde s'était agenouillé. Une minute après la mourante rendait le dernier soupir, et Constance eut de façon poignante le sentiment que c'était elle qui venait de la tuer. Devant toutes ces femmes assemblées, il lui vint un besoin irraisonné de faire une confession publique, mais elle put se retenir.

— Mes chères sœurs, dit doucement le curé Moyne, notre pauvre défunte ne laisse ici aucun parent, proche ou éloigné. Avait-elle fait part à quelqu'une d'entre vous de ses dernières volontés ?

Il y eut un brouhaha de voix d'où il résultait que personne ne savait rien, sinon que son testament était déposé chez le notaire.

— Je le savais aussi, dit-il. Peut-être sera-t-il bon que tout à l'heure vous vous concertiez pour en aller prendre connaissance, à quelques-unes.

D'un dernier signe de croix il bénit le corps et s'en fut. Les visiteuses s'en allèrent peu à peu, une à une, ou par petits groupes. Elles voyaient Constance et détournaient la tête, mais Constance ne s'en apercevait même pas. Les

yeux baissés, elle revivait ce soir d'octobre où, sa mère venant pareillement de mourir, Mme de Lagrange était montée avant la prière. Maintenant, aidée de la Nannette et de Mlle Laure, Mme Frossard faisait la toilette de la morte. Une bougie bénite fut allumée, et l'atmosphère en fut toute modifiée. On ne songeait plus qu'il y avait au-dessus de la terre le beau soleil de juin.

Un peu avant cinq heures, elles prirent toutes les quatre le chemin de l'étude où Chapuis était premier clerc. La Nannette avait mis son bonnet noir et marchait à côté de Mlle Laure qui tout à l'heure s'était contentée de s'incliner froidement devant Constance : celle-ci accepta cet affront, toujours en pénitence de sa faute. Elle était avec Mme Frossard qui lui dit :

— Ma chère Constance, c'est un bien grand malheur ! Mais sait-on quelle en est la véritable cause ?

Constance se souvint des recommandations du curé Moyne.

— Hélas ! répondit-elle sans mentir. Seule notre vieille amie aurait pu nous la dire si elle était revenue à elle avant de mourir. Je ne puis faire que des suppositions, comme vous.

— Mais cet homme, le fils de sa domestique, comment se fait-il qu'on ne l'ait pas vu, depuis ce matin, dans ces douloureuses circonstances ?

— Vous m'en demandez trop, madame ! répondit Constance sur un ton qui donna à réfléchir à Mme Frossard.

Celle-ci cependant se retournait vers la Nannette

— Nannette, dit-elle, qu'est donc devenu votre fils ?

— Est-ce que je sais, moi, madame ! dit-elle avec des crispations des traits du visage que Mme Frossard ne fut pas non plus sans remarquer. Il est peut-être en train de boire dans les auberges.

Chapuis les introduisit dans le cabinet du « patron » qui ne s'enquit même pas du motif de leur visite :

comme toutes les autres, la nouvelle de la mort de la vieille dame s'était rapidement répandue, et il avait sur son bureau une enveloppe dûment cachetée. Qu'il jette la première pierre à la Nannette, celui qui, dans les mêmes conditions d'existence, aurait eu des sentiments différents ! Elle regrettait vraiment sa bonne dame ; de sa mort elle avait un chagrin profond, et pourtant elle ne pouvait s'empêcher d'attendre avec fièvre le moment où elle saurait enfin si sa maîtresse avait tenu parole. Et le notaire commença à haute voix la lecture du testament. Passée la traditionnelle formule initiale, il lut : « Je désire qu'on me fasse un enterrement de 1re classe et qu'on distribue, ce même jour, mille francs aux pauvres les plus nécessiteux de la paroisse. » Elle affectait douze mille francs à la « fondation de deux lits, à l'hospice, pour deux malades, infirmes ou vieillards impotents » de la petite ville, un capital de deux mille francs à la célébration d'une messe chantée, une fois par mois, à l'église pour le repos de son âme, et la Nannette était anxieuse de voir qu'il ne fût pas question d'elle. La défunte assurait trois cents francs de rentes à chacune des six vieilles demoiselles pieuses qui en avaient le plus besoin ; elle donnait un capital de deux mille francs à chacune des six Sœurs qui « emploieraient cette somme selon que leur ordre les y autoriserait ou le leur enjoindrait », un capital de dix mille francs au conseil de la fabrique de l'église pour que fussent renouvelés, selon les besoins, les ornements et les objets nécessaires au culte, et la Nannette attendait toujours. Tout ce qui précédait représentait un capital global d'environ 98.000 francs : les deux mille qui restaient seraient consacrés à payer les frais de l'enterrement et à indemniser les clercs de l'étude qui aurait à s'occuper de la succession. L'autre tranche de cent mille francs, elle la donnait tout entière pour les « travaux d'achèvement du Sacré-Cœur de Montmartre, à Paris », qu'elle avait toujours rêvé de voir, disait-elle, « mais mes

occupations ne me l'ont pas permis ». Quant à sa ferme, elle la léguait à Mme Frossard. Alors, ce fut plus fort qu'elle : la Nannette protesta.

— Ainsi, moi, dit-elle, je n'ai rien ?

Il lui paraissait d'une immense injustice qu'il y eût tant de favorisées et qu'elle-même, malgré des promesses formelles, eût été oubliée.

— Ne vous frappez pas, Nannette ! lui dit le notaire qui la connaissait de longue date. Vous n'êtes pas mal partagée, comme vous allez voir.

— Ah! La chère dame du bon Dieu! s'écria-t-elle. Aussi, ça m'étonnait.

Et le notaire lut : « Je laisse à la Nannette, entrée à mon service le 8 septembre 1877, en la fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, jusqu'à concurrence de quinze mille francs, tout ce qu'on trouvera chez moi, à ma mort (la Nannette ouvrait tout grands les yeux et les oreilles), d'argent liquide. »

Elle hurla plus qu'elle ne cria :

— Le misérable ! Il m'a ruinée !

C'était le coup de merlin. Elle s'affala, eut quelques soubresauts et rendit le dernier soupir. L'achèvement de la lecture fut remis à plus tard. Aurait-elle eu patience ou pouvoir d'écouter une seconde de plus qu'elle aurait entendu : « Au cas où... » et cette formule lui eût rendu espoir, car la bonne dame avait tout prévu : « Au cas où à la suite de frais nécessités par une longue maladie ou par toute autre cause, mes économies auraient disparu ou ne suffiraient plus à assurer à la Nannette la susdite somme de quinze mille francs, pour la parfaire il sera prélevé ce qu'il faut sur la vente de la maison ; le reste reviendra de droit à la municipalité, à charge pour elle de veiller à l'entretien de la concession à perpétuité appartenant à moi comme à ma famille. » Mais il était trop tard, et Constance fut si frappée qu'elle vit venir l'ins-

tant où elle allait tomber comme la Nannette : c'était sa seconde victime. Tout tournait autour d'elle. Elle fut obligée de s'asseoir, si bien que l'assistance hésitait à la délaisser pour porter secours à la Nannette, inutilement d'ailleurs. Mlle Laure demanda à Mme Frossard :

— Qu'a-t-elle voulu dire ? Car elle a bien prononcé « le misérable » ! et « il m'a ruinée » ! Elle ne pouvait penser qu'à son fils. Il aurait donc volé chez Mme de Lagrange ?

— Peut-être est-ce pour cela qu'on ne l'a pas vu de la journée ? réfléchit tout haut Mme Frossard.

Un notaire assiste dans son cabinet à bien des discussions et même à des disputes qui menacent de dégénérer en rixes ; mais jusqu'à ce jour il n'y était point survenu de mort foudroyante provoquée par une révélation inattendue, et jamais il n'y avait eu personne pareillement sur le point de s'évanouir. On y pouvait se disputer âprement : hommes et femmes étaient tous gaillards et gaillardes solides, accoutumés aux luttes, et qui en toutes circonstances gardaient bon pied, bon œil et langue pointue. Me Rousset, le notaire, sonna sa bonne qui accourut et, aidée de Mme Frossard, conduisit Constance à la salle à manger où Mme Rousset les rejoignit, cependant qu'avec Mlle Laure et ses clercs il avisait à faire transporter la Nannette, morte, dans la maison de sa maîtresse morte. A cette même heure, le gars, ayant marché vite, arrivait à Cousin-Laroche, un des faubourgs d'Avallon, et s'installait dans une auberge où, pour n'en pas perdre l'habitude, il se faisait servir une absinthe.

Lorsqu'elle eut absorbé du vulnéraire, Constance ne recouvra ses esprits qu'autant qu'il était nécessaire pour que, de sa situation, l'essentiel seulement, du point de vue de l'éternité, lui apparût. Manifestement la vengeance divine la poursuivait. Un incrédule eût souri, à enregistrer que cette colère ne fît de victimes qu'innocentes ; une croyante comme Constance n'en estimait que plus terrible la manifestation de la Justice céleste qui la con-

damnait à souffrir de ces deux morts soudaines sans y pouvoir remédier.

— Je ne peux plus me taire ni dissimuler, dit-elle avec difficulté, revenant à cette idée d'une confession publique.

Mais l'assistance était, ici, moins nombreuse que dans la chambre de Mme de Lagrange. Il n'y avait que Mmes Frossard et Rousset, et c'était uniquement à la première que s'adressait Constance, sans même demander le secret : elle eût préféré que toute la petite ville l'entendît afin que, plus sa honte eût été grande, et plus son expiation fût méritoire. Elle avoua sa première faute, puis sa seconde. Elle dit que l'apparition du gars avait été si brusque que Mme de Lagrange en était tombée mourante, qu'il avait volé cet argent qui devait revenir à sa mère et que, à peu près certainement, il avait pris la fuite. Elle termina en disant :

— Mesdames, je suis bien coupable! Il ne me reste plus qu'à expier, et vivrais-je mille ans que ce ne serait pas trop long.

Mme Frossard la regardait avec une pitié mêlée de sentiments hostiles : ainsi, une fois de plus, les rêves qu'elle avait faits pour son fils avortaient définitivement ? A ce moment on frappa à la porte, et le curé Moyne entra, suivi de Me Rousset.

— Eh ! bien, Constance, dit-il, que se passe-t-il donc ?

— M. le curé, répondit-elle, pardonnez-moi de n'avoir pas tenu ma parole : ces dames savent tout.

Il regarda Mme Frossard qui n'osa point lui dire en public : « Et pourtant, M. le curé, vous m'aviez affirmé qu'elle était restée digne de mon fils ! » Il se réserva de s'en expliquer avec elle.

— C'est bien, dit-il. C'est qu'il en devait être ainsi. Que la volonté de Dieu soit faite, et non la mienne. D'ailleurs, mesdames, il vous appartient de ne point divulguer ces aveux qui ont été en quelque sorte arrachés à Constance par ces événements douloureux.

— Non ! Non, M. le curé ! s'écria-t-elle. Que tout le monde le sache !

Il eut un geste de résignation.

— Vous sentez-vous la force de rentrer chez vous ? dit-il. Je vous accompagnerai.

Dans sa mansuétude, il tenait à ce qu'on la vît à ses côtés : ainsi du moins, quand on saurait, se rappellerait-on que lui, ministre de Dieu, lui avait déjà pardonné.

Ils gagnèrent par la grand'rue le petit chemin qui, passant non loin de la maison mortuaire, aboutit à l'escalier du milieu des promenades. Bien qu'il fît encore chaud, sur les seuils de toutes les boutiques on s'entretenait de l'autre mort de la Nannette. On n'y comprenait rien, et l'on regardait le curé Moyne et Constance en pensant qu'ils possédaient le mot de l'énigme.

— Ma chère Constance, lui dit le curé Moyne, j'ai aussi mes responsabilités.

— Oh ! M. le curé ! protesta-t-elle.

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie. C'est un soir de novembre, en sortant de chez notre vieille amie que nous ne reverrons plus qu'au ciel, que je vous ai conseillé de vous défaire de ces manières rêches que vous avait inculquées votre mère. Je n'ai pas à vous reprocher de m'avoir obéi, car il vous en coûte cher...

— Il m'en coûte ces deux morts, dit Constance.

— Mais Dieu, qui lit dans nos cœurs, sait que ni vous, ni moi, ne les avons voulues. J'ajouterais qu'il vous en coûte aussi votre établissement dans le monde, si je ne savais maintenant que vous êtes plutôt faite pour la vie solitaire ; sinon, vous auriez persévéré dans votre erreur. Or, une courte expérience a suffi à vous démontrer la vanité des plaisirs de la... d'ici-bas.

Il la laissa rentrer seule chez elle. Elle ne pensait plus du tout à Pitois. Ce fut lui qui, l'ayant aperçue, vint lui dire qu'il avait commencé de travailler au jardin où les légumes n'attendaient que ses bons soins. Elle l'écoutait

sans le comprendre. Il vit qu'elle avait le teint blême et les yeux hagards.

— C'est-il que vous auriez peur de moi, mademoiselle ? lui demanda-t-il. Allez ! Vous pouvez avoir confiance en moi ! Je ne dirai rien, rien du tout, foi de Pitois !

— Ah ! mon pauvre Pitois ! fit-elle. Vous ne savez donc pas que la Nannette est morte ?

— La Nannette est morte ? dit-il.

Toujours par esprit de pénitence, elle le mit au courant du vol. Ce fut pour lui une révélation lamentable : ainsi il était dépouillé de l'importance que lui valait sa complicité silencieuse ? Le curé Moyne n'aurait plus à le ménager ni, par conséquent, à le protéger ! Alors, il s'écria :

— Eh ! bien, moi, mademoiselle, je dirai que ce n'est point vrai, foi de Pitois !

Elle n'eut pas le courage de lui dire : « Pitois, il ne faut pas mentir ! », ni même de sourire.

IX

En vain Pitois fut-il plus royaliste que le roi, c'est-à-dire plus constantien que Constance elle-même. L'enterrement de la maîtresse et de la servante n'avait pas encore eu lieu que déjà la petite ville n'ignorait plus aucun des incidents qui l'avaient rendu inévitable. La Nannette eut des funérailles que jamais, de toute sa misérable vie, elle n'aurait osé rêver. Pour y assister Constance reprit le grand deuil, et pas un soir elle ne faillit à se rendre au cimetière où elle entretenait deux concessions à perpétuité : celle de sa famille et celle de Mme de Lagrange, — malgré son testament, — où l'on avait trouvé plus de place qu'il n'en fallait pour la vieille servante. De la race de M. de Lagrange et de sa femme, il ne restait personne; de celle de la Nannette, il n'y avait plus que son fils, mort pour la petite ville. De la famille des Balandreau, il ne restait que Constance qui, selon toute vraisemblance, ne

la perpétuerait pas. Était-elle morte, comme le gars, pour la petite ville ?

Dans les premiers temps qui suivirent on aurait pu le croire. Elle ne sortait que pour assister aux offices à la chapelle et à l'église et que pour les commissions qu'elle ne pouvait se dispenser de faire, son long voile noir lui cachant le visage. Elle représentait si bien la douleur et le repentir que même ces hommes qui ont toujours le mot pour rire ne songeaient pas à se moquer d'elle. Cela n'empêchait pas les langues, surtout des femmes, d'aller leur train ; on s'accordait assez pour juger sévèrement sa conduite, et les moins empressées à le faire n'étaient pas celles qui avaient le moins de fautes à se reprocher, et il en coûtait à la femme de Pitois d'être obligée de se taire puisque son homme travaillait chez la coupable ; mais la femme de Joindot n'avait pas les mêmes raisons de garder le silence, et l'on pense bien qu'elle n'avait parlé à personne, pas même à son mari, de la dernière visite du gars.

Mme Cofigneau disait : « Le jour où je l'ai vu revenir ici, j'ai bien pensé tout de suite que ça nous annonçait rien de bon ; n'empêche que Mlle Balandreau n'était pas obligée de se laisser entortiller. » Mme Frossard évitait de rencontrer Constance parce qu'elle lui rappelait trop d'espoirs détruits. Les dévotes n'en parlaient entre elles que par allusions, avec des soupirs et d'infinies réticences. Elles ne l'excluaient pas de leurs pieuses réunions où elle se tenait au dernier rang, à l'écart, comme si à son contact ces saintes âmes avaient dû être souillées. La chère mère et les Sœurs redoutaient qu'il ne lui prît fantaisie de revenir les voir : elle s'en garda bien.

Seuls, le curé Moyne et son vicaire continuaient de lui parler comme si rien ne s'était passé. Si bien qu'en plein été elle vivait comme une recluse, méditant lorsqu'elle ne priait pas, avec le champ de sa vision intérieure barré par le lugubre souvenir de sa faute et des

deux morts qui en avaient été le résultat. Virtuellement retranchée du nombre des vivants, elle vivait en communion d'esprit avec les défunts, surtout de ceux qui continuaient d'expier dans les flammes du Purgatoire. Ses rêves étaient traversés par les trois mortes, et, à son réveil, elle trouvait invraisemblable qu'aucune d'entre elles ne l'eût menacée.

Si détachée qu'elle fût des fêtes profanes et bien qu'elle n'eût jamais pris part aux réjouissances publiques, chaque année elle assistait, sans se déranger, au premier des divertissements que ramenait le quatorze juillet. C'était presque à sa porte, au-dessus des sapins, c'est-à-dire au sommet du tertre en pente dont ces arbres jalonnaient la base, qu'on installait le petit canon qui, dès le soir du treize, tonnait formidablement pour ceux qui ne connaissaient que lui. Les détonations ébranlaient les vitres des maisons les plus voisines, et c'était une des fiertés de Mme Balandreau que la sienne fût la plus proche du lieu redoutable où prenait naissance ce fracas. Plus qu'une tradition, c'était un rite que chaque année elle invitât de ses vieilles amies à qui l'on eût dit qu'elle offrait, à ses frais, ce spectacle, ou plutôt cette audition ; pourtant il y avait aussi à voir : tous ces gens du peuple, hommes, femmes, gamins et gamines, qui grouillaient autour de l'engin terrible qu'on bourrait, par la gueule, de mottes de gazon : l'ennemi n'avait qu'à se bien tenir ! Des vieilles amies, les plus braves, se tenaient dans le parterre ; les autres, et c'étaient les plus nombreuses, occupaient les deux chambres du premier étage, prêtes à s'effacer si le canon venait à éclater ; et c'étaient de ces beaux soirs où l'on se regarde avec de petits rires de complicité, et où l'on conçoit un grand orgueil d'habiter une petite ville protégée par une artillerie aussi sonore. Cette année-là, il n'y eut personne dans le parterre ni aux fenêtres de la maison Balandreau. Tous ses volets clos, pendant qu'à vingt pas la foule riait et poussait des cris et que le canon

monstrueux tonnait comme le tonnerre de Dieu irrité, Constance, agenouillée au pied de son lit, pria.

Le quinze août fut pour elle encore plus morne. C'était cependant, pour les dévotes, le plus beau jour de l'année, parce qu'il était la plus grande de toutes les fêtes consacrées à la Sainte Vierge et Dieu sait si elles sont nombreuses! Dès le commencement de l'année religieuse, il y a le 8 décembre, la fête de l'Immaculée Conception, et se succèdent celles de la Purification le 2 février, de l'Annonciation le 25 mars, des Sept Douleurs le sixième jour après le dimanche de la Passion, de la Visitation le 2 juin, de Notre-Dame du Mont-Carmel le 16 juillet, de Sainte-Marie aux Neiges le 5 août, de la Nativité le 8 septembre et du Saint Nom le dimanche de l'Octave de la Nativité, des sept Douleurs, encore, le troisième dimanche de septembre, de la Bienheureuse Vierge Marie *de Mercede* le 24 septembre, du saint Rosaire, le premier dimanche d'octobre et enfin de la Présentation le 21 novembre. Et il y avait encore quantité de fêtes locales «propres à certains lieux», mais celle de l'Assomption les primait toutes. Une des coutumes particulières à la petite ville était que, dans l'après-midi du quinze août, entre les vêpres et le salut solennel, les fidèles se rendissent en procession de l'église à la chapelle du Vieux-Château où l'on ne disait la messe qu'une fois par an, le mardi de Pâques. Toutes les pieuses filles qui faisaient partie de la Congrégation des Enfants de Marie défilaient avec un large ruban bleu qui leur tombait des épaules sur la poitrine. Constance ne resta point chez elle comme pour le quatorze juillet. Parce qu'il lui en coûtait beaucoup, elle se contraignit à se mêler à la procession, mais sans son ruban bleu et parmi les vieilles dames et les mères de famille. Et l'on sera tenté de sourire en pensant : « C'est vraiment bien peu de chose que Constance soit à telle place plutôt qu'à telle autre, et qu'elle porte ou ne porte pas son ruban bleu ! » Et il en serait en effet ainsi si, dans les petites villes, comme

d'ailleurs dans les grandes, des faits, en soi dénués d'importance, n'avaient une valeur de symboles. Ajoutons-y que ceux et celles qui ne se mêlaient pas à la procession la regardaient de leurs fenêtres et de leurs seuils. Sans doute le double accident remontait à deux mois déjà ; depuis on avait eu tout le temps de le commenter et de voir Constance se condamner à la solitude ; on s'y était même accoutumé et l'on n'en parlait presque plus ; si bien que ce fut à une date où l'on commençait à ne plus penser à elle que Constance tint à rappeler à la petite ville qu'elle n'oubliait rien, elle. Son voile noir dissimulait la honte qui empourprait ses joues. Parmi les fillettes vêtues de blanc, les jeunes femmes en toilettes claires, même à côté des mères de famille et des vieilles dames habillées de couleurs sombres, elle passait comme l'image de la désolation.

Des jours, des semaines et des mois se succédèrent et ce fut une année au cours de laquelle pas une fois elle ne se départit de sa réserve. La seule concession qu'elle fit au curé Moyne fut de quitter de nouveau le grand deuil, mais elle n'abandonna point le noir. Devant la persévérance d'une telle attitude, il n'y avait pas de rancunes mesquines qui pussent tenir, de ces rancunes de vieilles vierges qui en avaient voulu à la plus jeune d'entre elles de ne les avoir pas imitées. Elle fut tacitement autorisée à ne plus se mêler aussi discrètement aux réunions pieuses. Elle ne retrouva point sa place parmi les immaculées ; n'étant point mariée, on ne pouvait non plus la considérer comme faisant partie du groupe des mères de famille : elle se tenait moralement entre les unes et les autres qui cessèrent toutes, peu à peu, de la regarder de travers et d'avoir des sourires ironiques ou agressifs lorsqu'elles lui disaient « mademoiselle ».

Ensuite, elle reprit le chemin du pensionnat et renoua ses relations avec les Sœurs. Depuis longtemps déjà les impressions de sa vie première l'avaient tout entière res-

saisie. Elle retrouva vite l'atmosphère mystique d'où le désir du péché, le péché lui-même, puis le désespoir l'avaient exilée, tout en se méfiant plus que par le passé des fêtes que l'été revêtait d'une pourpre quasi-charnelle, et qui évoquaient trop facilement des images de cœurs palpitants et de lèvres charnues. Que si, par certaines nuits chaudes, des rêves défendus venaient la visiter, elle se levait aussitôt et, agenouillée sur le parquet dur, suppliait Dieu, la Vierge et les saints, de détourner d'elle la tentation. Elle allait chez les pauvres, chez les malades, et leur distribuait des secours prélevés sur l'argent qu'elle ne dépensait pas. Même les mendiants de passage apprirent à connaître sa maison, et la sonnette se faisait entendre plusieurs fois par semaine, alors que du vivant de Mme Balandreau, et même aussi longtemps que Constance avait conservé les habitudes de sa mère, ils savaient bien qu'il n'y avait là rien à faire pour eux. Mme Balandreau répétait souvent : « Ils n'ont qu'à nous imiter, ton père et moi. Pour économiser, nous nous sommes privés de tout : pendant des années, nous n'avons bu que de l'eau. Eux, si on leur donne deux sous, tout de suite ils courent les dépenser à l'auberge. »

Dix ans passèrent. Constance atteignit à la quarantaine et il n'apparaissait guère qu'elle eût vieilli.

En 1900, par une nuit d'octobre, alors que l'horloge de l'Hôtel de Ville venait de tinter dix coups,— mais elle ne les entendit point, car elle dormait, — Constance fut réveillée par un brusque carillon de la sonnette. Il était sans précédent,— sauf chez les deux médecins et au presbytère, — que le fait se fût produit chez elle ou ailleurs ; et il n'en allait pas ici comme dans les grandes villes où les noctambules s'amusent à jouer de ces tours : Gaétan même, au plus fort de ses randonnées nocturnes de jadis, ne s'était jamais permis de distractions de cette sorte. Elle se leva toute tremblante, alluma une bougie, ouvrit sa fenêtre et ses volets et regarda. D'abord elle ne vit rien

que la masse trouble des ténèbres où les sapins proches faisaient tache plus noire encore. Un faible clair de lune ne répandait qu'une clarté diffuse à laquelle les yeux ne pouvaient pas tout de suite s'habituer.

— Qui est là ? demanda Constance. Que me veut-on ?

Y avait-il encore quelqu'un devant la grille ? Elle n'entendait pas remuer. Le seul bruit qui frappât ses oreilles était celui de ce vent d'automne qui, même lorsqu'on croirait que le calme absolu règne partout, fait entendre des soupirs intermittents arrachés aux arbres revêches et aux hautes herbes consentantes. Et voici qu'à force de trouer de ses regards l'ombre incertaine Constance distingua la silhouette d'un homme qui lui rappela ces mendiants auxquels elle s'était accoutumée. Comme eux, il avait un bâton à la main, comme eux une haute casquette, comme eux un bissac sur les épaules; mais autant qu'elle pouvait s'en rendre compte, il se tenait droit et semblait être dans la force de l'âge. Il avait une longue barbe noire.

— C'est moi, dit-il.

Elle reconnut la voix, poussa un grand cri et se retira pour éteindre sa bougie, les bras et les jambes coupés, incapable de faire un autre mouvement pour fermer ses volets et sa fenêtre. Qu'allait-il se passer ? Elle voulut crier : Au secours ! Mais sa gorge était paralysée. Elle ne pouvait qu'écouter et il ne remuait toujours pas. Elle l'entendit qui disait :

— N'ayez crainte, mam'selle! Je ne vous veux pas de mal. Je suis revenu voir le pays, de nuit, en passant. Je m'en vais. Allons, adieu, mam'selle !

Mais il ne bougea point, attendant elle ne savait quoi. La situation pour elle était douloureuse. Puisque le hasard le ramenait ici, elle considérait comme de son devoir de lui apprendre et la mort de sa mère, et que les deux mille francs qu'on avait trouvés sous le traversin de la pauvre femme restaient déposés chez le notaire. Sans

doute, il en avait volé plus de dix mille à Mme de Lagrange ; mais, puisqu'on avait estimé que mieux valait ne pas porter plainte, les économies réalisées par sa mère devaient lui revenir. Seulement, d'autre part, cet homme ne lui inspirait plus que de l'horreur pour tout ce qu'il lui rappelait lorsque son souvenir se représentait à elle ; de rentrer en relations avec lui, n'était-ce pas renouer des liens avec le péché ? Faisant un effort surhumain, elle revint à sa fenêtre et dit, d'une voix étranglée :

— Mme de Lagrange et... votre mère... sont mortes le... le jour de... votre départ... On a retrouvé deux... deux mille francs... qui appartenaient... à votre mère Je... je vais vous les donner.

Il n'avait pas eu un cri ni même un mouvement de surprise à l'annonce de cette double mort. Elle ouvrit son armoire après avoir rallumé sa bougie, compta cent louis plus rapidement que n'aurait pu le faire, de son vivant, la Nannette, et les enveloppa dans un morceau de toile qu'elle ficela. Le paquet tomba devant la grille.

— Merci bien, mam'selle ! fit-il. J'étais seulement venu vous dire, en passant, qu'il ne faut pas m'en vouloir.

Il avait bien envie de lui demander : « Qu'est-ce que vous êtes devenue, après que j'ai été parti ? Est-ce que les gens vous ont fait des misères ? Et excusez-moi, mam'selle ! — pas de suites ? Pas de moutard ? » Il préféra se taire, un peu par crainte d'en trop apprendre, surtout parce que, lorsqu'il y a dix ans qu'on a quitté quelqu'un et un pays et qu'on ne les retrouve qu'en pleine nuit, on ne peut plus reprendre avec eux que demi-contact.

Elle en fut toute remuée, malgré elle, et si bien qu'elle ne put prononcer une parole.

— Adieu, mam'selle ! répéta-t-il. N'ayez crainte! Vous ne me reverrez pas : c'est la dernière fois que je reviens ici.

Elle ne remarqua point qu'au lieu de descendre vers

« la ville »,il remontait du côté du cimetière. Il en ouvrit la petite porte et rôda dans les allées, entre les tombes. Il ne pouvait savoir où sa mère reposait, ni qu'on l'eût mise dans le caveau de la famille de Lagrange qu'il connaissait bien : ce fut là qu'il s'arrêta. Il se découvrit et resta longtemps immobile,ne pensant à rien, mais le cœur serré. Il revoyait la vieille dame qui avait été bonne pour lui, sa mère qui s'était si bien réhabituée à lui, son père qui avait été un pauvre homme acharné au travail, et il les avait tués tous les trois,le dernier, il savait bien comment, les deux autres, il l'ignorait. Si elles étaient mortes le jour même de son départ, « probable »,se disait-il, « que c'est de saisissement d'avoir vu que j'avais volé l'argent». Et certains liens, dont il ne soupçonnait même pas la possibilité, se nouaient de lui aux esprits qui avaient animé ces corps dont maintenant il ne restait à peu près plus rien. Lorsque son instinctive émotion se fut dissipée, d'un coup de reins il remonta son bissac, comme il faisait jadis pour son havresac de marsouin. Il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait revoir la petite ville. Jusqu'à minuit, il y eut beaucoup de chiens qui aboyèrent d'entendre un pas lourd qui ne leur était pas familier. Sorti du cimetière, il descendit par la rue des Buis qui serpente entre des jardins. Il traversa le quartier des Promenades et se trouva devant la maison de Mme de Lagrange. Tous les volets en étaient clos, peut-être pour la nuit seulement. Il ne pouvait savoir qu'en même temps que Mme de Lagrange la maison fût morte. Elle n'avait trouvé ni acheteur, ni locataire. C'était une des ces vieilles demeures que pouvaient, seuls, habiter, dans les petites villes, les derniers représentants de la noblesse locale. Mme de Lagrange disparue, son rôle était terminé, et il ne lui restait qu'à tomber en ruine ou qu'à être transformée. Il s'arrêta au milieu du chemin, en face de la porte de ce jardin où il avait un peu travaillé, puis en face de la porte de cette maison où il s'était beaucoup reposé, et il fut tenté

de se découvrir comme il avait fait devant le caveau. Il prit ensuite l'autre chemin qu'il avait suivi en cette matinée décisive, et alla jusqu'à la maison de Joindot, qui lui réservait une surprise : elle était manifestement inhabitée, un de ses volets branlants sur ses gonds descellés, un des carreaux de l'imposte et trois de la fenêtre brisés. Qu'étaient devenus Joindot et sa femme ? Avaient-ils quitté le pays ? Étaient-ils morts ? Il se rappela cette même matinée où, dans cette maison, il avait bu trois verres de vin, le coup de l'étrier. Alors il se sentait riche. Il venait de le redevenir, mais il n'y pensait plus : il eût voulu rencontrer quelqu'un qui le renseignât, mais il n'entendait que le bruit du vent parmi les arbres du Bois-du-Four. Il passa devant le *Lion d'Or* et suivit la grand'rue sur toute sa longueur ; les pavés en étaient sonores et, pour faire moins de bruit, il marchait un peu sur le tranchant des semelles de ses lourdes chaussures cloutées. Il reconnaissait toutes les boutiques l'une après l'autre. La devanture du café Desportes lui rappela la scène avec Gaétan. Il traversa la place et, par la rue du Pont-des-Canes, gagna le quartier de la Croix-Châtin où, tout de suite, il retrouva le souvenir de Gaétan. Eût-il bien ri, ou se fût-il apitoyé sur le sort de Mme Frossard, s'il avait su ? Du moins n'aurait-il plus eu d'inquiétudes au sujet de la jeune femme, qui d'ailleurs avait, elle aussi, vieilli, de Joindot.

Devenu propriétaire de la ferme de Mme de Lagrange, Gaétan s'était pris d'un subit amour et pour cette habitation isolée au milieu des bois, et pour les travaux de la culture. Il lui plut soudain de jouer le rôle, sinon de mener la vie, moins du gentilhomme fermier que du hobereau sans particule qui a sa maison « à la ville » et son vide-bouteille aux champs ou dans les bois. A l'une des ailes de la cour, il se fit bâtir une petite maison à un étage, surmontée d'un grenier, et seize mois après la mort de la vieille dame, il en prit possession, en septembre 1891.

Il n'était guère plus sentimental que le gars, et il se promettait pourtant de goûter des joies non pareilles à vivre comme un loup, ou comme un ours, dans cette solitude, à regarder voltiger les feuilles mortes ; lorsqu'il s'ennuierait ou qu'il éprouverait le besoin de changer d'air et de se retremper au contact de la civilisation, plus ingambe que Mme de Lagrange, le trajet de la ferme à la petite ville n'était pas pour lui une affaire aussi considérable que pour elle, et puis il avait son cheval. Il passait souvent devant la maison des Joindot, autant de fois qu'il faisait la navette, puisqu'elle était située au bord du seul chemin qu'il pût emprunter. Jusqu'alors, il n'avait connu la jeune femme que par ouï-dire, et qu'assez vaguement. Un mot en amenant un autre, un geste un autre, il arriva ce qui ne pouvait ne pas arriver, à savoir que non seulement elle trompa son mari avec Gaétan, mais qu'elle quitta le premier pour aller vivre avec le second au milieu des bois. Plus naïf encore et plus résigné que Pitois, Joindot ne voulut point user de ses droits pour obliger la fugitive à réintégrer le domicile conjugal : il se contenta de quitter le pays pour aller travailler dans les tanneries d'Avallon; mais ce fut un beau scandale dans la petite ville. Mme Frossard, douloureusement humiliée, essaya de tout pour arracher son fils à cette liaison coupable ; Gaétan resta poli avec elle, mais fit la sourde oreille : il lui résista respectueusement. Si le groupe des dévotes n'alla point jusqu'à l'en rendre responsable, elle comprit qu'elle avait eu tort d'être aussi rude pour Constance, car elle se sentait malgré tout solidaire de son fils et se demandait si elle avait bien fait tout ce qu'il fallait pour qu'il ne sortît pas du droit chemin. En elle et en Joindot, indirectement, le gars avait fait deux autres victimes.

Marchant toujours, sur sa gauche il laissa la maison de Pitois. L'horloge de l'Hôtel de Ville tinta douze coups. C'est l'heure entre toutes dure et suspecte où les errants se sentent aux prises avec des forces éparses qui de partout

les sollicitent. Dans la confusion des ténèbres, des souffles intermittents donnent aux brouillards des formes que chaque rêve modèle à sa guise. Si indifférent qu'on soit aux vieilles légendes des veillées où se conserve le souvenir de ceux qui vivent dans l'atmosphère terrestre ou dans les espaces interplanétaires, on se sent avec eux en contact à chaque instant possible, lorsqu'on ne souhaite pas qu'il devienne effectif, et c'était comme si, du cimetière, l'eussent accompagné jusque-là ceux et celles qu'il y avait évoqués sans le secours de la magie.

Arrivé aux dernières maisons de la Croix-Châtin, il s'arrêta encore : il n'avait plus que quelques pas à faire, et il échapperait à l'attraction de la petite ville, qu'il n'avait pas revue tout entière : il lui manquait d'avoir touché barre à la Maladrerie, à la route d'Avallon, à la Grange-Billon, aux Teureaux, aux Moulins et au Vieux-Château. Il fut sur le point de revenir sur ses pas, mais il eut soudain conscience que son bissac s'était alourdi du doux poids de cent louis, et qu'il valait mieux qu'au lever du jour il eût atteint des pays où pour tout le monde il fût un inconnu. Il poursuivit donc et arriva à l'Étang-du-Goulot. Au croisement des deux routes il fit une nouvelle halte. Il s'assit même sur le petit mur bâti là comme une digue destinée à mettre un frein à la fureur des flots ; mais c'était un étang de petite ville dont les vaguelettes, lorsqu'il y en avait, faisaient penser à des écailles de carpes, et il n'y avait pas à craindre que, même au plus fort d'une incroyable tempête, elles pussent dépasser les quelques centimètres de hauteur qui leur étaient départis, car l'Étang-du-Goulot ressemblait aussi peu à la Pointe du Raz que Pitois à Beethoven. Dans son bissac le gars prit une fiole, s'administra une forte lampée d'un marc qu'il avait acheté, l'après-midi précédente, à un aubergiste du canton de Corbigny, puis il alluma sa pipe. Quoi qu'il projetât, à la faveur de cette richesse nouvelle qui lui était tombée de

la fenêtre de Constance, il se sentait bien, là. Dix années de suite il avait bourlingué dans l'ouest de la France, après avoir dépensé à Brest plus de la moitié de l'argent volé, s'embauchant au hasard des entreprises locales, cessant de travailler lorsqu'il avait amassé un pécule qui lui permît de faire la noce quelques semaines de suite, évitant les grandes villes et toujours comparant les petites à celle où il était né ; et souvent il regrettait de s'être fermé la route du retour. Il aurait pu s'endormir sur le mur ; l'Étang-du-Goulot, si peu redoutable qu'il fût, aurait suffi à le recueillir dans son sein pour le rendre à l'état de cadavre. Il n'en fut rien. Après s'être retourné vers le nord pour y deviner la silhouette de l'église dessinée dans le brouillard par le clair de lune, il prit la route de Château-Chinon : il sifflotait et faisait des moulinets avec son bâton, comme s'il avait voulu chasser des esprits qui se fussent obstinés à le suivre.

Du reste de la nuit Constance ne dormit pas plus que lui, inquiète qu'elle était d'avoir peut-être mal agi. Levée et prête de bonne heure, elle attendit devant sa grille le curé Moyne qui, chaque matin, descendait du presbytère un bon quart d'heure avant le commencement de la messe. Elle lui dit tout. Il ne la blâma point.

— Cependant, précisa-t-il, pour l'emploi qu'il ne manquera pas d'en faire, vous auriez sans doute mieux fait de ne pas lui donner cet argent ; mais, après tout, c'était son bien. Le notaire vous le rendra.

— Non, M. le curé, répondit-elle. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira pour vos bonnes œuvres.

Le secret fut bien gardé. Rien ne transpira de cette visite nocturne.

Le vie de Constance reprit son cours, mais la tranquillité en fut troublée par des événements considérables, les uns communs à la France entière, les autres particuliers à la petite ville.

La séparation des Églises et de l'État, les inventaires

qui en furent la conséquence, jetèrent l'effroi parmi les dévotes, et elles envièrent celles d'entre elles qui avaient eu le bonheur de mourir avant que de voir ces temps maudits prophétisés par les Écritures: c'était vraiment l'abomination de la désolation. Elles imaginaient déjà l'église et la chapelle fermées, le curé Moyne, son vicaire, les chers Frères,les chères Sœurs et elles-mêmes conduits au supplice devant l'Hôtel de Ville,sur la place où fonctionnerait la guillotine, aux applaudissements des républicains farouches, des socialistes et des francs-maçons. C'était la fin du règne de Dieu sur la terre où celui de la Bête allait commencer, et elles s'attendaient d'un instant à l'autre à voir dans le ciel,à voir les signes précurseurs annoncés par *l'Apocalypse* : « Et il se fit un grand tremblement de terre,et le soleil devint noir comme un sac fait de poil, et la lune devint comme du sang. — Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre,comme quand un figuier, agité par un grand vent, jette çà et là figues vertes. — Et le ciel se retira comme un livre qu'on roule, et toutes les montagnes, et toutes les îles furent ébranlées de leurs places. — Et les rois de la terre, les grands du monde, les riches, les capitaines et les puissants, tous les esclaves et toutes les personnes libres se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. — Et ils disaient aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et cachez-nous devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau. — Car le grand jour de sa colère est venu, et qui pourra subsister ? » Mais elles ne découvrirent aucun de ces signes, et faut-il dire que ce fut à leur grand regret, malgré la frayeur qu'elles auraient ressentie à les pour ainsi dire toucher du doigt ? Oui, car elles n'auraient pas été fâchées d'assister à l'accomplissement des Écritures, dussent-elles le payer de leur vie. Insensiblement le calme revint, puis une autre tempête se déchaîna.

Elles apprirent que le curé Moyne allait être remplacé. Vingt-trois années de suite, de 1885 à 1907, il avait été à la tête de la paroisse pour la transformer et l'amener à une admirable cohésion spirituelle. Ayant à un très haut degré le sens de l'ordre, homme pondéré et toujours de bon conseil, à peu de frais il avait su donner aux cérémonies une régularité et une magnificence impressionnantes, et ceux et celles qui s'adressaient à lui dans les passes difficiles de leur existence ne le quittaient jamais que réconfortés, précisément parce qu'il n'appréciait lui-même leurs tracas qu'à leur juste importance. Une pétition pour qu'il fût maintenu, adressée à l'évêché, ne donna aucun résultat. Il fut recueilli par une riche famille noble du doyenné voisin qui avait besoin d'un précepteur et d'un chapelain, et partit accompagné de l'estime de la petite ville tout entière, sans distinction d'opinions. Il n'y eut pas une de ses pénitentes habituelles qui ne pleurât, et Constance plus que toutes : il avait eu tant de bontés pour elle ! Elle touchait à la cinquantaine, et il lui semblait que ce départ marquât la fin imminente de sa propre vie.

Pourtant elle n'avait pas nettement conscience de vieillir. Elle ne se rendait point compte qu'elle fît, devant les enfants et les jeunes gens, figure de personne âgée. Très peu de semaines passaient sans qu'il y eût au moins un enterrement. Elle assistait à tous. C'étaient surtout des vieux et des vieilles de quatre-vingts ans ou plus qui s'en allaient prendre place au cimetière. Les générations se poussaient l'une l'autre vers le terme du voyage que Dieu nous impose ici-bas ; mais, lorsqu'on se retournait pour jeter un regard sur les petits qui n'entreprenaient de partir qu'en titubant encore, ce n'était pas eux que l'on apercevait, mais soi-même qu'on revoyait, et l'on ne s'imaginait pas qu'on eût déjà fait beaucoup plus de chemin qu'eux.

Les personnes pieuses s'en allaient à leur tour com-

me les autres. Elles n'étaient pas toutes remplacées dans le groupe des dévotes qui avait atteint à son épanouissement sous la direction du curé Moyne. L'irréligion faisait des progrès; la jeunesse se détournait de la prière, et l'on déplorait que le curé Chavouard n'eût point les manières qui attirent les âmes aux pieds des autels. On n'allait pas jusqu'à dire qu'il n'eût point la foi ni le respect de son saint ministère, pensée et parole sacrilèges qui n'eussent pu venir à la pensée ni aux lèvres des dévotes pourtant éperdues, mais elles ne pouvaient s'empêcher d'établir des comparaisons entre lui et son prédécesseur. Elles le trouvaient hautain, autoritaire, sec. Habituées qu'elles étaient aux homélies et aux sermons du curé Moyne, les siens leur paraissaient dépourvus d'onction et d'éloquence familière. Tant et si bien que les vides creusés par la mort dans leurs rangs n'étaient pas comblés, et que, disparues toutes leurs doyennes d'âge, Constance, du fait de sa situation sociale et de sa piété, devint leur présidente virtuelle. Plus de vingt ans s'étant écoulés depuis sa faute, le souvenir avait eu le temps de s'en effacer. Les jeunes générations n'en avaient pas été témoins ; chez les autres trop d'événements étaient survenus dans chaque famille pour qu'on y parlât encore de ce que Mlle Balandreau avait pu faire environ un quart de siècle auparavant.

Mme Frossard elle-même n'était plus là pour l'attester, étant morte deux mois après le départ du curé Moyne, et elle l'eût fait d'autant moins volontiers que l'inconduite de Gaétan avait été le prétexte d'un rapprochement définitif entre elle et Constance.

Elles se voyaient l'une chez l'autre plusieurs fois par semaine, Mme Frossard trouvant sa maison bien grande depuis que son fils avait cessé d'y habiter, et les visites la distrayaient. Elle ne cessait pas de répéter qu'elle était précisément celle qu'un malheur de ce genre n'aurait pas dû atteindre, et Constance l'en consolait comme

elle pouvait. « Voyez donc,madame ! » disait-elle : « Moi, je reste bien seule, et je ne me plains pas. » — « Mais ce n'est pas la même chose! » répondait Mme Frossard. « Vous n'avez jamais été mariée ni mère de famille, vous ! » Alors Constance baissait les yeux.

Elle faisait tous ses efforts pour maintenir les traditions créées par le curé Moyne : saluts solennels à certaines dates, réunions pieuses au moins deux fois par semaine, entretien à l'église, par les dévotes, des deux autels de la Vierge et de Saint Joseph. Or non seulement le curé Chavouard s'en désintéressait, mais il trouvait inutiles des manifestations de ce genre en dehors des cérémonies régulières. Un jour, c'était en 1914, vers la fin d'avril, comme elle discutait assez âprement avec lui au sujet de l'ornementation qu'il convenait de donner à l'autel de la Vierge pour l'imminent mois de Marie, et qu'il souriait avec dédain, et même avec ironie, elle se laissa aller à lui dire :

— Vraiment, Monsieur le curé, pour un prêtre, vous avez des idées bien singulières ! On dirait que vous ne tenez pas du tout à ce que votre église soit fréquentée.

— C'est vous qui vous permettez de me donner des leçons, *mademoiselle* Balandreau ! s'écria-t-il.

Il avait prononcé le mot de telle façon qu'elle ne pouvait s'y tromper. Elle rougit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plus de vingt ans, et tourna les talons. Qui l'avait mis au courant de cette lointaine aventure ? Elle y songea douloureusement plusieurs jours de suite. Les prêtres pouvaient donc n'être pas meilleurs que les hommes ordinaires ? Ils pouvaient donc, par esprit de mesquine vengeance, accabler une pécheresse sous le rappel d'une faute que Dieu lui-même avait pardonnée ? Elle ne se résigna point à le croire. Quels que fussent ses griefs personnels contre le curé Chavouard, elle n'admit pas que le clergé ne planât point sur ces hautes cimes qui touchent à ces régions, à nous tous inaccessibles, où ne règne que

la justice éternelle. Elle décida de faire davantage encore abstraction de sa volonté propre pour obéir au pasteur que Dieu lui avait donné.

Vint la longue guerre. Elle assista de loin au fracas des armées en lutte, en se rappelant les saintes légendes et histoires qui avaient bercé son enfance. Quand un hôpital auxiliaire eut été créé dans la petite ville pour les blessés, elle vit de près les soldats. Elle leur donnait des secours en les exhortant à la piété. Ils acceptaient et l'écoutaient; pour elle, elle se refusait à croire aux bruits qui circulaient sur eux « en ville ». On disait qu'ils n'avaient pas une conduite exemplaire, qu'ils débauchaient jeunes filles et jeunes femmes. Non ! Non ! Dans l'atmosphère où elle avait recommencé de vivre, un soldat ne pouvait être pour elle qu'un héros doublé d'un saint.

Elle a aujourd'hui plus de soixante ans. Ses cheveux sont à peine grisonnants. Elle continue de vivre dans l'espoir que, le jour de son enterrement, son cercueil sera recouvert du drap blanc que les coutumes de l'Église réservent aux vierges.

HENRI BACHELIN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Henry Lyonnet : *Les Premières de P. Corneille*. Préface d'Auguste Dorchain, Delagrave. — J. Lucas-Dubreton : *La petite vie de Samuel Pepys londonien*, Payot. — Vicomte Menjot d'Elbène : *Madame de La Sablière, ses pensées chrétiennes et ses lettres à l'abbé de Rancé*, Plon-Nourrit.

Spécialiste des questions théâtrales, auteur d'un excellent *Dictionnaire des Comédiens français*, M. Henry Lyonnet a entrepris d'étudier, sous une forme très particulière, l'œuvre de nos grands poètes tragiques et comiques. Il nous a donné déjà les *Premières de Molière*, signalées par nous dans un précédent numéro du *Mercure*. Il nous donne aujourd'hui **Les Premières de Corneille**. Sans doute, au cours de ces ouvrages, dont chaque pièce fournit un chapitre, s'efforce-t-il de fixer la date, si souvent controversée, de représentation initiale de ces œuvres, mais en cela ne se borne point son dessein. Il réunit les mille documents épars qui éclairent et vivifient ce que nous considérons aujourd'hui comme des solennités théâtrales, mais que les contemporains envisagèrent avec beaucoup moins de transport. Il étudie, en outre, parallèlement à l'œuvre, la vie de l'auteur et les transformations reçues par la scène. De temps à autre il examine les physionomies fort diverses du public qui contribua, par ses sympathies, à assurer la gloire du poète. Enfin il s'évertue à retrouver les traces d'une critique qui, en face de Corneille triomphant, se révéla éloquente dans la haine.

Les débuts du bon Rouennais avec *Mélite*, que l'acteur Mondory se chargea de présenter au subtil auditoire du *Marais*, sont contés avec clarté par M. Henry Lyonnet qui résume également avec aisance la fameuse et complexe querelle du *Cid*. De ci de là M. Henry Lyonnet discute les témoignages qui donnent, pour interprètes des œuvres cornéliennes, sans trop de raison, tel ou tel acteur. Discussion malaisée. Corneille ne s'attachait point à un théâtre. Produisant beaucoup, il était favorable à la multi-

plication des troupes. On l'a accusé de manifester grand amour pour l'argent. Il semble que ce reproche ait été fondé, bien que M. Lyonnet s'efforce de disculper son héros.

A partir de 1650, avec la naissance des Gazettes rimées, fourmillant d'informations, la vie théâtrale nous est mieux connue et la tâche de M. Lyonnet se trouve allégée. Les certitudes succèdent aux hypothèses. Son livre, écrit sans prétention, mais avec le sens de l'ordre et de la méthode, n'apporte, à la vérité, rien d'absolument nouveau. Il est une bonne synthèse, instructive, plaisante, digne de sympathie, appuyée sur des travaux sérieux.

Très différent se présente à nous l'ouvrage nouveau de M. J. Lucas-Dubreton : **La petite vie de Samuel Pepys londonien**. M. Lyonnet se contente d'assembler des documents; M. J. Lucas-Dubreton tire de ces documents la part de vie qu'ils contiennent. L'un est un strict érudit, l'autre est un artiste, un résurrecteur, un créateur.

Nous avons déjà loué le mérite de M. J. Lucas-Dubreton, délicieux écrivain, psychologue de rare qualité, intelligence ornée des connaissances les plus diverses. Nous répétons : lisez ses ouvrages. *La disgrâce de Nicolas Machiavel, Louvel le régicide, Ferrante Pallavicino ou l'Aretin manqué* pullulent de pages exquises et telles que maints romanciers glorieux de notre époque doivent envier le style allègre et coloré, le sentiment de la vie, la richesse intellectuelle de ce remarquable historien.

A la suite de Pepys, M. J. Lucas-Dubreton, avec un plaisir que les nuances infinies de son talent nous traduisent et nous contraignent à partager, aborde un monde nouveau. On ne connaît guère Pepys en France. On apprendra avec délectation à le connaître pourvu qu'on ait l'esprit libre et le goût de contempler, au cours de ses métamorphoses et de ses états d'âme, ce puritain mâtiné de cynique.

Philarète Chasle le premier découvrit Pepys à l'époque où la pudibonde Angleterre se décida à publier, fortement expurgé, le journal intime de cet effronté bourgeois. Sans doute ne sut-il point, à cause de sa phrase molle et falote, camper tel qu'il s'offrait à lui ce représentant d'une société où la morale couvrait d'un masque la crapule, car Pepys, malgré ses soins, demeura dans l'ombre. Pepys méritait plus d'attention cependant. Son journal,

écrit en un chiffre étrange où se mélangent plusieurs langues et jargons, est un merveilleux témoignage, l'une de ces œuvres savoureuses où se reflètent, dans leur plénitude de sincérité, une âme en même temps qu'une époque. Nul ne peut écrire l'histoire du règne galant et fou de Charles II sans utiliser ce document unique.

Qu'était Pepys? M. Lucas-Dubreton nous le dit sans ambages. Pepys s'attribuait, pour émerveiller la galerie, des aïeux illustres. Il sortait, en fait, de peu : d'un père tailleur, d'une mère blanchisseuse, tous deux huguenots. Il jouissait d'une intelligence vive et pratique. Il fit, on ne sait comment, de fortes études. A 22 ans, il épousait une jouvencelle issue d'un père français. La protection de sir Edward Montaigu, amiral, commença sa fortune. Il fut l'intendant, le familier, le complice de ce seigneur. Il était, à l'origine, puritain, anti-papiste, fortement démocrate, buvait sec, rêvait de devenir fonctionnaire.

Monck survenu, Pepys, sans hésitation, se fit papiste et royaliste. Et comme, par bonheur, Montaigu, son maître, quand Charles II monta sur le trône, devint homme de cour influent, Pepys était tout prêt à recevoir un emploi sous la monarchie. Voilà donc notre bourgeois d'abord clerc des actes, puis fonctionnaire important de la marine. Toujours le nez au vent, sans scrupules, mais prudent et concerté, il gravira sans cesse les échelons de la fortune, attaché aux basques de son protecteur. Bientôt toutes portes s'ouvrent devant lui. Il assiste en spectateur amusé à l'immense folie d'un règne qui conduit l'Angleterre au désastre.

Il devient dès lors précieux, car il enregistre tous les bruits, tous les actes, promenant de la cour à la ville, de la ruelle au théâtre, sa curiosité discrète et lucide. Son information précise permet à M. Lucas-Dubreton de tracer un admirable et vivant tableau des palais royaux où s'agitent, mêlés aux favorites, tant d'êtres frivoles voués à Epicure. Elle lui fournira de même les éléments d'une curieuse peinture de Londres au cours de la peste de 1665.

Cependant Pepys ne se borne pas à conter, en y ajoutant ses réflexions, les faits de l'existence royale. Il confie aussi à son journal les petits événements de sa propre vie. Et c'est dans cette part du journal que l'on surprend la vraie physionomie du personnage. Pepys, quoi qu'il ait fait pour s'accommoder au temps, est resté puritain. Il y a en lui cohabitation de deux hommes dont

l'un prêche la morale cependant que l'autre pèche contre elle. Le Pepys gros mangeur, grand ivrogne, coureur de filles essaie bien de s'entendre parfois avec le Pepys sermonneur. Il en accepte même les amendes. Mais le plus souvent Caliban triomphe d'Ariel. Cette dualité étudiée avec une ironique sonplesse par M. Lucas-Dubreton est d'un comique extraordinaire.

Ainsi le livre de M. Lucas-Dubreton détaille la psychologie d'un bourgeois fonctionnaire anglais au XVIIe siècle et, en même temps, déploie, comme un fond de vie colorée, la psychologie collective de la cour, de telle sorte que l'une se juxtapose à l'autre et que deux classes sociales trémulantes d'agitation surgissent à nos yeux. Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu de ce travail historique de haute valeur, surtout emprunté aux sources anglaises. L'art y sert merveilleusement l'érudition.

C'est par d'autres qualités que l'ouvrage de M. Menjot d'Elbène : **Madame de La Sablière**, s'impose à notre sympathie. M. Menjot d'Elbène ne s'évertue point à tirer du document son pittoresque. Il écrit avec clarté, non sans agrément d'ailleurs. Il recherche passionnément la vérité. Pendant 40 ans, nous dit-on, il s'est efforcé de retrouver, dans les ténèbres où elles étaient ensevelies, l'âme délicieuse et l'idéale figure de Marguerite Hessein, devenue dame de La Sablière par son mariage avec le financier Antoine Rambouillet. La protectrice de La Fontaine méritait cette sollicitude de l'érudition.

Nous savons quelles difficultés présentait la tâche de M. Menjot d'Elbène. C'était surtout dans les archives notariales que l'on pouvait découvrir et assembler les éléments d'une biographie véridique. C'est là principalement que M. Menjot d'Elbène a puisé ses certitudes. Il est revenu de sa patiente enquête chargé de faits précis, innombrables, concluants. Grâce à lui les papiers des Rambouillet de La Sablière sont mis au jour, depuis les actes d'état civil jusqu'aux inventaires de biens qui donnent la clef de l'intimité familiale. M. Menjot d'Elbène a, de même, exhumé des minutiers l'histoire civile et financière d'un groupe de bourgeois alliés des Tallemant et en relation d'affaires avec eux. Nous lui reprocherons peut-être de considérer avec trop de complaisance et d'idéalisme tant de gredins cramponnés aux Fermes royales et dont la plupart achevèrent leur vie au milieu des faillites et banqueroutes.

Marguerite Hessein sortait de ce milieu. M. d'Elbène nous donne des renseignements inédits sur sa famille. Il ignore tout de son enfance et de sa jeunesse, sinon qu'elle reçut une forte instruction. Il la retrouve surtout à l'époque de son mariage qui fut certainement une affaire entre la banque Hessein et la banque Rambouillet.

Antoine Rambouillet, papillon habitué à voler de fleur en fleur, n'apprécia nullement cette jouvencelle au visage de madone qui prétendait lui imposer la stabilité dans l'amour conjugal. Trois enfants naquirent de leur mariage, mais l'entente dura peu. Mme de La Sablière endura, de la part de son époux, une véritable persécution. Séparée de lui, dépouillée de ses biens, elle vécut longtemps dans une grande misère morale et matérielle.

M. Menjot d'Elbène nous conte, sans détails nouveaux, ses relations avec La Fontaine et, avec plus de netteté, son amour tardif pour La Fare le volage. Sur sa conversion, son commerce avec l'abbé de Rancé, son établissement aux Incurables, ses divers domiciles, ses rapports avec ses enfants dispersés par la Révocation de l'Edit de Nantes, il multiplie les documents originaux.

Mme de La Sablière mourut avec une rare constance et, après une vie toute parsemée de chagrins, d'un cancer au sein. M. Menjot d'Elbène publie sa correspondance, en partie inédite, avec l'abbé de Rancé et ses Maximes chrétiennes aujourd'hui introuvables. Un copieux appendice à son travail contient des pièces de grande importance pour l'étude des groupes financiers et bourgeois du XVIIe siècle.

L'ouvrage de M. Menjot d'Elbène est donc de premier ordre au point de vue documentaire et mérite les plus vifs éloges. Nous regrettons seulement que cet écrivain, soucieux de laver son héroïne de toute imputation fâcheuse, ne se soit pas attaché à pénétrer l'esprit du cercle épicurien auquel elle fut agrégée durant le temps de son séjour dans la paroisse Saint-Roch. Il plane sur ce cercle dont firent partie Molière, Boileau, Bernier, La Mothe Le Vayer, Tallemant des Réaux, Ninon de Lanclos, etc... un mystère vraiment digne des recherches des historiens.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Robert Boudry : *Humanités*, poèmes ornés de six gravures sur bois de Raymond Thiollière, « Images de Paris » — A. Rolland de Renéville : *De l'Adieu à l'Oubli*, illustrations par Edm. Rocher, « éditions du Jardin de la France », Blois. — René Fernandat : *Ondes et Flammes*, « Au Pigeonnier », Saint-Félicien-en-Vivarais. — Michel Maurien : *Halte à l'Auberge*, Melzer. — Marie-Charles Marchal : *Quelques Poèmes*, Favyé, Thiers. — Maurice-Pierre Boyé : *L'Alcôve des Amants*, « la Pensée française ». — Marcel Dumenger : *Le Sang de l'âme*, « Les Gémeaux ».— Maurice Heim : *La Danseuse Nue*, Chiberre. — Pierre Rossillion: *Andante*, « le Divan ». — Paul de Stœcklin : *Au Jardin d'Aphrodite*, poèmes ornés de bois originaux par H. Amédée-Wetter, « la Pensée française ». — Albert de Monsaraz : *La Muse Intrépide*, « éditions Fast ».

Voici un poète nouveau qui s'affirme. De grandes qualités d'élan, de verve un peu amère, d'invention expressive et rythmique se remarquaient déjà dans *Prédilections*, mais les poèmes que M. Robert Boudry groupe sous le titre **Humanités** marquent une science beaucoup plus sûre, et, dans l'amertume plus grave, plus ressentie, de leurs thèmes, une audace calme qui atteint par places à de la grandeur véritable, à une puissante maîtrise. Que ce soit l'aspect moderne, troublant, cahoté des villes que M. Boudry considère, ou la vie des hommes haletant, au soleil pâle, dans les rues, les comptoirs et les maisons, que ce soit les réprouvés, l'effort des matelots ou des hâleurs, le grand espoir de fraternité, de concorde, ou le désir de s'évader vers les horizons d'illusions dont le mirage entrevu se confond trop vite avec l'amertume de la déception finale, travail, lassitude, dégoût, éternelles reprises de l'essor, de la volonté, du courage, vanité d'aimer, tristesse des soirées de banlieue, ou royauté diverse et implacable des villes muettes de pierres et d'airain, tout sous ses doigts se transfigure, s'exhausse, s'amplifie, revêt un caractère de splendeur durable, nécessaire, dégagé des contingences immédiates. Le rêve et la méditation ont étendu leurs ailes, la vérité éternelle et fondamentale de la vie moderne s'impose, solennelle, avec un visage impassible en sa beauté définie. L'humaine souffrance ne déclame pas, ne pose pas en martyr ni en héros révolté ; elle s'énonce avec discrétion, résulte plutôt, souveraine, insinuée, de l'atmosphère, qu'elle n'usurpe la place prépondérante.

Le vers employé est de torsion simple et originale, en dépit

des conseils puisés dans l'exemple de Verhaeren et de M. Jules Romains, généralement bien plein et satisfaisant, mais si direct aussi que, par moments, il ne diffère point d'une prose arbitrairement coupée de rejets inexplicables. Si j'écris : « Ses biens perdus, ses enfants morts, sa femme morte, il jugea qu'il avait enduré la plus grande souffrance possible », — qu'est-ce qui avertira que j'ai négligé de signaler, en mettant à la ligne, que ce sont, dans la pensée de l'auteur, quatre vers que j'ai transcrits ? tandis que, en regard, même si j'abolissais le traditionnel artifice de typographie, un rythme intime mais efficace décèlerait en ce passage des vers authentiques :

Tiède, l'eau de tes mains s'éparpille
Et court le long de mes vertèbres ;
Ma bouche aspire ton souffle chaud ;
Mais malgré notre désir
De nous confondre en un seul être,
Nous restons tous deux solitaires
De part et d'autre d'un fossé !...

Tant il est vrai que le vers libre exige un doigté minutieux, et encore, trop souvent, le plus méticuleux s'y est-il vite embrouillé.

Je suppose M. A. Rolland de Renéville fort jeune ; autant qu'il est sincère, il est ingénu et charmant. Son émotion frêle et douce se communique par la douceur frêle également de son vers délicat. Non qu'il ne soit sûr de son instrument et n'en conduise habilement le dessin et la mélodie, mais sur la texture de la phrase et du chant, qui est solide, quelque chose de tremblé qui suggère la palpitation du sentiment s'exhale et en enveloppe d'un charme certain l'expression. Le poète s'est donné à son premier amour ; l'heure est venue de la rupture ; il n'oubliera jamais, il en est bien persuadé ; et de l'amertume s'approfondit ou de la sagesse confiante naît à mesure que les quelques poèmes discrets et attendris nous guident, quoi qu'en ait décidé le poète, **De l'Adieu à l'Oubli**. Expérience première de la vie, il en sortira plus conscient, sans que s'y soit, espérons-le, laissée flétrir sa belle confiance en la beauté, en la joie d'aimer, en l'amour, — et un poète généreux se sera formé, sans que l'ait pu corrompre l'épreuve inévitable de la douleur commune.

Le péril extrême auquel s'exposent les fervents d'un néo-classicisme, c'est de s'éprendre à tel point des formes pures, contrac-

tées et regorgeantes, qui contiennent tout dans un rapide raccourci, qu'ils n'arrivent plus à séparer ce qui en constitue la part vivifiante, le ferment actif des éléments surannés, du rebut avili et désormais inépuisable. Le cas de M. René Fernandat par là se rapproche du cas de maint versificateur du XVIIIe siècle ; néanmoins, ses **Ondes et Flammes** ne manquent ni de mouvement ni de vigueur sincère. Pourquoi cette suite de quatre scènes, où il confronte à Minos, qui la juge, Phèdre, sa fille, et *Hippolyte aux Enfers*, ne satisfait-elle entièrement, en dépit de plusieurs vers martelés avec une très précise énergie d'image et de sentiment ? Parce qu'il a voulu se rapprocher de Racine, et ne le fait point oublier. De même de ses *Elégies*, construites en des formes traditionnelles ou distendues en stances de quatre vers, le tissu trop fréquemment se relâche ; et l'œil répugne, le cerveau se lasse à rencontrer trop de rimes usagées, trop d'épithètes fanées, trop de « dessin perfide », de « nuits embaumées », de « flots sauvages », de « tristes accents » appariés à des « hymnes puissants », etc... Le talent dont d'autre part M. Fernandat, dès qu'il se surveille, fait montre, vaut de l'avertir des fondrières où il s'engage ; sa robustesse et sa volonté l'en retireront, s'il le désire et s'il s'observe.

Parmi les meubles et revêtus de costumes d'autrefois, différents personnages, durant la **Halte à l'Auberge** : un mendiant, un poète, une bohémienne, un soldat, un musicien, un moine, un marquis, exaltent, en présence de la fille innocente de l'aubergiste, les illusions, les déceptions, les plaisirs, les espoirs de leurs vies sans cesse fiévreuses et déçues. La petite s'ouvre les oreilles et le cœur aux merveilles contées, mais le conseil de la sagesse la ramène à la vérité simple et saine de l'existence médiocre, parmi la paix des champs. Le style dont use M. Michel Maurieu, dans ces dialogues où il s'approche fort par endroits du pathétique, va directement au but, dédaigneux des artifices. Le vers libre y sonne ou plutôt s'y développe sans autre contrainte que d'une cadence égale à l'élan de la phrase et de la voix.

Quelques Poèmes, ni compliqués ni mystérieux par la facture ou l'inspiration, un peu naïfs sans doute, mais pleins de virtuosités regrettables témoignent de l'ardeur convaincue avec laquelle M. Marie-Charles Marchal répète la belle oraison de Baudelaire : « Seigneur, mon Dieu, accordez-moi la grâce de pro-

duire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes et que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. »

De M. Maurice-Pierre Boyé **l'Alcôve des Amants** se recommande par une certaine grâce sensuelle et nonchalante, d'agréables évocations, à la manière d'Henri de Régnier, des bouquets et des bassins de Versailles.

Assez inattendu le premier verbe de ce vers, ma foi ! — « Où *ria* ma bonté sanglote le remords » (page 83) dans un livre où cependant on s'est laissé charmer à de réelles qualités d'art et de lyrisme. Qu'une telle étourderie mette en garde M. Marcel Dumenger et qu'aux recueils qui suivront **le Sang de l'Ame** il veuille bien apporter une plus scrupuleuse vigilance. Je le souhaite d'autant que les poèmes ici réunis témoignent de qualités réelles, d'un soin de la forme visible et musicale, d'une élévation de sentiment spontané qui font à l'auteur le plus grand honneur et présagent d'un développement intéressant.

D'inspiration, ou du moins de composition, fort disparate, **la Danseuse Nue**, de M. Maurice Heim, condescend à flatter les instincts banals d'une sensualité plutôt artificielle qu'elle n'est entraînante et puissante, se livre aux fantaisies un peu vulgaires de la *Ballade des Cornards*, soudain frissonne au souffle nocturne d'un vent d'automne, médite en invoquant la chaleur fécondante du soleil, s'épuise en mignardises amoureuses, halète *dans l'ombre* où s'éveille à la fin, au fond du cœur du poète, « toute l'immensité d'un espoir inconnu ». Peut-être cette naissance nouvelle l'arrachera-t-elle à la triste habitude de se prodiguer aux jeux stériles de la virtuosité, de s'adonner aux exercices de la rhétorique versifiée. Puisse son espoir le soutenir et le guider dans une voie où, tendant à son but, il aille s'élargissant et se reconnaissant mieux d'étape en étape !

Lorrain comme Charles Guérin qu'il rappelle par l'inquiétude discrète, à peine perceptible, du sentiment, un peu élégiaque à la façon d'un Lamartine hésitant, amoureux de perfection brève et définitive à l'instar de Moréas dans *les Stances*, M. Pierre Rossillion débute par un recueil charmant de paysages pensifs, de recueillement, d'évocations sensibles, qu'il intitule précisément **Andante.** Aucun trouble ne l'agite, sinon si intérieur qu'il ne saurait s'examiner, et qu'à peine on le soupçonne ; aucun emporte-

ment, nulle erreur. Moréas, avant d'en venir aux *Stances*, avait passé par *les Cantilènes*, *le Pèlerin Passionné*, *Enone au clair visage*. Peut-on, d'un coup, atteindre à la sérénité du cœur et de l'expression ?

Au Jardin d'Aphrodite M. Paul de Stœcklin se promène sous les cyprès, près des fontaines, au long des parterres parfumés de roses. Mais ces roses ont été greffées là, et les fontaines creusées et les cyprès plantés par d'anciens jardiniers dont le souvenir, l'auteur en fait l'aveu dès le début, persiste, et ses soins personnels n'auront créé que des floraisons hybrides. Il n'est pas sans mérite, toutefois, d'adapter ainsi à un tour français des lectures d'anciens ou de poètes étrangers, et M. de Stœcklin, à tout le moins, fait montre d'une vaste et délicate culture.

M. Albert de Monsaraz adresse son livre, **La Muse Intrépide**, *à sa patrie*, dit-il, — c'est l' « hommage ému d'un de ses fils qui, pour avoir changé de langue, n'a pas changé de cœur ». Cette patrie, c'est le Portugal, je présume, puisque M. de Monsaraz a publié cinq volumes en langue portugaise. Et l'on ne peut que le féliciter de posséder du français et de la prosodie française le maniement assez souple et assez ferme pour composer des poèmes tels que la plupart du présent recueil. Seulement il est édité par la maison mondaine et cosmopolite de la rue Royale ; il croit aux modes de la vie élégante et chante l'étourdissement qu'il trouve à fréquenter les *dancings*. Je redoute pour lui que l'homme du monde fasse tort au poète qu'il pourrait devenir.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

L'Enfant, pièce en trois actes de M. Eugène Brieux, de l'Académie Française, représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville le jeudi 20 septembre 1923. — Mémento.

Une pièce de M. Brieux. Derrière moi aux fauteuils un jeune homme déclare, positif :

— J'ai acheté le programme. Moi, chaque fois que je vais entendre une pièce à thèse, j'achète le programme.

Voilà, je crois, le spectateur type des pièces de M. Brieux. Il achète le programme et le compte rendu de la pièce. Il doit en ouvrir un dossier. Il en parle dans les maisons où on l'invite. C'est un jeune homme ami du progrès, et qui, ces soirs-là, s'instruit.

Si j'étais sociologue, je trouverais réconfortant le succès des ouvrages de M. Brieux. Obtenir 150 soirs de suite les 1.600 spectateurs qu'il faut pour emplir le Vaudeville, voilà l'indice d'une nation qui demande à se renseigner sur le péril vénérien, les droits du juge d'Instruction, les prérogatives de l'avocat, les bienfaits de l'allaitement maternel, et le problème de la femme dans la société d'après guerre. Bravo. Qu'on donne un prix Monthion à M. Brieux.

Mais je ne suis pas sociologue. Et à chaque pièce de M. Brieux qu'il m'est donné d'entendre, je me dis que c'est encore une victoire du Moloch contre la Poésie, la Fantaisie, et quelques autres choses auxquelles j'ai la ridicule faiblesse de tenir. Le public, minotaure obtus, veut *ça* et en redemande. Et M. Brieux, parfait honnête homme, au sens où l'entend le procureur de la République et point du tout ainsi que le concevait M. de la Rochefoucault, — M. Brieux, ponctuel, sert à l'entrée de l'hiver, à la chère foule coutumière, sa ripopée ordinaire.

La recette est aisée. Posez un cas d'espèce, bien nu, bien simple, bien pauvre. Poussez-le jusqu'en ses ultimes conséquences. Et puis après, dénoncez le tout grâce à un bon vieux truc qui satisfait la morale bourgeoise.

L'Enfant illustre à merveille cette théorie. Une jeune fille de trente ans est ingénieur-électricien. (Cas d'espèce : toutes les jeunes filles, Dieu merci, ne songent pas au courant triphasé et aux turbines verticales.) Elle a trente ans, pas de fortune, — l'aisance, qui arrange tant de choses dans la vie, n'arrange rien dans les pièces de M. Brieux, — et pas de fiancé. Sa mère, acariâtre, exigeante, l'empêche d'aller « vivre sa vie » à l'étranger ainsi qu'elle en reçoit l'offre dorée. Mais comme dans les pièces du Théâtre de Madame, cette jeune personne a un cousin. Et ce cousin, — un type dans mon genre, — n'aime guère les femmes qui font entrer les sonnantes eaux des cascades dans ces hideux tuyaux de fonte qu'on voit descendre le flanc des montagnes. Le cousin veut s'en aller au Mexique où une indolente fiancée l'attend, chauffant sa paresse au soleil et « fumant au nez des Dieux de fines cigarettes ».

Parfait ! Que va faire cette enfant qui désire se marier et n'y peut parvenir. Epouser le grossier nouveau riche qui se présente tout exprès ? Quelle horreur ! Vous n'y pensez pas. L'Institut

radio-électrique prépare les jeunes élèves au mépris des richesses et au culte de la petite fleur bleue. Elle ne se mariera pas, soit! Mais elle ne vieillira pas seule. Elle obtiendra de l'homme qu'elle aime, dans l'instant qu'il boucle ses valises pour Mexico, l'accomplissement d'un rite pour lequel le brevet d'ingénieur électricien est parfaitement inutile, et grâce à quoi, elle sera, un jour prochain, maman.

Volontaire de la Maternité! Elle crie cette belle formule durant le troisième acte, — car il a fallu deux actes pour en arriver là, — elle la crie en se frappant les flancs comme un marchand juif à son comptoir.

Voilà donc le postulat poussé jusqu'en ses conséquences les plus ultimes. Mais comme il faut renvoyer le public satisfait, tout s'arrangera, par le moyen d'une antique ressource: le jeune homme, bourrelé de remords, reviendra pour conduire sa cousine aux autels. La jeune enfant se fait prier évidemment. Elle ne consent que poussée en ses derniers retranchements par un représentant de la morale bourgeoise, qui la bombarde de vérités premières.

§

On raconte que Firmin Gémier, rencontrant un jour M. Brieux, se porta chaleureusement vers lui et, lui serrant la main avec effusion, lui dit:

— Maître, j'ai lu, hier, en chemin de fer, votre dernière œuvre. Que c'est beau! que de bien vous allez faire!

Et comme ce brave homme de M. Brieux, charmé, demandait de quelle œuvre il s'agissait:

— C'est, dit Gémier, ces petits écritaux sur émail: *Défense de fumer, ne crachez pas à terre, Tirare l'anello, Ne jetez rien par la portière, Pericoloso sporgersi*, etc... qu'on m'a affirmé être de vous!

Le trait était dur. Mais il portait juste. Le seul fait qu'un homme se documente et s'attable devant une rame de papier blanc, dans le dessein de faire une pièce semblable, ne cessera jamais de m'étonner.

Notons que sa *thèse*, puisque thèse il y a, ne saurait convaincre personne. Les « volontaires de la Maternité » ne trouvent pas toujours un « volontaire du conjungo » pour fournir un heureux dénouement. Et beaucoup de filles-mères douloureuses sont là

pour dire que la chose est souvent moins drôle que le prétend M. Brieux. Parce que la société est mal faite, direz-vous? Non! La société, on pourrait à la rigueur la refaire. Parce que le cœur de l'homme est mal fait, simplement. Et ça, pour le réparer, rien à faire!

§

Le métier dramatique de M. Brieux est fort habile. Plusieurs scènes font se porter les mouchoirs aux beaux yeux des spectatrices. Mais je ne sais s'il ne faut pas remercier les interprètes de ce résultat, plus que l'auteur. Mlle Sylvie est une grande comédienne, jeune, véhémente, passionnée, une actrice de la grande école, celle d'Antoine. M. Blanchard est d'une belle simplicité, élégante, pensive. M. Joffre est rond, sympathique, amusant, M. André Dubosc joue les raisonneurs à merveille. Mme Kervich est une mère despotique, à faire frémir.

INTÉRIM.

SCIENCE SOCIALE

Hubert Bourgin : *Les Systèmes socialistes*, Encyclopédie scientifique, Doin. — Jacques Valdour : *Ateliers et taudis de la banlieue de Paris*, Editions Spes. — Memento.

Par ces jours où tant de gens se disent socialistes, il était excellent que M. Hubert Bourgin, professeur érudit et disert, traitât l'histoire des **Systèmes socialistes**. Cette histoire a sans doute été déjà écrite assez souvent soit chez nous soit à l'étranger, mais un nouveau tableau n'est jamais inutile, car chacun le brosse à sa manière et pour son temps.

Après avoir déterminé ce qu'il faut entendre par systèmes socialistes, et l'auteur pose qu'une doctrine ne mérite ce qualificatif que quand elle réunit les quatre conditions suivantes : 1° impliquer une reconstitution totale de la société ; 2° constituer une critique radicale des institutions sociales dans leurs éléments permanents et constants ; 3° contenir la notion d'un nouvel état social juridiquement coordonné et 4° renfermer un principe social d'intervention entre les individus, M. Hubert Bourgin passe en revue le long défilé de ces systèmes depuis 1789 jusqu'à nos jours, et le spectacle de ces constructions toujours changeantes et toujours ressemblantes, de ces dogmatismes toujours impérieux et toujours fuligineux, est d'une monotonie vraiment mélancolique.

Comme la pauvre cervelle humaine tourne sempiternellement dans le même cercle, et comme de tant de Révélations, d'objurgations et de proclamations il n'est vraiment rien sorti d'un peu sérieux pour le bonheur des gens !

Et pourtant, c'est ce désir, cette conviction de rendre les hommes plus heureux qui fait la base légitime du socialisme ; au fond de toute doctrine qui se réclame de lui, il y a la volonté de diminuer le travail, ou de le faciliter, ou de le « justifier » au moyen de règlements obligatoires, mais comme ici la science, la liberté et la morale se trouvent supérieures à tout cet arsenal de contraintes! Le socialisme à la spartiate, qui fut longtemps le seul connu, n'a jamais donné ce que produit chez une âme un peu austère la lecture du *Manuel* d'Epictète, et le socialisme à la moderne pédantesquement grimé n'a jamais donné ce que réalise le plus petit inventeur ou libre organisateur ; il n'y a que la science qui puisse faire produire mieux et davantage et il n'y a que la liberté économique qui puisse faire profiter des conquêtes de la science. Dès qu'on gêne cette liberté ; on arrive à restreindre la production. En sorte qu'il faut inéluctablement choisir entre deux programmes: ou bien augmenter la production, ce dont tout le monde bénéficiera, en se résignant à ce que ce soit inégalement, ou bien chercher avant tout l'égalité et alors se résigner à la raréfaction, l'égalité de plus en plus parfaite accompagnant le dénûment de plus en plus complet.

Aussi que d'inutilités et d'erreurs dans cet amas de reconstitutions sociales ! Une histoire des systèmes socialistes est la plus dure des leçons de modestie. De cette centaine de réformateurs divers à peine quelques figures surnagent, Saint-Simon qui n'est qu'à demi-socialiste, Proudhon qui ne l'est pas du tout, et Fourier, un fou de génie, d'ailleurs sympathique. Mais les autres ! Dire qu'on a essayé de transformer en grand homme ce cuistre d'esprit faux et d'âme haineuse qui s'appelait Karl Marx !

Les dernières pages de M. Bourgin sur la situation actuelle du socialisme sont très intéressantes. Il la qualifie à la fois très confuse et très claire : dans le chaos des anciennes doctrines dévigorées, dit-il, un seul système se dresse « avec sa raideur étriquée, le bolchevisme, quintessence primaire du marxisme ». La crise de la guerre et de l'après-guerre a jeté bas tous les anciens socialismes, même, doctrinalement parlant, le bolchevisme qui ne

subsiste que comme moyen terroriste de gouvernement ; l'anarchisme, le syndicalisme révolutionnaire, le collectivisme ne sont plus que des cadavres gelés, le socialisme réformiste et démocratique a lui-même perdu toute force et l'internationalisme reste jusqu'ici inerte. Les anciens socialismes redeviennent étroitement nationaux et le grand mouvement d'esprit qu'on avait parfois comparé au christianisme se rétrécit dans des machinations xénophobes, car il n'y a rien de plus patriotard que le bolchevisme russe si ce n'est la social-démocratie allemande ou le trade-unionisme anglais. Les socialismes de l'avenir se trouvent peut être dans des milieux cléricaux ou réactionnaires qu'on regardait jusqu'ici comme leurs frères ennemis.

Tel est l'avis de M. Hubert Bourgin et ses prévisions sont admissibles. Néanmoins je crois que le socialisme est immortel comme toutes les passions humaines et que nous le reverrons, tant le spartiate austère que le moderne envieux, sous des formes nouvelles qui, quelques niaises et antiscientifiques qu'elles soient, n'en seront pas moins dangereuses pour notre civilisation ; la leçon bolcheviste n'aura converti personne ; mais heureusement, nous ne sommes tout de même pas des moujiks et nous saurons nous défendre contre toutes les chaussettes à clous, de quelque point de l'horizon qu'elles viennent.

§

Pour l'instant d'ailleurs, le danger ne semble pas immédiat comme il ressort des enquêtes dans les milieux ouvriers que poursuit M. Jacques Valdour, cet étrange docteur et agrégé qui, au lieu de couler sybaritiquement ses vacances à Deauville ou à Wiesbaden, les passe à se faire ouvrier urbain ou agricole un peu partout. Cette fois, c'est d'une triple expérience de fabricant de pompes à Saint-Denis, de carrossier à Levallois-Perret et de fabricant de moteurs à Puteaux qu'il rend compte dans son livre : **Ateliers et taudis de la banlieue de Paris**, le huitième de sa série : *La Vie ouvrière*, et cette expérience l'a conduit à des conclusions assez optimistes ; il a trouvé, dans les milieux ouvriers qu'il a fréquentés, beaucoup de bon sens, de goût du travail et de saine morale ; l'alcoolisme a diminué, la santé s'est trouvée bien de la vogue des sports, et il est fait un bon usage des loisirs résultant de l'application de la loi des huit heures : l'ambition secrète de tout bon ouvrier de devenir propriétaire d'un pavillon

dans les environs de Paris est souvent satisfaite et l'ensemble de la population des usines a repris ses habitudes d'épargne laborieuse et de bonne vie familiale. Le souci de se garantir contre les accidents, le chômage, la maladie, la vieillesse, continue à être dominant et il est bien regrettable, à ce propos, que le projet de loi sur les assurances sociales, qui va venir en discussion, n'ait pas mieux trouvé pour lui donner satisfaction que le retapage de la grosse machine allemande dont la dernière guerre a montré justement la fragilité, car il ne reste rien actuellement, de par la dégringolade du mark, de ce mécanisme colossal dont les Allemands étaient si fiers. Ce qui manque surtout à l'ouvrier, c'est la connaissance de toutes ces questions économiques et sociales, sur lesquelles il ne lit que les divagations de ses journaux révolutionnaires ; il continue trop souvent à croire dur comme fer que son patron s'engraisse de sa sueur et que le capital est inutile au travail; le jour où il se rendra compte du rôle de ce capital, de sa formation, de l'importance de la direction et de l'administration d'une affaire, de la question des risques, etc., il cessera de se laisser bourrer le crâne par tous les agitateurs professionnels de son monde. Peut-être, à ce point de vue-là, pourrait-on attendre beaucoup de bien de l'introduction dans les programmes de l'école primaire de quelques notions d'économie politique et de science financière que les instituteurs eux-mêmes gagneraient tant à apprendre: il n'y a pas de meilleur remède à la folie chambardeuse ou niveleuse que la science et le bon sens.

Mémento. — Georges Plekhanov : *Anarchisme et socialisme*, l'Humanité. Cette réimpression d'une brochure écrite en 1894 s'explique par l'esprit marxiste dans lequel elle est conçue, car actuellement nos communistes n'ont que mépris pour l'attitude patriotique et antibolchévique qu'eut Plekhanov pendant la guerre et l'après-guerre. — M. Lénine : *L'Impérialisme, dernière étape du capitalisme*, l'Humanité. Autre brochure, mais écrite celle-ci en 1915 et par un homme qui pour avoir lâché tous ses principes n'en a pas moins gardé la queue de la poêle, ce qui seul importe, n'est-ce pas? Son bolchevisme qui a ressuscité à la fois l'impérialisme et le capitalisme est un des événements les plus curieux de l'histoire de la pauvre humanité. — Justement dans la *Grande Revue* de juin dernier on peut lire un article documenté sur la *Famine russe de 1922* d'après l'enquête de la Société des Nations. Sans nier les conditions défavorables résultant de la guerre, on peut affirmer que la cause initiale et principale de cette

famine qui fit peut-être périr 3 millions d'êtres humains (la guerre ne fit donc pas tant de victimes) fut le régime bolcheviste. L'application du communisme à la culture des céréales fit tomber la superficie ensemencée de 80 millions de déciatines à 50, la récolte de 4 millions de pouds à un peu plus d'un million et demi, et le rendement moyen par déciatine de 50 à 32. En 1920, la famine commençait dans le bassin de la Volga, la sécheresse de 1921 l'aggrava et l'année 1922 fut vraiment désastreuse. Dès le début de 1921, le Gouvernement des Soviets fit machine marxiste en arrière, remplaçant la réquisition à main armée par les impositions en nature comme dans les simples pays bourgeois ; aujourd'hui la Russie agricole est redevenue pays de propriété privée et capitaliste, mais hélas sans capitaux, et le bolchevisme n'aura été que le gaspillage le plus colossal que l'histoire ait vu de richesses et de forces productives. — Toujours sur le bolchevisme, la *Revue politique et parlementaire* du 10 septembre donne de longs extraits : *La Russie d'aujourd'hui*, de l'Enquête poursuivie pendant plusieurs mois, par un correspondant du *Times*. On y voit que la Russie a rétrogradé au temps de Pierre le Grand « qui avait une mentalité bolcheviste », si ce n'est d'Ivan le Terrible, qu'elle n'a aucune représentation élue, mais en revanche qu'elle possède la plus formidable armée permanente du monde, plus de 700.000 hommes, ce qui prouve bien que le militarisme est l'apanage du bourgeoisisme. — Dans la même Revue, un excellent article de M. Georges Lachapelle, *la Réforme électorale*, qui prônant avec raison la R. P. seul système loyal, ne sera pas du goût de M. Camille Servat lequel, vient de publier une seconde brochure, *Contre la R. P. : le referendum des Conseils généraux*. Il paraît en effet que ces assemblées-là se sont en majorité prononcées contre elle, ce qui n'a rien d'étonnant de la part de nos grands hommes de cafés du Commerce ; le jour où l'on voudra assainir définitivement nos mares stagnantes, il faudra appliquer la R. P. à ces Conseils généraux eux-mêmes, ce qui permettra d'en finir avec l'esprit de clocher en ayant des représentations locales à la fois plus nombreuses, plus larges et plus intelligentes.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Dénatalité et l'Encouragement aux familles nombreuses. — Après avoir considéré la crise de la natalité du point de vue répressif, le législateur vient de la traiter du point de vue préventif et la loi du 23 mars 1923, qui correctionnalise *l'avortement*, est suivie de celle du 22 juillet *concernant l'encouragement national à donner aux familles nombreuses*.

J'ai rendu compte de la première au *Mercure* du 16 juillet et montré, puisque le Parlement l'a voté en tant que « remède héroïque » (pour employer l'expression du Rapporteur au Sénat), que cet héroïsme est d'une excessive modération. Qu'au cheval borgne que constituait l'art. 317 du Code pénal, qui réprime l'avortement, on nous a substitué un cheval quasi-aveugle...

Je ne m'en étonnais pas, sachant bien qu'en matière de répression, surtout, les fameux « temps héroïques » sont passés et ne demandant pas qu'ils reviennent. Dans nos individualisme et sentimentalité un fait comme l'avortement ne peut être combattu sur le terrain pénal d'une façon efficace. C'est sur le terrain économique qu'il faut l'affronter. Attendons la loi d'encouragement aux familles nombreuses qui s'élabore ! me disais-je. — La voici :

§

A partir du 2 février 1924, toute famille de nationalité française et résidant en France, qui compte plus de trois enfants vivants, légitimes ou légitimés, de moins de 13 ans, reçoit de l'Etat une allocation annuelle, — de 90 francs, s'il vous plaît, — pour chaque enfant de moins de 13 ans, au delà du troisième.

Ainsi décident les articles 1, 10, 11, du texte que promulgua l'*Officiel* du 2 août.

Ces 90 francs iront aux seules familles pauvres ou que le Fisc juge telles. Il faudra pour les toucher ne pas être assujetti à l'impôt sur le revenu (art. 2).

D'autre part les parents fonctionnaires sont privés de l'allocation, car elle ne se cumule pas « avec les indemnités allouées pour charges de famille » (art. 3).

§

Croyez-vous que la perspective de toucher neuf fois dix francs, tous les douze mois, à partir de leur quatrième géniture va diriger les ménages, — au prix où sont le beurre et les loyers, — dans la voie de la prolification ?

En votant un pareil texte, le législateur a fourni un sujet de « papier » à nos Louis Forest et Clément Vautel nationals. Il a également trouvé un nouveau moyen de dépense assez coquette. S'il estime avoir fait autre chose, et surtout de bon, son erreur n'est pas petite.

Mais n'accablons pas le législateur. Ici comme la plupart du

temps, il n'a été qu'un écho... La loi du 27 juillet donne satisfaction, dans son principe, aux spécialistes guérisseurs de la dénatalité Elle est dans la manière des Congrès fréquents où le mal dont nous sommes en train de mourir se voit dénoncé à grands renforts de propositions et « remèdes héroïques ».

§

En septembre 1919, un de ces congrès se tint à Nancy, fomenté en grande partie par l'*Alliance nationale pour l'accroissement de la population française.*

Un de mes amis envoya au président de cette société, nourri de quelques réflexions, un projet de remède qu'il le pria de présenter au Congrès si toutefois la chose lui paraissait en valoir la peine.

Mon ami ne reçut pas de réponse et s'imagina tout modestement que son idée ne méritait pas examen. Il l'oublia donc, mais la lecture de la loi du 27 juillet lui a rendu la mémoire. Et il me prie de divulguer son projet.

§

Mon ami remplace l'*allocation* par une *loterie* annuelle.

Il prend un milliard et le divise en deux mille lots de 250.000 et quatre mille de 125.000 fr.

Chiffres qui n'ont rien d'arrêté et quant à la somme globale et quant à ses divisions, mais le principe est qu'il n'y ait que des gros lots à la loterie et le plus de gros lots possible.

Nous avons donc *six mille lots* à distribuer chaque année aux familles nombreuses.

Pour cela, nous divisons le territoire français en 400 arrondissements, en conservant la division arrondissementière réelle, quitte à faire plusieurs arrondissements des plus peuplés, Lille, Lyon, Marseille, etc., et bien entendu Paris, voire à mettre deux arrondissements minimes en un. Ici encore le chiffre de 400 n'est pas intangible, mais le principe est que les gagnants de la loterie soient des gens connus de leurs voisins ou aisément rencontrables et que, dans chaque arrondissement, les pères de famille qui n'ont pas gagné cette fois sachent du moins que d'autres, lesquels se trouvent à côté d'eux, ont gagné; sachent que la loterie *n'est pas de la blague.*

Répartissons donc nos lots en nombre égal dans chacun des 400 arrondissements.

C'est donner à chacun cinq lots de 250.000 et dix de 125.000. Il y aura donc chaque année, au vu et au su de tous, dans chaque arrondissement, quinze familles nombreuses bénéficiaires d'une somme un peu plus alléchante que les 90 fr. accordés, à partir de l'année prochaine, aux familles d'au moins quatre enfants qui ne payent pas l'impôt sur le revenu ou dont le chef n'est pas fonctionnaire.

Car pas de jaloux!, tout père de famille nombreuse, qu'il soit ouvrier ou qu'il soit bourgeois, reçoit des billets.

§

Il s'agit maintenant de distribuer ces billets gratuits. Nous en donnons un aux pères de trois enfants, cinq aux pères de 4, dix aux pères de 5, quinze aux pères de six, vingt-cinq à ceux de 7, quarante à ceux de 8, etc... Ici encore la progression proposée n'a rien de sacramentel, mais le principe est de favoriser davantage les familles au fur et à mesure qu'elles comptent plus d'enfants et de faire en sorte qu'une famille exceptionnellement nombreuse, quinze enfants par exemple, ait la quasi certitude de gagner un lot l'an prochain si ce n'est pas cette année-ci.

En effet, le père de famille qui gagne un lot ne participera plus à la loterie avant un délai de dix ans. Chaque année, par conséquent, les familles que la chance n'aura pas favorisées verront diminuer le nombre de leur concurrents et si, *par impossible*, un chef de famille importante passe *sa vie* sans rien gagner, eh ! bien, pendant ce temps-là il aura fait des enfants et quoique très généreuse, la générosité que nous proposons n'a pas en vue l'intérêt de l'individu, mais l'intérêt de l'Etat.

Je dis *sa vie*, car la faculté d'avoir des billets appartient au père de famille quel que soit l'âge de ses enfants. Il a servi l'Etat en lui donnant des citoyens, qu'un gros lot vienne le chercher dans sa vieillesse..., mieux vaudra tard que jamais.

Quant au *par impossible*, mon ami, qui habitait, en 1919, un arrondissement de l'Indre, avait établi d'après le nombre des familles nombreuses en cet arrondissement (nombre hélas ! bien faible, là comme partout) que l'affirmation, en ce qui concerne ledit arrondissement, n'a que trop sujet d'être émise !

§

Et l'argent, — vous écriez-vous! Un milliard annuel!!!

Je ne vous conseille pas de mettre vos points d'exclamation sous

le nez de mon ami. Il vous répondrait de façon vive que plaie d'argent n'est pas mortelle quand il s'agit de se sauver de la mort. « La bourse ou la vie! Et encore une partie de la bourse, une petite partie de la bourse et tu te plains ! » crierait-il.

Plus calmement, il vous dira qu'une forte portion de la somme sera aisément trouvée en frappant d'un impôt *sérieux* les célibataires, les ménages sans enfants et les ménages n'ayant qu'un enfant; ceux de deux enfants ne payant rien, mais n'obtenant pas de billets.

Il remarquera que les allocations, dans le système de la loi du 27 juillet, vont coûter chaud et qu'avec son système à lui on ferait encore l'économie des indemnités de vie chère.

Et j'ajoute de mon côté..., mais sans qu'il l'entende, que si nous ne sommes pas assez « héroïques » pour le milliard, on pourrait commencer avec le demi.

MARCEL COULON.

QUESTIONS COLONIALES

La langue française en Indo-Chine. — Dans un des derniers numéros du *Bulletin du Comité de l'Asie française* (1), M. E. Chassigneux a consacré un important et très remarquable article à la question de « la langue française en Indo-Chine ». Cette question présente un tel intérêt, un intérêt si *actuel* que je considère comme un devoir d'en parler ici. Au cours de la session du Conseil du gouvernement de l'Indo-Chine qui s'est tenue en 1922, le tong-doc Hoang-trong-phu a déposé sur le bureau de cette assemblée un vœu relatif à l'enseignement primaire, vœu tendant à ce que :

L'annamite soit désormais au Tonkin le véhicule unique de l'enseignement primaire ;

que cet enseignement ait pour sanction un examen en langue annamite ;

que la langue française soit enseignée dans le cycle primaire à raison d'un certain nombre d'heures par semaine ;

que soient créés dans divers centres des cours préparatoires de français où les élèves provenant des écoles primaires ne feront que du français ;

que les écoles primaires soient rapidement multipliées.

(1) Juillet 1923.

Ce vœu, remarque justement M. Chassigneux, préconise, en somme, une transformation radicale du régime établi par le code de l'Instruction publique sous le gouvernement général de M. Albert Sarraut. Celui-ci avait voulu qu'en principe *le véhicule commun de toutes les matières de l'enseignement primaire fût la langue française*, rendue obligatoire à tous les cours dans les écoles primaires de plein exercice. Le vœu cité ci-dessus tend au contraire à exclure de l'école la langue française et à créer un enseignement primaire purement annamite, et ce vœu n'est qu'une des manifestations entre cent autres d'une active campagne menée depuis quelque temps par l'élite annamite en vue d'obtenir une réforme scolaire.

Dans une conférence faite à Paris en août 1922, notamment, M. Pham-Quynh, directeur de la revue *Nam-phong*, déclarait :

Ce que nous voudrions, c'est que la diffusion de la langue française ne se fît pas au détriment de notre langue nationale... Celle-ci a son originalité, son charme et sa beauté... Elle mérite de vivre. Elle mérite une place plus grande, la place qui lui revient dans l'enseignement qu'on donne au peuple qui l'a produite, enseignement qui, jusqu'ici, semble en faire un peu trop abstraction. Si un peuple vit par sa langue, nous tenons à vivre, donc, à conserver intact et à enrichir, dans la mesure du possible, notre idiome national... A quoi cela nous servirait-il d'avoir des bacheliers, des licenciés et, même, des docteurs et des ingénieurs qui, une fois rentrés au pays, — c'est honteux à dire, mais c'est vrai, — ne savent plus parler leur langue, sont, en quelque sorte, dépaysés dans leur propre patrie ? De ces perroquets savants nous ne voudrions pas ; nous n'en voudrions à aucun prix. Si le but supérieur de toute éducation est de contribuer au plein développement de la personnalité humaine et si la personnalité humaine est toujours fonction d'abord de la race et du milieu, ensuite de ce fonds humain et universel qui, de tous les temps et dans tous les pays, constitue l'homme, et qui justement forme la base de la culture française, nous demandons à l'éducation française de former de vrais Annamites, des Annamites complets, et non pas des demis et des quarts d'Annamites.

Je m'empresse de faire remarquer que cette citation, que j'abrège à dessein, est bien textuelle, que ce n'est pas une charge et que M. Pham-Quynh parle bien ou plutôt écrit bien ce français de réunion électorale. On comprend que, s'il s'adresse en ce charabia politico-philosophique aux nha-quê du delta, ceux ci le regardent avec stupéfaction !

A noter que M. Pham-Quynh ne fut point le seul en ces derniers temps à ratiociner de la sorte et un langage à peu près identique fut tenu par les notables Tonkinois qui haranguèrent M. Sylvain Lévi à Hanoï, par les Cochinchinois qui accueillirent à Saïgon la mission parlementaire, et, enfin, par la Chambre consultative indigène du Tonkin, laquelle émit un vœu tendant au renforcement des épreuves de langue annamite au certificat d'études primaires.

M. Chassigneux rappelle avec à-propos que, dans les années qui ont précédé le gouvernement général de M. Albert Sarraut, un mouvement analogue s'était produit : seulement, on accusait alors le gouvernement de vouloir maintenir systématiquement les Annamites dans l'ignorance « de la science occidentale » et de leur refuser des facilités pour apprendre la langue française. Comme on le voit, les points de vue ont changé.

Puis, M. Chassigneux, expose fort clairement, d'abord, que l'intérêt de la France commande, sans contestation possible, une expansion de plus en plus large de notre langue en Indochine :

La mise en valeur du pays sera hâtée, les entreprises françaises seront facilitées le jour où nos colons, nos planteurs, nos ingénieurs, nos chefs d'industrie trouveront devant eux une population où les hommes parlant français ne seront plus une infime minorité.

M. Chassigneux, ensuite, n'a pas de peine à montrer que pour les Annamites eux-mêmes « la connaissance de notre langue est devenue indispensable pour quiconque, ouvrier ou cultivateur, veut améliorer sa situation ». Aussi bien, la masse du peuple agissant dans le sens de ses véritables intérêts, ne cesse-t-elle pas de réclamer l'extension de l'enseignement franco-annamite fondé sur l'étude du français.

Depuis longtemps, ce mouvement se manifeste en Cochinchine par la rédaction de nombreuses requêtes. Certaines communes riches promettent de subvenir aux frais d'une école, pourvu qu'on leur donne un instituteur capable de bien enseigner le français. Il s'en est même trouvé une (M. Chassigneux a vu la requête de ses yeux) pour demander comme instituteur un professeur français agrégé de l'Université, en s'engageant à prendre à sa charge le traitement de ce fonctionnaire.

Cette agitation autour de la question de la langue française dans notre Indochine n'aurait qu'un intérêt technique et relè-

verait uniquement, par suite, des solutions réservées au problème général de l'enseignement, si elle ne devait pas servir de prétexte à certaines manœuvres politiques. Or ces manœuvres existent déjà.

Dès le lendemain de la conquête, a-t-on pu écrire dans le *Courrier d'Haïphong*, une classe s'est formée qui a compris tous les avantages qu'elle pourrait retirer du rôle d'intermédiaire entre le petit peuple d'Annam et les Français. Les projets qu'elle a ainsi réalisés sont trop palpables pour qu'elle ne ressente pas une rancœur à la pensée que des institutions nouvelles, une avance de l'influence française vont compromettre le privilège de fait dont elle a joui. Il est humain qu'elle tente de réagir.

Ce mécontentement d'une élite expliquerait le jargon prétentieux de M. Pham-Quynh qui me paraît avoir plutôt appris le français dans le « Barodet » que dans Voltaire ! A ce sujet, d'ailleurs, je viens de recevoir du distingué directeur du *Courrier d'Haïphong*, M. R. Le Gac, une lettre fort intéressante dont voici un passage concluant :

Nous avons un intérêt politique certain à répandre le français et à continuer de faire ce que nous faisons actuellement dans cet ordre d'idées. C'est le meilleur moyen de nous rapprocher de la masse dont le loyalisme peut nous être facilement acquis. Il est, en tout cas, et, dès aujourd'hui, beaucoup plus certain que celui de l'élite. L'individu qui sait le français, même mal, viendra beaucoup plus facilement que les autres signaler, au résident ou à ses délégués, les écarts des mandarins et des notables qui n'ont pas tous, hélas ! perdu l'habitude d'exploiter la population. La mentalité des fonctionnaires indigènes, les licences que beaucoup trop d'entre eux prennent avec la simple honnêteté, devraient nous conduire, sinon à faire de l'administration directe, du moins à contrôler de très près l'administration indigène. Un ancien résident supérieur me disait un jour : « Notre tutelle doit être étroite ! » et, j'ajouterai qu'elle devra le rester longtemps. Ceci n'implique pas que nous devions faire de l'assimilation à outrance, quoique, à y bien réfléchir, toute politique coloniale soit assimilatrice par la force des choses. Mais un fait s'impose : la Cochinchine où l'on a toujours fait de l'administration directe s'est développée avec une extraordinaire rapidité ; le Tonkin où notre action se fait vigoureusement sentir [depuis la suppression du *Kinh-luoc*], est lancé dans la bonne voie ; le Cambodge où le rôle de la Cour est très effacé va assez bien ; l'Annam, où l'action de la Cour est réelle, croupit. Ajoutez qu'au Tonkin on a piétiné tant que ce Kinh-luoc a existé. Qu'il faille, pour expliquer cet état de choses, tenir compte de circonstances exorbitantes à la

politique, je l'admets. Je suis cependant convaincu qu'elle a eu une influence très réelle.

La politique du Protectorat pur, me semble présenter un défaut considérable, et, si on peut dire, congénital. Ne nous mettant en rapport qu'avec une minorité de la population, elle crée une caste de privilégiés qui n'aspirent qu'à nous remplacer, et laisse le peuple complètement à l'écart. Or, celui-ci compte beaucoup sur nous, il importe de le satisfaire. Pour ne l'avoir pas compris, les Anglais semblent bien en train de perdre l'Inde ; ils s'y sont, au moins, préparé des jours difficiles. La leçon ne nous servira-t-elle de rien ?...

Je me hâte de rassurer mon intéressant correspondant. Une des caractéristiques de la « politique française » aux colonies comme dans la métropole, c'est assurément la souplesse. Comme disait feu Charles Dupuy qui « savait manière », on change le fusil d'épaule. Il est excellent que les Pham Quynh et consorts et que les mandarins frondeurs de la Cour d'Annam interprètent la bonté des grands chefs français comme une marque de faiblesse, et formulent de prétentieuses revendications.

Ce faisant, ils nous renseignent exactement sur la qualité de leur reconnaissance à notre égard, ils montrent que le chien est toujours prêt à mordre. Ils nous mettent ainsi en garde contre toute abdication dangereuse de notre autorité. Ils font eux-mêmes frein à nos sentiments humanitaires. Qu'ils soient bénis !

Mémento. — Le commissariat général de l'Exposition de Marseille a eu l'heureuse idée qui fait le plus grand honneur au distingué commissaire général, M. Artaud, de publier un luxueux ouvrage intitulé *l'Exposition nationale coloniale de Marseille*, décrite par ses auteurs. Après une lettre autographe de M. Albert Sarraut, suivent l'Introduction par M. Artaud, puis, les Enseignements de l'Exposition par M. Loisy, enfin, une étude par chacun des commissaires sur les colonies dont ils assuraient respectivement la représentation. Des proses compétentes, de merveilleuses photographies, voilà un beau livre qui contribuera à maintenir dans les mémoires le souvenir de l'admirable manifestation de 1922.

A propos des intéressantes publications de *l'Institut colonial de Marseille*, son très distingué et très dévoué secrétaire général, M. Baillaud, me fait remarquer dans une lettre que je regrette de ne pouvoir, faute de place, publier *in-extenso*, que j'ai à tort déclaré dans un de mes articles sur la propagande coloniale « que ces Instituts coloniaux se bornaient à publier quelques vagues brochures de propagande ». M. Baillaud, substantiellement, m'administre la preuve que l'Institut

marseillais fait de la bonne besogne et que ses publications documentées « sont des instruments de travail destinés uniquement au commerce et à l'industrie, tant de nos colonies que de la métropole ».

Dont acte.

— J'ai reçu de M. Ernest Martin et Cie, 16, rue Drouot à Paris, un *Annuaire financier France-Extrême-Orient* (1922-1923) qui m'apparaît, avec son répertoire des principales entreprises d'Extrême-Orient, de nature à rendre les plus grands services à nos commerçants et à nos colons.

— Enfin, de M. Raphaël Barquissau, — je signalerai deux études fort intéressantes imprimées à la Réunion, intitulées, l'une, *De la formation d'une élite* (La Réunion dans l'histoire) et l'autre, *Une colonie colonisatrice*. Dans celle-ci l'auteur expose avec talent l'œuvre accomplie par la Réunion à Madagascar qu'elle a, au sens le plus noble du terme, vraiment *civilisée*, et raconte des choses du plus haut intérêt et dont beaucoup, je crois, inédites ou peu connues sur M. Joseph Bédier, originaire, comme on sait, de Bourbon.

CARL SIGER.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Le plus ancien texte des Evangiles, ou le « Mercure de France » mystifié. — Sous ce titre, M. Pierre Batiffol a fait paraître, dans la *Croix* de Paris, le 10 septembre dernier, un long article où il m'accuse d'avoir « mystifié » les lecteurs du *Mercure* en leur servant, le 1er juin dernier, la fable du palimpseste de Tarragone déchiffré par le Révérend E.-S. Buchanan. Son argumentation, extrêmement étourdie, consiste à dénier toute espèce de valeur, individuelle et scientifique, à cet érudit, sur la foi, semble-t-il, d'une lettre d'un ami anonyme d'Oxford. Car de l'œuvre, véritablement considérable, de M. E.-S. Buchanan, M. Pierre Batiffol ne connaît ou, du moins, ne cite que quelques fragments : sa publication « à la Clavendon (*sic*) Press » (1), en 1907, du texte des quatre *Evangiles* d'après le *Codex Corbeiensis* à la Bibliothèque Nationale et son édition de « deux manuscrits des *Epitres*, l'un de (*sic*) British Museum, l'autre de la Bodleyenne (2) ». Ni, entre autres travaux imprimés, l'édition du texte

(1) Un peu plus bas, M. Pierre Batiffol m'attribue la graphie « Quavitch » pour désigner le libraire archiconnu de Londres, Bernard Quaritch.

(2) Ce sont, avec plus de précision bibliographique, les publications intitulées : *The four Gospels from the Codex Corbeiensis, together with the Fleury Palimpsest*. Oxford. At the Clarendon Press, 1907, [*Old Latin Biblical Texts*, n° V].

des quatre *Evangiles* d'après le *Codex Veronensis* — Oxford, 1911 (*Old Latin Biblical Texts*, n° IV) —, ni celle de ces mêmes *Evangiles* d'après le *Codex Harleianus* irlandais au British Museum — London, 1914 (*Sacred Latin Texts*, n° III), ni celle enfin des *Epîtres catholiques* et de l'*Apocalypse* d'après le *Codex Laudianus* latin n° 43 de la Bodleyenne, en même temps que du commentaire de Beatus sur l'*Apocalypse* d'après le manuscrit newyorkais Morgan — (London, 1916. *Sacred Latin Texts*, n° IV), ne lui semblent dignes de mention. Il passe, de même, sous silence, les travaux et publications d'exégèse évangélique, particulièrement ces quatre précieuses brochures imprimées en Amérique en 1914, 1915 et 1916 : *The Search for the original Words of the Gospel; Christ's teaching on divorce according to the earliest MSS.; The early revisers of the Gospel* et *Ancient Testimony to the early corruption of the Gospels* (1). Enfin, avant d'écrire, sans se donner la peine d'étudier la question, que le palimpseste de Tarragone n'avait « donné à M. Buchanan qu'un galimatias spirite », M. Pierre Batiffol — qui a, si nous n'errons, de très familières accointances avec la Bibliothèque Nationale, — eût dû y aller lire les publications suivantes du même Buchanan : *An unique Gospel text* (London, 1918) — dont nous lui recommandons surtout les deux *Introductions* et l'*Avant Propos* ; — *Euangelium sec. Lucam (sine Judaizantium emendationibus) e codice rescripto Tarragonensi, olim in Bibliotheca Ecclesiae Cathedralis Tarragonae* (2), *nunc in aedibus Societatis*

— *The Epistles and Apocalypse from the Codex Harleianus, numbered Harl. 1772*
in the **British Museum** (London, Heath, Cranton and Ouseley, 1914, [*Sacred*
Latin Texts. n° 1]. *The Epistles of Saint Paul from the Codex Laudianus, num-*
bered Laud. Lat. 108 in the Bodleian Library, Oxford (London, Heath, Cranton
and Ouseley, 1914, *Sacred Latin Texts*, n° II).

(1) Les 3 premières brochures reproduisent le texte de conférences, la qua-
trième est la réimpression d'un article paru dans la *Bibliotheca Sacra* d'Oberlin
(Ohio), en avril 1916.

(2) Comme, à la fin de son article, M. Pierre Batiffol semble révoquer en doute la véracité du « vol commis à la cathédrale de Tarragone » et en appelle à ce sujet à « quelque lecteur espagnol », — qui n'a pas réagi — nous l'engageons à se faire, du même coup, renseigner également sur la façon dont a été « acheté », au couvent de San Clemente à Tolède, par l'Espagnol qui le vendit en octobre 1910 à Londres au libraire de feu J.-P. Morgan pour sa bibliothèque, de New-York, l'inappréciable manuscrit de 180 feuillets parchemin grand in-f° avec 110 merveilleuses miniatures en couleur, contenant le commentaire du prêtre espagnol Beatus (VIIIe siècle) sur l'*Apocalypse*, que M. E. S. Buchanan a traduit en anglais. Sur Beatus, M. P. Batiffol devrait bien lire l'*Introduction* de 1916 aux *Sacred Latin Texts*, n° IV.

Hispanensis Americanae Novi-Eboraci asservato, extractum et translatum ab textu latino omnium antiquissimo per E. S. Buchanan, M. A., B. Sc. (New York, 1919) ; *Euangelium sec. Iohannem, etc.* (publication du texte de l'Evangile selon saint Jean d'après le même manuscrit, *ibid.*, 1919) et *Actus Discipulorum, etc.* (publication du texte des *Actes* d'après la même source, *eodem loco et anno*).

C'est — la chose est manifeste — seulement après un attentif examen de ces travaux que M. Pierre Batiffol eût dû — le temps ne lui a pas, depuis le 1er juin, fait défaut — prendre la plume et nous osons croire qu'alors il ne nous eût plus accusé ainsi à l'étourdie. Car, d'après son article du 10 septembre — auquel nous répondons du fond de la Bourgogne, loin de nos livres et de nos notes, — M. Buchanan n'a jamais été, comme nous l'écrivîmes, « pupille de l'évêque de Salisbury, le regretté John Wordsworth ». Ouvrons la plaquette de 1914 : *The Search for the original words of the Gospel*, qui reproduit une conférence, prononcée à l'*Union Theological Seminary* de New-York le 3 décembre 1914. Nous y lisons, p. 4 :

J'eus le très grand privilège d'être associé avec l'évêque John Wordsworth, de Salisbury. C'est grâce à lui que j'entrai dans le ministère de l'Eglise anglicane et, aussi longtemps qu'il vécut, j'eus en lui un ami et un protecteur, quelqu'un qui m'encourageait et était toujours bon pour moi, plaçant sa science et son amitié — et, parfois, son argent — à mon service. Quand, l'été de 1921, il décéda subitement — si subitement qu'un après-midi, après avoir dit qu'il se sentait un peu fatigué, il se coucha sur un sopha dans son palais de Salisbury et mourut — ce fut un très grand coup pour beaucoup d'autres hommes et pour moi-même. Je sentis que j'avais perdu le seul être en Europe qui, en m'aidant et en me secourant, m'avait réellement décidé à entreprendre cette œuvre...

Que si M. Pierre Batiffol devait récuser ce témoignage, nous le renverrions alors à celui du compétent juge de la découverte du palimpseste de Tarragone — dans une plaquette, imprimée à New-York en 1918 : *Thoughts for an Enquiring Mind*, — B.-E. Scriven, qui déclare, p. VII de *An Unique Gospel Text*, ceci :

Celui qui a découvert le palimpseste espagnol est une autorité connue en matière d'anciens textes latins. Il a étudié de 1896 à 1912 avec l'évêque Wordsworth, l'éditeur de la *Vulgate* d'Oxford et le plus grand latiniste d'Europe, qui l'ordonna prêtre dans la cathédrale de Salisbury

en 1897. Il a examiné tous les plus anciens manuscrits des Evangiles pendant ces vingt-deux dernières années, se rendant à cet effet en France, en Grande-Bretagne, en Irlande, en Allemagne, en Autriche, en Italie et dans les principales Bibliothèques d'Europe. Il a édité plus de textes latins qu'aucun homme vivant, plus que son tuteur (*more than his tutor*), l'évêque de Salisbury. Il a commencé à travailler sur des palimpsestes en 1902 à Paris. Le palimpseste de Fleury, dont l'écriture délavée avait défié maints savants européens, fut complètement déchiffré et publié par l'Université d'Oxford en 1907. Il a, depuis 1896, consacré sa vie à cette unique recherche du texte original de l'Evangile.

M. Pierre Batiffol a formulé un grief plus grave à l'endroit de M. Buchanan : celui de sa « grande ignorance du latin ». Il est tellement ridicule que nous aurions honte de le réfuter en détail. Transcrivons seulement, comme spécimen du latin qu'écrit M. Buchanan, une partie au moins de son *prologue* aux trois publications susmentionnées de 1919, qui a en outre l'avantage de nous renseigner sur la découverte du texte original du palimpseste de Tarragone. On y constatera que le latin du pupille de Wordsworth vaut bien, somme toute, celui des leçons du *Bréviaire* romain, que M. Pierre Batiffol connaît mieux que nous :

Post quam annos uiginti in quaerendo sermonem Domini Ihesu originalem consumpseramus textum codicis huius rescripti omnium antiquissimum et pretiosissimum furatum ab Hispania per Germanum quendam, qui in Angliam transtulit et anno 1907 bibliopolae Anglo uendidit, postea Societati Hispanensi Americanae ab eodem bibliopola reuenditum, cum uenissemus ex patria in mundum occidentalem primum uidimus anno 1916 mense Ianuarii. Uir ditissimus qui Societati Hispanensi praeest, nos receperat Novi Eboraci maxima cum benignitate, et cum rogante eo officium manuscriptorum curatoris in aedibus Societatis accepissemus potestatem habuimus legendi codicem rescriptum super sectum et sub tecto interueniente inter nos et lucem solis tantum uitreo tenuissimo in tecto posito. Claritas cœli Americani nobis expertis caelum fere semper nubilum Britannicum magno auxilio fuit in litteras paene euanidas detegendo. Ubi decem menses ita laborauerarmus tum demum species litterarum, quae applicatis chemicis ad atramentum flauum dissoluendum fere ab uisu euanuerunt, in memoria posuimus exactas necnon compendia scribendi notata habuimus omnia. Quo facto opus detrahendi litteras paene euanidas quasi ex tenebris in lucem minus minusque difficile fiebat. Tam bene erat saeculo tercio decimo consummata operatio dissoluendi chemicis textum antiquum ad substituendum in loco eius textum Uulgatae editionis Hieronymianum

ut codicem nostrum continere textus duos nec uenditor eius nec emptor eius suspiceret. Per hoc stetit ut scriptura antiqua conseruaretur per tot saecula usque in hodiernum, nam oculos illorum ecclesiasticorum, qui omnes manuscriptos Uulgatae editioni contradicentes ad supprimendum quaerebant, litterae antiquae chemicis paene destructae omnino effugerunt. Cum autem saeculo tertio decimo uellum uel pergamentum uel membranum tam magni pretii esset, praecipue si formam tenuissimam illam Africanam quam codex noster exhibebat, ecclesiastici quidam mentes habentes frugales nolebant illud destruere sed redintegrare maluerunt ut scripturam reciperet secundam Uulgatae scilicet conformatam... (1).

En voilà trop pour une question qui mérite d'être traitée d'autre sorte que sur le ton de polémique avec un adversaire étourdi. Dans une étude sur *Le texte primitif des Evangiles*, nous lui consacrerons une discussion approfondie et objective. M. Pierre Batiffol, qui ignore tout des articles du *New York Times* sur le palimpseste de Tarragone — s'il n'en eût lu que le premier, se fût-il scandalisé qu'à la suite du grand organe de presse américain, nous eussions parlé du « Docteur » Buchanan ? (2) — trouve « fabuleux » ce que nous disions des conséquences, sur l'exégèse scripturaire, de la découverte du savant ecclésiastique anglais. Non ! Ce qui est « fabuleux », c'est de l'entendre déclarer que les versions préhiéronymiennes des *Evangiles* sont toutes « calquées sur l'original (*sic*) grec » et accentuer encore cette crasse ignorance, ou cette confusion voulue, en ajoutant que « l'écart entre la traduction de saint Jérôme et n'importe quelle traduction latine, ou syriaque, antérieure n'est qu'un écart de variantes ».

(1) M. Pierre Batiffol triomphe à peu de frais d'un passage de notre article du 1er juin, où nous disions que le manuscrit de Tarragone était « divisé en 400 sections, dont 379 sont occupées par des passages du *Nouveau Testament* et 226 des *Evangiles* ». Evidemment, la phrase eût dû être libellée (et l'était sur le manuscrit de notre article) : 226 étant des Evangiles. Ce qui voulait dire que, sur les 500 divisions du manuscrit, 226 se rapportaient aux textes évangéliques, les 153 autres étant remplies par les *Actes* des Apôtres et l'*Epître* de saint Jacques. Le reste — soit les 121 sections (ou divisions, puisque le mot scandalise M. Pierre Batiffol) complétant le chiffre 600 — contenait des prières, répons et rubriques de l'ancienne liturgie mozarabe. Mais M. Pierre Batiffol a trouvé drôle d'insinuer que nous ignorions ce qu'était le *Nouveau Testament* et même que nous étions incapable de mener à bien une addition de deux nombres à trois chiffres...

(2) Voir le premier de ces articles (27 avril 1923) : *Dr. Buchanan deciphers what he believes is a second Century Bible Version*, p. 1, col. 1. M. E.-S Buchanan y est traité 16 fois de « Docteur ». Dans la suite, le *New York Times* n'a pas cessé de l'appeler tantôt « *Prof. Buchanan* », tantôt « *Dr Buchanan* ».

D'où il suit, en bonne science batifolante, que « le texte de M. Buchanan » ne doit être, non point même « une Ecriture manichéenne ou priscillianiste », mais tout simplement « un produit de son imagination » — la « plus charitable explication que l'on puisse donner de son cas » étant « qu'il n'est pas entièrement responsable de ce qu'il dit ou fait » !

Mais nul n'ignore plus aujourd'hui, sauf M. Pierre Batiffol, que saint Jérôme, en suivant les textes alexandrins d'Origène pour ramener le Nouveau Testament à la « vérité grecque », n'a fait que donner une édition latine en concordance avec la refonte grecque du IIIe siècle d'un Nouveau Testament se recommandant du prestige du plus illustre représentant — orthodoxie à part — de l'école catéchétique d'Alexandrie. Que saint Jérôme, ce faisant, ait fixé pour 15 siècles le texte des Evangiles, on le sait. Il n'en reste pas moins indiscutable, aujourd'hui, qu'entre la seconde moitié du premier siècle de notre ère et l'an 382, date de la *Vulgate*, les textes scripturaires avaient été constamment remaniés et falsifiés, au gré des sectes qui pullulaient dans une Eglise non encore organisée. De ces textes, il subsiste assez de manuscrits pour que soit instituée une fructueuse comparaison entre les versions anciennes et la refonte de la Vulgate. Ah! quel dommage que le Dominicain M.-J. Lagrange n'ait pas osé toucher à cette passionnante question, se bornant à parler des difficultés de saint Jérôme pour la constitution du texte de l'Ancien Testament, lorsqu'il écrivit son étude du *Bulletin de Littérature Ecclésiastique* de l'Institut Catholique de Toulouse sur *L'esprit traditionnel et l'esprit critique* (1) ! M. E.-S. Buchanan est un de ces chrétiens en esprit et en vérité qui ont faim et soif du Verbe de Vie et ont juré d'en restituer, à travers des déformations intéressées, la primitive pureté. Dans une des lettres qu'il nous adressait, en août dernier, il nous disait :

J'espère reprendre le mois prochain mes travaux sur le palimpseste de Tarragone. J'ai la permission écrite de son possesseur (après avoir, ces six dernières années, été traité avec beaucoup de dédain et une grande cruauté) de me servir du ms. quand bon me semblerait. M. Henri Omont, de la *Bibliothèque Nationale*, est mon excellent ami. Je crois lui avoir envoyé — à lui et à la bibliothèque dont il est un ornement — un exemplaire de tout ce que j'ai imprimé. Le palimpseste a joui, depuis avril dernier, d'une réclame considérable des deux

(1) N° 2, février 1899. p. 37-50.

côtés de l'Atlantique..... J'ai le regret de constater un grand relâchement à l'endroit de la vérité et de la sincérité, parmi nos professeurs, dont beaucoup sont des docteurs en philologie d'importation germanique. J'ai eu, en ces dix dernières années, bien souvent l'occasion d'en faire l'expérience. Ils recherchent leur propre gloire et, victimes de leur ambition, servent le Malin. *Qui gloriam suam querunt, spiritibus malignis serviunt.* Brève est notre gloire humaine et concédée souvent à qui en est indigne. L'unique gloire qui vaille d'être recherchée, c'est celle des enfants de Dieu. Elle ne périt pas. L'amour, un amour éternel sans malédictions ni blâmes, sans Enfer, ni Géhenne, ni Hadès : tel est bien le message de ce Verbe si étrangement conservé et si étrangement retrouvé, le vrai Verbe, j'en ai la croyance, de l'Esprit-Saint. Heureux serons-nous, s'il nous est donné de le faire connaître à ceux qui vivent dans la révérence du seul Refuge qui soit, de Dieu, notre Père en amour...

Et, dans une lettre un peu postérieure, datée de la fin de septembre, le savant exégète scripturaire ajoutait ceci :

John Wordsworth, qui avait examiné d'anciens textes ayant pu échapper à l'universelle *jéronymation* consécutive à la divulgation de la *Vulgate*, en était arrivé à conclure que cette dernière ne constituait qu'une révision et que la primitive pureté des textes sacrés devait être recherchée dans les manuscrits antérieurs à saint Jérôme. Le D[r] Sandy, *Regius Professor of Divinity* à Oxford, appelait la Vulgate « *an half-way house* » et soutenait même que la communion n'était pas une institution du Christ, mais un précepte dû à la sagesse de la primitive Eglise... Dans le palimpseste de Tarragone, il n'y a ni prêtres, ni sacrements. Ces inventions postérieures ne concordent pas avec la doctrine de l'Esprit-Saint communiquant directement, sans aucuns médiateurs, avec les esprits des hommes. Le système des sacrements a été un attentat à la pureté de la doctrine du Christ, une « déspiritualisation » de l'Evangile... Le ms. Huntington étant un fait, les cléricaux ont imaginé de le nier en disant, comme votre Batiffol, que c'était « un produit de mon imagination ». En Angleterre, on a préféré éviter toute discussion par suite de la bibliolâtrie officielle et de la « *self-satisfaction* » de ses tenants universitaires. En Amérique, ma découverte a été surtout attaquée par les représentants de l'athéisme à l'allemande, qui, sous le nom de psychologie, fait loi dans les Universités. Sans compter que les critiques juifs, imbus des méthodes exégétiques teutonnes, ont imputé à mes travaux une haine que je nourrirais pour leur race.... Ainsi s'explique l'attitude dont, chez vous, Monseigneur Pierre Batiffol s'est constitué responsable. Mais ce palimpseste triomphera de la conspiration des intérêts coalisés contre le Verbe de l'Esprit...

CAMILLE PITOLLET.

LES JOURNAUX

Une enquête sur le chef-d'œuvre ignoré, *L'Eclair* du 12 août au 25 septembre). — Propos irrévérencieux (*L'Ere nouvelle*, 16 septembre). — Nous exportons beaucoup de mots en Amérique (*Le Matin*, 15 septembre).

Dans **l'Eclair**, une enquête sur les meilleurs romans et poèmes « méconnus » de 1895 à 1914. M. Tristan Derême a prié un certain nombre d'écrivains de vouloir bien lui indiquer, parmi les ouvrages publiés de 1895 à 1914, le roman et le recueil de poèmes à qui vont leurs préférences : « A qui le Grand Prix du chef-d'œuvre ignoré ? »

On n'ignore point, écrit Tristan Derême, que, sans un hasard obligeant et heureux, les *Amours jaunes* de Tristan Corbière auraient pu continuer à moisir dans le silence ; et il est des livres, célèbres aujourd'hui, qui, durant des années, n'ont été connus que de quelques hommes. Il convient de ne pas oublier, à ce propos, le discours de Paul Valéry, au banquet du *Divan*, le 2 juillet dernier. Après avoir évoqué l'injuste et longue obscurité de Toulet et le soutien que lui accordèrent quelques partisans littéraires, rare, mais résolus, — « il est des personnes, concluait le poète des *Charmes*, qui n'ont pas de goût pour ce qu'elles nomment les *petites chapelles*. Je leur dis qu'elles n'ont jamais vu, dans un jardin, de ces plantes qui ne peuvent souffrir d'être mises dans la terre commune dès leur germe. On les dépose d'abord dans un humus choisi où elles atteignent lentement l'époque de leur force. Voilà le raisonnement qu'il faut se faire quand on est tenté de s'irriter de certains sanctuaires particuliers ».

Ainsi donc, si certains livres connaissent rapidement la renommée, il en est d'autres qui demeurent longtemps dans l'obscurité pour éclater enfin à la manière de bombes à retardement ; et M. Léon Daudet entretenait, l'autre jour, ses lecteurs « de l'intérêt qu'il y aurait à fonder un prix en faveur des bons romans demeurés inaperçus ou presque ignorés depuis le début du siècle... »

Un nombre considérable d'écrivains, connus ou déjà méconnus, ont répondu à cette question, et tenté, chacun, de ressusciter un mort. Il entre dans la plupart de ces jugements plus de sentiment que de critique.

Je citerai les plus sages des réponses ; celle-ci d'Emile Henriot :

Pour ne pas nommer des écrivains vivants, naturellement tous illustres, il me semble que ni le *Valbert*, de Téodor de Wyzewa, ni la *Marquesita*, de Talon, ni les romans d'Hugues Rebell, ni les vers de

Charles Guérin, ni le *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier n'ont eu le sort qu'ils méritaient. Et s'il n'avait pas eu la chance de rencontrer un Henri Martineau, il y a fort à parier que j'eusse pu vous nommer aussi notre délicieux Toulet.

Reste à savoir si la postérité ne remettra pas à sa juste place tel ouvrage de ce dernier quart de siècle dont nous-mêmes ne nous sommes pas encore avisés ? C'est pourtant ce qu'il fût advenu de la *Chartreuse de Parme* et du *Rouge et Noir*, vingt-cinq ans après la mort de Stendhal. De même, *Adolphe* et *Dominique*, ont-ils été classés chefs-d'œuvre immédiatement ? Une revision comme celle que vous avez entreprise est excellente, mon cher Derème, mais elle est fatalement incomplète, car elle néglige un facteur important de la renommée des ouvrages de l'esprit : le temps. C'est le temps qui fait les grands livres, — tout simplement avec des livres qui continuent à être lus. C'est la grâce que je souhaite aux nôtres.

Dans le même sens et dans le même esprit aristocratique, Pierre Lièvre écrit :

Mort aux prix, mon cher ami, à tous les prix, quels qu'ils soient. Des moyens que la publicité possède de dégrader la littérature, ils sont le pire et le plus sûr. Que les écrivains et les ouvrages qui ont échappé aux jurys savourent leur heureuse chance : ne revenons pas sur ces arrêtés négatifs.

Trois ou quatre hommes, à Paris, sont à même quand bon leur semble de faire le succès d'un ouvrage, la réputation d'un auteur, en écrivant un seul article. Léon Daudet, — quand bien même il ne serait point par ailleurs grand électeur chez Goncourt, — est précisément de ceux-là. On s'étonne donc que l'idée que vous rapportez dans votre questionnaire, et qui semble si peu viable, ait pu lui venir.

D'ailleurs, il n'y a pas de bons livres ignorés. Tout au plus y en a-t-il, dont l'heure n'est pas encore venue, vient en silence. En silence, vous m'entendez bien. Quoi ! Quelques livres en sont encore à ne faire que le plaisir des délicats ! Avons-nous donc encore des délicats ? Ne les privons pas de leur meilleure joie qui est d'être en avance de dix ou quinze ans sur le public et sur les snobs. N'êtes-vous pas bien aise d'avoir connu Toulet quinze ans plus tôt que le personnage falot dont on a mêlé les plates épîtres à la correspondance du poète ? Si Toulet avait eu un prix, ce monsieur aurait été tout aussitôt au même point que vous...

La grosse publicité immédiate ? Alors on n'aura plus le valable orgueil de découvrir Claudel vingt ans avant tout le monde, ni d'en revenir quand tout le monde croit l'aimer, d'apercevoir le groupe de l'Abbaye quinze ans avant qu'il ne vienne échouer au cabinet de lecture et servir la spéculation des amateurs d'éditions originales.

Laissez les fruits mûrir en leur saison et les réputations solides s'édifier lentement.

Vous alléguerez l'intérêt matériel des auteurs, et que la vie est chère, et que quelques grands billets... A ces mots le problème devient tellement encore plus compliqué que je renonce à poursuivre.

A propos de Toulet, Ernest Gaubert écrit :

Mais il y a un auteur méconnu, c'est le lettré et l'humoriste Curnonsky qui a été bien pillé. Sans Curnonsky, collaborateur toujours oublié, jamais P.-J. Toulet n'aurait été ce qu'il a été.

Mais P.-J. Toulet dont parlent le plus ceux qui l'ont moins connu était assez pédant et péremptoire, alors que Curnonsky est bon enfant. C'est Curnonsky qui a créé le mouvement de retour à la vieille cuisine française et sa part dans bien des livres à la mode est grande...

Et il y a Robert d'Humières qui n'est pas à sa vraie place, qui devrait être de premier plan.

Qu'en dit Curnonsky ? Et quant à M. d'Humières n'est-il pas à l'heure actuelle connu de tous ceux qui peuvent le connaître.

Je crois, dit André Lang, qu'il n'est pas de livres ignorés, ni d'auteurs méconnus. Il est possible que l'on trouve parmi les ouvrages publiés, de 1895 à 1914, des romans ou des poèmes de grande valeur passés inaperçus jusqu'à présent. A mon humble avis, cela n'est d'aucune importance, au point de vue spirituel pur. L'important, pour une œuvre d'art, est d'être réalisée et publiée. C'est tout. (Sans doute, si, par le prix, vous pensez à la situation *matérielle* de l'écrivain qui l'a conçue, c'est autre chose ; et il serait évidemment souhaitable que, dans une société moderne, tous les vrais artistes fussent délivrés de tout souci matériel. Or, pareil souhait ne pourrait être exaucé. Le plus difficile ne serait pas d'obtenir les crédits nécessaires. Le plus difficile serait de dresser la liste des bénéficiaires. Mais cela est une autre histoire !)

Qu'importe si Villiers de l'Isle-Adam avec déjà cette magique *Akédysséril*, si Albert Samain avec les poèmes du *Chariot d'or*, si Jules Renard avec *l'Ecornifleur*, ce chef-d'œuvre, — et c'est à dessein que je m'arrête aux dates de votre enquête, — apparaissent, à la majorité comme des écrivains de second ordre, que la postérité semble devoir justement négliger. Car les œuvres demeurent et poursuivent silencieusement leur travail d'enrichissement des jeunes esprits. L'idée de Léon Daudet me semble mauvaise. Pourquoi contrarier l'ordre naturel des choses ? Si tel livre de grand ordre est encore ignoré ou presque, c'est que peut-être son vrai temps n'est pas venu. Pourquoi précipiter sa maturation ? Pourquoi le forcer à fleurir avant que l'hiver ait passé sur lui ? Respectons les mystérieuses évolutions de l'esprit humain. Aussi

bien un prix ne changerait-il rien. Est-ce un prix décerné à quelque grand'écrivain méconnu qui conduirait, par exemple, Clément Vautel vers l'humilité et lui dévoilerait qu'il ne suffit pas d'avoir de l'esprit pour parler de ce qu'on ne comprend pas ?

Très philosophiquement Mme de Noailles répond :

De même que le sort négligent et la capricieuse fortune laissent se perdre à travers l'immense nature un monde de fruits, de fleurs, d'aromes, de beautés sans témoins, des pages dignes d'être immortelles ont rejoint le néant des choses.

Et tous ces êtres, les plus beaux, les plus intelligents, qui ont dédaigné de s'exprimer en littérature !

Il faut de plus en plus dissocier les idées de vente à gros tirage et de valeur littéraire d'une œuvre. Il est même évident que ce qui peut plaire au grand public ne saurait satisfaire l'élite. C'est ce qu'exprime avec un parfait sens critique M. Robert Kemp :

... On propose, écrit-il, de fonder un prix pour les méconnus ! Estimez-vous donc que les méconnus aient besoin d'une compensation ? Ils sont rois. Les écrivains, les peintres et les musiciens dont les œuvres ont été immédiatement accueillies par les acclamations de la foule, ne paraissent plus dignes de corriger les fautes d'orthographe, de dessin ou d'harmonie de ceux dont on s'est moqué.

Si un Hugo ou un Corneille gardent encore des admirateurs, sérieux et un peu froids, vous m'accorderez que la dévotion, la tendresse, les larmes et les épithètes flamboyantes vont aux méconnus. N'est-il pas de bon ton aujourd'hui, tout en méprisant Boileau, de réhabiliter ses victimes ? Je sais des gens pour qui Tristan l'Hermite est le plus grand poète du dix-septième siècle ; et il est vrai que *le Promenoir des Amants* est une charmante réussite. Mais enfin, cette admiration est un peu fiévreuse... La gloire est comme le corps humain : après une douche glacée, sa température monte. Les méconnus du dix-neuvième siècle sont particulièrement bien partagés. On ne parle plus que de Stendhal, de Baudelaire, de Verlaine et de Mallarmé ; Rimbaud est un dieu et Jules Laforgue un héros. Je ne m'en plains pas, et je jure que je les aime ; je les aime beaucoup, et l'on m'a dit trop. Mais les aimerions-nous tant s'ils n'avaient souffert l'injustice ? Si la colère que nous ressentons contre ceux qui les ont lus les premiers et qui ont haussé les épaules, ou bâillé d'ennui, ou ricané comme des sots, ne nous animait pas ?

Il faut que l'injustice ait duré assez longtemps. Sans quoi, tout est perdu. Voilà pourquoi, j'en ai peur, en classant, dès maintenant, parmi les méconnus, de charmants écrivains, on va leur rendre un fort mauvais service. Du reste, peut-on dire que P.-J. Toulet, par exemple,

qui a de si dévoués propagandistes et dont le talent délicat est, depuis quelques années, salué par tous, soit un méconnu ? Charles Guérin, dont *le Cœur solitaire* est dans la bibliothèque de quiconque aime les beaux vers, est-il un méconnu ! M. de Wyzewa, qui collabora si longtemps à une très grande revue et que tous les historiens des lettres et de la musique admirent, est-il un méconnu ? Pouvons-nous dire, de l'exquise poétesse Marie Noël, que Raymond Escholier, J.-J. Brousson et quelques autres ont louée avec ardeur, qu'elle soit une méconnue ?

Si c'est la « grande gloire » que vous demandez pour eux, et les tirages impressionnants, vous ne les obtiendrez pas. Vous ne les obtiendrez pas pour Collemar de la Fayette, dont Mme de Noailles a eu l'heureuse idée de rappeler le nom. Vous ne les obtiendrez pas pour Alain-Fournier, parce que *le Grand Meaulnes* est une rêverie trop hardie pour être bien comprise. Alain-Fournier n'était pas un inconnu. Sa mort a consterné les lettres.

La production littéraire est si abondante que l'on aime telle œuvre aujourd'hui, telle autre demain. Aucune, pour le moment, ne paraît assez forte pour émerger au-dessus de toutes les autres...

Consolons-nous. Le roman du vingtième siècle que je préfère, c'est probablement *l'Ordination*. Dirai-je qu'il est ignoré ? il n'est pas très lu, voilà tout. Comptez-les les lecteurs des admirables *Chevaux de Diomède !*... Si Julien Benda et Remy de Gourmont avaient tiré à 300.000, peut-être aurais-je moins de tendresse pour eux. Nous sommes si corrompus !...

Les « méconnus » sont mieux à nous que les autres : et nous sommes un peu orgueilleux de les aimer. C'est dans les petites chapelles qu'on écoute le mieux la messe.

M. R. de la Vaissière note encore que les *Illuminations* et la *Saison en Enfer* d'A. Rimbaud, qui furent lues et comprises — de fort peu, — ont cependant influencé nombre d'écrivains.

... Le gros public ne peut accepter ces œuvres trop fortes que vulgarisées par des poètes de second ordre comme Rostand ou Richepin...

Il y a, note aussi M. Léandre Vaillat, des exemples célèbres de l'ignorance contemporaine :

Baudelaire, Stendhal, Barbey d'Aurevilly, au moins pendant une partie de leur existence. La vraie fortune des *Liaisons dangereuses*, cet admirable roman de Laclos, date du dix-neuvième siècle.

Il est fréquent qu'un livre devance l'ordre des pensées humaines. Le succès est une heureuse coïncidence entre un ouvrage et le goût actuel du public. On arrive trop tôt, ou en retard. Et puis, l'homme dessert

quelquefois son œuvre ; trop timide ou pas assez, il décourage ou lasse la curiosité : en résumé, il bénéficie ou souffre de ce qu'on appelle dans l'armée « la cote d'amour ». Pour ces raisons, je suis persuadé qu'il existe un certain nombre d'œuvres sinon complètement ignorés, du moins insuffisamment estimés. Cela est vrai des anciens, qui produisaient peu ; cela doit l'être davantage des modernes, qui produisent beaucoup. Les meilleurs critiques, quelle que soit leur érudition, leur activité intellectuelle, qui est considérable, ne peuvent matériellement pas lire tout ce qu'ils reçoivent. Il y faudrait des équipes.

En me demandant si un livre qui a touché seulement un petit nombre de personnes n'a pu influencer quelque écrivain, au point de susciter un ouvrage qu'on admire, vous touchez à une de mes plus solides convictions. La gloire absorbe et cristallise une infinité d'essais de gloire. D'autant que les glorieux se gardent bien d'indiquer leurs sources ou, s'ils les indiquent, en donnent d'inexactes, pour dépister le jugement. Exemple : Jean-Jacques Rousseau et saint François de Sales. Si bien que nous admirons à notre insu le reflet d'une infinité de personnalités plus pâles à travers un chef-d'œuvre. Il en est de la littérature comme de la science, elle compte, elle aussi, ses explorateurs, ses inventeurs et aussi, hélas ! ses profiteurs.

L'observation est très cruelle, mais très juste. En réalité l'œuvre d'art est l'expression d'une collectivité, d'une race : celui qui la réalise n'est lui-même que l'expression de sa race. Et qu'importent les petites gloires individuelles.

... La gloire est d'ailleurs la plus mensongère des illusions.

Avec une sage ironie, Pierre Bonardi écrit, dans l'**Ere nouvelle**, au sujet de cette enquête :

« Signalez-nous un auteur de talent qui soit inconnu. » Peut-être pourrait-on apporter une variante à cette question, et dire : « Signalez-nous un homme connu qui ait du talent. » Car, enfin, tant que vécurent Barbey, Villiers, Verlaine, Laforgue, Mallarmé, Tristan Corbière, Samain, *Gourmont*, ils furent des inconnus. Les auteurs en vogue, à l'époque où ils écrivaient, s'appelaient Georges Ohnet, Albert Delpit, Hector Malot. Aujourd'hui, Anatole France a beaucoup moins de lecteurs que Jules Mary...

Enfin concluons avec Ch. Régismanset :

Je ne vois pas un « chef-d'œuvre ignoré ». La notoriété est *un fait* qui vaut par lui-même et qu'il suffit de constater. Il n'y a pas de chef-d'œuvre *en soi*, mais seulement des ouvrages que la majorité des gens s'accordent pour juger tels. Contre ce jugement du nombre, les bons esprits doivent s'incliner.

§

Nous nous plaignons sans cesse, écrit M. Stéphane Lauzanne, dans le **Matin**, que le vocabulaire anglais envahisse la langue française. Mais n'oublions pas que la langue française envahit chaque jour un peu plus le vocabulaire anglais, et que nous exportons beaucoup de mots en Angleterre.

La submersion est particulièrement notable aux Etats-Unis où les Américains n'opposent d'ailleurs qu'une très faible digue à l'avalanche des mots français qui leur arrivent. Ils ont l'air contents de voir débarquer ces intrus. Ils les trouvent gentils. Ils les dévêtent quelque peu de leur prononciation, mais ils les adoptent tout de même pour la vie... Qui énumérera, par exemple, tous les termes de mode que nous avons exportés là-bas ? Et d'abord il y a le mot *mode* lui-même qui tend de plus en plus à se substituer au mot *fashion*. Et puis, dans les vitrines de New-York comme dans celles de Chicago, on a depuis longtemps arboré les appellations de *blouse*, *chemisette*, *matinée*, *négligé*, *cloche* (en parlant des chapeaux), et, quand on veut faire l'éloge d'une robe, on dit qu'elle est du dernier *chic*.

L'architecture a, elle aussi, envoyé par delà l'Atlantique pas mal de mots, — notamment les mots *château*, *pavillon*, *villa*, *casino*, — et presque tout ce qui touche à l'hôtellerie emprunte le vocabulaire français. On dit *restaurant*, *café*, *hôtel* et, tandis qu'ici nous disons *office*, on commence là-bas à dire *bureau*.

La diplomatie a exporté les mots *étiquette* et *protocole*, qui lui tiennent tant à cœur, et l'automobilisme a exporté ses trois vocables les plus importants : *limousine*, *chauffeur* et *garage*.

Mais tout cela n'est rien à côté de notre langage culinaire qui a passé de l'autre côté de l'Océan avec toutes ses armes et tous ses bagages. Un chef en Amérique reste un *chef* et il confectionne des *menus*, sur lesquels défilent toutes les figures rappelant nos chères provinces : *à la béarnaise*, *à la bordelaise*, *à la provençale*, *à l'alsacienne*, *à la créole*, *à la française*, — sans compter le *au gratin* et *à la gelée* pour lesquels il n'y a, paraît-il, pas d'équivalent dans la langue yankee. Le *vol-au-vent* sur les bords du Mississipi reste un *vol-au-vent* et si la sauce à laquelle il est accommodé est suprême, elle reste une *sauce suprême*.

Détails curieux : notre terminologie politique, après exportation, change de sens. L'étiquette *opportuniste* s'entend là-bas dans le sens péjoratif. Un opportuniste est un sauteur, un homme sans foi ni loi — enfin, quoi, une sorte de Lloyd George. D'autre part, le qualificatif *radical* s'entend dans le sens d'anarchiste. M. Hughes, quand il parle des gens de Moscou, dit toujours : le gouvernement radical russe.

Donc, ne jamais dire à des Américains que, après les prochaines élections, le parti radical en France prendra le pouvoir : ils comprendraient qu'on va piller la Banque et dresser l'échafaud sur la place de la Concorde. Toujours leur expliquer que le radical français est du mouton pareil aux autres, mais teint en rose.

Enfin, signalons que les Américains ne savent pas ce que c'est qu'un *smoking*, parce qu'ils appellent ça un *tuxedo*, et notons deux expressions françaises qui sont particulièrement chères aux enfants de l'oncle Sam...

D'abord l'expression *faux pas*. Quand on dit en Amérique d'un homme qu'il n'a jamais fait un *faux pas*, on en dresse le plus bel éloge possible... Ensuite l'expression *camouflage*, née de la guerre. Depuis le jour où James Beck, dans un meeting du Carnégie hall, a expliqué à ses compatriotes ce qu'était le *camouflage*, le mot a fait fureur. Et il n'y a pas un Américain qui ne l'emploie à propos de tout et de rien.

Notre balance linguistique avec les Etats-Unis nous est donc, on le voit, nettement favorable. Et aucune loi de prohibition n'interdira jamais là-bas l'entrée des mots du doux parler de France.

Ceci pour prouver à M. Thérive que la langue française n'est pas morte et qu'elle a, au contraire, une grande force d'expansion. Et aussi que c'est par leurs échanges que les langues manifestent leur vitalité.

R. DE BURY.

ART

Exposition de tableaux et sculptures, galerie Briand-Robert. — Exposition des Cent dessins, galerie Devambez. — Exposition d'estampes de Manzana-Pissaro, galerie Devambez.

MM. L. et H.-M. Magne : ***Le décor du métal** : le plomb, l'étain, l'argent et l'or*, Laurens. — M. Vidalenc ; ***l'Art norvégien contemporain***, Collection « Art et Esthétique », Alcan. — M. André Blum : ***Hogarth***, Collection «Art et Esthétique», Alcan. — M. Henri Guerlin : ***L'Art enseigné par les Maîtres : le Paysage***, Laurens.

Les Expositions n'ont point complètement chômé cet été. La liaison entre l'été et l'automne a été assurée par la **galerie Briand-Robert** dont les salles se sont ornées de notations modernistes aiguës de Dignimont, de robustes toiles de Gondouin, de Ladureau, de Féder, de bonnes études de Ramey, Sigrist, Carlos Raymond. La sculpture y était intéressante grâce à Guénot : de bons efforts de Gimond, de jolies statuettes de Vigoureux et une présentation assez fournie des dernières œuvres

de Chana Orloff, toujours dans un parti pris de dessin caractéristique, violemment elliptique, un peu à côté de la sculpture, mais d'un certain agrément pittoresque.

Galerie Devambez, l'exposition **des Cent Dessins**, une sorte de kaléidoscope plutôt qu'une sélection, réunion d'œuvrettes d'artistes de notoriété récente, à des pages d'artistes plus anciens d'un caractère audacieux ou primesautier.

De Louis Legrand, la silhouette sveltement campée d'une petite violoniste, aux tresses envolées dans le feu de l'exécution, qui est un petit chef-d'œuvre ; d'Henri-Matisse, un beau portrait de haute sérénité ; de Marquet, l'éparpillement pittoresque de minuscules baigneuses sur une plage et des Mauresques assises dans quelque coin de Kasbah ; de Zarraga, deux belles études de nu féminin, d'une stricte harmonie de lignes (on pouvait voir, au péristyle de l'exposition, un beau tableau de femme à la draperie rouge du même artiste, qui est une page de premier ordre) ; de van Dongen des dessins très simplifiés, d'un caractère presque humoristique et malgré la synthèse de l'exécution, quelque peu touchés de maniérisme, un dessin rehaussé de Forain (de sa série sur la Ruhr) ; de Zingg, des enfants cueillant des fleurs des champs parmi les hauts blés, d'une jolie exécution franche et serrée, de Maurice Taquoy, une loge de théâtre aux personnages vigoureusement modelés dans la pénombre rougeâtre, et une scène de courses. Maurice Taquoy est actuellement notre meilleur peintre de chevaux ; il donne la structure en animalier et l'ironie légère dont il traite les *lads* ne diminue point la saveur très moderniste de ses études. Bakst, en de très alertes dessins, décrit des jeunes femmes avec un vif souci du mouvement et de l'arrangement qui est de l'élégance. Un donneur de sérénade à masque vénitien évoque sous son crayon le souvenir des vieux maîtres vénitiens du XVIIIe plastique et littéraire, Longhi ou Gozzi. De Bigot, de beaux oiseaux éclatants, de Leveillé un arbre bien saisi dans son élan et ses détails. Flandrin ne se fait représenter que par un beau paysage en blanc et noir et une nature-morte solidement établie.

Dorignac à côté de ses dessins stricts montre un joli paysage divers et diapré. Un portrait de Raoul Dufy intéresse par sa vie et sa sobriété.

Foujita dessine méticuleusement des chiens ; Vlaminck a deux bons paysages. Warocquier est bien représenté, et la vérité de

son interprétation appareille ses modèles à des types du vieil art d'Extrême-Orient.

Une étude de nu féminin de Medgyés dénote une belle honnêteté de primitif servie par une science très sûre. Cappiello a esquissé largement une jolie figure féminine. Le sculpteur Drivier pare de belle couleur une évocation païenne et aussi le mouvement robuste de marins manœuvrant une barque. C'est d'un beau relief, harmonieusement indiqué. Gimmi étudie le corps féminin avec conscience et trouve d'intéressantes attitudes.

A côté de cette exposition, une salle est consacrée à **Manzana-Pissarro** qui la peuple de coqs d'écarlate et d'or, de lapins gris aux allures rapides ; ce sont des estampes à tirage restreint, presque toutes conçues dans un aspect de luxe et de joie colorée, très décoratives de lignes et de nuances.

§

Le décor du métal (le plomb, l'étain, l'argent, et l'or), de MM. Lucien Magne et Henri-Marcel Magne étudie très sérieusement de la matière et touche à nombre de points intéressants. La partie historique est traitée avec un appui d'illustrations bien choisie, qui peut mettre rapidement un profane au courant de ce qu'il faut savoir sur les questions traitées et en offre à de plus avertis un excellent résumé ; ce jugement prononcé à propos des orfèvres récents. « Il nous paraît que dans leur ardeur admirable à se libérer des pastiches et à chercher eux-mêmes leur inspiration dans l'étude de la nature, les artistes de la fin du siècle dernier allèrent trop loin dans l'imitation stricte des éléments qu'elle fournissait » ne manque point de justesse, d'autant que la vérité de l'effort et sa bonne direction sont reconnues. Des explications techniques très claires, l'art du bijoutier font mieux comprendre la valeur d'un René Lalique, ainsi qu'aux notes sur l'étain, l'intensité de l'effort d'un Brateau. On pourrait souhaiter que plus de noms d'artistes modernes soient prononcés et plus d'efforts récents caractérisés.

L'Art Norvégien, de M. Vidalenc, nous conduit dans un terroir peu connu.

« On a pu dire, énonce M. Vidalenc, que l'histoire artistique de la Norvège ne commençait qu'au XIXe siècle. C'est méconnaître la valeur très réelle de son architecture gothique, l'originale fantaisie des églises de bois, éparses dans la campagne, la per-

sistance d'un art décoratif resté très savoureux à travers les siècles ; mais malgré son exagération évidente, la formule reste exacte, car au point de vue artistique, la Norvège demeura longtemps soumise à des influences étrangères dont l'art du XIXe siècle lui-même n'est pas exempt. »

La Norvège actuelle s'enorgueillit d'un sculpteur que son opinion publique égale aux plus grands. Gustave Vigeland, populaire chez lui par les bustes qu'il donna des grands écrivains norvégiens : Bjœrnsterne Bjœrnson, Ibsen, Arne Garborg, Jonas Lia, Knut Hamsun, Gunnar Heiberg, Sophus Bugge, de l'explorateur Nansen ; par un monument élevé au mathématicien Abel, des sculptures religieuses, des nus et surtout par sa fontaine monumentale destinée à la ville de Kristiania, œuvre à laquelle Vigeland travaille depuis 1902. Il semble bien que ce monument colossal se démontre d'un symbolisme intéressant présenté par une énorme masse décorative bronze et granit ; on accède à cette fontaine par un escalier sur les marches duquel se dresseront 34 groupes de colosses de granit : « La fontaine se compose essentiellement d'une grande vasque de bronze de six mètres de diamètre, soutenue par six géants de bronze de trois mètres de hauteur. Autour seront placés vingt bassins de dimensions plus réduites (un mètre de diamètre) figurés par des feuillages d'arbres, en bronze. Chacun d'eux est orné de figures d'hommes, de femmes et enfants, symbolisant les divers âges de la vie. Les socles de ces arbres sont reliés par des bas-reliefs de bronze et le tout repose sur une plate-forme de mosaïque autour de laquelle court une balustrade de granit ornée de figures gigantesques d'animaux fabuleux.

Jamais Rodin ni aucun grand sculpteur français moderne n'obtint semblable commande. Parmi les peintres modernes, l'auteur cite Dahl, Fearnley, paysagistes, Tidemand, peintre de scènes rustiques. Hans Gude, Ludwig Munthe, Heyerdahl, Gérard Munthe, la plupart ayant travaillé à Dusseldorf et à Munich, ce qui n'empêche point qu'ils aient ressenti les influences françaises qui ont souvent influé sur ces centres d'art allemand, puis ceux qui subissent nettement, à la suite d'études faites à Paris, l'influence de Courbet et de Manet, dont Fritz Thaulow, Kristian Krogh, écrivain et peintre réaliste, Werenskjold, Heyerdahl, Skredsvig, Diriks, Munthe illustrateur des Sagas, peintre de scènes légendaires po-

pulaires, auteur de cartons de tapisserie nombreux, rénovateur pour son pays des arts industriels et qu'on a rapproché de William Morris. Parmi les peintres actuels, Edward Munch est étudié avec détail dans sa sensibilité naturiste et les ambitions décoratives qui lui ont fait entreprendre une grande œuvre symbolique: « La Fresque de la Vie. » Ces peintres et sculpteurs de Norvège peuvent entreprendre de grandes choses, il semble, bien plus facilement que les nôtres, mais l'influence française des artistes français nouveaux et non académiques sur leur art paraît démontrée. Sans doute la Norvège possède aussi ses *pompiers*! Il n'est point de bonheur sans mélange!

§

M. André Blum étudie consciencieusement la biographie et l'œuvre d'**Hogarth**. Il en note les traits de satirique, de peintre de genre, son habileté à faire servir à l'expression humoristique les accessoires de ses tableaux, traitant le décor avec une minutie hollandaise, mais en vue d'un jeu satirique. Il précise la révolution apportée par Hogarth dans l'art du portrait en Angleterre, la suppression de toutes les draperies conventionnelles et la recherche de l'image réelle et intellectuelle de son modèle. M. Blum note aussi l'influence d'Hogarth manifeste chez Rowlandson, Gillray, Cruikchank. C'est à Hogarth que la peinture anglaise doit d'avoir pris conscience de sa personnalité et d'avoir échappé à l'imitation de formules empruntées à l'étranger, d'avoir donné naissance à tant de maîtres brillants, portraitistes pleins de talent comme Reynolds et Gainsborough, caricaturistes spirituels comme Rowlandson et Gillray, serait déjà un titre suffisant pour lui faire une place à part dans l'histoire de l'art.

Et n'est-ce point par contraste à cette conception que l'art anglais connut sa période de naturisme ému et de lyrisme, aux époques de Constable, puis des préraphaélites ?

§

On trouvera en tête de l'**Art enseigné par les maîtres: le Paysage**, de M. Henri Guerlin une bonne étude sur le paysage, depuis l'antiquité et la phrase de Lucien. « Ce ne sont pas des vallées et des montagnes que je cherche dans les tableaux, ce sont des hommes qui agissent et qui pensent », jusqu'aux temps actuels où le paysage, par les impressionnistes, a failli devenir tout l'art. M. Guerlin note avec justesse que pendant les

mauvais temps du second empire, aux périodes cabanellistes et bouguerantesques, quand l'artiste des salons, soucieux surtout des commandes et des prébendes d'État devenait un fonctionnaire « dont l'idéal était de finir comme un préfet avec un bicorne et une épée au côté », c'est le paysagiste qui a sauvé la santé de l'art. Le paysagiste rassure également M. Guerlin sur l'avenir de l'art. Parmi cette confusion des écoles d'aujourd'hui, on parle d'une décadence de l'art. M. Guerlin pense que tant qu'il y aura des braves gens qui iront travailler sur nature, l'art sera robuste, et M. Guerlin a bien raison. La sensibilité de l'artiste est le meilleur garde-fou contre les théories d'atelier et à force d'étudier des arbres on devient plus soucieux d'exprimer en même temps leur structure et leur frisson que d'en extraire des géométries.

Le livre se compose d'une série de propos sur le paysage où l'on entend Raffaelli, Pissarro, Boudin, Ruskin et aussi Valenciennes, Fraipont et aussi Paul Huet ou Henri Marcel, comme Taillasson qui écrivit en 1807 des Observations sur la peinture et Félibien et Galoche dont le travail sur les Beaux-Arts est demeuré manuscrit à la Bibliothèque des Beaux-Arts. Sur la plupart des paysagistes célèbres, M. Guerlin cite un propos critique choisi avec soin. C'est de l'érudition aimable et fournie.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

Crise chronique de l'industrie cinématographique. — Sur les Enquêtes et les réflexions qu'elles suggèrent.

La **crise du cinéma**, analysée et commentée maintes fois ici même et dénoncée aussi comme une crise de qualité, se prolonge et s'aggrave. Ce qui avait été prévu arrive. Les aveugles seuls, c'est-à-dire la généralité ignorante des cadres du cinéma, ne pouvaient se rendre compte. Crise de croissance ? Plus que cela. Aujourd'hui les moins prétentieux acceptent l'évidence : les salles se vident peu à peu d'un public las, jusqu'à la nausée, de la même ritournelle sentimentale ou de l'épisode acrobatique policier. Des fidèles encore ! Non de pauvres bougres inconscients assis devant l'écran comme devant une table de bistro, — habitudes ? — ou des acharnés à croire ou à espérer sinon des techniciens capables de résister à l'odieuse projection pour attendre l'éclair prestigieux du hasard qui récompensera leur patience.

Je n'invente rien. Naguère, j'en étais réduit à des prévisions personnelles, mais considérais celles-ci comme des certitudes psychologiques. Aujourd'hui les faits me donnent raison. Les exploitants eux-mêmes hissent le drapeau blanc. Ils avouent que le public leur échappe (1). Les gros marchands sont amenés à faire le trust des salles pour imposer leurs productions. Dans ce trouble qui entraîne, çà et là, quelques fortunes, et éloigne les financiers de plus en plus d'une industrie jadis prospère, on cherche des causes et des remèdes. On ausculte le malade avec autant de gravité souvent que d'incompétence. Parfois un esprit averti, gagné par cette inquiétude, interroge. Les enquêtes se multiplient. Les pontifes font des déclarations sensationnelles et contradictoires. Dans la boutique on affirme volontiers que la camelote se vend encore, donc qu'il ne faut fabriquer que de la camelote, sans voir que cette façon de comprendre le cinéma limite d'ores et déjà la clientèle et n'autorise qu'une production réduite sans aucune possibilité de développement ni d'avenir : cinés-romans en épisodes ou en époques ; les œuvres de Montépin après Dumas ; et pour le film dit « d'art » les romans les plus célèbres soit par leur valeur littéraire, soit par le scandale qu'ils ont soulevé. Ainsi tourne-t on *Geneviève* de Lamartine après *Jocelyn* et aussi *La Garçonne* de Victor Marguerite. On se préoccupe, pour l'hiver prochain, d'un Congrès International du Cinéma. Les organes corporatifs dénoncent « la crise nationale » et se plaignent de l'étranger, particulièrement de l'Amérique, tandis que d'autre part, grâce aux contrats, la publicité affirme, à grands renforts de présentation « originale » que jamais le cinéma français n'a produit plus de chefs-d'œuvre.

Le mal d'ailleurs est largement international. L'Amérique ne voit rien et se contente de débiter du film au kilomètre. L'Exposition Internationale de Turin couronne des films allemands que nous n'avons pas encore vus ; mais ses jugements sont bien suspects si l'on note que, dans la section comique, elle n'a décerné à Charlie Chaplin qu'un second prix, la médaille d'or revenant à Ridolini de la Vitagraph de New-York ! Incompréhension générale qui se manifeste encore par les articles des « critiques » cinématographiques de la grande presse : c'est Pierre Gilles, dans *le Matin*, qui annonce la fin de Charlot pour la seule raison que

(1) *Le Courrier cinématographique*, 8 sept. 23.

celui-ci a ralenti sa production et réalise, depuis *Une vie de chien*, moins de films qu'à l'époque où il tournait des pitreries acrobatiques ! C'est Ch. Vogel qui, dans *le Journal*, propose, sérieusement, pour remédier à la banalité des bandes comiques actuelles, de démarquer les vaudevilles de Feydeau, Gandillots et consorts, et de filmer tout Labiche...

Comment s'étonner de ce qui arrive ?

Henry Roussel, réalisateur des *Opprimés*, déclare : « Mauvaise organisation, mauvaises méthodes, mauvaise exploitation. Le cinéma français, c'est la Foire aux Pains d'épices (1). » Il oublie de dire, absence d'esthétique.

L'enquête la plus importante et la plus intelligente a été menée par André Lang dans *la Revue Hebdomadaire* (2). Je citerai d'assez nombreux extraits des déclarations recueillies par lui, car elles sont souvent caractéristiques ou démonstratives. Les résultats de cette information sincère ont de quoi édifier ceux qui conservent quelque illusion sur l'avenir du film tant que la plupart des maîtres actuels n'auront pas sauté avec leur caisse et leurs maîtresses ou que les événements ne leur auront pas forcé la main. Les « combinaisons » sont stériles et le public se rend compte, enfin, qu'on se moque de lui. Notons que, de moins en moins, les intellectuels méprisent le cinéma en soi. Ils s'appliquent au contraire, et maladroitement souvent, à lui prouver leur sympathie. Ainsi la confédération des Travailleurs Intellectuels (C. T. I.) lorsque, récemment, elle émettait un vœu où il était question « d'intellectualiser » le cinéma ! ?

M. André Lang, soucieux avant tout de recueillir des renseignements susceptibles de lui révéler une vérité qui lui échappait, a donc interrogé les réalisateurs, les industriels et les marchands les plus notoires. Disons d'abord avec M. André Lang, en préambule, qu'il s'agit de traiter le cinéma en enfant qu'il est et non en vieillard comme le théâtre, c'est-à-dire exiger plus de lui qu'il ne peut donner encore : « Par conséquent l'entourer d'affection d'abord, le voir grandir patiemment, ne s'étonner ni de ses bégaiements, ni de ses faux-pas, ni de ses erreurs. » J'ajoute : mais les dénoncer avec violence si c'est nécessaire, dans l'intérêt même du cinéma.

(1) Enquête de la *Cinématographie française*, 15 sept. 1923.
(2) *Entretiens cinématographiques*, « Revue hebdomadaire », 1er juin 1923.

Antoine casse les vitres, se plaint, mais prouve par ses déclarations brutales qu'homme de théâtre exclusivement, il n'a rien compris au cinématographe. Abel Gance donne une confession précise où il s'accuse volontiers des fautes qu'on a relevées dans ses œuvres. Lyrique, il affirme ces qualités grandes que j'ai expliquées, ici même, à propos de *La Roue* et se défend de défauts qu'il ne veut pas reconnaître.

Voici pour les autres :

De Marcel l'Herbier, le réalisateur d'*El Dorado*, de *Don Juan et Faust*, qui vient d'associer si ingénieusement la T. S. F. au cinéma :

> Le scénario de *Don Juan et Faust* était celui que j'aimais le plus, je vais me mettre à le détester. Ce que vous avez vu n'offre qu'un rapport lointain avec ce que j'avais apporté à Gaumont et qu'il approuva. Mais j'ai été rappelé par lui télégraphiquement d'Espagne avant d'avoir pu tourner la moitié du film. Au retour il fallut couper et improviser...

De Louis Delluc, l'auteur de la *Fête Espagnole*, de *Fièvre*, du *Silence* et de la *Femme de Nulle Part* :

> On ne croit pas à nos films. Alors on ne peut pas gagner d'argent avec eux. Nous sommes, pour les exploitants, le mouton à cinq pattes. Interprétation ridicule et contraire à la vérité. Mais admettons que nous soyons tels. Alors, pourquoi ne pas nous faire bénéficier de notre soi-disant excentricité ? Pourquoi ne pas nous présenter comme le phénomène, pourquoi ne pas nous lancer comme le film d'outre-Rhin ? Mystère. On se méfie de nos films... Et pourtant, personne ne gagne au cinéma, les autres films ne rapportent pas plus d'argent que les nôtres... Quand les loueurs demandent un *El Dorado* ou un *Fièvre*, on leur répond : « Oui, mais vous prendrez douze semaines de *Taô*... » alors qu'on devrait leur dire, si l'on songeait un peu à nous aider : « Oui, voici douze semaines de *Taô*, mais vous prendrez un *El Dorado* ou un *Fièvre*... »

De J. de Baroncelli, le réalisateur de *Sœur Béatrix*, sur les adaptations :

> C'est encore la question d'argent qui conduit naturellement les metteurs en scène à adapter des œuvres célèbres ou d'actualité. Les films qui portent le nom d'un roman ou d'une pièce de théâtre sont plus facilement loués que les autres. Vous ne pouvez pas empêcher cela. L'adaptation cinématographique bénéficie d'une publicité excellente dont il est difficile de faire fi. Que voulez-vous ? L'écrivain qui rate un roman ne perd jamais que trois ou quatre mois de travail et, pour tous frais,

il n'a que l'encre et le papier. Un film manqué ou qui ne se vend pas, c'est une petite fortune gâchée. Cela donne forcément à réfléchir. Il ne faut pas combattre inconsidérément les adaptations. *Elles auront vécu dans vingt ans.*

... Ce que nous faisons aujourd'hui est sans importance. Nous écrivons d'ailleurs sur une pellicule destinée à disparaître... La nature fait bien ce qu'elle fait : par l'effet d'une coïncidence heureuse, nos films vaudront peut-être d'être conservés lorsque la pellicule *durable* sera découverte et employée.

De Henri Diamant-Berger, coupable des *Trois Mousquetaires* :

... Il y a eu des bandits. Les capitalistes ont été « sonnés » et beaucoup ont peur aujourd'hui. Il faudrait des hommes jeunes, par l'esprit et la largeur des vues, et sains, et propres. On en rencontre quelques-uns déjà. Il en faudrait d'autres. Alors, le terrain serait vite déblayé. Et on pourrait attirer les écrivains et les artistes, parce qu'on pourrait les payer... Je ferais bien signe à un auteur... Mais ouat ! une pièce qui réussit, c'est 200.000 francs qui tombent. Un film qui réussit, c'est zéro ou presque. Toute la question est là...

... Le cinéma est à la fois un art et une industrie. Il faut chercher un terrain d'entente, un trait d'union entre les industriels et les artistes. On le trouvera. Mais il était fatal que chacun commencerait par rester dans son coin, sans vouloir rien entendre.

De M. Louis Aubert, éditeur notoire et exploitant de nombreuses salles :

Les films à épisodes ? ah ! monsieur, vous ne devriez pas toucher aux films à épisodes. D'abord, ils plaisent au public. Un vieux monsieur très bien est venu demander un après-midi, à ma caissière de l'Aubert-Palace, quand passait le dernier épisode du roman-cinéma, ne voulant pas, disait-il, partir pour sa saison de Vichy avant d'en avoir vu la fin ; et un de mes amis, un banquier, qui habite la banlieue, a raté un soir son train, sans y prendre garde, emporté par sa curiosité d'une fin d'épisode...

On nous fait grief de ne pas savoir dépenser de l'argent à l'occasion. Mais je dépenserai ce qu'on voudra, pourvu que j'encaisse... C'est très simple, le cinéma : regardez. Deux tiroirs, l'un pour les recettes, l'autre pour les dépenses, et cette petite boîte mystérieuse où sont classées les fiches des films avec ce qu'ils ont coûté et rapporté... Ce ne sont pas toujours les meilleurs qui rapportent le plus.

De M. Louis Feuillade, auteur de films à épisodes en série :

... Ce n'est pas grâce aux chercheurs que le cinéma gagnera sa place

un jour, mais grâce aux ouvriers du mélodrame, dont je me flatte d'être un des plus convaincus... je ne vise pas le moins du monde à m'excuser de réaliser *le Fils du Flibustier* ou *Vindicta*. Je crois même que c'est moi qui suis le plus près de la vérité...

De M. Charles Pathé, industriel de la première heure.

La question est celle-ci : il faut, pour l'amortir, vendre le film à l'étranger, et surtout à l'Amérique qui est le plus grand consommateur. *Il faut donc écrire des scénarios qui plaisent aux Américains*.. Or, les Américains n'acceptent pas nos comédies modernes... Ils refusent de s'adapter à nos coutumes. Ils n'acceptent que du film à costumes et du film historique...

... Il faudrait aussi pouvoir parler du gaspillage, œuvre de certains metteurs en scène et de leurs maitresses... Il faudrait parler de l'inconscience des exploitants et des opérateurs qui assassinent le film français en le projetant dans les salles à des vitesses folles...

De M. Pierre Caron qui s'est fait appeler « le plus jeune metteur en scène du monde » :

Un jeune metteur en scène doit *d'abord* apporter de l'argent. On ne recherche qu'*ensuite* s'il a du talent.

M. Pierre Caron rapporte aussi qu'on a dit devant lui à un de ses confrères : « Faites quelque chose pour le public : *beaucoup de sous-titres et peu d'images...* »

De Raymond Bernard, réalisateur du *Secret de Rosette Lambert* et de *Triplepatte* :

... On ne vous a pas tout dit sur les mœurs cinématographiques. Avant que l'on respecte l'œuvre réalisée et signée, il s'écoulera sans doute quelque temps. Songez que le directeur de salle qui a loué le film pratique ou fait pratiquer dans la bande de sombres coupes sous prétexte que le film est trop long de 200 mètres, ou qu'il est une scène dont il décrète qu'elle déplaira à son public...

De Jean Epstein, l'auteur de *Pasteur*, de *l'Auberge Rouge* et de *Cœur fidèle* :

... On a tort de parler de cinéma pour l'élite, des salles spéciales, de films d'essais. Car, cela, ce n'est plus du cinéma, c'est de la littérature. Il faut au cinéma ses cent millions d'yeux. Il a besoin de cette immense foule pour vivre et pour progresser. . Il faut commencer par réaliser de beaux films, *car s'ils sont vraiment beaux, on les vendra.*

Parmi ces déclarations diverses, mêlées, contradictoires, parfois

non sans saveur, M. André Lang a essayé plusieurs fois de fixer des conclusions. Il écrit notamment :

Pour que cela changeât, que faudrait-il donc ? Une chose toute simple en théorie, mais pratiquement si chimérique qu'il y a peu d'espoir d'y parvenir : il faudrait que les industriels, maîtres du cinématographe, comprissent qu'ils jouent avec deux valeurs d'ordre différent, la pellicule qui est de leur ressort exclusif, et ce qui s'imprime sur la pellicule, qui n'est point leur affaire, ce qui n'est nullement déshonorant...

Et en fin de ses *Entretiens* :

Ce sont des lieux communs qui trompent le monde et font tout le mal. Au royaume du cinéma, on estime, on juge, on décide, on légifère au non d'un péremptoire : « Ce n'est pas pour les Américains » et d'un non moins brutal : « Notre public n'en voudra pas. » Aussi lit-on parfois, dans certains journaux : « L'Angleterre n'aime pas la France. » Mais qui est censé représenter l'Angleterre ? Trois ministres... Et qui, les Américains ? Dix acheteurs de films... Et qui, le public ? Quelques directeurs de salles... Alors ?

Alors de quoi s'étonne M. André Lang ou que propose t il pratiquement ? Tout cela, au fond, est normal. Un peuple a l'art qu'il mérite. Jamais il n'y eut plus de trouble, de confusion sur toutes choses dans les esprits et dans les cœurs. Il serait vraiment extraordinaire que, non fixés encore sur l'évolution de leur sentiment et de leur raison en présence des réalités, les hommes eussent d'un coup, dans l'immense malaise actuel, fixé un art qui pourra, seul sans doute, interpréter dans leur complexité et leur force nouvelle cette raison et ce sentiment moderne, enfin nés. Il s'agit seulement pour l'heure présente de réfléchir, de travailler et de combattre. Ainsi notre effort, sans cesse tendu vers le tragique, force les événements et abrège d'autant les étapes. C'est pour cela que nous sommes impitoyablement exigeants.

LÉON MOUSSINAC.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Pourquoi mutiler les titres des livres? — Nous ne sommes plus au temps où les éditeurs se permettaient, vis-à-vis des ouvrages qu'ils faisaient réimprimer, tous les méfaits imaginables, modifiant à leur gré le texte, le rognant ou l'allongeant sans le moindre scrupule. Aujourd'hui, tous les gens cultivés exigent des

textes purs, et les éditeurs, tant pour leur complaire que par conscience professionnelle, se font un devoir de reproduire, pour chaque ouvrage, celle des éditions précédentes ou celui des manuscrits qu'ils considèrent comme plus particulièrement conforme à la pensée de l'auteur.

Et pourtant, chose extraordinaire, ce légitime scrupule de l'exactitude ne commence qu'après la page de titre! En tête d'un texte à la pureté duquel ils ont donné tous leurs soins, les éditeurs continuent à mettre un titre absolument quelconque, ramassé on ne sait où ; et, ce qui n'est pas moins étonnant, les bibliophiles continuent à trouver parfaites de telles éditions.

Par exemple, il ne se passe pas d'année sans qu'un ou deux libraires ne rééditent, et presque toujours avec luxe, le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost. Mais, malgré cette abondance d'éditions, si vous donnez à votre marchand de livres la commission de vous procurer une édition moderne (non épuisée) qui soit intitulée *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, vous pouvez être sûr qu'il vous reviendra bredouille. On donne à cet immortel roman tous les titres imaginables, sauf le vrai ; et les bibliophiles n'éprouvent aucune répugnance à souiller leur bibliothèque avec des éditions portant des titres altérés, tels que : *Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux*, ou bien *Histoire de Manon Lescaut*, ou encore *Manon Lescaut* (1).

« Mais, me diront les éditeurs, les titres des ouvrages antérieurs au milieu du XIXe siècle sont presque tous d'une longueur terrible. Comment voulez-vous que, sur une page de titre, nous fassions tenir, par exemple : *Discours de la méthode pour bien conduire son esprit et chercher la vérité dans les sciences*? Vous voyez bien que nous sommes forcés d'abréger ; c'est pourquoi nous mettons tout simplement : *Discours de la méthode*. » Cet argument est absolument inexistant : outre que la brièveté de certains titres ne les a pas préservés des mutilations arbitraires (2), on ne voit pas du tout en quoi la mise en page d'un titre très long est plus difficile aujourd'hui qu'elle ne le fut pour l'imprimeur de la première édition.

(1) Depuis la rédaction de cet article, une librairie parisienne a fait paraître, de cet ouvrage, une édition portant le titre véritable. Une si heureuse initiative mérite d'être citée en exemple aux autres éditeurs.

(2) Pourquoi, par exemple, Charles Livet a-t-il réédité *Le Grand Dictionnaire des Pretieuses* sous le titre de : *Le dictionnaire des Précieuses* ?

Les innombrables mutilations de cette nature sont donc inexcusables, et il faut vraiment que la routine ait une puissance formidable pour qu'il ne vienne à l'esprit de personne de s'en scandaliser. Supprimer dix mots sur quinze dans le titre d'un ouvrage n'est pas, en effet, moins criminel que de supprimer dix mots sur quinze à chaque page de l'ouvrage lui-même.

Les traductions françaises d'ouvrages en langues étrangères n'échappent pas à cette règle de la mutilation obligatoire. Il semble que chaque traducteur, considérant son travail comme terminé quand il a mis en français le texte courant, laisse à sa femme de ménage le soin de choisir un titre quelconque. Pourquoi, par exemple, traduit on par *Werther* (tout court) le titre si expressif de Goethe qui veut dire en français : *Les souffrances du jeune Werther*? C'est faire injure à l'auteur que de se croire plus qualifié que lui pour donner un titre à son ouvrage. Et c'est priver le chef-d'œuvre de Swift d'une de ses meilleures pages que de remplacer par *les Voyages de Gulliver* le titre amusant que lui a donné l'auteur : *Voyages chez plusieurs lointaines nations du monde, par Lemuel Gulliver, naguère chirurgien et maintenant capitaine de plusieurs navires*. Mais quand aurons-nous enfin, du roman de Swift, une édition française portant ce titre?

Qu'il s'agisse d'ouvrages originaux ou de traductions, la façon cavalière dont on traite les titres est un vestige des coutumes d'un autre âge. Cet âge, celui des remaniements arbitraires, a pris fin depuis plus d'un demi-siècle pour le texte courant des livres : mais, chose inexplicable, il dure encore pour les titres. Un anachronisme qui a la vie aussi dure ne pourra certainement pas disparaître du jour au lendemain : il va falloir mettre, à le combattre, une insistance toute particulière. Aussi ne saurait-on demander trop instamment aux érudits, aux bibliophiles, aux éditeurs de ne perdre aucune occasion de combattre pour le respect des titres, car c'est un défi au bon sens que de tolérer des mutilations à la première page d'un livre alors qu'on n'en souffre aucune à partir de la page suivante.

MAURICE CAUCHIE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Bruxelles d'été. — L'Académie de Langue et de Littérature françaises. — La crise du français en Belgique. — Une interview de Maurice Maeterlinck. — La mort d'Ernest Van Dyck.

Bruxelles, l'été, perd son caractère confidentiel de ville familiale où tout le monde se connaît, se salue et se retrouve, selon ses prédilections, dans tels salons, cafés ou salles de spectacles qui varient d'hiver à hiver d'après les caprices de la mode et les enthousiasmes du jour.

Ses boulevards, désertés par leurs familiers, sont sillonnés d'autocars où, la bouche ouverte aux boniments des guides et les yeux emplis de plus de poussière que de curiosité, s'entassent des groupes de touristes, venus pour la plupart d'Angleterre et de Hollande ; les terrasses de ses cafés s'encombrent de pittoresques silhouettes et ses théâtres, dont des troupes d'été assurent tant bien que mal la fortune, retentissent de clameurs qui épouvantent le pauvre Monsieur Beulemans assez « vieux jeu » pour se cantonner dans un respectueux silence.

Il en est de même dans toutes les plages et villes d'eaux où la livre et le florin affirment bruyamment leur haut cours.

D'Ostende à Arlon, Anglo-Saxons et Bataves accaparent toutes les villégiatures susceptibles de leur fournir au taux d'un « whisky » ou d'un « Boonekamp » bonne chère, doux gîte et, accessoirement, joli site.

Nos visiteurs contrastent assez violemment avec leurs aînés d'avant-guerre : L'Anglais distant et réservé, le Hollandais taciturne et poli semblent avoir renoncé aux voyages. Nous connaissons à présent le Hollandais se dépouillant de son veston au cours d'une représentation de la *Monnaie* et l'Anglais écoutant *Carmen* en mastiquant un petit pain fourré de jambon.

D'aucuns prétendent que ces Anglais sont des chômeurs expédiés par un gouvernement soucieux d'économies, dans un pays à change bas, et que ces Hollandais n'ont rien de commun avec les « Jonkheeren » de la Haye.

Pour s'en assurer, nos gavroches, que réjouit cette avalanche d'étrangers toujours prêts à récompenser d'un pourboire un renseignement plus ou moins utile, s'improvisent guides ou interprètes et dissimulent sous une déroutante fantaisie, acceptée

sans contrôle, leur ignorance, leur ironie et leur secret mépris. N'entendit-on pas récemment un de ces pilotes de fortune affirmer sans vergogne à des touristes, qui l'écoutaient dans un religieux silence, que le peintre Wiertz, dont ils visitaient le Musée, avait été, avant-guerre, simple soldat daus l'armée allemande? Quelques journaux ont tenté d'amorcer une campagne en faveur d'un impôt sur les étrangers, mais le Belge, tout en maugréant contre l'envahissement des petits trous pas chers où il avait l'habitude de passer ses vacances, n'a pas tardé à se féliciter de l'opportune affluence des shellings et des florins dans ses caisses et se contente, pour apaiser sa rancune chancelante, d'attendre, dans les prochaines revues de fin d'année, les couplets troussés en l'honneur de nos frères d'outre-Manche ou d'outre-Moerdyk par M. Wicheler, l'ex-frère jumeau de M. Jean-François Fonson.

Ce n'est pas, comme bien on pense, par des chansons que notre **Académie**, dont M. Wicheler, du reste, ne fait pas encore partie, a voulu commémorer cette invasion pacifique.

Grande dame asservie à une tradition d'autant plus rigoureuse qu'elle date d'hier, elle a offert un de ses fauteuils à un professeur de l'Université de Montréal, M. Montpetit, et un autre à M. Salverda de Grave, professeur à l'Université d'Amsterdam.

Communiant ainsi dans un parfum de vernis frais, l'Angleterre, la Hollande et la Belgique fraterniseront loin des rumeurs d'une foule irrespectueuse et goguenarde.

Si comme toutes les institutions similaires, notre Académie a le souci de la bienséance, elle ne boude cependant pas la plaisanterie et par déférence, sans doute, pour son illustre consœur de Paris dont elle s'est maintes fois inspirée, elle vient d'inaugurer, non sans grâce, l'ère de la facétie académique.

Un de ses membres, M. Gustave Charlier, philologue éminent à qui l'on doit entre autres une excellente édition des *Lettres à Eugénie sur les Spectacles* du Prince de Ligne, rendant compte d'un concours académique, s'exprime en ces termes sur un mémoire consacré à Philippe de Commines :

Il suffira par exemple de peu de mots pour justifier pleinement le jury d'avoir écarté de prime saut le mémoire n° 2 : Copier d'affilée et textuellement trente pages du Manuel de Brunetière et toute une étude bien connue d'Emile Faguet, découper en morceaux ces extraits massifs,

y joindre quelques fragments pillés de droite et de gauche et coudre le tout du fil grossier de transitions banales, voilà une méthode de composition fort commode à la vérité et qui met la critique à la portée de tous : elle ne réclame guère qu'un peu de colle et une bonne paire de ciseaux. Le concurrent l'applique avec une assurance dont on se demande avec stupeur si elle tient davantage de la naïveté ou du cynisme. Il aboutit naturellement à une sorte *d'olla podrida* où il est question d'un peu de tout et même de Philippe de Commines. (Académie de Langue et de Littérature françaises : Bulletin, tome II, n° 3, août 1923, p. 248).

M. Carton de Wiart, dont les ouvrages sont composés selon cette formule et qui leur doit son entrée à l'Académie, n'aura certes apprécié que médiocrement la pointe de son savant collègue.

Ce Bulletin est, du reste, fort plaisant :

Vasari, décrit sans rire M. Arnold Goffin, dans une copieuse étude sur *Michel-Ange*; Vasari n'hésite pas à affirmer que, *comme on l'a répété de nos jours de Victor Hugo*, Michel-Ange a été suscité par un décret de la Providence « pour servir d'exemple au monde, dans la vie, dans l'œuvre et *dans la sainteté des mœurs* ».

Par contre, M. Hubert Krains y signe une excellente monographie d'*Eugène Demolder* et on remarque, au sommaire d'un des numéros précédents, une admirable biographie de *Charles Vanderberghe* par le non moins admirable poète Fernand Séverin, ainsi qu'un excellent et curieux article de M. Gustave Charlier sur *Tartuffe*.

Bien intéressante aussi, l'étude de M. Feller sur **La Crise du français en Belgique** :

Ancien professeur d'Athénée, — l'Athénée belge correspond au Lycée français, — M. Feller s'est livré, parmi les membres du corps enseignant, à une enquête qui démontre l'indifférence de plus en plus grande de la jeunesse scolaire pour la langue française.

Il était pour le moins curieux d'en connaître les raisons.

Sans doute, l'après-guerre a, pendant de longs mois, désorienté la jeunesse et ravivé en elle de vieux levains de jouissances et de plaisirs. Un instant compromise, l'intelligence ne tarda pas à se ressaisir et, le vent d'orage passé, elle s'imposa de plus en plus aux secrets repentirs des jeunes hommes.

Les résultats particulièrement brillants de la dernière session

d'examens à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, l'attestent d'irréfutable manière.

Une cause plus redoutable de décadence réside dans le progrès constant du flamingantisme en Flandre : Non seulement le français y est mal enseigné par des professeurs insuffisants, mais les élèves l'accablent d'une haine féroce. Soutenus par la sympathie plus ou moins avouée de leurs éducateurs, ils en arrivent à prêter serment de vivre et de mourir sans jamais prononcer un mot de la langue abhorrée.

Que l'on y ajoute encore le petit nombre d'heures, — trois par semaine, consacrées à l'étude de la langue et de la littérature françaises et l'on pourra déjà s'expliquer en partie les raisons de cette crise redoutable.

Mais il en est une autre, plus importante parce que plus générale : La Belgique, pays essentiellement positif, où le sens des affaires a, depuis la guerre, pris une énorme extension, n'a pas été sans subir l'influence de l'esprit utilitaire qu'elle a vu triompher en Angleterre et en Amérique : aussi les jeunes Belges n'ont-ils pas tardé à s'insurger contre la culture générale incapable, selon eux, d'assurer à la position qu'ils se choisissent un rendement suffisant.

Spécialistes par goût et par nécessité quand ce n'est pas par simple paresse, ils haussent les épaules devant qui leur parle de Descartes, de Pascal, de Racine, de Molière ou de Voltaire à qui ils préfèrent le commerce, la chimie ou les langues vivantes, pivots brutaux autour desquels gravitent leurs appétits et leurs impatiences.

Si l'on considère enfin la triste situation des professeurs d'Athénée, mal payés malgré leur diplôme de docteur en philosophie et lettres et confondus dans l'esprit du public avec le plus obscur des instituteurs de village, on ne s'étonnera pas du mépris où les tient une jeunesse âpre aux gains immédiats et dont l'idéal se résume dans la possession d'une trépidante automobile.

Le remède à cette situation semble difficile à trouver et il est à craindre qu'au milieu des difficultés où nous nous débattons, politique de pleutrerie, embarras financiers, concessions de plus en plus étendues à la stupidité flamingante, destruction de l'Université de Gand, il soit impossible d'enrayer une crise d'autant plus redoutable qu'elle met en péril l'unité du pays.

De hauts esprits n'ont pas dissimulé leur dédain pour la politique en honneur chez nous et ailleurs et, troublés par le malaise contemporain, n'ont pas craint d'abdiquer leurs idées généreuses de naguère au profit des théories les plus restrictives : De passage en Belgique, **M. Maurice Maeterlinck** a fait part à un rédacteur du *Soir* de « son adhésion aux principes nationalistes de l'*Action Française* et de sa confiance en MM. Maurras, Daudet et Bainville, défenseurs d'un idéal qu'il approuve ».

Cette déclaration, faut-il le dire, a plongé dans la stupeur le parti socialiste qui s'était autrefois enorgueilli de l'adhésion du poète aux doctrines révolutionnaires (Voir *Le Devoir social*).

Il ne m'appartient pas de discuter ici cet avatar.

Qu'il me suffise de constater combien le caractère de M. Maeterlinck dut se ressentir de « notre insupportable climat » puisqu'en même temps qu'il nous faisait part de sa nouvelle orientation politique l'illustre poète a jugé opportun d'exécuter en quelques phrases sommaires des écrivains comme Marcel Proust, M. Paul Morand et « les cuistres de *La Nouvelle Revue Française* ».

Ce jugement dévoile trop ingénument une déconvenue d'auteur pour que nous accordions aux sautes d'humeur de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, l'importance d'une évolution définitive. Comme le faisait remarquer *Le Soir* :

> M. Maeterlinck n'est pas sans mesurer l'étendue qui sépare sa génération, qu'avec M. Bergson, il a contribué à former et à orienter, de la génération issue de la guerre, aux yeux de laquelle la sensibilité a moins de prix que l'intelligence et qui n'accorde plus une importance extrême à la subconscience.

Le crépuscule des grands hommes est toujours douloureux et M. Maeterlinck paraît ne s'y résigner qu'avec peine.

Ernest Van Dyck, qui vient de mourir, avait eu la chance de disparaître en pleine gloire et de laisser, dans la mémoire de ceux qui l'entendirent, le souvenir d'une prestigieuse apparition.

Sa vie se déroule comme un conte de fées :

Riche et admirablement doué, il a la bonne fortune de passer par l'épreuve des vocations contrariées : ses diplômes universitaires ne font qu'exalter ses rêves. A Louvain, il se lie avec les futurs fondateurs de la « Jeune Belgique » et le tabellion qui l'accueille dans son étude est féru de musique.

Gounod l'entend dans un salon, le dirige vers Paris d'où il

revient affronter le public des *Concerts populaires* de Bruxelles. Et c'est la gloire : Concerts Lamoureux, représentation tumultueuse de *Lohengrin* le 3 mai 1887, *Parsifal* à Bayreuth, *Werther*, *Paillasse*, *La Navarraise*, *l'Evangéliste* et le répertoire courant à Vienne, les grandes créations des œuvres wagnériennes à *l'Opéra* de Paris (*Lohengrin*, *La Walküre*, *Tannhaeuser*, *Tristan*, *L'Or du Rhin*, *Le Crépuscule des Dieux*).

Puis c'est la conquête du monde... et deux mois avant la guerre les trois représentations d'adieu à l'Opéra, dans *Parsifal*.

Né à l'aube du wagnérisme, Van Dyck s'en est allé au moment même où l'œuvre qu'il avait passionnément défendue subit l'éclipse qui précède l'immortalité. Pour qui lui entendit chanter le rêve sous l'armure de *Lohengrin*, l'amour sous la tunique ensanglantée de *Tristan*, la douleur entre les bras de Sieglinde, le repentir devant le seuil d'Elisabeth ou les miracles du Graal à Montsalvat, il était plus qu'un magistral interprète...

Outre le prestige de sa voix, il offrait au héros qu'il incarnait la souplesse de son intelligence et l'émoi d'une sensibilité sans pareille.

Et plus d'un poète lui doit la révélation d'un monde merveilleux où, d'un geste, d'une attitude, d'une plainte ou d'un appel, surgissent les rythmes souverains et les impérieuses images.

GEORGES MARLOW.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Le sens du Folk-Lore. — Rodolfo Lenz : *Un grupo de Consejas Chilenas*, Imprimerie Universo, Santiago. — J. Vicuna Cifuentes : *Discurso de incorporacion à la Facultad de Filosofia y Humanidades*, Imprimerie Universo, Santiago. — Ramon Laval : *Contribucion al Folk-Lore de Carahue (Chile)*, premier volume, V. Suarez, Madrid ; second volume, Imprimerie Universitaire, Santiago. — J. J. Vives Solar : *Rapa Nui, Cuentos Pascuenses*, Imprimerie Universitaire, Santiago. — Carmen Lira : *Los Cuentos de mi tia Panchita*, Garcia Monge, San José de Costa-Rica. — Alfonso Reyes : *Vision de Anahnae*, Biblioteca de Indice, Madrid. — Mémento.

Si le folk-lore se consacre à chercher des matériaux pour la science ethnologique, il recueille en même temps des motifs précieux pour la littérature et l'art. Les manifestations de l'âme populaire qu'il réunit et classifie contiennent des trésors inédits de poésie et d'inspiration, car ils sont presque toujours d'ordre esthétique ou religieux, tant il est vrai que l'action de l'humanité tend à la beauté ou à l'absolu. Il n'est donc pas étrange que les

folk-loristes se consacrent à leur tâche avec une véritable passion : ils exhument l'art et l'intuition religieuse de l'âme collective des races. La littérature s'est toujours inspirée dans ce « savoir du peuple que constitue le folk-lore ». Les épopées primitives, depuis les poèmes hindous jusqu'à la *Divine Comédie*, sont remplis de sa sève traditionnelle, et les grands écrivains modernes, comme Cervantes, Goethe, Barbey d'Aurevilly, ont trouvé en son fonds le secret de la beauté transcendante. Mais sans sortir de notre époque et de France, nous avons l'exemple de Paul Fort dont l'œuvre est comme un arbre qui se substante de toute l'âme française ancestrale, ce qui le fait se détacher parmi les autres poètes de sa génération. **Le Sens du Folk-Lore** paraît être la norme de la grandeur littéraire. Les littératures caduques ont besoin d'y chercher leur rénovation, tandis que les jeunes littératures doivent prendre là leur orientation. Les peuples hispano-américains commencent à s'en rendre compte. Des écrivains, des professeurs ou de simples esprits curieux se consacrent déjà à exhumer les trésors de notre folk-lore qui donneront de la vigueur et du caractère à nos lettres et à notre art. Ces trésors sont considérables, car ils sont le produit de trois civilisations : celle des Indiens, celle des Espagnols et celle d'aujourd'hui

Au Chili, où le goût pour toutes les recherches de caractère national est très vif, les études de folk-lore ont atteint un développement considérable. La « Société de Folk-Lore », fondée en 1909, en a pris l'initiative avec autant d'ardeur que de succès. Rodolfo Lenz, son fondateur et président, est un ethnologue et un philologue savant et actif, qui unit une discipline sévère à une grande érudition. Il a commencé le travail par ce qui est la base des manifestations humaines : la langue, et a élaboré un *Diccionario Etimologico de las voces chilenas derivadas de lenguas indigenas americanas*, qui est un ouvrage d'une grande importance. Si quelques vocables y manquent et si toutes les étymologies ne sont pas acceptables, chose inévitable en ce genre de travaux, il renferme de nombreux mots non catalogués jusque-là, et d'innombrables renseignements de folk-lore. L'ouvrage est précédé d'une longue et judicieuse étude sur les relations du castillan avec les langues indiennes. C'est un des dictionnaires d'américanismes les plus importants, autant par sa richesse que par sa méthode. Puis, Lenz a abordé l'étude des

manifestations de l'imagination populaire, et, en diverses brochures: **Un grupo de Consejas Chilenas**, *Cuentos de Adivinanzas corrientes en Chile*, *Sobre la Poesia popular impresa de Santiago de Chile*, il a traité des contes et de la poésie traditionnelle du peuple chilien. La première est une très curieuse étude de littérature comparée. Dans une introduction étendue et érudite, l'auteur discute les questions ardues de l'origine et de la transmission des contes populaires. Nul n'ignore le caractère international de ces récits imaginaires. Frappés de ce fait, les frères Grimm crurent que les contes étaient les dernières réminiscences des mythes ariens, tandis que Benfey, émerveillé par les révélations du *Panchatantra*, voulut montrer que leur origine était aux Indes. Mais Joseph Bédier, dans son livre remarquable sur les *Fabliaux*, a démontré la fausseté de telles hypothèses. Lenz, suivant en cela Wilhelm Wundt, incline à croire que les contes populaires remontent à l'âge préhistorique, que quelques thèmes ont pu être inventés en différents pays, mais que la plupart ont dû se transmettre grâce à la magie que de tels récits exerçaient sur les hommes primitifs. Le dernier auteur qui s'est occupé de ce sujet, Gédéon Huet, dans son curieux livre sur *Les Contes Populaires*, paraît aboutir au même résultat. Les contes chiliens ont dû être importés de l'Espagne qui transmit à l'Europe la collection arabe de *Cabila e Dimna*, du XVIe au XVIIIe siècle. Lenz nous présente un bouquet de ces contes dont les thèmes se ressemblent ou se rapprochent, et il les soumet à une minutieuse confrontation avec leurs similaires européens, en mettant la communauté des thèmes en évidence. J'avais entendu parler de Lenz comme d'un esprit systématique et peu sensible à la beauté. J'ai vu avec plaisir qu'il réfute, dans son introduction, l'idée fausse qu'il ne convient pas de donner des contes de fées à lire aux enfants, en même temps qu'il recommande de cultiver l'imagination, qui « n'est pas une aberration du raisonnement logique, mais une faculté primordiale de l'âme humaine ».

Julio Vicuna Cifuentes, qui est un lettré et un poète, est également un folk-loriste enthousiaste et méthodique. Il nous a offert déjà deux ouvrages de la plus grande importance : *Romances Populares y Vulgares recogidos de la tradicion oral chilena*, et *Mitos y Supersticiones*, pris à la même source, et dont je me suis occupé déjà. Il prépare un recueil de poésies populaires avec

leur musique, qui constituera une digne suite de ses travaux. Vicuna, qui connaît à fond le folk-lore de son pays, sait voir ses caractères et dégager ses modalités. En deux discours académiques : *Discurso leido en la Academia Chilena*, **Discursos de incorporacion à la Facultad de Filosofia y Humanidades**, il a traité de la poésie et des narrations en prose traditionnelles avec précision et sagacité. Peut-être se montre-t-il un peu exclusif en attribuant à la poésie chilienne la caractéristique de la malice et de l'ironie, car la note sentimentale et tendre y abonde également, comme on peut le voir dans les morceaux publiés par R. Laval. Mais il parle avec beaucoup de compétence des narrations en prose, qu'il classe en : traditions, légendes, contes, *casos* (courts récits à intention morale) et *chasçarros* (anecdotes mordantes ou spirituelles d'aujourd'hui). Ces narrations, à l'exception des contes, sont d'ordinaire nationales ou locales. Par malheur, les traditions paraissent peu abondantes : la recherche historique, très active au Chili, les a dissipées ou reléguées dans l'oubli. Mais les légendes sont innombrables, à cause, en partie, de l'aspect du pays, d'une beauté impressionnante et variée. Vicuna désire que ces récits « forgés par l'imagination collective de la race, en conformité de sa nature », soient recueillis et conservés, et il y a des mots de juste ironie à l'adresse de nos petits historiens qui ont ruiné la beauté traditionnelle au nom de « la vérité historique sujette à de constantes rectifications ». Il croit en « l'immuable vérité symbolique de la tradition » et se rend compte que le folk-lore réunit des matériaux principalement pour l'art. Ah ! si tous les folk-loristes, comme lui, étaient poètes !

Ramon Laval n'est pas poète, mais il en a l'âme ; il est sensible au charme des souvenirs d'enfance et il ressent l'attraction du merveilleux. Ainsi, après avoir étudié diverses manifestations de notre âme traditionnelle en plusieurs brochures très intéressantes (*Oraciones, ensalmos y conjuros*, *Cuentos chilenos de nunca acabar*, *Del Latin en el Folk-Lore chileno*), il nous a donné un ouvrage : **Contribucion al Folk-Lore de Carahue**, qui est en réalité une contribution très importante à l'étude du folk-lore de tout le Chili. Dans le premier volume il nous parle des diverses croyances ou actes superstitieux : mythes, conjurations, cérémonies et médecines traditionnelles, nous

donnant ainsi un complément précieux à l'œuvre de Vicuna Cifuentes et à ses propres travaux. Mais il nous parle aussi de la poésie populaire qui n'avait pas été suffisamment mise en lumière. Toutes ses formes : berceuses de nourrices, vers redits par les enfants, formules de jeux enfantins, couplets, chansons, sérénades, *cogollos*, *cuecas*, *pallas*, *logas*, etc., sont indiquées et illustrées de nombreux spécimens. Les sept premières formes, issues de la poésie espagnole, conservent en général leur tour rythmique et parfois leur fonds. Mais les dernières sont originales. Le *cogollo* est une strophe finale, rappelant l'envoi de la ballade, qui sert à dédier la chanson, sous l'invocation, pour ainsi dire, d'une fleur, d'où son nom : rejet. La *cueca*, qui est la danse populaire du Chili, se chante en groupe de deux strophes mineures accentuées de mots ou de phrases d'exclamation, très ingénieux. La *palla* consiste en un dialogue improvisé entre deux chanteurs, et qui se transforme parfois en jeu de répliques assez piquant. Les *logas*, enfin, sont des poèmes que l'on récite dans les fêtes, qui débutent et s'achèvent par une formule où le récitant demande un coup de vin, ce qui fait penser au vers fameux du vieux poète espagnol Antonio de Berceo. Son nom est la corruption de *loa*, qui désignait, à l'époque coloniale, certains spectacles de célébration. Laval nous en donne quelques-unes qui sont des restes d'anciennes *romances*, mais il en existe d'autres qui paraissent des dérivations de la *letrilla* classique. J'en ai entendu dans lesquelles il est question de divers sujets locaux, et je sais qu'à la fête de la Croix de mai chaque concurrent est invité à improviser une loga.

Le second volume de cet important ouvrage, consacré aux narrations en prose, renferme une collection de contes populaires. Cette manifestation de l'âme traditionnelle est pour moi de la plus haute importance. Car si la chanson ou le poème traduisent surtout les sentiments (l'amour ou la vaillance), dans le conte c'est principalement l'intuition du merveilleux qui s'extériorise. Et cette intuition n'est autre chose que la faculté de découvrir des liens plus ou moins figurés avec l'inconnu, le mystère, l'infini, c'est-à-dire une manifestation subconsciente de l'esprit religieux : toutes les religions sont remplies de merveilleux. De là vient que les sujets des contes soient universels et qu'ils aient pu sans doute être inventés simultanément en divers pays. Les contes qui circulent au Chili portent en général sur les thèmes internationaux étudiés par les

folk-loristes : le « mort reconnaissant » (el Pajaro Malverde) ; « les doués » (los Très Varones de la Viuda) ; « le désenchantement » (el Principe Loro) ; « la fiancée substituée » (las Tres Toronjas del Mundo), etc. Ils ne sont pas cependant dépourvus de toute originalité. Ils abondent en épisodes qui les différencient même des contes espagnols et possèdent certains traits qui leur sont caractéristiques. Les fées, les ogres, les lutins, les dragons sont remplacés par des vieillards ou par des animaux qui en réalité sont la Vierge ou d'autres personnages célestes, par les sorcières, les géants, les pygmées ou les serpents. En outre, on y trouve de nombreux emprunts aux types, aux coutumes, à la flore, à la faune et à la topographie nationales. Ces contes sont très nombreux au Chili et présentent diverses versions. L'ouvrage dont je parle ne les renferme pas tous. Mais Laval possède une collection complète. Nous désirons donc qu'il puisse bientôt nous donner un nouveau volume sur ces importantes manifestations de l'intuition religieuse du peuple.

Divers autres folkloristes chiliens ont publié des travaux de valeur, comme F. Cavada, qui nous a donné un excellent volume sur le folk-lore de l'île de Chiloé, T. Guevara, qui a étudié en deux volumes le folk-lore du peuple auraucan, etc. Nous parlerons d'eux à l'occasion de leurs nouveaux livres. Dans un volume, **Rapa Nui**, J. Vives Solar nous a fait connaître les contes traditionnels d'une colonie chilienne, l'île de Pâques, laquelle n'est pas disparue, contrairement à ce que l'on a dit. Ce sont des récits très originaux, qui, en général, ne roulent pas sur les thèmes connus, où il est surtout question d'une beauté (jeune fille ou jeune homme) convoitée par les hommes, les génies ou les animaux, et où tiennent un rôle marqué des diables et des diablesses s'envolant ou marchant sur l'échelle de l'arc-en-ciel. Il y a quelques mois, j'en ai traduit un : « La Tortue amoureuse » et l'ai envoyé au supplément littéraire d'un journal. Dois-je ajouter que jusqu'à présent je n'en ai pas de nouvelles ?

Mais le goût des travaux sur le folk-lore ne s'est pas seulement développé au Chili. Dans presque tous nos pays il y a des écrivains qui se sont adonné à la belle tâche de recueillir les manifestations de l'imagination traditionnelle, bien que parfois sans méthode scientifique. Ainsi, à Costa-Rica, une jeune femme de lettre, Carmen Lira, a publié un petit recueil des contes popu-

laires qui circulent dans son pays, et qu'elle a appris en son enfance, d'une vieille tante : **Los Cuentos de mi tía Panchita** Comme les contes chiliens, ceux-ci développent les motifs internationaux, mais ils possèdent beaucoup de traits originaux, et sont imprégnés de l'atmosphère costaricienne. L'auteur a eu le bon goût de nous transmettre ces récits dans un langage qui n'est pas trop chargé de termes locaux, et dans un style ingénu et imagé, qui nous donne l'illusion de les entendre dire par la vieille tante qui a charmé son enfance. Au Mexique, règne actuellement une grande curiosité pour l'archéologie et pour l'architecture de l'époque coloniale. L'Université Nationale publie une série de monographies historiques, dirigée par J. Enciso, où l'on traite ces matières. J'en ai reçu une : *Curubusco-Huitzilopochco*, par R. Mena et N. Rangel, très renseignée et très bien illustrée. Néanmoins, je ne connais, comme autre étude de folklore se rapportant à ce pays, qu'un article de Ruben Campos, « Las fuentes del Folk-lore Mexicano », publié dans la *Revista Musical*. Mais voici que l'érudit et poète Alfonse Reyes, dont j'ai déjà étudié l'œuvre, nous a offert un petit livre : **Vision de Anahnac**, où se trouvent de précieux éléments de folk-lore. Certes, c'est un ouvrage d'érudition et d'évocation où l'auteur déploie son savoir et son don lyrique, mais qui abonde en détails sur les mœurs et les arts des anciens aztèques. Héritiers de la civilisation toltèque raffinée, ceux-ci étaient de très habiles artistes en orfèvrerie, poterie et fabrication de véritables joyaux de plumes. Leur littérature s'est perdue, mais le peu qu'il en reste témoigne de sa valeur. Reyes nous donne un poème dans lequel on ne chante ni l'amour ni l'héroïsme, mais les fleurs. Ce qui nous fait voir que ce peuple sanguinaire savait également être délicat. Mexico est une mine pour le folk-lore. Il serait bon que l'on y fondât une société de ce genre, qui se chargerait de nous exhumer ces trésors. Reyes n'en pourrait-il prendre l'initiative ? A Cuba vient de se constituer, sous l'initiative du critique Chacon y Calvo, une société de Folk-Lore, où figurent des personnalités scientifiques ou littéraires, comme F. Ortiz, A. Aguayo, Leuchsenring, etc. J'espère pouvoir analyser bientôt ses travaux.

Mémento. — Carlos de Velasco, ancien directeur de *Cuba Contemporanea*, est mort récemment à Paris. Lettré et publiciste, il s'est adonné à l'histoire, à la sociologie et à la politique avec une fermeté et

un idéalisme civique peu communs. Je me suis déjà occupé de son œuvre, mais je rappellerai qu'il a publié, entre autres ouvrages, deux volumes historiques sur le président *Estrada Palma*, une série d'études sur les problèmes de la nation cubaine : *Aspectos Nacionales*, et une silhouette de *José Marti*, qui a été traduite en français. Il a publié également les *Cartas amatorias* de la Avellancela et une traduction de Eça de Queiroz : *Cartas familiares y billetes de Paris*. Mais il a tenu aussi une grande place dans la presse et fondé, avec d'autres jeunes écrivains, la revue *Cuba Contemporanea*, qu'il dirigea jusque 1922 et dont il parvint à faire une des meilleures publications d'Amérique. J'ai été des amis de Velasco, et, répondant à son invitation, j'ai collaboré à sa revue depuis la fondation. *Cuba Contemporanea* a consacré son numéro de mars à son ancien directeur ; Guiral Moreno, M. Henriquez Urena, R. Sarabosa, Gay Calvo, J. A. Ramos, etc., ont réuni dans ce numéro de beaux articles à sa mémoire. (Dans le même numéro, on remarque un article de E. Boti : « Versos ineditos y desco nocédos de Ruben Dario ».) Sous le titre de *Rodo* a commencé de paraître à Santiago (Chili) une jeune revue littéraire choisie et très bien orientée. Elle se propose d'être l'organe de la jeunesse mondonoviste et s'est assuré déjà la collaboration des meilleurs écrivains du pays. Fondée par V. Jimenez Rueda, elle a pour directeurs deux écrivains nouveaux de talent, Augustin Castelblanco et Emilio Courbet. Dans les deux premiers numéros, nous remarquons un poème de Meza Fuentes, « Grito », une étude de T. Lerdo de Tejeda sur la « Evolucion de la Education Publica en Mexico », une autre de Courbet sur les « Letras Femeninas de la America Hispana », et des dessins expressifs de Estrada Gomez et d'Emma Garaz. Cette revue vient en temps opportun, car depuis la mort de Matta Vial, directeur de la *Revista Chilena*, il ne se trouvait au Chili aucune publication vraiment littéraire.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André de Hevesy : *L'Agonie d'un empire, l'Autriche-Hongrie*, Perrin. — Alfred Francis Pribram : *Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie (1879-1911), d'après les documents des Archives d'Etat de Vienne, traduits par Camille Jordan*. Tome Ier : *Le secret de la Triple Alliance*; Coste. — Alcides Arguedas : *Histoire générale de la Bolivie*, Alcan. — Marcel Gillard : *La Roumanie nouvelle*. — Georges Blondel : *La mentalité des Allemands*, Berger-Levrault. — Louis Eisenmann, Emile Bourgeois, etc : *Les problèmes de l'Europe centrale*, Alcan. — *Select Naval Documents*, edited by H. W. Hodges and E. A. Hughes, Cambridge University Press, 1922.

Ce fut une lamentable aventure que celle qui survint vers la fin de l'année 1918 à l'empire austro-hongrois. La plus ancienne

monarchie du monde, parmi celles qui n'étaient pas déchues, balayée par la défaite ne laissait à ses peuples, enfin libérés, que les ruines de la guerre et l'ivresse de l'émancipation. Ils s'en accommodèrent tant bien que mal, et certains, les vaincus, plutôt mal que bien. C'est au sort de ceux-ci que M. Hevesy, dont le nom trahit assez l'origine magyare, entreprend de nous intéresser dans une œuvre récente, **L'Agonie d'un Empire.**

Mais soucieux d'édifier son lecteur et aussi sans doute de le convaincre, il cherche les éléments de son plaidoyer dans les origines de la monarchie dualiste ; coupé d'anecdotes, de pittoresques tableaux de mœurs, de portraits bien enlevés, ce résumé entre deux envols sur les cimes de la haute politique, nous guide parmi les fantômes d'autrefois, dans la grandiose simplicité de la Hofburg : avec l'auteur, nous avons franchi le seuil de la demeure vétuste qui au centre de Vienne brise de ses murs bistrés et de ses lignes rigides l'étroite perspective ; avec lui, nous avons étouffé le bruit de nos pas sur le bois ciré des antichambres impériales ; à sa suite nous nous sommes glissés dans le cercle inaccessible où couvaient ataviquement dans le silence de Gobelins centenaires quelques drames scandaleux, quelques sensationnelles mésalliances ; et par cette pieuse visite aux grandes ombres du passé, à Marie-Thérèse dont l'image au-dessus du lit qui fut sien garde une expression immuable devant l'écroulement, nous avons connu l'angoisse du drame vécu et des souvenirs imprescriptibles.

Soixante-sept années d'histoire, de tragédie, dirons-nous, surgissent au seuil de l'austère cabinet, où peut-être déjà le vieil empereur mûrissait dans son chef branlant la criminelle agression de 1914 !

De quoi fut fait ce règne qui ne se rapproche de celui de Louis XIV que par la longévité ? Des barricades de 48 qui se dressent sur la route du jeune Empereur aux épreuves cruelles que lui réserve une famille saturée de grandeurs, il n'y a place que pour des défaites : Sadowa, Magenta, Solférino, ou d'inutiles victoires : Custozza, Lissa.

Cependant maintenu par son destin dans la voie entreprise, il croit encore au gouvernement de droit divin et à la mission providentielle de sa maison. Il occupe en 1879 la Bosnie et l'Herzégovine et les annexe trente ans plus tard. Il caresse avec de per-

fides conseillers le projet d'ouvrir à l'Autriche une voie vers l'Orient : la poussée vers Salonique !

Tant d'ambitions et si peu de moyens moraux le rejettent plus que jamais sous la tutelle allemande.

1914 ! il ne verra pas, ce grand coupable, l'expiation qui hante déjà ses nuits de moribond ; c'est un front innocent, bourdonnant de bonnes intentions, qui ceindra la couronne. Nous respectons la mémoire de Charles de Habsbourg et nous nous inclinons devant la noble figure de celle qui à ses côtés lui donnait la volonté d'arrêter l'affreux cauchemar ; mais pourquoi faut-il que la fatalité ait précisément choisi pour victime ce couple heureux et sans histoire ? en d'autre temps, ils eussent peut être connu l'adoration de sujets fidèles et leur règne, béni par les générations de l'avenir, fût entré dans la Légende.

Il n'en a pas été ainsi : l'empereur Charles montait sur le trône que déjà, sur la Marne et en Galicie, la victoire couvrait de ses ailes lumineuses les armées alliées. Il voulait faire la paix et M. de Hevesy croit qu'il y serait sans doute parvenu si de part et d'autre on avait mieux accueilli et secondé ses efforts. Sous cette vague insinuation, se dessine un reproche aux hommes d'Etat français. Ce serait méconnaître la situation telle qu'elle devait apparaître au regard d'un Ribot ou d'un Clemenceau que de supposer qu'un crédit aveugle pouvait être accordé au brillant second de l'empereur Guillaume.

Certes ! les intentions de Charles étaient pures et il ne s'agit pas ici d'en discuter la sincérité ; mais l'influence de Berlin était trop puissante à Vienne pour qu'on ne dût pas en redouter les efforts contrariants.

L'auteur regrette que M. Clemenceau ait publié la lettre de l'empereur Charles au président Poincaré. M. de Hevesy est excusable de n'avoir pas connu la France en guerre et ceci explique cela.

Mais qu'il veuille bien s'imaginer l'état d'esprit d'un peuple luttant depuis trois ans pour une cause qu'il croit juste : son moral, c'est l'espoir d'une victoire équitable, c'est la confiance qu'il place dans la force du Droit et Clemenceau, à ses yeux, est le champion entêté de ce devoir rigoureux ; et voici que là-bas, un homme sans scrupules, dont la conscience pourrie et le cynisme tragique font bon marché des vies humaines, annonce aux

foules de Vienne que le chef du gouvernement français a demandé la paix.

Le comte Czernin a menti ! rugit Clemenceau.

Et il le prouve ! Et il devait le prouver, parce qu'il était pour le pays celui « qui fait la guerre » et que le moindre fléchissement de la foi nationale pouvait en compromettre le résultat victorieux.

Nous ne suivrons pas M. de Hevesy dans son développement sur les traités qui ont réglé le sort de l'Europe Centrale. Là encore, il plaide trop évidemment pour son saint. Il nous suffit de constater qu'après la période inévitablement difficile de l'organisation, l'armature de la Petite Entente est devenue un gage de paix sur le Danube ; sa force, en partie faite de la faiblesse des vaincus, veille à l'exécution des traités.

C'est un grand exemple qu'elle donne aux puissances occidentales.

M. Alfred Francis Pribram, professeur d'Histoire à l'Université de Vienne, vient de déchirer le voile — oh ! bien léger — qui recouvrait encore certains aspects de la Triple Alliance et des négociations dont elle fut l'objet. Bien léger, disons-nous, car, en effet, si certaines clauses du traité austro-italo-allemand, dans les termes précis où elles furent rédigées, ne furent jamais qu'imparfaitement connues, leur caractère essentiel, en tant qu'elles affectaient la sécurité de la France, ne pouvait échapper à un examen attentif. Sans doute, n'étant que défensifs et solennellement pacifiques, les cinq traités, par leurs textes officiels, n'offrent à ceux que hante la découverte des responsabilités de la guerre que peu d'attraits: et l'auteur qui dans sa préface estime stérile, du point de vue scientifique, pareille entreprise, se défend bien d'avoir voulu apporter à ces justiciers impatients autre chose qu'une modeste et impartiale contribution à l'Histoire.

M. Pribram écrit sérieusement que Bismarck, alarmé par l'attitude d'une notable partie de l'opinion française, et y discernant le signe d'une agression prochaine, n'eut d'autre souci, en préparant la Triplice, que de maintenir à tout prix une paix qu'il croyait menacée par les vaillants de 1870. Pareilles dispositions sont peu conciliables avec les provocations continues que vers la même époque le Chancelier de Fer adressait à la France. Discours menaçants, mesures de rigueur en Alsace-

Lorraine, arrestation illégale d'un fonctionnaire français à Pagny-sur-Moselle, sont autant de faits qui s'opposent aux précautions de la Triplice. Rien, au surplus, n'est plus aisé, pour un pays qui nourrit des desseins ambitieux, que de faire surgir l'incident où le rôle de victime qu'il s'est composé fera jouer en sa faveur les articles les plus résolument défensifs. La dépêche d'Ems, l'ultimatum à la Serbie et les avions de Nuremberg sont des exemples types de ce genre de guet-apens : d'où on peut conclure que si les exigences de la morale internationale ne tolèrent pas de traité proprement offensif, il n'en reste pas moins que l'accord préventif le plus discret implique volontairement ou non chez ses signataires une volonté de résistance concertée qui peut apparaître comme un défi ou une menace. Cela fut si vrai pour la Triplice que la Russie, liée aux Centraux par les Traités de 1881 et de 1884, s'écarte visiblement de l'Allemagne dès 1885 et chercha un appui vers l'Occident. De même l'Angleterre, que l'Italie s'efforçait d'attirer dans l'intimité de ses Alliés, prit peu à peu ombrage de cette aparté suspect et prépara son rapprochement avec la France.

Ainsi Bismarck amorçait 1914. La diplomatie qui avait dressé contre des dangers imaginaires les adhérents de la Triplice devait inéluctablement faire surgir un Bloc de contrepoids ; et ce furent l'alliance franco-russe, l'Entente cordiale et l'accord anglo-russe. Désormais entre les deux combinaisons d'équilibre européen, les points de friction qui, jusqu'à ce jour, n'engageaient qu'un peuple vis-à-vis d'un autre deviennent le fait d'un groupe d'alliés ; les querelles et les revendications sont mises en commun ; si la Russie et l'Angleterre nous offrent leurs sympathies dans la question d'Alsace-Lorraine, la France ne fait pas moins à leur égard quand il s'agit des Slaves opprimés et de la menace allemande sur la mer. Les haines se multiplient et s'aggravent, sous l'aiguillon de Berlin, et peu à peu se crée sourdement une mentalité de guerre dont, après Tanger, Casablanca, Agadir, 1914 marquera la révélation.

Il n'y aurait donc dans le tome Ier des **Traités Politiques secrets d'Autriche-Hongrie** que peu de découvertes originales à y faire si l'histoire des négociations ne mettait curieusement à jour l'attitude de l'Italie au cours des pourparlers qui précédèrent chaque renouvellement du Traité de 1882.

Les clauses hostilement préventives dues à l'initiative des hommes d'Etat romains étaient de nature à inspirer aux Centraux une confiance illimitée dans l'attitude que leur alliée du sud devrait dorénavant observer vis-à-vis des puissances occidentales. Cependant, la chute de Crispi fut le signal d'une évolution favorable à notre pays et la « souplesse » de la politique italienne sut s'accommoder avec profit d'une alliance défensive avec Berlin et Vienne et à peu près dans le même temps d'une déclaration de neutralité vis-à-vis de la France.

Nous serions mal venus de nous plaindre d'une « souplesse » qui nous réserva l'heureuse surprise de 1915, mais veillons qu'un jour prochain, dans le cycle qui recommence, ce ne soit pas à notre tour d'en être dupes.

GEORGES SUAREZ.

§

La Bolivie est un des divers Etats qui subdivisent, du reste assez arbitrairement, l'Amérique du Sud. M. Alcides Arguedas, sous le titre d'**Histoire générale de la Bolivie**, a publié le récit des événements, d'ailleurs assez nombreux, qui se déroulèrent dans ce pays, assez peu peuplé en somme, et qui possède un fabuleux trésor de mines : mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre, etc. Mais l'histoire du pays ne commence guère qu'avec le XIXe siècle, et la révolution dans ce pays fut une des conséquences de la guerre qui détrôna Ferdinand VII lors des campagnes de Napoléon Ier. — C'est ensuite La Paz et la révolution du 16 juillet 1809 où son indépendance fut proclamée et sa première Constitution établie. Ce n'est, au début, qu'une série d'événements confus, mais qui conduisent le pays jusqu'à la période moderne. M. Alcides Arguedas en donne longuement l'histoire avec la liste des divers présidents ; et il arrive à la guerre de 1879 contre le Chili où la Bolivie perdit son littoral du Pacifique.

Les vicissitudes de l'histoire de ce pays sont étudiées longuement dans le livre de M. Alcides Arguedas, qui constitue en somme une excellente lecture. L'édition donnée par la librairie Alcan (traduction, résumé et adaptation de M. S. Dilhan) est accompagnée d'une carte, qui permet de situer les principaux événements dont il est parlé dans le texte.

Dernier détail : des guerres « endémiques » de l'Amérique du

Sud au cours du XIX[e] siècle, il est resté surtout la célébrité du général Bolivar, — qui a baptisé un chapeau, — le chapeau coup de poing que portaient encore les troupes américaines du Nord dans la guerre 1914-1918.

On peut recommander le volume de M. Marcel Gillard sur la **Roumanie Nouvelle**, qui apporte de curieux détails sur la réorganisation récente du pays et parle des nouvelles provinces.

« Ce n'est qu'au XIV[e] siècle que l'histoire mentionne la formation politique roumaine », nous dit la préface du volume; et après avoir donné un résumé historique des événements qui se succédèrent jusqu'à l'époque moderne et à la fin de la grande guerre 1914 1918 qui mit la Roumanie à deux doigts de sa perte, mais ensuite lui procura divers avantages, l'auteur conclut: La Roumanie s'agrandissait d'une partie du Banat, de la Crishane et du Maramouresh et de la totalité de la Transylvanie, de la Bucovine et de la Bessarabie. Les traités de paix ont plus que doublé l'étendue de la Roumanie et sa population. En 1914 on y comptait 7.700.000 habitants, il y en a aujourd'hui 17.000.000.

M. Marcel Gillard étudie successivement les pays de l'ancien royaume : le paysan roumain de Bessarabie et de Bucovine ; la classe rurale roumaine en Transylvanie ; la classe ouvrière, les classes supérieures et moyennes ; les fonctionnaires, le clergé, les minorités ethnographiques, les israélites, les Hongrois, les colonies germaniques, slaves, bulgares et musulmanes, etc...

Nous passons à la crise économique : crise des transports, crise de sous-production, crise financière, enfin la dette publique, etc.

C'est ensuite la physionomie politique de l'ancien royaume ; les partis divers du parlement et les ministères d'après guerre ; la politique économique et financière du pays ; la politique étrangère et la Roumanie à la Conférence de la paix ; la Petite Entente et les voisins suspects.

Mais après ce tableau du pays, nous arrivons aux conclusions de l'auteur. La Roumanie, qui fut un moment en si mauvaise posture, a pu s'annexer à la paix des régions et provinces enlevées à la Hongrie, à la Bulgarie, à l'ancien empire des Tsars, mais la population, malgré les dires de la statistique, n'est peut être pas aussi roumaine, en majorité, qu'on put le prétendre. Les Magyars annexés n'ont ainsi que mépris pour leurs nouveaux maîtres ; les soviets ont protesté contre l'annexion des terres russes de la

mer Noire et pour l'avenir voudraient retrouver la route de Constantinople. — C'est l'éternelle question d'Orient qui menace de rentrer en scène, — car elle ne saurait être résolue que temporairement ; et l'enchevêtrement des peuples balkaniques reste toujours la poudrière qui menace de faire sauter l'Europe.

Chez Berger-Levrault on trouvera encore une curieuse brochure de M. Georges Blondel sur **la mentalité des Allemands**, sujet toujours actuel avec les négociations et chicaneries qui se poursuivent depuis la guerre et dont l'étude ne devrait pas être négligée, puisqu'il s'agit de nos relations de bon ou de mauvais voisinage. Il y a une réelle opposition en somme entre la mentalité allemande et française, les conceptions respectives de la civilisation et du progrès. « Nous voulons une humanité différente de l'humanité latine, anglaise ou amérciaine », disait un député allemand ; et les rapports sociaux en Germanie ont toujours été dominés par le « droit du poing », — ce qui n'empêche pas l'historien Herder de déclarer que c'est un peuple d'élite, devant attirer à lui les peuples moins bien doués. Pour d'autres, le peuple allemand est le peuple par excellence et le peuple germanique est chargé d'une mission divine. C'est la seule race vraiment vivante ; seul le peuple allemand s'est conservé pur ; seul il possède un génie original et renferme dans son sein les forces cachées de la vie et de la puissance spirituelle.

Mais on a déjà cité nombre de fois les éloges que nos ennemis s'adressent eux-mêmes. Pour Kant, on le sait du reste, son peuple est le peuple par excellence. C'est celui de tous qui a le mieux conservé les germes de perfectibilité ; s'il disparaît, le genre humain perd tout espoir de salut. On nous parle enfin de la volonté de l'Etat allemand qu'Hégel identifie avec la volonté divine et qui réalisera l'avenir de la race germanique, etc. J'arrête ces citations car l'histoire n'est pas absolument neuve. Depuis l'agression de 1914 on nous a montré que l'ambitieuse Allemagne avait préparé longuement la justification d'une agression toujours en perspective. La brochure de M. Georges Blondel n'apporte donc rien de bien neuf.

Mais il paraît qu'un état d'esprit nouveau commence à se développer outre-Rhin et que les tentatives de rapprochement dont on nous parle seraient sincères. On peut le souhaiter sans y croire beaucoup ; et si ce rapprochement est possible dans l'avenir,

nous savons que l'Allemand a trop d'intérêt à faire « camarade » pour ne pas rester en défiance.

Les Problèmes de l'Europe Centrale que publie encore la librairie Alcan sont un recueil collectif, — recueil de conférences faites dans la rue Saint-Guillaume et qui étudient une des questions les plus compliquées de l'heure présente : la constitution et les conditions de vitalité des divers Etats nés dans l'Europe Centrale depuis la fin de la grande guerre.

La première conférence, celle de M. Louis Eisenmann sur le *Problème historique de l'Europe Centrale*, parle de sa constitution physique, interposée entre les Etats d'Occident et le grand peuple russe, et de son rôle au cours des siècles, avec les phases successives de sa civilisation. M. Eisenmann indique cependant qu'au moyen âge les peuples slaves occupèrent jusqu'aux rives de l'Elbe. L'Europe Centrale est une unité physique. Mais l'Allemagne s'est constituée différemment de l'Autriche qui n'a jamais été qu'une agglomération. On parle des ambitions si vastes de la Germanie et de ses aspirations sur les terres asiatiques. Mais l'Allemagne aurait voulu rejeter les Slaves vers la Russie, les derniers venus tout au moins. Nous ne nous attarderons pas davantage malgré l'intérêt du sujet. L'auteur termine en parlant de la Yougo-Slavie et de la Tchéco-Slovaquie.

Cette conférence fut suivie d'une allocution de M. A. Dumaine, ambassadeur de France. M. Emile Bourgeois parla ensuite des *nouvelles frontières de l'Europe centrale*; de M. Etienne Fournol, ce sont *les Problèmes de la Politique de l'Europe centrale* où l'on évoque la mort de l'Empire des Habsbourg et la résurrection de la Pologne. Nous arrivons aux *Problèmes économiques et financiers de l'Europe centrale*, sujet que traite M. Gaston Bourniols ; enfin M. Henri Lorin parle sur *la France et la nouvelle Europe centrale*, où se rencontre d'ailleurs une intéressante page sur la situation des paysans dans la Russie actuelle.

Toutes ces questions pourraient d'ailleurs être longuement discutées, mais nous savons trop, malheureusement, que l'état de l'Europe centrale, créé par la grande guerre de 1914 et les traités qui suivirent, n'est qu'un état provisoire, — et incontestablement précaire.

CHARLES MERKI.

§

Une bien curieuse anthologie, c'est le petit livre de Messers H. W. Hodges et L. Hugues, les **Select Naval documents** sortis des presses de la Cambridge University. Qu'un travail de ce genre ait tenté deux érudits d'outre-Manche, cela se comprend sans difficulté. L'Ile est devenue un Empire grâce à sa flotte, et elle restera cet Empire puissant et redoutable jusqu'au jour où les escadres aériennes auront, sans jeu de mots, le dessus sur les escadres marines (1). Les Anglais aiment leurs dreadnoughts comme les Arabes de l'ère antaresque, leur cheval ou leur chameau. Un vaisseau, dans leur langue, s'emploie au féminin, non au neutre. C'est plus qu'un instrument et mieux qu'une arme, c'est un soldat. Les « movables forts », les forteresses mouvantes, comme les appelait Raleigh, sont douées d'une âme et d'une volonté, reflet de l'âme et de la volonté de l'amiral qui dirige leurs évolutions. La marine de S. M. B. est entourée d'une vénération qui, chez les bons Anglais, confine à la latrie. Et c'est moins pour honorer Nelson que *la flotte* que, lors de l'anniversaire de Trafalgar, ils déposent des couronnes au pied de sa colonne. Une piété pareille a inspiré Messers Hodges et Hughes. Leur hommage est un recueil d'opinions de grands capitaines anglais en même temps qu'un manuel d'instructions, tout cela suranné, à la vérité, puisque le premier document porte la date du 31 janvier 1497 et le dernier, qui est le code télégraphique dont Nelson se servit à Trafalgar, celle de 1805. Mais l'ensemble, dont la lecture est loin d'être aride, aide à faire comprendre le glorieux passé maritime de l'Angleterre que nulle tache jusqu'à ce jour n'a terni.

AURIANT.

(1) A une commission spéciale d'amiraux et de généraux, signor Mussolini proposa la création d'une flotte de 790 aéroplanes. Commentant ce projet, le *Messagero* du 25 janvier souhaite que l'Italie devienne un immense camp d'aviation dans la Méditerranée qu'elle dominerait alors. Ses escadrilles d'avions lui assureraient aisément, d'Espagne en Turquie, la maîtrise de la grande voie des airs, « la Grande Bretagne qui se montre si anxieuse de défendre dans la Méditerranée sa route des Indes, — qui est la route principale de son Empire, commencera à reconnaître, dans cette menace virtuelle qui la guette, la puissance nouvelle de l'Italie, laquelle, de concert avec la France, deviendra la gardienne indisputée de ces parages. La marine britannique sera dominée par les aéroplanes italiens. Et sa politique s'en trouvera ramenée à une compréhension meilleure des intérêts italiens dont jusqu'ici elle s'est refusée à tenir compte ». Tout cela, c'est très bien, seulement depuis longtemps les Anglais s'occupent activement, — et en silence, — de parer à cette « menace virtuelle ».

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Commandant A. Grasset : *Un combat de rencontre. Neufchâteau* (22 août 1914), in-8, Berger-Levrault. — Commandant breveté Ch. Paquet : *Etude sur le fonctionnement interne d'un 2e Bureau en Campagne*, in-8, Berger-Levrault.

L'étude que M. le Commandant A. Grasset nous a donnée, sous le titre: **Un combat de rencontre. Neufchâteau (22 août 1914)**, doit être citée comme un modèle de monographie militaire. Rien n'y manque: technicité, précision du récit, documentation, description du terrain, appréciation raisonnée des diverses phases de l'action et des décisions du commandement. Il s'agit, au surplus, d'une page de l'histoire de la grande guerre restée jusqu'ici enveloppée de mystère. Que s'est-il passé au corps colonial, appartenant à l'armée Langle de Cary (IVe), le premier jour de notre offensive dans les Ardennes? Nous n'avions jusqu'ici que quelques données vagues, appuyées sur de simples on-dit. M. le Commandant A. Grasset ne nous raconte pas tout ce qui s'est passé au corps colonial; il se borne à exposer, avec le plus grand détail, l'engagement par surprise de la brigade Goullet, aux approches de Neufchâteau, avec le XVIIIe corps de réserve allemand. Cette première prise de contact avec l'ennemi nous vaut une page d'histoire militaire, qui est tout à l'honneur de nos troupes et de leurs officiers. Elle honore moins la perspicacité de notre Haut Commandement. Pour celui-ci, il n'existait sur le front des corps de droite de l'armée Langle de Cary qu'un rideau de cavalerie, derrière lequel les corps allemands étaient en marche vers l'Ouest. Nos corps de droite s'avançaient, à marche forcée, pour les attaquer de flanc. La réalité était toute autre: nous étions attendus de pied ferme. Sans doute, il y eut également une part de surprise chez l'ennemi, qui ne nous attendait pas si tôt. Mais partout, nos avant-gardes, lancées à l'aveuglette, se heurtèrent à des formations compactes, parfaitement organisées sur un terrain préparé. La brigade coloniale Goullet, éclairée par un peloton de cavaliers réservistes, dont les chevaux étaient incapables de fournir un temps de galop ou même de trot prolongé, arriva, sans s'en douter, jusqu'au contact des Allemands, malgré les avertissements des habitants des villages traversés, malgré la présence d'un avion qui survola la colonne pendant tout son trajet. La brigade comptait faire halte à Neufchâ-

teau et y prendre son repas de midi. Elle y fut reçue à coups de fusils et de mitrailleuses. La surprise était totale: mais nul ne perdit son sang-froid devant cette déconvenue. La brigade savait qu'une division du corps colonial aavnçait sur une route parallèle, à faible distance. Celle-ci ne tarderait pas à arriver en soutien. En fait, cette division était elle-même surprise et fort éprouvée à peu près dans le même temps. Elle ne put venir à la rescousse, et la brigade Goullet supporta, seule, l'effort de tout le XVIIIe corps allemand jusqu'à la nuit. M. le Commandant A. Grasset a reconstitué les diverses phases de ce drame militaire avec un soin méticuleux: il ne laisse rien dans l'ombre. Nous assistons, minute par minute, comme si nous étions présents sur le terrain, aux échanges entre Etats-majors, aux mouvements des plus petites unités, des patrouilles même, à l'action de l'artillerie, enfin aux gestes du Commandement. Espérons qu'une telle reconstitution sera suivie de beaucoup d'autres, conçues sur le même plan.

A la veille de la mise en vigueur d'un règlement sur l'organisation du service des renseignements, l'étude de M. le chef de bataillon breveté Ch. Paquet sur **le fonctionnement interne d'un 2e bureau en campagne** est tout à fait opportune. Elle fournit, en effet, un exemple de cas concrets, en retraçant les errements suivis par les 2e Bureaux de la IIe armée à Verdun et de la VIe armée, pendant l'offensive de la Somme. On sait que le rôle du 2e Bureau consistait à renseigner le Commandement sur les dispositions de l'ennemi.

Un pareil organisme, dont la nécessité ne faisait doute pour personne, fut cependant très lent à se développer. Au début de la guerre, le 2e Bureau existait bien dans les Etats-majors de nos grandes unités, mais il existait surtout sur le papier. D'ailleurs, au G. Q. G., dès le début de la guerre, on faisait fi du renseignement. A quoi bon ? disait-on, puisque nous voulons imposer notre volonté à l'adversaire. N'insistons pas. La stabilisation des fronts favorisa le développement des bureaux de renseignements. Ils s'enrichirent d'une technique aussi nombreuse que variée, et peut-être, estimera-t-on, si l'on relève de son simple bon sens, que les méthodes préconisées par M. le Commandant Ch. Paquet comportent quelque excès, et que, généralisées, elles offriraient le danger de paralyser le commandement en lui faisant croire à la nécessité de posséder les renseignements de

tout ordre (sans doute le règlement en préparation en donnera une précise énumération) avant de prendre une décision. Napoléon manœuvrait ses armées, tout en cherchant les renseignements. Cela est bien connu; mais il n'y a qu'avantage à le répéter.

JEAN NOREL.

A L'ETRANGER

Rhénanie.

LE MOUVEMENT SÉPARATISTE DANS LES TERRITOIRES OCCUPÉS. SES ORIGINES. LA QUESTION RHÉNANE N'EST PAS UN PRODUIT FRANÇAIS. — Le mouvement séparatiste rhénan intéresse de plus en plus l'opinion publique, depuis qu'il a gagné en intensité dans toutes les régions de la Rhénanie et de la Ruhr. Pendant trop longtemps, la propagande de presse allemande l'a représenté comme dénué de toute d'importance et — fait assez étrange — nombre de journaux français lui ont fait chorus. Les chefs séparatistes étaient dépeints comme des généraux sans armée ; ils n'avaient derrière eux, affirmait sans sourciller la propagande allemande, qu'une misérable poignée d'hommes, tous, bien entendu, des aventuriers, des utopistes, des ambitieux, ou des vendus et des traîtres !

Grave reproche que ce dernier, et lourd de conséquences. Car, le manque de fidélité envers la mère-patrie ayant été, de tout temps et chez toutes les nations, considéré comme le comble de la félonie, comment pourrait-on accorder sa sympathie ou sa confiance bienveillante à un parti qui ferait bon marché de la foi envers le sol sacré du pays natal, pour livrer celui-ci à l'étranger ? Avant d'entrer dans un exposé de la situation actuelle et des espoirs et aspirations du séparatisme rhénan, nous allons donc d'abord examiner ce qu'il y a de fondé dans ce reproche.

C'est un des arguments le plus en faveur chez les adversaires de la république rhénane, argument qu'ils ne se lassent pas de répéter dans leurs journaux et par la bouche de leurs porte-paroles les plus autorisés, que l'indépendance ne répondrait au désir de personne en Rhénanie, que le mouvement déclenché en sa faveur est, par conséquent, tout artificiel, qu'il a été créé de toutes pièces par la France, sa seule bénéficiaire éventuelle, et que, sans l'argent français grassement distribué, il y aurait belle lurette

qu'il serait mort d'inanition. Voilà qui s'appelle proprement écrire l'histoire à la manière si avantageusement connue de la propagande allemande. Heureusement que pour réfuter ces calomnies et pour prouver que la république rhénane a justement été voulue par ces mêmes hommes qui — pour des raisons diverses, que nous nous réservons d'examiner plus tard, — la combattent à présent le plus âprement, heureusement, disons-nous, qu'il suffit pour cela de se transporter à quelques années en arrière, à la date du 7 mars 1919.

En vérité, le sentiment national rhénan ne s'était jamais complètement éteint. Depuis que ce pays, foncièrement différent sous tous les rapports — par sa nature riche et généreuse, sa vaste culture millénaire, le caractère gai et enjoué de ses habitants, ses traditions et pompes catholiques, — avait été incorporé de force à la Prusse, le mécontentement et le malaise causés par cette domination étrangère et antipathique n'avaient jamais disparu. On en trouve la trace vivante dans mainte page d'Henri Heine, pour ne citer que ce grand fils de la Rhénanie. Un sentiment mêlé de la conscience de sa propre supériorité et de sourde hostilité contre l'usurpateur étranger et arrogant dormait au fond de l'âme rhénane, tout comme dans les autres pays soumis, contre le gré de leurs habitants, au joug prussien, le Hanovre et le Slesvig. Lorsque les jeunes recrues rhénanes s'en allaient faire leur service militaire, elles disaient : « Nous partons chez les Prussiens », pour bien faire comprendre que le service militaire obligatoire était le seul lien qui les attachait à la Prusse.

La fin lamentable de la grande guerre avait ranimé ces velléités d'indépendance chez les Rhénans et donné lieu à une magnifique floraison d'espoirs. Le 7 mars 1919 (1) vit se réunir dans la salle de séances de la *Gazette populaire de Cologne*, le grand journal centriste, qui possède maintenant le triste courage de ne plus vouloir se souvenir de ces faits, une assemblée qui vota une résolution, adoptée ensuite, le 10 mars, par un grand meeting populaire tenu au casino de Cologne, et dans laquelle il était dit textuellement :

La Rhénanie, le Nassau et la Hesse rhénane devront former un Etat homogène. L'adjonction du Palatinat rhénan, de la Westphalie et de l'Ol-

(1) Voir *Das Freie Rheinland*, organe de la « Ligue de l'Indépendance Rhénane », du 11 août 1923.

denbourg est hautement désirable. Nous sommes persuadés qu'avec notre demande, nous bâtissons un pont à la paix entre les nations. La réunion des pays du Rhin, procédant à leur libre disposition d'eux-mêmes, sera une « république de la paix ». Elle offre la garantie nécessaire pour la paix de l'Europe, forme une barrière contre le torrent bolcheviste et assure les relations pacifiques entre l'Est et l'Ouest.

La *Gazette Populaire de Cologne* publia cet appel le 11 mars. La publication était signée par le *Comité pour un plébiscite en faveur de la création de la République allemande de l'Ouest.*

Cet appel porte les signatures de tous les hommes éminents de la Rhénanie. Nous ne relevons que ceux du docteur Dorten, resté fidèle au mouvement, et de tous les députés centristes rhénans, devenus par la suite défaillants.

Le journal accompagnait cet appel du commentaire suivant :

Avec cette résolution, un pas important, peut-être décisif, est fait dans la question de la création d une République allemande de l'Ouest. Il était grand temps que les amis et partisans de ce mouvement en vinssent enfin à la réalisation. Des considérations et délibérations seules ne peuvent plus nous avancer dans cette question vitale pour le peuple des pays du Rhin... Maintenant, la décision incombe à la population de l'Ouest de l'Allemagne, et nous sommes fermement persuadés que, lors d'un plébiscite qui devra être organisé prochainement, *il se prononcera, dans son écrasante majorité, pour la création d'une République de l'Ouest*. Et seule la volonté de cette majorité l'emportera.

Le 1er février déjà, donc après les élections au parlement allemand, les bourgmestres et tous les députés rhénans s'étaient réunis. Une décision avait été adoptée à l'unanimité, se prononçant pour que l'élaboration ultérieure des plans pour la création d'une république de l'Allemagne de l'Ouest dans le cadre du Reich allemand fût confiée à un comité désigné. Firent partie de ce comité : l'ober-bourgmestre de Cologne, Adenauer, et les députés rhénans Kaas, Hess, Schmittmann, Trimborn, Meerfeld, Sollmann (actuellement ministre de l'Intérieur socialiste du Reich et un des persécuteurs les plus acharnés du séparatisme rhénan), Falk, Weidmann. Tous les partis politiques étaient représentés dans ce comité.

La presse allemande voudra-t-elle prétendre que le gouvernement français ou le représentant français dans la Haute Commission interalliée des Territoires rhénans aient eu quoi que ce soit à faire avec les professions de foi d'antan, *dont les causes res-*

tent inchangées, si même les hommes qui les exprimèrent eux-mêmes ont changé? La *Gazette Populaire de Cologne* disait encore de ce comité :

Nous avons confiance en lui, pour qu'il apporte une prompte solution aux autres questions vitales intéressant les pays du Rhin... Le fait que tous les partis y sont représentés et que la décision a été prise à l'unanimité peut nous suffire pour le moment.

Le journal cite les noms de 34 membres de la diète prussienne et de 25 députés au parlement allemand, qui prirent part à ce vote unanime.

Tous les noms connus de la Rhénanie et de la Westphalie sont là. Autant de noms de personnalités rhénanes dirigeantes, autant de témoignages contre l'allégation allemande qui veut que ce soit la France ou ses « mercenaires » rhénans qui aient créé la question rhénane. Notre méthode, qui consiste à citer simplement les faits historiques et les noms, en puisant aux sources allemandes, nous interdit aujourd'hui d'expliquer pourquoi ce vœu des Rhénan ne fut pas réalisé alors. Nous établissons simplement que, dans cette année 1919, la plupart des journaux rhénans prenaient parti pour la « république de la paix » de Rhénanie.

C'est ce qui ressort à l'évidence de la publication du *Freie Rheinland*, citée par nous plus haut. Ils approuvèrent, dans leur ensemble, l'appel du grand Comité général du 10 août 1919, signé par son président, le docteur Karl Muller, qui fut récemment, pendant un jour, le premier ministre de l'Agriculture du cabinet Cuno.

Qu'ils aient plus ou moins réclamé l'autonomie de la Rhénanie dans le cadre du Reich allemand, cela n'importe pas, en principe. L'évolution des conditions de l'Allemagne et les expériences des Rhénans ont été concluantes dans ce sens que seule l'indépendance complète répond à présent aux vœux populaires. Ce qui seul nous intéresse ici, c'est la preuve historique et documentaire que la question rhénane n'est pas un produit français, comme la presse allemande, obéissant au mot d'ordre de sa propagande, ne cesse de le prétendre presque chaque jour.

DOCTEUR ERWIN BRIESS

Délégué à Paris du Parti Populaire Républicain Rhénan

§

Russie.

Un appel des juifs antibolchevistes. — Dans une de mes chroniques précédentes, j'ai déjà parlé du problème juif, tel qu'il se pose actuellement en Russie et dans les milieux de réfugiés russes à l'étranger.

J'ai mentionné la création à Paris d'une ligue pour la lutte contre l'antisémitisme. J'ai émis l'avis que cette ligue ne devait pas avoir beaucoup de succès parmi les Russes, dont la plupart sont fermement convaincus que le problème de la lutte contre l'antisémitisme ne peut pas et ne doit pas être posé séparément du problème plus général de la lutte contre le bolche visme et que tant que le régime bolcheviste existe en Russie, l'antisémitisme fera de nouveaux et de nouveaux progrès et trouvera de nouveaux et de nouveaux adeptes.

Mes prévisions se sont parfaitement vérifiées. La ligue pour la lutte contre l'antisémitisme créée à Paris n'a pas su (parce que n'a pas pu) s'attirer les sympathies et le concours des éléments les plus actifs des milieux patriotes russes. Au contraire, son « manifeste », où les auteurs s'adressaient à ces milieux pour les appeler à combattre l'antisémitisme a même provoqué la publication d'un contre-manifeste signé par quelques dizaines de représentants autorisés du mouvement antibolcheviste russe de différents partis politiques et par des personnalités très connues du monde intellectuel russe... qui s'opposaient à l'appel « unilatéral » de la ligue et déclaraient que le plus sûr moyen de combattre l'antisémitisme en Russie était d'appeler les éléments juifs à lutter énergiquement contre le bolchevisme.

Certains nationalistes juifs ont été offusqués par le contre-appel des patriotes russes et se sont abandonnés à une polémique assez violente et complètement inutile, — inutile parce que dans ce cas il ne s'agissait point de divergences d'ordre politique et logique, mais de sentiments moraux et de dissentiments psychologiques, contre lesquels aucun raisonnement ne peut rien, — les faits et les actes seuls pouvant les ébranler.

Heureusement, il s'est trouvé parmi les nationalistes juifs plusieurs personnalités — représentatives et en même temps courageuses qui ont compris la mentalité des patriotes russes et se-

sont décidées à faire un geste qui pourrait ouvrir la voie vers une meilleure compréhension mutuelle et, peut-être, dans un avenir prochain, vers une collaboration pratique.

Il y a quelques semaines, il s'est créé une organisation nouvelle qui porte le nom d'Union patriotique des Juifs russes à « l'étranger » et où entrent quelques leaders nationalistes juifs assez connus. Ce sont MM. Bikerman (socialiste), Landau (cadet), Pasmanik (cadet), Mandel et d'autres. Ils ont rédigé et publié un appel extrêmement intéressant, adressé « aux Juifs de tous les pays du monde, » et qui aura sans doute une répercussion considérable chez ceux-ci.

Le commencement de cet appel résume la situation de la Russie, cinq ans et demi après le coup d'Etat bolcheviste, en ces termes :

Le mirage de la révolution russe s'est dissipé, depuis longtemps. Au lieu des palais en marbre et des jardins fantastiques, le monde voit devant lui un immense désert, encombré de ruines et couvert de tombeaux innombrables. Le plus grand Etat du monde est détruit ; la vie économique d'un peuple de beaucoup de millions d'âmes est ruinée jusqu'aux fondements ; le peuple entier dégénère et est fauché par la mort. Dans une mer de sang se sont noyées toutes les valeurs suprêmes de l'humanité : la religion, la conscience, le droit, la science, l'expérience des siècles. Au-dessus du chaos plane toujours le méchant esprit de destruction et de dégradation. De quelque côté qu'il se retourne, quelque face qu'il montre, il est toujours le même.

Ensuite les auteurs de l'appel « aux Juifs de tous les pays du monde » caractérisent la situation de la population juive de Russie pendant la révolution :

Nous autres, Juifs russes, les troubles destructifs ne nous ont pas épargnés, ni ne pouvaient nous épargner. Liés par des liens multiples et étroits avec notre patrie, — avec l'Etat, l'ordre social, l'économie nationale et la culture du pays russe, — nous ne pouvons pas prospérer lorsque tout autour de nous périt. Et la population juive de Russie a payé les troubles révolutionnaires par d'innombrables vies humaines et par tout son bien-être. Dans les milieux juifs aussi tous les éléments les plus cultivés et les plus honorables sont repoussés en bas, sont plongés dans la misère et dans la détresse et, écrasés sous la douleur, meurent en silence ; nos sanctuaires sont aussi outragés et dans les champs de culture juive tout est déraciné et piétiné ; aussi bien que les Russes, les Juifs russes se sont dispersés à travers le monde : pour nous c'est une nouvelle *diaspora*, une *diaspora* double.

Les signataires du manifeste indiquent les conséquences néfastes qu'a eues, selon eux, pour les Juifs russes le démembrement de l'ancien Empire russe :

A la différence de la population russe qui continue à résider, en masse compacte, sur sa propre terre et, par conséquent, garde son unité nationale, une bonne moitié des Juifs russes est entrée dans la composition des Etats nouveaux qui se sont séparés de la Russie. Dans ces Etats, les Juifs ne forment qu'une minorité dispersée et, là, par conséquent, ils vivent dans une atmosphère étrangère. A la différence de la situation antérieure, où sur toute la vaste étendue de la Russie unifiée le peuple juif, entouré de la même culture, restait uni, actuellement chaque petit groupe de Juifs doit compter avec un encerclement particulier et, par ce fait même, est séparé d'autres petits groupes pareils ; la masse homogène de juiverie russe se brise en miettes.

Tout en étant grand, ce péril cependant demeure encore dans l'avenir. Mais le jour présent n'en est pas plus joyeux. Les nouveaux Etats cultivent chacun leurs nationalismes avec d'autant plus de zèle qu'est moins forte leur foi dans leur solidité. Jeunes, petits et faibles, ces nouveaux organismes politiques pratiquent une intolérance particulière à l'égard de tout ce qui n'est pas leur et même aujourd'hui, au cours de la lune de miel de leur indépendance politique, soumettent les Juifs aux persécutions et aux restrictions que même l'ancienne politique russe n'avait pas connues. Il faut souligner, comme une circonstance aggravante ce fait que dans ces Etats la société même prend l'initiative des persécutions, tandis qu'en Russie les persécutions avaient une origine officielle.

Mais ce qui porte aux intérêts et à la sécurité des Juifs russes le coup le plus terrible, c'est la participation de certains éléments juifs à la révolution bolcheviste :

La participation incommensurablement violente des bolcheviks juifs dans l'oppression et la destruction de la Russie, — un péché qui en lui-même porte déjà son châtiment, car quel malheur peut être plus grand que celui de voir ses fils en état de dépravation, — nous est imputée comme notre crime et est interprétée comme une manifestation de notre force, comme une domination juive. Le pouvoir soviétique est identifié avec un pouvoir juif et la farouche haine contre les bolcheviks se transforme en une haine non moins farouche contre les Juifs. Il est douteux qu'il existe encore en Russie une classe de population dans laquelle n'aurait pas encore pénétré cette haine contre nous, haine qui ne connaît pas de bornes. Et ce n'est pas seulement en Russie. Tous, absolument tous les pays et tous les peuples sont envahis par des vagues de

judéophobie, poussés par la tempête qui a renversé l'Empire russe. Jamais encore tant de nuages orageux ne s'étaient rassemblés sur la tête du peuple juif.

Tel est le bilan des troubles russes, pour nous, pour le peuple juif. L'égalité des droits que nous a donnée la révolution ne change rien à ce bilan. Nous avons cherché une égalité dans la vie et non dans la mort, dans la création et non dans la destruction.

Malheureusement, constatent, avec une franchise louable, les auteurs de l'appel « aux Juifs de tous les pays du monde », les éléments juifs de Russie ne savent pas encore apprécier dûment la situation qui s'est créée :

Malgré les effets si évidents et si écrasants des troubles révolutionnaires, une considérable, — même une prépondérante partie de la société juive, qui s'était depuis longtemps habituée à attendre du bien de la révolution, n'ose pas encore se détourner de celle-ci et craint toujours de perdre quelque chose si la révolution fait une faillite définitive. Et bien qu'elle déteste, — c'est hors de doute, — les bolcheviks, elle garde vis-à-vis d'eux une attitude indécise en les considérant comme un produit de la révolution, comme une des incarnations de cette dernière. Pour les Juifs, le bolchevisme est le moindre des deux maux : si les bolcheviks s'en vont, il nous arrivera quelque chose de pire tel est le résumé de cet état d'esprit de gens qui, politiquement ne sont pas assez mûrs.

Le nouveau groupe de Juifs antibolcheviks se pose pour but de combattre cette incompréhension dangereuse :

L'Union patriotique des Juifs russes se base sur cette ferme conviction que, pour les Juifs aussi bien que pour tous les peuples qui habitent en Russie, les bolcheviks sont le plus grand des maux possibles et que lutter de toutes nos forces contre la domination de la canaille mondiale sur la Russie est notre devoir sacré vis-à-vis de l'humanité, de la culture, de la patrie et du peuple juif. Quand nous aurons vaincu ce mal monstrueux, nous trouverons des forces pour lutter contre les difficultés nouvelles qui peuvent surgir devant nous dans la Russie libérée du bolchevisme. Dans les conditions d'une cruelle barbarie établie et maintenue par les bolcheviks, nous, comme peuple, sommes impuissants, plus impuissants que tout autre peuple, car ce n'est pas l'agriculture qui est la source de notre existence ; notre activité est plus compliquée ; c'est seulement dans les conditions d'un Etat policé, même dans la mesure la plus élémentaire, que nous valons quelque chose et que nous pouvons nous défendre.

Répandre cette conviction parmi les Juifs du monde entier et, avant

tout, parmi tous les Juifs russes, mobiliser l'opinion publique juive dans tous les pays pour une lutte contre les bolcheviks et pour la reconstruction de la Russie, — telle est notre tâche.

Tous ceux qui partagent notre conviction, qui saisissent bien l'importance du but que nous poursuivons, tous ceux à qui les sévères leçons de l'histoire en disent plus que les paroles privées de sens, nous les appelons tous dans nos rangs. Une lutte par tous les moyens contre la domination bolcheviste; une union, contre les bolcheviks, avec tous ceux qui sont prêts et capables de lutter, c'est la seule profession de foi qui est obligatoire pour les membres de notre organisation. Il est déjà temps, pour un Juif, de cesser de se demander furtivement s'il ne pèche pas contre la révolution. Il y a, dans les heures présentes, une autre préoccupation plus importante: c'est de ne pas pécher contre les valeurs suprêmes et fondamentales que possèdent l'homme et toute l'humanité; c'est de ne pas pécher contre la patrie et son propre peuple.

Pour la Russie et contre ses destructeurs! Pour le peuple juif et contre ceux qui outragent son nom!

Telle est la teneur du remarquable appel qu'adressent « aux Juifs de tous les pays du monde » quelques nationalistes juifs de Russie. Il est à souhaiter que cet appel soit entendu par ceux auxquels il est destiné et que les bons conseils des auteurs du manifeste soient suivis par leurs coreligionnaires. La réalisation des vœux des signataires de ce manifeste peut mieux garantir l'avenir de la population juive dans la Russie de demain que n'importe quelle propagande de n'importe quelle ligue pour la lutte contre l'antisémitisme. Plus les Juifs russes et leurs coreligionnaires à l'étranger se montreront actifs dans le combat contre la domination bolcheviste, plus la Russie nationale leur sera reconnaissante.

G. ALEXINSKY.

VARIÉTÉS

L'Invasion de l'Angleterre par les Prussiens, une leçon oubliée. — L'Inde s'était révoltée, absorbant une partie de l'armée anglaise déjà bien faible, puis étaient venues avec l'Amérique des difficultés qui menaçaient depuis de longues années. Il avait fallu envoyer dix mille hommes au Canada, pour tâcher de le défendre, poignée d'hommes que les Américains s'étaient empressés de faire prisonnière, d'autant plus qu'elle comprenait trois bataillons des gardes de la Reine.

A l'intérieur, l'effectif était donc encore plus faible qu'à l'ordinaire, et de plus, la moitié était détachée en Irlande pour faire face à l'invasion des fenians qui se préparait dans l'Ouest. Enfin, pour comble de malheur... notre flotte se trouvait éparpillée dans toutes les parties du globe. Quelques navires gardaient les Antilles, un certain nombre surveillait les corsaires dans les mers de la Chine, et d'autres avaient pour mission de protéger nos colonies de l'Amérique du Nord situées sur le Pacifique, colonies que nous avions toujours conservées dans notre folie d'agrandissement, malgré l'impossibilité de les défendre (1).

Telle était la situation, lorsque vint à être divulgué le traité secret qui annexait la Hollande et le Danemark à l'Allemagne, laquelle, avant même que la formule ait été promulguée, entrevoyait son avenir sur l'eau.

C'était menacer la première puissance maritime du monde dans ce qu'elle avait de plus cher : le pays tout entier frémit d'indignation, et talonné par la presse, le gouvernement eut l'imprudence de déclarer la guerre à l'Allemagne, par quoi il mettait tous les torts de son côté.

Puis, tandis que, à grand peine et en offrant des primes d'engagement énormes, on réunissait une petite armée, en majeure partie composée de volontaires et de miliciens et que, dans les arsenaux « l'on offrait dix schellings par jour à quiconque savait poser un boulon », ce fut pour l'Angleterre, en quelque sorte séparée du monde, l'isolement complet. L'Allemagne qui, depuis sa victoire sur la France, prévoyait et préparait cette guerre, avait tout prévu, mettant l'embargo, aussi bien à Ostende que dans les ports de la Baltique sur tous les navires qui s'y trouvaient, pour assurer le transport de ses troupes de débarquement.

Malheureusement, la meilleure partie de la flotte anglaise avait été attirée dans les Dardanelles par une feinte démonstration, et ce qui restait de l'escadre de la Manche était occupé à surveiller les corsaires fenians sur la côte occidentale de l'Irlande. Il fallut donc dix jours pour rassembler cette flotte dispersée. A la fin de la première quinzaine de la guerre, elle avait enfin levé l'ancre et gouvernait à toute vapeur vers la mer du Nord.

A défaut du télégraphe sans fil non encore inventé, la flotte

(1) *Bataille de Dorking. — Invasion des Prussiens en Angleterre.* (Traduit de l'anglais.) Préface par Charles Yriarte. — Paris, Plon, 1871, in-12 de 2 ff ; 149 pp. — Tous les détails qui suivent sont empruntés à ce petit volume devenu peu commun.

traînait derrière elle un câble sous-marin qu'on submergeait à mesure qu'elle avançait. Si ce câble permettait, hélas! à l'amirauté de transmettre au vaisseau amiral des contre-ordres qui rendaient le commandement illusoire, les nouvelles qu'il fournissait à la curiosité publique étaient par contre des plus maigres et des plus laconiques, sans que le ministère ou qui que ce fût au monde en eût pu démêler d'abord l'intérêt.

Ainsi apprit-on successivement que tel navire était parti en reconnaissance, que tel autre avait rallié la flotte, ou que la flotte se trouvait sous telle latitude. C'était le « communiqué » réduit à sa plus simple expression. Enfin, le troisième jour qui suivit l'appareillage, parvint, sur les dix heures du matin, ce câblogramme, que les crieurs des journaux eurent tôt fait de hurler par les rues: « Dernières nouvelles. La flotte ennemie est en vue. »

Tous les cœurs battirent à l'unisson et une indicible émotion, faite d'espoir et d'angoisse, secoua l'âme anglaise, chacun comprenant que cette rencontre devait être décisive et nul n'osant douter de son issue favorable.

Une heure plus tard, on apprit que l'amiral avait donné l'ordre de se former en ligne de bataille ; et, peu de temps après on hissait le signal « aborder l'ennemi et ouvrir le feu ».

En effet, ainsi que l'annonça le télégramme suivant, la flotte avait bien ouvert le feu « à trois milles environ de nous, sous le vent du vaisseau amiral » : mais, tandis que tonnaient et crachaient les pièces d'artillerie, des torpilles d'une force insoupçonnée ne tardaient point à avoir raison d'une flotte jusque-là réputée invincible. La victoire escomptée se transformait en un désastre. Coupés, hachés, sans même que le dernier ait pu être transmis jusqu'au bout, ces câblogrammes successifs jetaient la panique dans la cité anxieuse et ne laissaient aucune place à l'espérance :

Un navire cuirassé vient de sauter. — Les torpilles de l'ennemi font beaucoup de mal. — Le navire amiral est à bord avec l'ennemi. — Le navire amiral paraît sombrer. — Le vice-amiral a donné le signal de...

Et le câble se tut : la flotte anglaise était anéantie. Deux jours après seulement, par le seul cuirassé qui avait pu échapper à la destruction et rallier Portsmouth, on apprenait l'étendue du désastre. En bon ordre, sans que rien la pût inquiéter, la flotte allemande, possédant maintenant la maîtrise de la mer, s'avançait

vers l'Angleterre et, bientôt, allait pouvoir procéder au débarquement des troupes qu'elle transportait.

C'était l'invasion à laquelle, à côté des réguliers, en nombre infime, ne pouvait s'opposer une armée improvisée, manquant d'armes, de munitions et de sang-froid. Inexpérience dans le commandement, embouteillage dans les gares et aux points de concentration et partout la « pagaille », sanglante : la bataille de Dorking ne tardait point à ouvrir les portes de Londres à la ruée allemande.

Cette bataille, il serait sans intérêt de la décrire aujourd'hui, — elle semble, en vérité, dater d'un autre âge, — mais par contre, quel lamentable tableau, suant la vérité et semblant dater d'hier, traçait à ses petits-enfants un survivant de cette boucherie :

Nous avions entendu parler de générosité dans la guerre ; nous n'en avons trouvé aucune chez l'envahisseur. Nous avions déclaré la guerre : nous devions en subir les conséquences. Londres et notre unique arsenal pris, nous étions à la merci du vainqueur, et il nous foula aux pieds sans miséricorde.

Ai-je besoin de vous dire le reste ? L'indemnité énorme que nous dûmes payer, les lourds impôts qu'il fallut décréter pour y faire face, la brutale franchise avec laquelle on nous déclara que nous devions faire place à une nouvelle puissance maritime, et être mis hors d'état de prendre notre revanche ; les troupes victorieuses nourries par les habitants ; leur joug rendu encore plus odieux par la méthode et le semblant de légalité apportées à leurs exactions ; mieux eût valu nous laisser brutaliser par la soldatesque que par nos propres magistrats devenus les instruments de leurs extorsions.....

Et que nous avait-on laissé pour vivre ? Dépouillés de nos colonies : le Canada et les Antilles échus en partage à l'Amérique ; l'Australie forcée de se séparer de la métropole ; l'Inde perdue à jamais, après que nos nationaux, isolés de tout secours, eurent été exterminés en combattant pour nous conserver ce pays ; Malte et Gibraltar cédés à la nouvelle reine des mers ; l'Irlande indépendante, et perpétuellement vouée à la révolution et à l'anarchie...

Telle la fiction, ressemblant parfois à une prophétie, dont, en 1871, au lendemain de nos désastres, un Anglais, qui crut devoir conserver l'anonymat, publia dans le *Blackwood's Magazine* sous le titre de *The Battle of Dorking*. Cette nouvelle fit grand bruit, tirée à part, elle eut de nombreuses éditions et provoqua nombre de ripostes, ce qui tend à prouver que de l'autre côté du Détroit on comprenait quel fond de vérité s'y cachait.

C'était une leçon aussi. Nos amis d'Angleterre, qui, à nos côtés, ont gagné la guerre contre ces mêmes Prussiens, auraient-ils donc oublié cette leçon, alors que, après la plus terrible invasion dont ait jamais souffert le monde civilisé et dont la France fut victime, sonne, tardive et inéluctable, l'heure des réparations ?

PIERRE DUFAY.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

Le procès de la « Belle Ferronnière ». — La mort de M. Demotte. — Les méfaits de la campagne du *Matin*. — Le programme de M. Arthur Upham Pope.

Mme Hahn, née de Chambure, mais Américaine par son mariage, reçut dans sa corbeille de noce un portrait de la Belle **Ferronnière**, image bien connue de Lucrezia Crivelli, maîtresse de Ludovic le More, duc de Milan. De bonne foi, Mme Hahn et sa famille croyaient et croient encore que cette œuvre est de la main même de Léonard de Vinci, comme la *Belle Ferronnière* du Louvre. Des experts avaient d'ailleurs confirmé cette croyance. Le musée de Kansas City allait donc acquérir cette peinture pour la somme de 500.000 dollars, ou 8 millions et demi de francs, le dollar valant alors 17 francs (Il paraît cependant qu'il ne s'agirait que de 50.000 dollars).

Survint, au dernier moment, M. Joseph Duveen. Comment ? Pourquoi ? Dans quel intérêt ? A quel titre ? M. Duveen est-il expert de profession ? Critique d'art ? Simplement antiquaire, ou les trois choses à la fois ? Aujourd'hui, tous les antiquaires s'intitulent experts, se proclament compétents en tout, fussent-ils, la veille, boulangers, maçons, marchands de bicyclettes ou de peaux de lapin, comme j'en connais beaucoup. C'est risible et surtout fâcheux. Quoi qu'il en soit, M. Joseph Duveen rendit un oracle :

— La *Belle Ferronnière* de Mme Hahn est une mauvaise copie de celle du Louvre.

Aussitôt le, ou les conservateurs du musée de Kansas City, peu sûrs d'eux-mêmes, de rompre les pourparlers d'achat avec Mme Hahn.

Mme Hahn se retourne contre M. Joseph Duveen et lui réclame immédiatement 500.000 dollars de dommages et intérêts.

Et voilà M. Joseph Duveen avec un second procès qui rappelle

exactement celui intenté contre lui par feu M. Demotte au sujet d'une Vierge dorée et émaillée du XIIIe siècle, vendue à M. Dreicer, bijoutier et collectionneur à New-York, vierge que M. Joseph Duveen a également déclaré fausse.

La Cour Suprême de New-York, avant de se prononcer sur le procès Hahn-Duveen, a renvoyé l'affaire à Paris pour que les experts désignés par elle confrontent les deux « Belles Ferronnières » et déposent leurs conclusions sous serment devant le Consul général des Etats-Unis, agissant par commission rogatoire.

Donc, le samedi 15 septembre, grâce à la complaisance des conservateurs du Louvre, auprès desquels des Français rencontreraient, le cas échéant, le même empressement, les deux Lucrezia Crivelli comparurent devant leurs juges, assemblés dans un cabinet du Louvre, voisin de celui de M. Jean Guiffrey, conservateur des peintures. On les déshabilla de leurs cadres, sinon de leurs vêtements comme la délicieuse Phryné. On les examina de près, de loin, de face, de trois quarts, de côté, par devant, par derrière d'un bas, d'en haut, à l'œil nu, avec des lunettes, à la loupe, au microscope ; on les palpa avec délicatesse, sans aller toutefois jusqu'à un pelotage indécent, encore que l'envie en vînt peut être à quelques-uns. Ludovic le More, dans sa tombe, ne devait pas être tranquille...

Dès onze heures du même samedi, les dépositions commencèrent à la chambre américaine de commerce, 32, rue Taitbout devant l'impassible M. Thackara, qui m'a fait penser à feu notre Adrien Hébrard. Je les ai suivies avec conscience toujours, avec ennui quelquefois. Dieu ! que de bavardages inutiles. On a entendu successivement sir Charles Holmes, directeur de la National Gallery de Londres, M. Adolfo Venturi, critique d'art et inspecteur des musées d'Italie, M. Martin Conway, M. Langton Douglas, directeur de la National Gallery de Dublin, M. Schmidt Dejener, directeur du Museum d'Amsterdam, M. Arthur Laurie, spécialiste dans les couleurs, M. Roger Fry, (un Paul Léautaud avec des cheveux blanc-filasse), ancien conservateur des peintures du Métropolitan Museum de New-York et, enfin, M. Marcel Nicolle, attaché honoraire des Musées nationaux, associé du gentilhomme italien Trotti, le marchand de tableaux et Président du syndicat des marchands de tableaux et d'objets d'art ancien. M. Berenson, critique d'art à Florence et expert attitré de la mai-

son Duveen Brothers pour les tableaux italiens, avait déjà été entendu.

Tous ces messieurs subirent, à la lettre, le martyre de saint Laurent. C'est Me Ringrose, avocat de Mme Hahn, qui en présence de Me Lévy, avoué de M. Duveen, se chargeait de les tourner et retourner sur le gril, tout en se balançant avec négligence sur son fauteuil Mapple, au point de manquer à chaque instant de tomber à la renverse.

Me Ringrose a su, mieux qu'un juge d'instruction, fouiller dans la vie des témoins et « dépiauter » leur personnalité avec la maîtrise du plus habile des chirurgiens. M. Marcel Nicolle dut confesser qu'il avait suivi à l'Ecole des Beaux-Arts les cours de peinture de M. Luc Olivier Merson, mais que, mauvais peintre, il avait bifurqué vers la critique d'art. Il énuméra les articles écrits, à ce titre, dans les journaux et revues, dans le catalogue de la vente Doucet ; il raconta sa mission à Madrid pour classer les peintures françaises au musée du Prado. On lui demanda comment il avait rempli sa tâche, s'il avait rencontré à Madrid son collègue M. Berenson désigné pour classer les peintures italiennes. On s'enquit pourquoi M. Nicolle n'est pas chevalier de la Légion d'honneur. Tel est encore le prestige à l'étranger de notre Légion d'honneur que la valeur d'un homme est toisée sur le ruban, la rosette, la cravate ou le grand cordon rouge. Mais on ignore qu'il faut demander, ou faire demander ces distinctions, ce qui explique que tant d'hommes de talent ne portent pas ces insignes, tandis que tant de nullités s'en pavanent !

Les journaux quotidiens rendirent compte des premières audiences. Puis, soit lassitude, soit une autre raison que nous n'approfondirons pas, le silence se fit, tout à coup, autour du procès Hahn-Duveen.

Procès ?

Pas tout à fait. Mettons plutôt instruction, ou partie d'instruction. Le vrai procès se déroulera à New-York. A Paris, nous n'en avons aperçu qu'un aspect : celui favorable à M. Duveen. Que faut-il en penser ?

Le problème à résoudre paraissait d'une simplicité enfantine.

L'art de Léonard de Vinci se caractérise par des qualités que l'on retrouve dans tous ses ouvrages : sa technique montre une précision de dessin, un fondu de couleurs, une gradation de

nuances, un velouté d'aspect qui accentue plutôt les modelés loin de les détruire ; sa lumière est dorée, tant soit peu trouble ; ses ombres sont disposées avec un art prodigieux, et tous ses personnages ont le sourire, un sourire à peine saisissable, léger, mystérieux, avec une pointe de mélancolie. Ces qualités sont-elles dans la *Belle Ferronnière* de Mme Hahn ?

Il était trop facile de répondre à cette question. MM. les experts ont préféré découvrir, grâce au microscope, que Léonard de Vinci devait peindre autant avec ses doigts qu'avec son pinceau. Certaine manière des couleurs d'être étalées le prouve, paraît-il. On ne trouve pas cette manière dans le tableau de Mme Hahn, qui, du reste, est sur toile, alors que Léonard peignait sur bois.

Je n'ai pas regardé au microscope la *Belle Ferronnière* d'Amérique ni celle du Louvre, mais on m'a permis d'examiner de près celle de Mme Hahn et j'ai étudié cent fois celle du Louvre. Mon opinion est faite. Vous la dirai-je ? Non ! Il est délicat de rendre des oracles quand on n'y est pas obligé. Je crois que l'exemple de M. Joseph Duveen n'est pas à imiter.

Ce qui me préoccupe dans toutes ces malheureuses histoires, c'est le seul intérêt général.

A ce point de vue, la **mort de l'antiquaire Demotte**, tué le 3 septembre dans un accident de chasse, est fort à déplorer. Doué d'une activité inlassable, M. Demotte avait donné un grand essor à notre commerce d'objets d'art avec l'Amérique. Il était partout, cherchait et fouinait partout, éveillant l'attention des propriétaires qui pouvaient posséder des objets anciens. Grâce à lui, beaucoup de ces objets ont ainsi échappé à la destruction de ceux qui n'en faisaient pas de cas. Il n'a pas craint, il est vrai, de demander et de vendre cher les œuvres acquises par lui. Mais tout le monde n'a-t-il pas profité de cette hausse des cours ? — Sans doute, me direz-vous, mais et les acquéreurs ? Faut-il qu'ils jouent le rôle de « poires » ?

D'abord, les acquéreurs étaient libres de ne pas acheter. Ensuite l'expérience est là qui démontre que les objets anciens ne cessent d'acquérir de la plus-value d'année en année, et même de mois en mois. Il n'y a donc pas de meilleur placement que celui représenté par des objets d'art ancien. J'en appelle à tous ceux qui en possèdent, à tous les marchands, à tous les Conservateurs de musées. Le Louvre céderait-il aujourd'hui pour 200.000 fr. le

buste d'Helvetius par J.-J. Caffieri, payé ce prix il y a quelque temps ?

— Mais et les objets faux ?

Il y en a beaucoup en circulation, et dans tous les domaines. On peut toujours poursuivre ceux qui les vendent pour tromperie sur la marchandise vendue. A leur égard on est armé. Mais le complet assainissement de la situation résulterait du vote d'une loi qui punirait sévèrement les truqueurs, les fabricants d'objets truqués. Ce sont eux qu'on devrait frapper sans pitié, en ne confondant pas réparateurs avec truqueurs. Un objet réparé n'est pas un objet truqué. Les objets vendus au Louvre étaient réparés, mais pas truqués. M. Demotte est mort à la veille où les résultats de l'enquête allaient le laver des accusations portées contre lui. Le principal argument, invoqué par des gens prétendus compétents contre les fameux Rois de Parthenay du Louvre, consiste à dire que ces Rois ont les pieds nus, alors que, d'après l'iconographie du moyen âge, seuls le Christ, les anges, la Vierge, les apôtres ont le droit de ne pas porter de chaussures. Je me permettrai d'apprendre au savant du *Matin*, qui s'est tant moqué des « Rois va-nu-pieds » du Louvre, qu'il y a des exceptions. Connaît-il la précieuse et admirable châsse de l'église de Mozac, près de Riom ? Cette chasse date de 1168. Or, sur les douze apôtres qui y figurent, huit ont les pieds nus et quatre portent chaussures. Ce sont : Simon, Judas, Philippe et Jacques.

Vous me direz que l'exception confirme la règle. D'accord ! Mais alors pourquoi les Rois « va-nu-pieds » du Louvre ne la confirmeraient-ils pas ?

On prétend que M. Demotte poussait trop loin l'art de faire réparer. Peut-être. En tous cas, chacun devrait se réjouir que la justice l'innocente de truquage. Peut-on dire, en effet, qui a gagné quelque chose à cette stupide campagne du **Matin** ? Ce journal, documenté par un homme arrêté en pleine audience pour escroquerie, a dû suspendre net cette campagne. Il s'est ainsi couvert de ridicule. Mais le plus grave, c'est qu'il a gravement compromis les intérêts français en jetant la suspicion sur nos objets d'art ancien. Les articles du *Matin* et les procès contre M. Duveen ont créé une atmosphère irrespirable, une gêne dont tout le monde souffre, une méfiance nuisible à tous. Quelle rage, vraiment, tourmente MM. les antiquaires de se débiner les uns

les autres, de déprécier la marchandise du voisin, de se nuire les uns aux autres?

Ils ont si bien fait que personne n'ose plus rien acheter de peur d'être trompé. Antiquaires et experts ont perdu, au moins momentanément, la confiance des amateurs et des riches acquéreurs d'Amérique. Eux-mêmes n'osent plus acheter de pièces importantes ou se prononcer sur elles de crainte d'erreur, ce qui ne prouve pas en faveur de leur science ni de leur culture.

Je sais que tout finira par se calmer. Procès et sottes campagnes de presse ne rendront pas faux des objets authentiques et authentiques des objets faux. Les propriétaires de belles choses peuvent se rassurer et attendre que cesse la tempête.

A ce sujet, je me réjouis qu'elle n'ait pas démonté **M. Arthur Upham Pope**, venu en mission en France et en Europe pour chercher et acquérir des objets de choix en vue de former le musée du Palais de la Légion d'Honneur à San Francisco. Du reste, en ces difficiles et délicates matières, M. Pope est d'une compétence heureusement sûre, et non pas incertaine et vacillante comme celle de beaucoup de conservateurs de musées. M. Pope ne craint pas d'acheter, même en ces temps de procès. Honneur à lui!

M. Pope est, en outre, un homme de vastes projets. Non seulement il a l'ambition de réunir dans le Palais de la Légion d'Honneur de San Francisco les objets les plus représentatifs de la vieille civilisation pour laquelle les Américains sont venus se faire tuer en France, mais encore il entre dans ses vues d'y appliquer un programme de lectures, de concerts, de représentations dramatiques, de conférences demandées aux hommes les plus réputés de tous les pays.

L'idée est neuve, le programme magnifique : nous y applaudissons.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Jeanne Leuba : *Les chants et leur art.* Avec une préface de M. Louis Finot. Nombr. illust. ; Van Oest. » »

Esotérisme

Emile Catzeflis : *Christianisme et panthéisme ;* Amitiés spirituelles. 3 »

Sédir : *L'énergie ascétique ;* Amitiés spirituelles. 3 »

Histoire

Vicente Blasco Ibanez : *La révolution mexicaine et la dictature militaire ;* Vuibert. 7 »

Maurice Mercier : *La formation de l'Etat tchécoslovaque ;* Crès. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

P. Chack : *La guerre des croiseurs du 4 août 1914 à la bataille des Falkland.* Tome III : *du 1er octobre au 8 décembre 1914 ;* Challamel. Avec un atlas. 60 »

Lieut Col. de Ripert d'Alauzier : *Un drame historique. La résurrection de l'armée serbe. Albanie-Corfou, 1915-1916.* Préface de M. le maréchal Franchet d'Esperey ; Payot. 10 »

Karl Rosner : *Der Kœnig. Au quartier général du Kaiser pendant la seconde bataille de la Marne.* Traduit de l'allemand par H. Massoul et le lieut. J. Massoul ; Plon. 7 »

Poésie

Marie Gevers : *Les arbres et le vent ;* Sand. Bruxelles. 3 50

Piat : *Le médaillier ;* Jouve. 5 »

Marius Scalési : *Les poèmes d'un maudit ;* Belles Lettres. 6 »

Laurent Tailhade : *Œuvres de Laurent Tailhade.* I : *Poèmes élégiaques,* II : *Poèmes aristophanesques ;* Mercure de France, Bibliothèque choisie, chaque volume. 15 »

Questions coloniales

Paul Penciolelli : *Le Problème économique de l'aide algérienne ;* Dunod. 4 »

Roman

Pierre Audrix : *Les oiseaux du large ;* Figuière. 6 »

Roger Avernaete : *La légende du petit roi ;* Renaissance d'Occident, Bruxelles. 6 »

René Beaumesnil : *Anatole Prou, mutilé ;* Edit. Physis. 7 50

Henry Bordeaux : *La vie est un sport ;* Plon. 7 »

Fanny Clar : *Les Jacques ;* Floréal. 6 75

André Demaison : *Diato.* Préface de Jérôme et Jean Tharaud ; Albin Michel. 6 75

Hermann Derose : *Le Christ ensanglanté ;* Figuière. 6 »

Alexandre Dumas : *La comtesse de Charny,* tomes I et II ; Nelson. Chaque tome. 4 50

Marquis de Foudras : *Madame Hallali* suivi de *Les chasses de la gendarmerie de Lunéville ;* Nourry. 18 »

Jehan d'Ivray : *La cité de joie ;* Férenczi. 6 75

Josué Jéhouda : *Le royaume de justice.* Préface d'André Spire ; Monde nouveau. 7 »

Rudyard Kipling : *Sa Majesté le Roi,* traduit par Louis Fabulet ; Mercure de France. 7 »

Pierre Lebourgeon : *La dame blanche.* Préface de Jean Germain ; Libr. Moreau, Royan. » »

Michel George-Michel : *Les journées de Biarritz.* Illust. de Roger de Valerio ; Baudinière. 5 »

Marcel Millet : *La route ;* Flammarion. 7 »

Marcel Nadaud : *Chignole au paradis ;* Albin Michel. 6 75

Guy Palut : *Le chemin du bourg ;* Jouve. 6 50

Henri Jacques Proumen : *Totor et moi ;* Soc. mut. d'édition. 4 50

Louis de Robert : *La reprise ;* Baudinière. 5 »

Sheridan : *Le pedzouille ;* Férenczi 6 75.

Sociologie

Jules Guesde : *La femme et la société bourgeoise, pages choisies ;* Libr. de l'Humanité. 1 »

J. Guilleau : *Entre deux guerres ;* lib. de l'Humanité. 1 »

La politique française en 1922 ; Dunod. 7 »

Théâtre

Léon Néel : *Rosette* : comédie en un acte, en vers ; Perche. » »

Varia

Vicomte G. du Pontavice : *Chasses bien tenues*. Avec 74 fig. ; Nourry. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

La maison de Bréguet, quai de l'Horloge, et sa tombe au Père-Lachaise. — La tombe de Charles Monselet. — Publicité poétique : douze sonnets de Monselet pour les potages Feyeux. — Un nouveau triomphe du féminisme. — Quelques renseignements inédits sur le Raisuni. — Une réponse de M. Margulies. — Où, ô Hugo... — L'âge du chef-d'œuvre. — Les eunuques du Khédive Ismaël. — Antonymes. — Erratum. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ».

La maison de Bréguet, quai de l'Horloge, et sa tombe au Père-Lachaise. — A l'occasion du centenaire de la mort de Bréguet, un congrès de chronométrie va se tenir à l'Observatoire ; une cérémonie aura lieu à la Sorbonne et une exposition sera installée au musée Galliera. Sans doute, ceux qui entendent honorer la mémoire de ce savant iront-ils en pèlerinage à la maison où il vécut et se rendront-ils sur sa tombe. Sa maison, celle où il s'installa à son retour en France après la Terreur qui l'avait obligé à s'exiler en Angleterre, et où il mourut, occupe le n° 39 du quai de l'Horloge.

Cet immeuble où Bréguet ouvrit son magasin est mitoyen avec celui qui donne sur la place Dauphine et où fut élevée Mme Rolland.

Les deux maisons ont gardé leur aspect ancien. On a respecté leurs façades de briques avec encadrements de pierre — dans le goût du XVIIe siècle.

Deux boutiques peintes en marron, qui ont remplacé celles où Bréguet exerça son commerce, occupent aujourd'hui le rez-de-chaussée. Leurs enseignes apprennent au passant que là se trouve le *Dépôt des Lois*.

Un reverbère se dresse à côté de la porte vitrée et peinte en noir, par laquelle on aperçoit à droite la loge du concierge et sur le côté de celle-ci un escalier.

Cette demeure a deux issues. La seconde donne sur la place Dauphine. L'aspect de la maison de Bréguet est, ici, identique à celui qu'elle offre sur le quai, même façade de briques et de pierres.

C'est là que mourut, en 1908, Ludovic Halévy, qui avait épousé une demoiselle Bréguet. C'est de là, aussi, que partit, le 18 septembre 1823, le convoi d'enterrement d'Abraham-Louis Bréguet, qui était mort dans la nuit du 16 au 17 et non le 7 septembre, comme le porte, à tort, la pla-

que de marbre posée sur l'un des côtés de la chapelle qui marque sa sépulture au cimetière du Père-Lachaise, dans la II[e] division.

Le buste du célèbre horloger orne le fronton de cette petite chapelle que ferme une porte grillée peinte en gris dont la partie inférieure supporte un sablier. Dans cette sépulture, où il repose avec les autres membres de sa famille, Bréguet, qui avait été nommé membre de l'Académie des Sciences dans la section de mécanique, par ordonnance royale du 21 mars 1816, en remplacement de Lazare Carnot, radié par cette même ordonnance, Bréguet, disons-nous, est entouré de quelques-uns de ses confrères de l'Académie des Sciences. Devant sa sépulture, voici la tombe de Charles, le mari d'Elvire, à droite s'élève celle de A.-F. Fourcroy, un peu plus loin celle de Charles Messier, « Membre de l'Institut et de toutes les Académies », dit l'inscription funéraire.

Dans cette II[e] division, où tant de ses membres reposent, au point de faire de ce coin comme une sorte de cimetière de l'Académie des Sciences, cette compagnie ne viendra-t-elle pas rendre un suprême hommage à l'illustre horloger ?

§

La tombe de Charles Monselet. — Elle est au cimetière du Père-Lachaise, dans la 66[e] division. Trois tombes la séparent de celle de Jules Vallès.

L'auteur de *Monsieur Cupidon* a été enterré dans une sépulture de famille où, avant lui, avaient été inhumés ses parents Charles-Ernest Prosper et Pierre-Joseph Monselet, et Jeanne-Pauline Metz, veuve Sichez.

Sur une pierre toute simple qui recouvre la terre, on a gravé les noms de ceux qui reposent là. Celui de Charles Monselet étant le plus célèbre a été encadré d'une ligne et placé au centre, bien en vue :

CHARLES MONSELET
Littérateur
Né à Nantes, le 30 Avril 1825.
Mort à Paris, le 19 Mai 1888.

Une stèle édifiée à la tête de la pierre tombale supporte en outre un médaillon de bronze représentant l'écrivain ; il est signé E. Monselet, — l'un des deux fils du défunt, Etienne ; — au-dessous on lit cette inscription :

CHARLES MONSELET
Littérateur,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
1825-1888.

Tel est le monument sous lequel dort cet auteur qui vit venir sa der-

nière heure sans effroi, et même en souriant, puisque peu de temps avant de mourir il écrivait à un de ses amis :

Verse sur ma mémoire chère
Quelques larmes de chambertin
Et sur ma tombe solitaire
Plante des soles... au gratin.

§

Publicité poétique : douze sonnets de Monselet pour les potages Feyeux. — La publicité poétique, qui assure aujourd'hui la fortune de deux ou trois spécialistes particulièrement habiles à vanter les mérites de certains produits pharmaceutiques, a eu son précurseur en Charles Monselet, qui chanta, lui, des produits culinaires. L'aimable écrivain qui mit une manière de coquetterie à établir son renom de gourmet au détriment, peut-être, de la réputation qui convenait plus justement à ses qualités profondes de journaliste, de poète et d'érudit est, en effet, l'auteur de douze sonnets réunis en une plaquette in-32 sous couverture illustrée (imprimerie Poitevin, 1868, huit feuillets non chiffrés), pour le compte des potages Feyeux.

Georges Vicaire consacre une notice à cette plaquette dans son *Manuel de l'amateur de Livres du* XIXe *siècle*.

La couverture est imprimée en bleu. On y voit, en haut, une soupière, en bas, des marmitons portant des paquets de tapioca, d'autres faisant la soupe dans une casserole. Le dessin placé au dos de la couverture représente une soupière portée par quatre marmitons qui passent, entre des gâte-sauces, armés de cuillères, de fourchettes, formant la haie. Le premier, à gauche, tient une oriflamme sur laquelle on lit : *Potages Feyeux.*

Cette plaquette contient douze sonnets, signés par Monselet et dont voici les titres : *Tapioca Feyeux. — Couscoussou des Arabes. — Farine de petits pois. — Crème de Riz. — Maranta des Antilles. — Farines de Châtaignes. — Semoule d'Italie. — Sagou Feyeux. — Perles du Nizam. — Purée Richelieu. — Tapioca Julienne. — Purée Crécy.*

La plupart de ces pièces ont été réimprimées dans divers ouvrages de Monselet.

Cette plaquette a été tirée à des milliers d'exemplaires ; elle se donnait en prime aux acheteurs des produits de la Maison Feyeux ; elle est aujourd'hui presque introuvable.

Nous ne l'avons même pas vue dans la collection de prospectus et de catalogues qu'un collectionneur légua, vers 1912, au cabinet des estampes de la Bibliothèque de l'Arsenal et où sont rassemblés des milliers de pièces, prospectus, programmes, menus, catalogues de nouveautés, etc., allant des débuts à la fin du XIXe siècle. — L. DX.

§

Un nouveau triomphe du Féminisme. — La belle *Revue* hebdomadaire mexicaine : *Revista de Revistas* (1) — qui a traduit en espagnol l'article publié par le *Mercure de France* sur D. Jacinto Benavente et son prix Nobel — nous apprend, dans son nº 694, que le Panthéon de la Gloire, annexé à l'Université de New-York, vient de supprimer, en faveur des femmes aspirant à sa consécration, la mesure prohibitive qui leur en interdisait l'accès. C'est, en effet, en 1900 qu'eurent lieu les premières élections pour ce temple et l'on n'y tint alors aucun compte du beau sexe. Cependant, quelques années plus tard, un premier pas était fait en faveur de l'intronisation d'Eve — une Eve américaine, s'entend — à l'Immortalité de la plaque commémorative. On apposait, dans une salle spéciale, sept plaques commémorant des femmes illustres, cependant que, sur les murs de la salle masculine, cinquante-cinq noms étincelaient, en lettres d'or. Mais voici qu'il y a un an, la direction de l'Université s'est avisée d'approuver une motion en vertu de laquelle était abolie désormais toute espèce de distinctions quant au sexe des candidats à la gloire. En conséquence, les plaques masculines coudoieront — si l'on peut dire — les plaques féminines, comme, dans la vie, le mâle coudoie la femelle..... et fait, même, un peu mieux encore. Et cela aura lieu, naturellement, dans une même salle.

D'après une information transmise par la *Pan-American Union*, les noms des sept élues actuellement admises à l'honneur pariétaire du Panthéon new-yorkais sont ceux de Harriet Beecher Stowe, — auteur de *Uncle Tom's Cabin*, — Mary Lyon, Emma Williard, Alice Freeman Palmer — toutes trois des éducatrices, — Frances Willard — fondatrice de la *Women's Christian Temperance Union*, — Mary Mitchell — notable astronome — et Charlotte Cushman — célèbre actrice. Comme on voit, il y en a pour tous les goûts et il faudrait être plus compétent que nous pour critiquer le moins du monde un tel choix, qui, sans nul doute, laissera rêveuse mainte lectrice française du *Mercure*... et, peut-être, maint lecteur aussi. — C. P.

§

Quelques renseignements inédits sur le Raisuni. — Nous les devons à une globe-trotteuse anglaise, Miss Rosita Farbes. Ce serait, à l'en croire, la première femme européenne ayant pu être admise dans l'intimité, ou, simplement, dans la familiarité du célèbre ennemi de l'Espagne, aujourd'hui pensionné par elle. Elle a su, en effet, vivre dix-sept jours à Zabia, sous une tente de campagne. Voici quelques-unes de ses déclarations, à la date du 19 septembre :

(1) *Revista de Revistas, El Semanario Nacional*, XIVe année, 26 août 1923, p. 2.

Le Raisuni est un homme énorme, à la grande barbe rouge. Nous n'avons pas touché un mot avec lui de la question féminine, que jamais un Arabe ne consentirait à discuter avec une Européenne. Tout ce que je l'ai entendu dire à ce sujet, c'est que l'homme est fait pour la guerre et la femme pour le repos et le plaisir...

Personnellement, le Raisuni possède à titre d'épouses, pour son « repos » et son « plaisir », deux filles d'Eve. La plus jeune a 14 ans, est d'un type italien prononcé et extrêmement jolie. Père de 12 enfants, — 9 filles et 3 garçons, — il détient 45 esclaves femmes, dont 15 sont d'une extrême jeunesse, et 20 esclaves hommes. Dans deux articles que nous lui avons consacré dans le *Soir* de Bruxelles, nous avons expliqué comment ce Barbare civilisé jouissait d'une curiosité intellectuelle fort vive et se tenait au courant de l'opinion mondiale. Et, sans doute, lit-il, comme Goldsky à Saint-Martin-de-Ré et Dieudonné à Saint-Joseph, le *Mercure*. Il a, d'ailleurs, avoué à Miss Rosita Farbes qu'il croyait que l'heure de la civilisation avait sonné pour le Maroc espagnol et, plus spécialement, son fief de Yebala. Une de ses maximes favorites, c'est même que « la civilisation ressemble à la vue » et que « la vue est bien meilleure que la cécité ». Quel profond philosophe ! Mais il s'est empressé d'ajouter que, « si quelqu'un conquiert un jour le Maroc, ce seront les docteurs espagnols avec leurs hôpitaux ». Sans doute, ce pronostic — dont on retrouverait l'équivalent sur les lèvres du Roghi et d'Abd-el-Krim — est-il antérieur à l'avènement de Primo de Rivera (dont il est piquant de noter que les portraits donnés par nos grands quotidiens de Paris sont ceux du capitaine-général de même nom, son oncle !) et à ses nouveaux projets de conquête (1). Cet événement aura déjà eu, pour le Raisuni, une conséquence appréciable. L'indemnité que devait, en effet, lui payer le gouvernement de M. Garcia Prieto était comprise dans le crédit « réservé » de 21.000.000 de piécettes octroyé à D. Luis Silvela et supprimé, ainsi que la charge de ce dernier, d'un trait de plume par le Directoire des généraux, qui règne et gouverne actuellement à Madrid. — C. P.

§

Une réponse de M. Marguliès.

30 septembre 1923.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 1er octobre a paru une protestation

(1) M. Primo de Rivera fut, en effet, partisan de l'abandon du Maroc, comme le lui rappelait, dans un article fort notable — *El Liberal* de Madrid, du mardi 18 septembre — l'Ancien ministre Ossorio y Gallardo. Voir aussi à ce sujet la p. 137 du volume de Rodrigo Soriano : *Guerra, guerra al infiel Marroqui !* (Madrid, 1922), où est réimprimé un article de Soriano également paru dans le *Liberal* et qui occasionna même la démission de Primo de Rivera de sa charge de capitaine général de Madrid.

de M. Jacques Hébertot. J'y relève que M. Hébertot a été « surpris » par moi faisant des confidences à d'autres personnnes dans une petite salle à manger de l'Hôtel du Lion d'Or, à Reval, où les convives voisinent; de là il conclut que mon livre de souvenirs est tenu de la même façon que mon livre de comptes: on y relève des erreurs. Pour se rendre compte du soin qu'apporte M. Hébertot à ses affirmations, il suffit de jeter un coup d'œil sur le II vol. p. 133 de mon livre. On y trouvera que les propos de M. Hébertot ont été tenus à Helsingfors et non à Reval; non dans un petit restaurant de l'Hôtel du Lion, mais dans un grand restaurant de l'Hôtel Kämp où l'on mange à des tables séparées et où M. Hébertot et moi avons dîné avec l'artiste russe Mme Javorsky et son mari Pollock, le correspondant du *Times*. Il n'y avait à table que nous quatre, et M. Hébertot a fait sa « confidence » (!) que « cette crapule de Jaurès était vendu à l'Allemagne et que la France avait été sauvée par le Maréchal Foch et par Villain, l'assassin de Jaurès » à moi personnellement, répondant à l'espiègle observation de Mme Javorsky qui m'avait prévenu que j'avais devant moi un monarchiste et antisémite acharné.

Quant aux erreurs dans mes livres de comptes, un Monsieur qui met sur le même rang le grand capitaine Foch et le vulgaire assassin Villain n'a pas droit à des explications ni à des réfutations, d'autant plus que mes livres de comptes n'ont pas empêché M. Hébertot de proposer à mon collègue M. E. Lianosoff et à moi de lui confier l'organisation à Paris d'un bureau d'information et de propagande de notre Ministère, — proposition à laquelle naturellement il n'a pas été donné suite.

Recevez, Monsieur le Directeur, etc. M. MARGULIÈS.

§

Où, ô Hugo... — La paternité de ce quatrain rocailleux a toujours été très discutée ; nous avons vu Félix Culpa l'attribuer à Henri de la Jennetoye et un fureteur de *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* l'accorder à Viennet après l'avoir refusée à Mme de Girardin, à qui, malgré son sexe, certains veulent en faire hommage.

Mais bien d'autres noms sont encore mis en avant et *l'Intermédiaire des Chercheurs* s'est à plusieurs reprises interessé à cette question (1) : Baour-Lormian, Parceval-Grandmaison, Louis Veuillot en sont tour à tour rendus responsables.

D'ailleurs il y a contestation aussi bien sur la rédaction exacte du quatrain que sur l'auteur. Le dictionnaire encyclopédique Trousset le donne pour être du crû de Parceval-Grandmaison sous la forme suivante.

(1) Cf. *Intermédiaire* XXIX (59-146-651). XXXIV (249-581).

Où, ô Hugo, huchera-t-on ton nom ?
Justice enfin que faite ne t'a-t-on ?
Quand à ce corps qu'académique on nomme
Grimperas-tu de roc en roc, rare homme ?

L'attribuant à Baour-Lormian, un lecteur de *l'Intermédiaire* le reproduit ainsi :

Où, ô Hugo, huchera-t-on ton nom ?
Justice enfin que faite ne t'a-t-on ?
Quand donc au « mont » qu'académique on nomme
De roc en roc grimperas-tu, rare homme ?

Pour Alphonse Karr (*le Livre de Bord*), c'est ainsi qu'on doit le lire :

Où, ô Hugo, hucheras-tu... etc.
. . . .
Quand à ce corps qu'académique on nomme,
Monteras-tu de roc en roc, rare homme ?

Enfin, attribué à Louis Veuillot, il devient :

Où, ô Hugo, hucheras-tu ton nom ?
Pourquoi sacré grand homme ne t'a-t-on ?
Quand donc au roc qu'académique on nomme
De roc en roc grimperas-tu, grand homme ?

Et le collaborateur de l'*Intermédiaire* qui l'indique sous cette forme propose de le rechercher dans la collection de *l'Univers*.

Je doute qu'on l'y trouve ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que sous toutes ces formes, ce quatrain est toujours aussi rocailleux et cacophonique. Auprès de lui, ces vers attribués à Chénier et adressés à Lemierre, auteur célèbre par son pathos :

Lemierre, ah ! que ton Tell avant-hier me charma !
J'aime ton ton pompeux et ta rare harmonie !

paraissent presque harmonieux eux-mêmes. — J. R.

§

L'âge du chef-d'œuvre. — A quel âge les écrivains ont-ils produit leur chef-d'œuvre ? Sans accorder à la statistique plus de confiance qu'elle n'en mérite, on peut cependant, pour répondre à cette question, faire quelques calculs.

Atala et le *Génie du Christianisme* qui furent la gloire de Chateaubriand sont des œuvres de sa trentième année.

En 1837, c'est-à-dire alors qu'il avait 35 ans, Victor Hugo avait déjà donné ses *Odes, les Orientales, les Feuilles d'Automne, Notre-Dame-de-Paris*.

Lamartine avait 30 ans quand parurent, en 1820, *les Méditations*.

La Maison du Chat qui pelote, *Eugénie Grandet*, *L'Illustre Gaudissart*, virent le jour, la première en 1830, les deux autres en 1839, c'est-à-dire quand Balzac n'avait pas 35 ans.

Les Fleurs du mal sont de 1857; Baudelaire avait 36 ans.

Madame Bovary date de 1857, époque à laquelle Flaubert avait 36 ans. Charles Dickens avait 25 ans quand il écrivit *Pickwick Papers*, et Xavier de Maistre 31 ans quand il donna le *Voyage autour de ma chambre*. Alfred de Musset avait publié les œuvres qui devaient lui survivre avant d'avoir atteint 35 ans. Dante avait 27 ans quand il composa *La Vita Nuova*, et Gœthe 25 quand il écrivit *Werther*.

Thomas Hardy, l'illustre écrivain de qui l'Angleterre vient de célébrer le 90e anniversaire, s'est imposé à 33 ans; Sir Arthur Conan Doyle à 28 ans ; H. G. Wells à 29 ans ; John Galsworthy à 31.

M. Barrès avait 29 ans quand fut édité, en 1897, *Sous l'œil des Barbares*. L'année suivante il donna *Un homme Libre* et en 1891 *le Jardin de Bérénice* : il n'avait pas encore 30 ans.

M. Georges Courteline a donné à 25 ans *Les Gaîtés de l'Escadron*, Jules Renard à 30 ans *Poil de Carotte*.

Tous, on le voit, ont donné le meilleur d'eux-mêmes entre 20 et 35 ans et, généralement, aux alentours de la trentième année.

Faut-il pour cela que ceux de nos écrivains contemporains qui ont dépassé cet âge et qui n'ont pas encore donné au monde un chef-d'œuvre se lamentent ? Qu'ils auraient tort ! Rabelais n'avait-il pas 49 ans quand il commença *Gargantua* et Cervantès 57 quand il acheva la première partie de *Don Quichotte* ?

§

Les eunuques du Khédive Ismaïl. — A propos de l'Abyssinie (p. 267 du numéro du 1er octobre), Auriant écrit : « Renvoyant au Khédive Ismaïl des eunuques, au lieu de soldats égyptiens (1875-1876). » C'est absolument vrai.

En 1876 j'étais interne à la Salpêtrière ; or un de mes collègues du nom de Seret, — j'espère qu'il vit encore, — nous amena à la salle de garde son cousin, journaliste au Caire, et ce dernier nous conta, avec humour, qu'il avait assisté au retour de ces malheureux Égyptiens ; leurs femmes ou fiancées, au nombre de centaines, gémissaient, s'arrachaient les cheveux de désespoir en voyant leurs aimés revenir sans ce pivot du mariage. Le procédé est un peu vif, mais assez propre à affaiblir la natalité chez le voisin ennemi. — Dr HENRY LA BONNE.

§

Antonymes. — Le *Mercure de France* a publié naguère les noms d'honnêtes, du moins il l'espère, négociants qui exercent leur métier à

Paris, noms qui furent portés par des écrivains illustres ou, au moins, notoires. Voici maintenant quelques marchands qui occupent la place de Paris et qui, s'ils ne peuvent se réclamer d'aucune homonymie flatteuse avec la gloire de notre littérature, ont le privilège d'avoir, dans le Bottin, des antonymes à qui ils se doivent de faire une concurrence acharnée.

M. Blanc est coiffeur, Faubourg-Saint-Denis, 188 ; cependant que M. Noir fait le même commerce 11, boulevard Voltaire.

M. Petit, qui est architecte 132 rue de Courcelles, ne recommandera certainement pas son confrère, M. Grand, qui exerce la même profession 25, rue Poussin.

Il en est de même pour M. Bon et pour M. Mauvais, tous deux épiciers, le premier 146, rue de Vanves; le second 31, rue Frédérick-Lemaitre.

M. Gros, coiffeur, 1, rue des Grands-Degrés, est heureusement très éloigné de M. Maigre, coiffeur lui aussi, mais au 23 du boulevard Malesherbes.

Mme Large, qui s'occupe de modes, 10, rue du Hanovre, a pour concurrente Mme Long, 26, rue Pergolèse.

M. Brun est établi cordonnier 48, rue Dauphine et M. Blond répare également les souliers, mais au 17, de la rue Bayen.

Pour M. Garçon, qui vend des fleurs artificielles, 75, boulevard de Magenta, il ne redoute pas concurrence de M. Fille, qui tient un café 57, rue des Dames.

Quant à Mme Triste, couturière, 28, rue Delambre, elle a pour voisin M. Joyeux, constructeur de voitures, 129, rue Vercingétorix.

Si vous désirez acheter du vin, vous avez le choix entre M. Poli et M. Grossier, qui en vendent, celui-ci, 51, rue Jouffroy, et celui-là, 2, avenue Fremiet.

Le docteur Froussard s'est établi 7, avenue d'Eylau, assez loin, on le voit, de son confrère, le docteur Vaillant, qui exerce 16, rue Montaigne.

Gageons que M. Beau, ingénieur, 18 *bis*, rue du Ranelagh, ne redoute en rien cet autre ingénieur qui habite 8, rue Marbeau et s'appelle M. Moch.

Enfin, une compagnie de chemins de fer a trouvé le moyen d'éviter toute concurrence un réunissant dans son nom les deux antonymes : c'est, on l'a déjà deviné, le Nord-Sud.

§

Erratum. — Dans l'écho sur la tombe de Guillaume Apollinaire (Projets oubliés, projets abandonnés, numéro du 1er octobre dernier) lire : « Apollinaire a été inhumé le 12 novembre 1918... » et non le 11 novembre.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — Voici encore trois pro-

jets qui auraient pu figurer dans la rubrique créée par Remy de Gourmont : *Livres annoncés qui n'ont pas paru* (voir la table du *Mercure de France*, années 1890-1896, pages 85-86).

Ils furent annoncés par Jean Moréas au verso du faux-titre des *Cantilènes* (Léon Vanier, éditeur des *Modernes*, 1886). Ce sont :

La femme maigre (sous presse — *sic*); *Iconostase* (en préparation); *Les contes falots* (en préparation). — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France ».

SA MAJESTÉ LE ROI, de Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet, Vol. in-16, 7 fr. Il a été tiré : 7 exemplaires sur hollande (dont 3 hors commerce), numérotés à la presse 1 à 7, à 40 francs; 49 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 8 à 56, à 30 francs; 330 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 57 à 386, à 15 francs.

ŒUVRES DE LAURENT TAILHADE. I. *Poèmes élégiaques*. II. *Poèmes aristophanesques*. 2 vol. de la Bibliothèque choisie, à 15 francs l'un. Il a été tiré de chacun de ces volumes 39 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 39, à 40 francs ; 165 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 40 à 204, à 25 francs.

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'administration du *Mercure de France* rachète au prix marqué les numéros suivants :

493 (1er janvier 1919) ; — 495 (1er février 1919); — 516 (15 décembre 1919); — 517 (1er janvier 1920); — 542 (15 janvier 1921); — 563 (1er décembre 1921) ; — 565 (1er janvier 1922).

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.